

Camilo Castelo Branco

OÙ SE TROUVE LE BONHEUR ?

Traduction René Biberfeld

PROLOGUE

LE VINGT ET UN MARS de cette année mil huit cent cinquante-six, vers onze heures et demie du soir, il y a précisément quarante-sept ans, le sieur João Antunes da Mota, demeurant rue des Arménios dans notre bonne et l'on ne peut plus loyale ville de Porto, se trouvait chez lui. Il n'y a rien là d'extraordinaire. Monsieur João Antunes pouvait se trouver où il voulait.

Voilà le début de cette histoire, un début froid et sans grâce. L'on dirait un *Extrait de Naissance*. La description d'une tempête, avec de la grêle claquant sur les vitres, le vent du nord sifflant entre les solives, un bois séculaire qui agite ses branches en craquant, et quelques-unes des grimaces que la nature fait à une humanité saisie d'épouvante et que les romanciers, de Longus à nos jours, rendent avec les expressions de rigueur, chaque fois qu'ils n'ont rien d'autre à dire... Je crois que j'entendais vous présenter le sieur João Antunes da Mota. À moins que j'aie caressé une autre idée. Elle m'est venue, je l'ai oubliée. Quelle qu'elle fût, à n'importe quel moment qu'elle arrive, elle tombera toujours à point ; et vous serez alors, cher lecteur, dédommagé de la pauvreté, de la trivialité, du style exténué dont je viens de vous gâter un palais habitué aux mets plus épicés du roman, dont la tête ne manque jamais, et ne doit jamais manquer de se présenter tout entourée de violentes rafales et d'éclairs éblouissants. Un tel luxe de détails nous ferait gaspiller beaucoup trop de cire pour un João Antunes. Lamartine fait d'un *maçon* un philosophe : l'omnipotence du génie est le Saint Antoine de ces temps incrédules : *facit mirabilia*.

Qui est donc cet habitant de la rue des Arménios ?

L'on y arrive. Quand João Antunes da Mota, surnommé *le Kágado**, naturel de Lixa, était venu à Porto, c'était un gamin : son oncle maternel, le père António Cabêda, l'amenait là afin de le faire embarquer pour le Brésil. Il admirait, sur le quai de la Ribeira, la taille d'un yacht que le bon António Cabêda appelait un *gréement de guerre maritime*, devant le garçon ébahi, lorsqu'un gros homme s'approcha, qui portait une veste de toile jaune, et des babouches de lin, et demanda au père António si le petit allait s'embarquer. Après avoir reçu une réponse affirmative, le gros homme pria les admirateurs du *gréement de guerre maritime* de se couvrir, précisa qu'il était le propriétaire de deux épicerie à la Fonte Taurina, et désirait fort engager dans l'une d'elles un garçon qui aurait la bosse du commerce.

* C'est une tortue de mer. D'aucuns l'écrivent avec un C. Vous pouvez le lire comme vous voudrez. Nous usons de l'orthographe qui s'est gravée d'emblée dans notre mémoire, durant les années de mon enfance. Nous nous souvenons de A. arbre ; B. ... et cetera, jusqu'à K. Kágado. Notre loyauté aux principes du roman, exige l'exhibition d'un tel qualificatif, que nous trouvons dissonant, un coup de griffe répété à l'harmonieuse mélodie de l'éducation. Prenons notre mal en patience.

– Pour ce qui est de la bosse, on ne peut mieux l'avoir, dit l'oncle, en relevant fièrement la tête de son neveu, comme un maquignon qui montre les dents d'un cheval.

– Pour ça, il a l'œil, dit l'épicier. Voulez-vous me le confier ? Le Brésil, c'est partout. Il lui suffit d'avoir une bonne tête, et bonne pour le commerce, avec ça l'on peut se faire de l'argent n'importe où.

– Veux-tu partir ou rester, mon garçon ? demanda l'oncle en donnant un coup de son pied droit à une motte de boue séchée.

– Eh bien... marmonna le garçon en tortillant le bord de son bonnet.

– Allez, décide-toi. C'est bien le moment d'enfiler des perles ! Il a raison, ce Monsieur, après tout : le Brésil, c'est partout. Tu veux ou tu ne veux pas ?

– Je ferai ce que vous voudrez ; je préfère, moi, rester plus près des gens que je connais.

– C'est décidé, cria le cultivateur en tapant sur l'épaule grassouillette du marchand de morue. Le gamin reste avec vous. Traitez-le bien : pour ce qui est de lire et d'écrire, ça va ; et de la force ? Là, si vous permettez, il peut vous soulever deux *arobes* avec les dents.

João Antunes entra chez son patron, dîna avec son oncle, et lui fit ses adieux.

Quelques années après, le neveu du père António Cabêda était le premier caissier, plus tard, le gendre de son patron, enfin son héritier. En même temps que d'une richesse considérable, il hérita du surnom de *Kágado*, déjà fort ancien, que lui avait laissé une antique lignée de marchands de morue de la Fonte Taurina, comme le confirment de bien étranges notes, qui, si elles étaient exactes, feraient remonter cette généalogie à João Antunes da Mota, dont un serviteur était allé s'installer à la Fonte Taurina, le premier des *Kágados*. Il était donc légitime, l'orgueil qu'inspirait ce surnom à João Antunes da Mota, même si la branche mâle des *Kágados* s'était éteinte avec son beau-père.

João était devenu veuf, sans laisser de descendance. La lignée collatérale, représentée par d'autres marchands de morue de Miragaia, avait demandé au veuf s'il voulait leur céder ses épiceries, pour lesquelles ils verseraient de gros intérêts, à seule fin de ne pas les voir sortir de la famille. João Antunes y consentit, céda son entreprise, et se retira avec son énorme capital chez lui, rue des Arménios. Selon les calculs de ses voisins, monsieur João se trouvait à la tête d'au moins cent *contos*, en monnaie courante, solide, et palpable.

Le capitaliste avait besoin d'employer à quelque chose son immense besoin de se dépenser. Ne trouvant rien de plus commode et de plus rentable, il prêtait de l'argent à intérêt sur des hypothèques ; mais, sur le papier, les intérêts légaux étaient un innocent mensonge. Monsieur João prêtait à quarante pour cent ou plus, et les *fidalgos* ne se lassaient pas d'engraisser son argent, en transformant en capital l'usure énorme qui leur permettait de s'amuser et de se ruiner. (Regardez leur enfants, qui sont nos contemporains).

Notre homme n'avait pas démenti la bosse qu'avait pressentie dans son regard, António Cabêda, son défunt oncle. Usurier, avare, dévot de Notre Dame des Douleurs des Congréganistes, ami intime de l'évêque-gouverneur, en relation avec des familles nobles, et spécialement avec le Garde des Sceaux, valant plus de cinquante contos depuis qu'il s'était retiré du commerce, bien que pièce rapportée et intrus dans la vénérable lignée

des Kágados, João Antunes était indubitablement le plus fripon de tous, sans vouloir le flatter.

Jamais, pourtant, les traits de caractère de João Antunes ne ressortent autant que la nuit du 21 mars 1809. Ils justifient parfaitement le début laborieux de ce roman, la crème des romans véridiques, miracle d'une littérature mercantile, comme celle où malheureusement la désinvolture de l'imagination fait que le lecteur avisé n'accorde aucune confiance aux chroniques dont je suis l'éditeur, le moins scandaleux des auteurs.

Il suffit de leur donner cette date, les contemporains de João Antunes et les nôtres savent que l'invasion des Français est survenue peu de jours après celui où le marchand de morue, à onze heures et demie du soir, plein d'angoisse, impatient, frénétique, glissait à chaque instant, rue des Arménios, sa tête, à des hauteurs vertigineuses, dans l'entrebâillement d'une fenêtre en bois.

À la tombée de la nuit, João Antunes était rentré chez lui, atterré. Il arrivait d'effrayantes nouvelles de partout. Les Français étaient entrés dans Chaves, et descendaient, comme un torrent dévastateur qui ne respectait pas les avoirs, la vieillesse, la pudeur, la religion – des expressions employées dans les journaux de cette époque. Pour la plus grande consternation des âmes croyant en Dieu, au premier rang desquelles figurait celle de João Antunes, d'après un message parvenu du quartier général de Braga en retraite, le général Bernardim Freire, qui passait pour un jacobin, avait été assassiné par le peuple, et les loyalistes, commandés par le baron d'Eben, avaient été à ce point défaits à Carvalho de Este, qu'il leur restait juste le temps de se replier sur Porto. Les informateurs ajoutaient que les barbares dévastaient, incendiaient ce qu'ils trouvaient, déshonoraient les vierges, tuaient les vieilles déshonorées, mangeaient les enfants comme des anthropophages, et, pire encore, se livraient au *pillage*. Cet horrible vocable dans un discours à faire dresser les cheveux sur la tête, mit João Antunes dans un triste état.

Pour comble d'infortune, le capitaliste atterré avait prêté cent pièces quelques jours avant à quatre-vingts pour cent au fidalgo de la Bandeirinha, João da Cunha Araújo Portocarreiro, lieutenant-colonel au 6^e d'Infanterie. La précipitation avec laquelle le débiteur était parti pour les retranchements dont il assurait le commandement, et le désordre qui régnait dans les administrations, furent cause que l'on ne rédigea pas une reconnaissance de dette, une imprudence que ne s'était jamais permise l'usurier dans ses transactions !

Le pire, c'était que des populaires séditieux de la légion grognaient que João da Cunha était un jacobin, et s'entendaient pour l'arrêter, en tant que rebelle à son Roi, notre seigneur.

Voilà donc Antunes sans reconnaissance pour ces cent pièces ! "S'ils tuent le jacobin, avec quel justificatif me présenterai-je chez la veuve ?" Cette funèbre incertitude produisait chez l'illustre greffon des *Kágados*, des fourmillements dans les doigts, et une bonne crampe à la jambe droite, qui risquait de se trouver paralysée.

L'avarice ne parvint pas à secouer la lâcheté naturelle de l'usurier. Dans les nombreux accès de vertige devant la situation désespérée de ses cent pièces, António da Mota songea à enfiler sa capote de camelot, à traverser la ville, avec pas même cinq réis en poche (le prudent João Antunes n'accordait aucune confiance à la loyauté des vassaux fidèles, à juste titre), jusqu'à la batterie de Bonfim, où l'on avait détaché Portocarreiro, le débiteur dont l'insolvabilité paraissait évidente à son esprit halluciné. Sa

nature, en attendant, renâclait ; les jambes se dérobaient sous le sordide créancier, et une sueur froide, accompagnée d'une brusque révolution de ses intestins, redoublait la détresse de ce malheureux Gobseck, un personnage bien connu des lecteurs de Balzac.

Pourquoi ne se couchait-il pas sur son lit en bois de pin, et ne cherchait-il pas le sommeil où il pourrait au moins faire valoir un document authentique à propos de ces fatales cent pièces ?

Il ne se couchait pas, d'abord, parce qu'il n'avait pas sommeil ; deuxièmement parce que si les nouvelles de Braga se confirmaient, d'après lesquelles les Français marchaient sur Porto, il était indispensable de mettre en lieu sûr les loques de son lit, la seule chose que l'on pût piller ; et enfin, parce que João Antunes attendait quelqu'un si l'on en croit les coups de tête qu'il donnait dans le vide, en la lançant dehors, par la lucarne, aussi vite que le ferait une catapulte.

Il ne passa pas âme qui vive, jusqu'à minuit, rue des Arménios.

Le marchand de morue tendait l'oreille vers Miragaia, quand il entendit un bruit de pas. Il colla son menton à la lucarne, mit sa main derrière le pavillon de son oreille, et attendit jusqu'à ce qu'il fût convaincu que son voisin, le batelier António Corrêa, surnommé *le Maure*, était enfin arrivé.

– Monsieur João, brailla, de la rue, le batelier.

– Je suis là à t'attendre, mon vieux. Alors ? Qu'est-ce que tu as à me dire ?

– Que voulez-vous que je vous dise, Monsieur João ? Il a été emporté par trois millions de diables...

– Qui ça ?

– Le fidalgo de la Bandeirinha.

– Dieu du ciel ! Je peux faire le deuil de mon argent ! Vous l'avez complètement tué ? Il ne peut plus parler ?

– On lui a définitivement coupé le sifflet ! Voilà comment ça s'est passé. Nous l'avons arrêté pour l'amener chez l'évêque ; mais ça ne faisait pas un pli, l'évêque était capable de le mettre dehors, parce que les grands, ça se serre les coudes. Quand nous sommes arrivés au *Padrão das Almas*, Raimundo José a fait un sermon au peuple, comme quoi le mieux, c'était de faire un sort à tous les jacobins. Avant qu'il ait fini, Francisco Reteniz colle une balle en haut de la tête du fidalgo, et moi, je n'ai pas pu m'en empêcher, je lui flanque un coup dans le dos. Le jacobin a demandé qu'on le laisse se confesser. Mais là, ça démangeait tout le monde de cogner que c'en était une bénédiction ! Il reste là, étendu de tout son long au *Padrão das Almas*... Demain, il aura des copains... On n'en restera pas là. Luis de Oliveira va passer l'arme à gauche. Quant au Garde des Sceaux, le diable va l'emporter, lui aussi. Tous les prisonniers arrêtés pour Haute Trahison, on va les couper en tranches dans la *Relação*.

João Antunes n'entendit plus son voisin sanguinaire. L'expression "Garde des Sceaux" agit sur lui à la façon d'une coulée de plomb qui tomba sur les ventricules de son cœur, qu'elle boucha. Antunes ne respirait pas ; les contractions de son diaphragme secouaient ses intestins rugissants. C'est que tous les chocs moraux, dans cet organisme excentrique, retournaient immédiatement son estomac et les organes environnants. Une infirmité originale et unique ! Une suprême disgrâce pour un capitaliste atterré à cette triste époque où les Français envahissaient le pays ! Les coups répétés d'une colère sporadique qui donnait au malheureux des élancements dans le bas-ventre, chaque fois qu'il se trouvait sous la menace d'un pillage, à chaque assaut imaginaire contre ses cent cinquante mille *réis*.

Mais pourquoi le traitement que le batelier réservait au Garde des Sceaux met-il João Antunes dans un tel état ?

Nous allons le voir.

Sa décision est prise : ses terreurs livides se dissipent devant l'usurier, le voici qui met sa capote de quarts, enfonce son bonnet de tortis sur les oreilles, glisse ses tibias tremblants dans ses épaisses chaussettes de laine. Il dévale les dangereux colimaçons de ses escaliers, colle une oreille sagace à la serrure, ouvre et ferme doucement la porte disloquée. Ensuite, à pas comptés, João Antunes se retrouva rue de Cedofeita, à la porte du Garde des Sceaux, Manuel Francisco da Silva e Veiga Magro do Mouro (la longueur de ce nom ne convient guère à un roman, mais la vérité que l'on doit au conte admet l'extravagance des noms de famille, qui constitue au Portugal l'unique propriété de beaucoup de fils de quelqu'un). On lui ouvrit la porte au troisième coup de sonnette. Ces tintements accélérés trahissaient l'émotion de l'importun qui, à une heure du matin, interrompait le paisible sommeil du magistrat.

La voix éraillée de l'ancien marchand de morue était bien connue des domestiques. On lui ouvrit la porte, et on le conduisit, sans l'annoncer, dans la chambre du maître de maison.

João Antunes exhiba, entre les tentures du lit du Garde des Sceaux, une tête épouvantable. Ses petits yeux d'une couleur indéterminée, étaient enfouis sous les contractions de sa paupière supérieure, un effet de l'effroi provoqué par le meurtre du fidalgo de la Bandeirinha. Le long de ses joues, spongieuses et vermeilles quand sa prospérité n'était pas menacée, la corrosion de la terreur avait asséché les sécrétions huileuses, laissant paraître, sur la surface aride de la peau, les traces d'une agonie qui ne se peut comparer qu'à celle de l'avare qui voit rouler tous ses biens dans l'abîme.

– Qu'est-ce qui vous arrive, Monsieur Mota !? dit le Garde des Sceaux, alarmé.

– Vous êtes encore en vie, Dieu merci ! s'exclama João Antunes en essayant de reprendre son souffle.

– Encore vivant ?! Elle est bien bonne ! Vous vous attendiez donc à me trouver mort ? Le ciel m'en préserve ! Asseyez-vous là... Qu'est-ce qui se passe ?

– Savez-vous ce que vous devez faire, là, tout de suite, sans plus de préambules ? Fuyez, sinon l'on va vous tuer... Fuyez !

– L'on va me tuer ? fit le magistrat, impressionné, sur son lit.

– C'est comme je vous le dis, Monsieur le Garde des Sceaux... On va vous tuer...

– Pourquoi ?!

– Ça, je ne sais pas. Vous êtes condamné à être exécuté avec Luis de Oliveira, et les prisonniers arrêtés pour Haute Trahison.

– Mais qu'est-ce que j'ai fait de mal ? Qui est-ce qui va m'exécuter ?

– Ceux-là même qui ont tué aujourd'hui le lieutenant-colonel João da Cunha, qui s'en est allé comme ça, avec cent pièces à moi, sans reconnaissance, et sans témoins. Si je vous le dis... c'est parce que je le sais de l'un des propres assassins du fidalgo de la Bandeirinha.

– Serait-ce parce que j'ai voulu sauver hier le malheureux João da Cunha ?

– Je ne sais pas pourquoi. Il n'y a qu'une chose qui importe, Votre Excellence, vous devez vous enfuir au plus tôt...

– C'est impossible ! J'occupe un poste honorifique ; je ne vais pas le lâcher.

– Il est bien question d'honneur ! Ce n'est plus une affaire d'honneur ni de honte. Chacun doit sauver son argent et sa vie des griffes de la canaille que vous auriez dû mettre, votre Excellence, dans un cachot, et sous les fers. Enfin, il n'y a pas de temps à perdre. Vous ferez ce que vous voudrez... Moi, je viens chercher mon coffret.

– Votre coffret se trouve là-bas dans le grand tiroir de ce secrétaire, à l'endroit même où vous l'avez laissé ; mais dites-moi ; cette terrible nouvelle que vous m'apprenez, a-t-elle un fond de vérité ?

– Je vous ai déjà dit ce que je sais. Si vous voulez un conseil d'ami, fuyez ; si vous n'avez pas peur, je ne donne pas cher de votre vie.

– Vous cédez à la panique ! Vous avez écouté les discours de quelque gueux de la bande des brigands qui ont assassiné João da Cunha, et vous oubliez que l'on va mettre cette canaille aux fers et la conduire, sur l'ordre de l'évêque, au château de la Foz.

– Vous voulez que je vous dise ? Je n'aimerais pas me trouver entre la peau et la chemise de l'évêque. Ils vont découvrir, un jour ou l'autre, que c'est un jacobin, et ils le tueront. Si j'avais du temps de reste, j'irais le prévenir aujourd'hui.

– Pour qu'il s'enfuie ? dit le Garde des Sceaux en souriant.

– Tout juste.

– Ce que je vois, c'est qu'il manque une case à votre cerveau. Je comprends à présent, Monsieur João Antunes, l'origine étymologique du nom *Kágado**. En ce qui me concerne, vous avez rêvé que l'on me tuait, et que, par la même occasion, l'on volait votre pécule. Vous vous êtes réveillé affolé, et vous avez couru chercher votre argent, en inventant n'importe quel bobard sans queue ni tête pour justifier ce coup de tête. Vous n'aviez pas besoin de vous mettre en frais. Du moment que vous m'avez confié votre coffret, vous pouviez venir le reprendre quand bon vous semblerait. Vous n'aviez pas besoin de venir me faire peur, à moi qui ne suis qu'un enfant aux cheveux blancs. Je vais appeler un de mes domestiques, il va se charger de votre coffret.

– Non, ce ne sera pas nécessaire, Monsieur le Garde des Sceaux. Je vais me débrouiller. Pourvu que vous n'ayez jamais à vous repentir d'avoir fait si peu de cas de mes avis.

– Ce ne sera pas le cas, si Dieu le veut.

– Plaise à Dieu, alors !

– C'est bon : allez vous coucher tranquillement ; mettez votre coffret sous votre oreiller ou, pour plus de sécurité, endormez-vous à plat ventre dessus, et réveillez-vous avec des idées plus gaies. Si vous êtes demain tout à fait remis, venez me voir, vous me raconterez votre rêve sanglant à tête reposée.

Le Garde des Sceaux riait, tandis que João Antunes gémissait en soulevant, dans le grand tiroir de son secrétaire, un coffre volumineux de deux empan de haut sur deux de large. Il le cala sur son genou, gémit encore pour l'enlever dans ses bras, faisant là preuve d'une admirable énergie, puis s'en alla, avec une gravité comique, tandis que le Garde des Sceaux était pris du plus sonore et du plus interminable des fous rires.

* *Le mot cagado, accentué autrement, est le participe passé du verbe cagar (chier). Le Garde des Sceaux ne se refuse aucun à peu près scatologique. À moins qu'il ne pense au coffre qui tient lieu de carapace au marchand de morue. (NDT)*

João Antunes sortit indemne de son trajet entre la rue de Cedofeita et celle des Arménios. Il s'assit de temps en temps pour reprendre son souffle. Dans sa rue, à cette heure, il régnait un silence sépulcral, quand le batelier, son gênant voisin, ne prolongeait pas comme d'habitude ses délires d'ivrogne jusqu'au petit matin.

Le capitaliste s'enferma de l'intérieur ; il alluma une bougie ; il inspecta le contenu de son coffret, vérifiant les rouleaux de pièces, et ses valeurs en brillants, pour la plupart des gages sur des prêts aux principales familles nobles de Porto. Il avait un couvercle à compartiment secret, avec une clé spéciale, découvrant six petits tiroirs, eux aussi fermés par des serrures avec une clé différente pour chacune : une précaution inutile, dérisoire contre un voleur qui aurait un bras pour porter le coffret et disposerait d'un clou pour l'ouvrir à loisir. Cinq de ces tiroirs contenaient de la monnaie en or, et des billets. La joie scintillait dans ses yeux; contrariée par une peur bleue qui lui donnait des frissons dans le dos et l'empêchait de digérer tout à fait le chyle de son bonheur.

Il descendit au sous-sol de la petite maison. C'était un espace carré sans plancher, froid comme un souterrain, avec aucun signe de vie, juste foulé par le cultivateur de São Cosme qui venait chaque année enlever ses dépouilles accumulées et marchandées. C'était une branche du commerce de cet habile économiste, qui, selon ses calculs infailibles, devait être rentable : il recevait des navets en échange.

Dans le recoin le plus obscur de ce réduit glacial et sombre, monsieur Antunes creusa un trou de quatre empan, à l'affût du moindre bruit, allant jusqu'à se méfier des échos sourds de sa bêche. Puis il plongea comme un dernier regard, profondément amoureux, sur le coffre qu'il déposa tendrement au fond du trou, comme Joung l'avait fait pour sa fille chérie. Il piétina et piétina encore la terre, avant de la recouvrir d'ordures, d'éclats de pierre et de copeaux de bois pourri.

Il était trois heures du matin. João Antunes mangea deux sardines en escabèche, qu'il noya dans une demi-bouteille de vin, puis se coucha. Mais, au moment où le sommeil semblait effleurer ses paupières grasses, il fut assailli par une idée funèbre – la perte des cent pièces prêtées au fidalgo de la Bandeirinha – et ne put retrouver le sommeil. Le jour pointait : le roulement des tambours parvenait des batteries du sud, l'émeute grondait de tous les côtés, c'était un mélange confus de voix, de clairons, de grincements de charrettes, les cloches sonnaient le tocsin. João Antunes bondit de sa paillasse, salua le premier rayon de soleil qui glissa sur ses joues livides, descendit à la tombe provisoire de son argent, s'applaudit de la perfection de son travail et sortit, plus rassuré que jamais, sur le sort de son dépôt confié aux entrailles de la terre.

L'usurier allait se lancer dans une tentative désespérée, dont l'idée lui était venue durant son insomnie, pour sauver les cent pièces prêtées au défunt brigadier João da Cunha.

Il lui restait la maison de la Bandeirinha. La veuve du pauvre jacobin devait y vivre. João Antunes resta quelques minutes piqué, indécis, devant l'héraldique portail des Portocarreiros. La ladrerie finit par l'emporter, et cet homme sans cœur tira la sonnette avec la détermination d'un créancier. Un serviteur en larmes vint lui demander ce qu'il voulait. En donnant à sa voix une tonalité compatissante, le marchand de morue dit qu'il avait besoin de s'entretenir avec Dona Maria Rita d'affaires de la plus haute importance.

Abandonnée de tous, entourée de ses tout petits enfants, mais plus courageuse que ne l'est d'ordinaire une femme qui a perdu, quelques heures avant, un tendre mari, la malheureuse veuve avait besoin de quelqu'un pour la conseiller, compatir à son malheur et proposer un endroit où cacher ses enfants. En d'autres circonstances, elle eût été contrariée d'entendre le nom de João Antunes ; face à un tel hôte, toujours abject quand il était question d'argent, elle aurait pensé qu'il préparait quelque nouvelle escroquerie. En ces moments d'intense désespoir, cette veuve désemparée avait besoin de quelqu'un, ami ou ennemi, parce que ses larmes auraient attendri des fauves, et que les fauves devaient avoir pitié de son état de veuve.

João Antunes fut donc reçu dans une alcôve où Dona Maria, entourée de servantes, avec deux petites filles dans ses bras, perdait connaissance tous les quarts d'heure, avant de revenir à elle, terriblement consciente de sa propre vie, pour invoquer son mari, la chair en lambeaux, le visage contre la terre ensanglantée, attendant qu'une corde le traînât par les rues de Porto.

– C'est affreux, Monsieur Mota ! s'exclama la veuve, en se précipitant sur l'impassible marchand de morue. C'est affreux ! mon mari mort... mes toutes petites filles sans père... mon mari chéri !...

– Résignez-vous à la volonté de Dieu, chère Madame.

– Je suis incapable de me résigner à la volonté de Dieu...

– Ne blasphémez pas, Dona Maria !... Que Notre Dame des Congréganistes vous pardonne.

– Comment croire que Dieu ait permis que mon mari soit mort d'une façon aussi ignoble ? Pitié, Monsieur, n'allez pas dire que c'est Dieu qui a voulu cela !... Quelle souffrance ! Et il y en a tant qui m'attendent !

– Ce n'est rien pour vous.

– Pour moi ? C'est tout pour moi. Je suis la femme de ce soldat estimé, qui a été tué par des êtres infâmes. Je veux demander justice contre ses assassins ! Vengeance, Dieu de Justice, vengeance, ils ont tué le père de ces petites filles, le mari de cette veuve, qui vous demande à genoux vengeance, justice et miséricorde.

Dona Maria fut prise, à la fin de cette imploration, par un tremblement de toutes ses fibres. Son visage plein de couleurs devint subitement livide. Des larmes bouillonnaient sous ses paupières closes, et des spasmes nerveux contractaient ses doigts, qui prenaient la forme de serres, donnant à ce composé d'horreur et d'infortune l'apparence d'une mort particulière, celle d'une douloureuse agonie entrecoupée d'épisodes délirants.

Comme personne ne l'invitait à s'asseoir, João Antunes s'assit le plus spontanément et le plus commodément qu'il put, en murmurant, sur un ton plein de compassion :

– Que Notre Dame des Congréganistes nous aide ! Il n'y a que des chagrins en ce monde. Il nous faut tous souffrir !... – Et, se tournant vers les domestiques qui soutenaient la veuve évanouie, il demanda sur le même ton : – Elles durent longtemps, les vapeurs de cette dame ?

– Ce ne sont pas des vapeurs, répondit avec humeur la vieille Genoveva, une ancienne domestique de la maison, qui détestait l'usurier, dont elle connaissait les ficelles aussi bien que sa maîtresse. Si vous appelez ça des vapeurs, ajouta-t-elle, hors d'elle, vous êtes bien capable de dire que Madame fait semblant de s'évanouir.

– Ne faites pas votre mijaurée. J'ai toujours entendu appeler vapeurs ou pâmoisons ces choses-là. J'ai été marié, moi aussi, et ma femme (que Dieu parle à son âme) avait des vapeurs, elle aussi.

– Comme ça ? Si elle pouvait en avoir moins... Il semble que le Bon Dieu choisit les bons et ceux dont on a le plus besoin, pour racheter la méchanceté de ceux qui ne manquent à personne...

– Que voulez-vous dire par là ? fit l'ancien marchand de morue, froissé, qui n'était pas tout à fait stupide.

– Ce que j'ai dit... Vous voulez savoir, Monsieur João ? Votre arrivée n'annonce rien de bon ; le mieux, c'est que vous ne veniez pas faire encore plus souffrir ma maîtresse. Que lui voulez-vous ?

– Ce que je lui veux ? je ne l'ai pas encore oublié ; vous le prenez de bien haut ; ce n'est pas ainsi que les maîtres de cette maison paient les faveurs qu'on leur a faites.

– Ah ! je vois que vous choisissez le bon moment pour réclamer le paiement de vos faveurs. Vous tombez à pic... Que voulez-vous que je vous dise ? lança-t-elle brutalement en se tournant vers les domestiques. Emmenez ces petites filles qui pleurent, pendant que je porte Madame dans son lit... Quant à vous, Monsieur João, venez à un autre moment.

– Tous les moments sont bons... Quand monsieur João da Cunha m'a demandé cent pièces avant-hier, je ne lui ai pas dit que ce n'était pas le bon moment.

– Je reviens tout de suite, dit la domestique en prenant dans ses bras sa maîtresse inanimée pour la conduire dans sa chambre. À son retour, elle prit l'attitude d'une dame, ce qui décontença un peu l'imperturbable stoïcisme de l'usurier.

– Que voulez-vous, à la fin ? De l'argent ?

– Si c'est possible, je veux mon argent ; si ce ne l'est pas, je veux une reconnaissance de dette ou un gage, parce que je suis pauvre, et que je ne gagne pas en un an ce que Dona Maria Rita gagne en un mois ; je dois faire face à bien des difficultés, et je me tue au travail dans mon bureau pour vivre sans avoir à rougir aux yeux du monde et être utile à mes amis, quand ils ne veulent pas me faire du tort. Voilà où l'on en est. Que Notre Dame des Douleurs des Congréganistes me refuse toute assistance, si ce que je dis, ce n'est pas la pure vérité. J'ai prêté au fidalgo cent pièces, et j'ai besoin de savoir si la fidalga est prête à endosser le règlement de cette dette ; je prouverai d'ailleurs, en prenant tout Porto à témoin, que je suis incapable de réclamer ce qu'on ne me doit pas.

– Mais vous rendez-vous compte que c'est un véritable crève-cœur de réclamer de l'argent à une pauvre veuve le jour où on lui a tué son mari ?

– Mourir, en fin de compte, de cette façon ou d'une autre, cela revient au même, on meurt. Vous dites que la veuve est malheureuse ; je n'y suis pour rien ; je suis malheureux, moi, si je perds mon argent ; alors qu'elle, si elle était riche, elle le reste : son mari n'a pas emporté ses propriétés avec lui dans l'autre monde. Je ne dis pas que je veux mon argent tout de suite ; mais comme il nous faut bien vivre aussi bien que mourir, et que je suis bien décidé à fuir les Français je ne sais où, j'ai besoin d'emporter un document que cette dame pourra récupérer n'importe quand.

– Et qui va lui parler, à elle, d'une telle chose ?

– Moi. Je ne mâche pas mes mots, Dieu merci. Allez voir Madame dans sa chambre, et dites-lui que, si elle est en état de m'écouter, j'ai besoin de lui parler, pour notre tranquillité à tous les deux.

– Je ne vais pas me charger d'une telle commission.

– J'attendrai donc que Dona Maria vienne me parler. Je ne m'en vais pas d'ici sans une reconnaissance de dette ou de l'argent.

– S'il y avait un homme dans cette maison, ça ne ferait pas un pli...

– Voilà que vous me menacez, maintenant !... Que Notre Dame des Congréganistes me vienne en aide... L'on se met en quatre, et l'on se retrouve le nez dans l'eau... C'est ce qui arrive à quelqu'un qui donne son argent. En tout cas je vous le dis, madame la vieille boniche, sans aucune honte et sans craindre Dieu, ça m'est égal qu'il y ait ici des hommes ou des femmes. Je n'ai pas peur du tout. C'est comme je vous le dis ! Et ne venez pas m'échauffer la bile, sinon ça va mal tourner, et l'on verra ce que l'on verra ! Attention ! Je suis bien capable de vous coller un huissier dans les pattes.

Genoveva ne doutait pas de la perversité de l'usurier, et cela lui inspira bien plus de craintes que ce que leur promettaient ses ignobles menaces. L'aplomb avec lequel elle lui parlait jusque là fut étouffée par la peur, l'espace de quelques minutes ; mais il lui vint tout à coup une idée, qui lui rendit tout son courage. Elle quitta la pièce, où João Antunes resta seul ; il calculait les conséquences de son initiative, et se félicitait d'être aussi fripon. Genoveva revint, et lui jeta à la tête un rouleau de papier.

– Tenez, espèce de salopard ; voilà deux actions de la Compagnie ; c'est le salaire de cinquante années de travail au service de cette maison. Quand la fidalga vous paiera vos cent pièces, vous me rendrez mes actions ; et, si vous refusez de le faire (vous en êtes bien capable) qu'autant de démons vous accompagnent tout au fond de l'enfer que j'ai travaillé de minutes pour gagner cet argent !

– Je suis incapable de garder le bien d'autrui. Vous ne me connaissez pas.

João Antunes rentra chez lui fou de joie. Le choc du rouleau de papier sur sa figure crevassée, il le prit comme l'on prend la tendre impertinence d'une amante jalouse, qui dépose un baiser à l'endroit où elle nous a pincé. Radieux dans sa gloire, le pas ferme et le front haut, comme quelqu'un qui rentre après être venu à bout d'une périlleuse entreprise, l'intrus dans la sordide rangée des *Kágados* se trouvait près de la Cordoaria, d'où lui parvenait le tumulte d'une forte effervescence ; il se dirigea de ce côté, en boutonnant soigneusement ses poches, pour les soustraire aux explorations de l'un des fidèles vassaux qui vomissaient leurs poumons en beuglant : "Vive la Sainte Religion ! À mort les Jacobins !"

En effet, les essaims de la populace s'agglutinaient autour de la *Relação*, en hurlant comme mille diables. Un tourbillon d'hommes venait d'arriver à la *Porta do Olival*, les uns en uniforme, d'autres en guenilles, des enfants, des femmes, la poitrine nue et les jambes pleines de boue. Une forêt d'épieux, de baïonnettes, d'épées et de fusils qui se croisaient, se touchaient, se mêlaient dans l'air, ajoutait au vacarme des voix, l'âpre cliquetis des armes et au tableau de la canaille effrénée, saoule, terrible et omnipotente, les touches sanglantes du carnage.

La canaille jouissait donc à présent de son heure de triomphe, comme à chaque siècle. Le tribun d'un jour était applaudi aux comices des tavernes. Vous pouvez être surpris de la rudesse de ce langage. Vous trouverez peut-être malvenus les termes que j'emploie pour noircir les révoltes populaires, que des politiques de mauvaise foi trouvent le moyen de justifier en invoquant quelque cause sublime, et même l'inviolable providence du progrès. Notez quand même que le peuple sanguinaire qu'évoquent ces lignes et d'autres aussi méprisantes, n'embrassait pas, mais rejetait l'idée d'une réforme, elle assassinait ses apôtres ; il ne venait pas sur le théâtre de la rébellion échanger sa vie contre une bouffée de cet air de liberté qui soufflait du côté de la France, tout imprégnée qu'elle fût d'une odeur de

sang ; il venait étrangler, dans la gorge des rares chantres de la liberté au Portugal, la timide parole de sa rédemption.

João Antunes avait reconnu de loin son voisin, le batelier, et António da Sousa, le boucher et l'ami de son voisin. Fort de telles protections, il se hasarda à venir regarder de près ce qui occupait le centre de cette multitude. En s'approchant, il vit le cadavre de João da Cunha, attaché par le cou, le visage en bouillie, le corps en lambeaux, enfin, parce qu'il avait été traîné là depuis le *Padrão das Almas*.

João Antunes souffrait des dérangements chroniques de son intestin. Il posa naturellement la main sur son abdomen insurgé, comme nous la levons vers notre tête quand elle tourne. Il voulait se retirer, mais ses jambes vacillantes le trahissaient. Et il ne pouvait plus reculer. Il suivait les mouvements de la foule qui s'agglutinait autour de lui. Il se retrouva à la porte de la Relação, et assista, à son corps défendant, à une scène qui devait lui proposer un rôle digne d'un autre personnage. L'on va voir comment un infâme peut se transformer en honnête homme.. L'on verra aussi comment l'avarice étend le domaine de ses fonctions jusqu'aux endroits où l'on ne trouve plus aucun reste de nobles sentiments... et, malgré tout, l'aisance est plus admirable encore avec laquelle les grandes infamies se dissimulent.

À la tête de ces mouvements anarchiques, l'on trouvait Constantino Gomes de Carvalho, sentinelle à la forteresse de la Foz ; Francisco José Reteniz, soldat de la légion ; António Corrêa, dit *le Maure* (le voisin de José Antunes) et António de Sousa, le boucher. C'étaient là les fervents apôtres de la révolte contre les jacobins ; ils ont été les responsables de ce mémorable jour du 22 mars 1810 ; jour de honte et d'opprobre pour cette ville qui a laissé percer de coups, en son sein, par des mains infâmes, quelques-uns de ses plus honorables enfants, les premiers martyrs d'une idée dont ils ont tiré si peu de profit !... et qui ont payé si cher leur renommée que l'Histoire ignore, quarante ans après, leur sacrifice. *

L'usurier suait d'abondance, serré dans les compresses de la populace, quand, de différents points de la multitude, s'élevèrent ces cris : "Nous voulons les traîtres emprisonnés ! Mort à Luis de Oliveira ! Mort à Vicente José Silva !"

Ce plan infâme fut suivi d'effet. Le geôlier ouvrit les portes presque à reculons. Le premier prisonnier traîné dehors est le brigadier Luis de

* *La sentence de la juridiction de Porto, prononcée le 2 Février 1810, est rédigée en ces termes, à la page 9 :*

"L'enquête ayant établi très clairement qu'aux dits jours de troubles et de regrettables atrocités, n'a pris part aucun des honorables habitants de cette ville, lesquels se sont vraiment distingués par leurs qualités, leur caractère, leurs élans patriotiques et leurs actions généreuses, s'attachant personnellement à défendre l'intérêt commun et le droits du souverain ; ils sont le fait d'une bande de criminels abjects, de scélérats sortis des plus bas fonds, pour la plupart étrangers à notre cité, ennemis de l'ordre, de la tranquillité, qu'ils s'emploient à bouleverser et à subvertir."

Ce qui est sûr, c'est que "les honorables habitants de notre ville" ont parfaitement vu l'utilité de leurs demeures, puisqu'ils ne sont pas sortis de chez eux.

Dix mille assassins enrégimentés viendraient de la Maia ou de Valongo ? Nous devons croire, avec les témoignages et la tradition encore vivante des contemporains de l'invasion française, qu'un grand nombre de ces anarchistes étaient de Porto. Et, s'ils ne l'étaient pas, le nombre "des honorables habitants de Porto", était, comme le dit la sentence, fort réduit.

Oliveira. Les bourrades qu'il avait essuyées jusqu'à la porte de la prison furent tellement originales, ou tellement en harmonie avec les instincts des "fidèles vassaux du trône et de l'autel" que le pauvre homme était presque nu, tandis que sa veste, sa culotte et son gilet étaient remplacés par les haillons des vaillants champions de l'indépendance nationale.

Embrassé à une statue de la Vierge, Luis de Oliveira demanda à genoux qu'on lui permît de se confesser. Certains émeutiers étaient d'accord, d'autres non, jusqu'à ce que Constantino Gomes de Carvalho, pour couper court à toute discussion, et empêcher toute mésentente malvenue, jugea bon de lui plonger la lame d'une épée dans le cou. Quelques instants après, le brigadier n'avait plus visage humain, c'était un ulcère où les germes sordides de la plèbe rassasiaient leur férocité.

L'on assassina après lui dix ou douze hommes condamnés pour Haute Trahison. Il se forma une longue ligne de cadavres ; la canaille victorieuse vomit un tombereau d'imprécations ; c'était comme un hymne à cet infernal triomphe. L'on offrit par toutes les rues de la ville ce carnage en spectacle. Puis l'on passa à Vila-Nova, où l'on jeta, du quai de la Bica, les corps dans le Douro.

João Antunes n'avait pas suivi ce cortège de cannibales. Je ne saurais dire si sa situation était moins difficile que celle d'un prisonnier arraché à sa cellule, et mort : il arrivait à peine à respirer à l'air libre. En voici la raison : étourdi par les rapides évolutions du massacre, l'usurier oublia qu'il portait dans la poche de ses épais caleçons de velours un rouleau de papier. Pris dans le filet dont les attroupements de la foule l'enveloppaient, il avait déjà fort à faire pour éviter d'être proprement écrabouillé. Il s'était en vain débattu tout un quart d'heure. Il se sentit à trois reprises malmené dans la partie la plus sensible de ses chatouilleux intestins. Il était enfin parvenu à filer par une clairière où Vicente José da Silva devait être solennellement sabré. C'est alors qu'il avait songé à palper sa poche... sans trouver son rouleau ! Une sueur froide suinte entre les humeurs grasses sécrétées sous la pression. Il sent des nausées, suite à la brusque révolution de ses viscères. Il prend automatiquement sa tête sphérique dans ses mains convulsées. Il arrache du fond de lui-même un rugissement semblable à celui d'un singe dont on écrase la queue. Il pâlit, titube, tombe, je ne dirai pas comme un sapin sur une montagne, mais comme le grec Lucius métamorphosé en âne sous le poids de son infortune !

L'on porta José Antunes chez un cordonnier de la Porta do Olival, on l'aspergea de l'eau croupie d'un baquet où celui-ci laissait son cuir s'assouplir. On lui infligea de généreuses secousses, à réveiller un mort, avant de le tenir pour ivre-mort, comme l'on tient de nos jours un ivrogne pour un colérique, et de l'envoyer au diable, puisque l'on ne pouvait rien tirer de cette misérable brute.

João Antunes finit par reprendre connaissance, et se retrouver face à une bonne douzaine de coquins, séparés du gros de l'armée qui, à cette heure-là, traînait les cadavres dans les rues, une hécatombe offerte à la Patrie, à la Religion, et au Prince Bien-Aimé, qui mangeait des bananes au Brésil.

Encore mal réveillé, il promena ses yeux craintifs sur l'assistance, et commit l'imprudence d'accuser les estimable patriotes qui l'entouraient de lui avoir volé ses papiers. À peine eut-il prononcé ces mots, le malheureux fut complètement réveillé ; sous l'effet de quatre coups de pied homériques qui le remirent d'aplomb. Il se trouva que le commissaire passait par là avec des ordres pour le géôlier, en compagnie du Père Domingos de Queiroz, sergent d'artillerie. Ils reconnurent João Antunes et durent déployer des

trésors de touchante éloquence pour l'arracher aux griffes du peuple. Le malheureux raconta au prêtre-sergent et au commissaire l'infâme spoliation dont il avait été victime, lui qui vénérât à ce point la Religion ! qui était un si fidèle vassal de son Roi ! qui, de notoriété publique, révérait tellement Notre Dame des Douleurs des Congréganistes.

Larmes et prières inutiles. On lui conseilla de se résigner pour ne pas perdre le précieux capital de la vie. Mais il n'avait plus de jambes qui l'amenassent jusqu'à l'endroit où ce crime abominable avait été perpétré. Il espérait voir son voisin, le batelier ; peut-être arriverait-il, lui, à tirer quelques ficelles pour lui rendre ses actions de la compagnie, le gage pour ses cent pièces tant pleurées. Et il attendit.

À deux heures, la plèbe revenait, en exigeant des têtes.

João Antunes vit son voisin de loin ; il courut après lui, mais le Maure ne lui accorda pas une grande importance, bien qu'à maintes reprises, il lui eût, en tant que gardien vigilant de sa maison, soutiré, pour s'acheter du vin, quelques liards, qu'il avait d'abord serrés dans ses mains d'avare.

– En voilà un autre ! s'exclama le batelier. Je ne vous l'ai pas dit ?

– Qui ça, António ? dit João Antunes.

– Le Garde des Sceaux, ce Jacobin, cet hérétique ! À mort le Garde des Sceaux, qui voulait nous faire coffrer à la Relação, pour avoir tué le Jacobin de la Bandeirinha !

– À mort, à mort le Garde des Sceaux ! répondaient à l'unisson des centaines de voix rauques, fatiguées, exhalant une atroce haleine de fond de barricade.

Le Garde des Sceaux, malade, arrivait en effet, dans une petite chaise à porteurs, pour être supplicié sur l'échafaud bas, dégoulinant encore du sang des autres victimes abattues. Le magistrat qui s'était moqué de l'avertissement du Kágado était pratiquement mort de mort naturelle. Près de la petite chaise, l'on distinguait le Frère Manuel da Rainha dos Anjos, avec son vénérable visage, et sa touchante éloquence, qui parlait aux tourbes aussi vite déchaînées que domptées, dans la stupide conscience de leurs devoirs. Le moine les invitait à conduire le prisonnier devant le révérendissime évêque-gouverneur, pour y être plus solennellement condamné à la peine suprême, s'il la méritait. Le bon prêtre avait eu recours à la ruse, après avoir constaté l'impuissance de la sacro-sainte parole de son ministère de paix.

João Antunes avait assisté à la scène. Il eut une de ces inspirations qui ne viennent que rarement à un homme serré dans les brodequins de l'infortune ! "C'est le seul moyen de sauver mon argent !" rugit-il du fond des sombres cavités que le ver de l'avarice avait creusées dans son âme.

Rapprochant son épaule de celle du batelier, il lui glissa à l'oreille :

– Dis, António, veux-tu gagner vingt pièces ?

– Si je veux ! Voulez-vous, Monsieur João, que je massacre quelque âme damnée.

– Non, je veux que tu sauves le Garde-des Sceaux.

– Ce n'est pas possible !

– Si... Et tu touches aujourd'hui même vingt pièces.

– Mais vous voyez bien, Monsieur João, que je ne suis pas le seul chef de ce peuple ; il y a Constantino, Reteniz, le boucher, et moi...

– Eh bien, on leur donnera dix pièces à chacun.

– Dix pièces, ça ne fait pas beaucoup.

– Douze.

– Vingt, comme à moi.

- Vingt, c'est beaucoup : quinze.
- Attendez ici, je reviens tout de suite.

Le batelier siffla entre ses doigts ; l'on entendit des sifflements identiques ; en une seconde, ils étaient tous les quatre en conférence, un peu à l'écart de la populace, qui semblait ébranlée par les touchantes représentations du confesseur du Garde des Sceaux. Pendant ce temps, João Antunes était plongé dans ses calculs... mais le parlementaire ne lui laissa pas le temps de les achever.

- C'est entendu : soixante cinq pièces en tout, lui dit le Maure à l'oreille. Notre homme va être remis à l'évêque, qu'ils en fassent ce qu'ils voudront. Ça vous va ?

- Et vous le lâcherez pour soixante pièces ? Ça fait un compte rond ! répliqua jovialement l'usurier.

- C'est notre dernier prix, Monsieur João ! Si vous êtes d'accord, ça marche ; sinon, il est là-bas, et il va faire un plongeon dans le Douro.

- Eh bien, soit ! Cochon qui s'en dédit ; mais tu ne diras jamais que je t'ai fait cette proposition.

- Ça va de soi, si vous nous le dites, motus et bouche cousue ! Vous avez entendu ?

- Oui ; pas un mot là-dessus.

Le batelier fit un signe à l'orateur attitré, le boucher, et celui-ci hurla :

- Oh, les gars ! On va remettre le jacobin à l'évêque-gouverneur, qui le condamnera et lui infligera la peine qui conviendra à la Sainte Religion et au Roi, notre seigneur. Relâchons-le et partons faire leur fête à quelques hérétiques, qui se trouvent encore en prison, et puis nous irons à la prison ecclésiastique faire leur fête à l'autre Garde des Sceaux de la Relação, à l'abbé de Lobrigos, et au Penteeiro. Exécution ! Personne ne touche à cet homme ! L'un de nos chefs va vous accompagner à la Cour de Monseigneur l'Évêque. Qu'est devenu le Maure.

- Me voici !

- Accompagne-le, et vive le Prince Régent, notre Seigneur !

- Vive le Prince Régent !

- Et vive la Sainte Religion !

- Vive la Sainte Religion !

- Et vive le peuple de Porto !

- Vive le peuple de Porto !

- À mort les jacobins, les hérétiques, et les fidalgos qui ne sont pas des compatriotes comme nous !

- À mort !

La foule céda le passage à la petite chaise. Ils étaient suivis de près par le moine, l'usurier, et le batelier. João Antunes dit à l'oreille du moine.

- C'est moi qui l'ai tiré d'affaire.

- Vous avez bien agi. J'ai tout de suite vu que mon éloquence était trop molle pour y arriver, sans le secours de Dieu.

- Ne dites rien, votre Révérence. Taisons-nous.

Après avoir mis pied à terre, le chef de la justice monta l'escalier du palais, soutenu par son confesseur et son vieil ami, le marchand de morue.

- Vous me le disiez bien, Monsieur João Antunes, murmura le Garde des Sceaux, tout pâle.

- Je vous ai prévenu. Vous vous êtes moqué de moi, et c'est moi qui vous ai tiré d'affaire.

- Vous ?!

- Oui, Monsieur.

– J'ai cru que c'étaient les exhortations de mon confesseur.
 – Ils n'étaient pas du genre à l'écouter... La meilleure des exhortations, c'est l'argent.
 – Vous avez bien fait... Nous en parlerons là-haut... Qui est cet homme qui reste à côté de la chaise ? Il me semble que c'est l'un de ceux qui m'ont arrêté.
 – Absolument ! C'est avec lui que j'ai passé un contrat sur votre vie.
 – Et cet homme vient récupérer son argent.
 – Si vous l'avez sous la main... Sinon, c'est moi qui le lui donnerai.
 – Ce ne sera pas nécessaire... L'évêque doit avoir de l'argent... Il en faut beaucoup ?
 – Deux cents pièces ; il y a quatre chefs ; cinquante pour chacun.
 – J'aurais donné beaucoup plus pour ne pas passer par de telles émotions ; je donnerais tout pour la vie ; j'ai envers l'homme qui m'a sauvé des obligations dont on ne s'acquitte pas avec de l'argent. Vous êtes un homme d'honneur.

Dom António de São José de Castro vint accueillir, les bras grands ouverts, le chef de la justice.

– Je viens me faire juger par vous, Votre Excellence, dit le magistrat.
 – Vous êtes condamné à être mon hôte, dit l'évêque en souriant.

Peu après, João Antunes fut appelé à l'intérieur du Palais, reçut deux cents pièces et une chaleureuse embrassade, pleine de reconnaissance.

L'usurier flottait littéralement dans les airs, en dépit du poids dont il était chargé. Il y gagnait cent trente-cinq pièces de commission. On lui avait volé six cent mille réis, la valeur des actions de la Compagnie, il se retrouva avec deux cent soixante-quatre mille réis en plus*, en dédommagement des coups de pied qu'on lui avait administrés. Il n'avait jamais fait une aussi bonne affaire.

Le batelier reçut les soixante-cinq pièces convenues, et courut les distribuer, mais pas si vite qu'il n'entrât à la Porta dos Carros boire une chopine de Alto-Douro, tandis que João Antunes entrait, comme chaque jour, chez les Congréganistes, pour prier sa révérende Notre Dame des Douleurs. La prière terminée, il entra dans une auberge casser la croûte, et se trouva à deux doigts d'avoir sa digestion troublée par deux coups de poing, suite à des mots avec l'aubergiste qu'il accusait de l'avoir refait sur une demi-chopine. Monsieur João avait de magnifiques turpitudes.

Puis il courut chez lui saluer le sarcophage renfermant son argent. C'est là que se trouvaient sa vie, son sang, dont il rétablit la circulation, en y injectant plus de trente pièces qu'il ajouta aux autres.

Quatre jours après les scènes glorieuses que j'ai décrites d'après des documents sans malice, l'armée française bivouaquait sur l'Agra de São Mamede, à une demi-lieue de Porto. On engage les premières escarmouches, au cours desquelles la garnison de la ville se fait toujours, pour ainsi dire, proprement étriller par un ennemi bien entraîné. Mais c'est un plaisir rare de savourer en connaisseur l'hilarante description des événements, un manuscrit inestimable en son genre, un étrange composé de mensonges dans un style abominable, né des élucubrations d'un prêtre désœuvré, qui m'est tombé entre les mains grâce à un illustre antiquaire.

* Les pièces valaient alors 6.400 réis. (NDT)

À l'en croire, c'était un bonheur de voir fuir vingt mille français commandés par Soult, Loison, Delaborde, Quesnel, et tant d'autres qui ont vu les pyramides et frappé d'épouvante une Europe ébranlée par le bras de fer de Bonaparte. Ce sont ces hommes qui fuyaient devant une garnison de six mille loqueteux, de trois cents moines qui conduisaient l'artillerie composée d'une demi-douzaine d'obusiers, lesquels servaient de lest à des navires marchands, et se trouvaient entassés à cet effet dans les magasins de Miragaia. Ce bon historien, n'arrivant pas à concilier le succès de cette soudaine invasion avec de tels traits de patriotisme chez les défenseurs, se retourne vers la Providence, et dit que le Seigneur avait voulu nous cingler du fouet de sa colère, représentée par le maréchal Soult. Serait-ce le cas ?

Sans doute. Le 26, cependant, pour échapper à la colère du Seigneur qu'il respectait fort, après Notre Dame des Douleurs des Congréganistes, João Antunes voulut passer à Vila Nova de Gaia, et prendre le vent à partir de là. Il était absolument convaincu que son argent, enterré à trois empan sous l'écorce terrestre, appartenait dès lors aux mondes souterrains, et que ce n'est qu'en creusant un trou aux antipodes, que l'on pourrait mettre la main dessus. Le marchand de morue à la retraite ne connaissait heureusement rien aux antipodes.

Le pire, ce fut qu'on ne lui permit pas de passer sur l'autre berge. La plèbe despotique avait obstrué le passage, empêchant tout accès aux barques, et vociférait contre la lâcheté de ceux qui fuyaient des Français qui n'entreraient jamais à Porto. D'autres, moins heureux que João Antunes, qui fuyaient le sac, furent attaqués par les gardes, des "patriotes". Nous devons pieusement nous en tenir à la version du religieux historien : "...d'autres furent au passage délestés d'une partie de leurs objets de valeur (par les sentinelles) sous prétexte qu'il fallait absolument vérifier ce qu'ils emportaient." Ah les braves gens ! Il y a des *patriotes* comme ça.

Soult avait eu pitié de cette poignée d'imbéciles qui l'asticotaient avec leurs batteries hors d'usage. Il envoya un parlementaire à Porto, proposer une paix salubre. Le parlementaire fut dépouillé de ses décorations, et sabré. Une légitime rancœur eut raison des misérables défenses. Les Français entrèrent, comme ils auraient pu entrer quelques jours avant. Les "vaillants" défenseurs réservèrent leurs derniers élans d'héroïsme à leur fuite, et cette réserve s'avéra pour eux fort utile. Ils fuyaient intrépidement. Le prêtre dit cependant qu'il fut, à ce qu'il semble, l'un des derniers à fuir, qu'il s'accomplit là des prouesses inouïes. "Il est juste, raconte-t-il, de montrer à la postérité l'inépuisable valeur et l'exceptionnelle intrépidité dont a fait suffisamment preuve, dans la 14^e Batterie – São Pedro au Lindo Vale – le père Domingo de Queiros, naturel de cette ville, et sergent de la compagnie des artilleurs ecclésiastiques, qui a fait feu sur l'ennemi, avec la plus grande précision, lui a infligé de notables dommages, et ne perdit rien de sa valeur et de son intrépidité jusqu'à l'entrée de l'ennemi, mit le feu aux poudres, ce qui entraîna beaucoup de victimes, et se retrouva complètement brûlé." Il est bien dommage que l'illustre Père Domingos Queiroz, sergent d'artillerie, ait été brûlé, du coup. Une excellente personne ! Un Mucius Scaevola en soutane, qui s'est brûlé spontanément, entraînant dans la mort nous ne savons combien de prêtres qui étaient ses camarades ! Comme tu

as été outragé, martyr du Golgotha, par ceux qui renouvellent l'huile de la lampe de son temple, il y a dix-neuf siècles!... *

Essayer de décrire João Antunes quand on lui a dit que les Français étaient entrés par la Prelada, c'est absurde. Il perdit la tête. Il allait d'un coin à l'autre du petit sous-sol de sa maison, les ongles fichés sur son crâne hérissé. La rue des Arménios, déserte il y a peu, était envahie par les gens qui fuyaient du Cidral, du Monte dos Judeus, et des rues adjacentes.

– Au pont ! Au pont ! – C'était le cri de tous. Antunes eut un moment de lucidité : fuir avec les autres. Son argent restait hors de la portée des pillards ; en dehors de l'argent, ses vieux draps et trois chaises disloquées ne lui donnaient pas d'angoisse excessive. Restait un registre gardant une trace écrite de ses transactions : il le prit sous son inévitable capote, et se glissa dans le torrent des fuyards. Le flot grossissait de plus en plus. C'était un vacarme infernal et dissonant d'exclamations entremêlées. Les enfants criaient après leurs mères qui les oubliaient. Des vieillards levaient les mains vers leurs enfants en les suppliant de ne pas les abandonner. De douces dames piaillaient chaque fois qu'on écrasait leurs chaussures de soie. Des femmes en guenilles jouaient du poing pour se frayer un chemin à chaque pas qui les rapprochait de leur supposé salut. Moines et nonnes, soldats et catins confondus, pêle-mêle, priant, sacrant, se mettant sous la protection de la Vierge, et invoquant la toute-puissance de Satan.

Et dans ce vortex, qui tourbillonnait en passant par la Porta Nobre, João Antunes se débattait, le cœur au bord des lèvres, tout retourné, hors

* *Pour le lecteur curieux de savoir comment ce clerc de Porto a évangéliquement compris ce jour-là sa mission, je vais vous donner un passage textuel de ce manuscrit monacal intitulé : Mémoires Chronologiques Critiques et circonstanciées (le moine se souciait peu de l'orthographe, mais il s'y entendait en majuscules) de l'Invasion Française au Portugal en 1809 ; et Relation Particulière de la Très-Noble et Toujours-Fidèle Ville de Porto, etc, etc. Le moment est venu de dire que je dois à monsieur João Nogueira Gandra ce jaillissement de succulents aperçus sur une époque dont l'illustre bibliothécaire promet de nous donner une histoire fournie et minutieuse. Voici donc l'apologie du clerc, pour ce qui s'est passé le 29 Mars 1809 :*

"Il n'est pas possible de passer sous silence la valeur de quelques vassaux aussi fidèles qu'intrépides qui, voyant l'ennemi à l'intérieur de nos murs, s'approchent en rampant courageusement et font feu sur lui. Les valeureux clercs qui campaient dans le Palais Épiscopal préparent leur artillerie, et marchent, avec une de leurs pièces sur la Place de Santo Ildefonso, sous les ordres du Père Francisco Correia, sous-lieutenant, et neveu du commandant, l'autre restant sur l'Arco da Senhora de Vandoma ; s'y est jointe toute la troupe qui se retirait des batteries ; ils y attendent l'ennemi. Dès que celui-ci arrive, on l'accueille par un feu roulant d'artillerie et de mousqueterie, en reculant à mesure que l'ennemi gagnait du terrain, jusqu'à ce que celui-ci parvienne à s'approcher de l'Arco da Vandoma ; là, les coups de feu ont repris de notre côté, jusqu'à ce que la nombreuse cavalerie de l'ennemi parvienne à passer à travers nos coups de feu ; les commandants des vaillants ecclésiastiques et des vaillants étudiants étaient, au cours de cette action, le Bénéficiaire Manuel João da Silva, et le père André António Correia, l'un à la tête de l'infanterie, l'autre à la tête de l'artillerie ; ils ont suffisamment prouvé leur valeur et leur intrépidité, en présence du Révérend Deão, colonel du dit Corps qui commandait en chef dans ce secteur, lequel a tué hardiment un orgueilleux Dragon Français, imité en cela par le commandant de l'Infanterie qui a tué, rua de Santo António do Penedo un officier de Cavalerie Français, qui invitait les siens à percer nos rangs, etc."

Ces prêtres, quelques jours après, levaient de leurs mains souillées de sang l'hostie consacrée du si patient agneau ! S'il ne pouvait compter sur un soutien providentiel, le Christ aurait mille fois succombé au ridicule de ses prêtres.

d'haleine, les vêtements déchirés, tantôt furieux, tantôt contrit, faisant des vœux coûteux à Notre Dame des Douleurs, et se repentant de son imprudente prodigalité ; grinçant des dents sous la pression de la foule, et tentant de donner un coup de pied en traître à un gamin qui l'empêchait de passer ; serrant sur son cœur son registre avec la trace écrite de ses transactions, et levant frénétiquement le col de sa capote rebelle, que les secousses faisaient glisser de son dos éreinté...

Ce flux torrentiel avait atteint le pont. Tout le monde sait comment l'on se retrouva avec trois mille cadavres. Négligence ou trahison, les trappes étaient ouvertes. La multitude s'entassa dans les barques ; sous le poids, les antennes se brisèrent à grand fracas ; les gorges de l'abîme engloutirent des masses compactes, un débordement de centaines de corps, des familles réunies dans une dernière étreinte.

Si, dans ce magma de cris, l'on put distinguer un inimitable rugissement, c'est João Antunes da Mota qui l'a poussé.

Un grand coquin était mort, mais l'espèce ne s'est pas éteinte.

I

LES ROMANS font du tort à bien des gens. Des personnes ont tendance à s'inspirer de modèles qu'ils admirent et envient dans les fictions, se perdent en les contrefaisant, et s'offrent en pâture au ridicule. L'on dispose, ces derniers temps, de bien des exemples de cette vérité, d'autant plus sensibles que notre société est trop petite pour qu'on puisse nous les cacher, et trop intolérante pour les admettre sans en rire. Des hommes sans aucune originalité, ou originalement fous, singent tout ce qui se distingue du commun. Crédules jusqu'à l'absurdité, ils acceptent comme réels et légitimes les fruits excentriques de têtes excentriques, et se permettent de donner le ton à une société mesquine, où n'apparaissent ni le Zaffie de *La Salamandre*, le Tremor de *Leila*, le Brûlart de *Atar-Gull*, le Vautrin du *Père Goriot*, le Leicester de *Luxe et Misère*, en un mot l'homme fatal. Ces imitateurs sont extrêmement dangereux, ou grotesques. Ne trouvant pas dans la vie ordinaire la place qui leur revient, ils veulent s'en emparer de vive force. Puis, de deux choses l'une : ou ils atteignent les sommets de la perversité, foulent au pied l'honneur, crachent au visage de la société, et se piquent de tomber dans le même abîme que leurs victimes ; ou – ce qui se produit presque toujours – ils se prennent pour des hommes exceptionnels, rêvent comme Obermann, s'emportent comme Hamlet, se gaussent de la vertu comme Byron, lancent des malédictions comme Faust, et accusent toujours un monde ignoble qui ne les comprend pas.

Si ces considérations vous agacent, chers lecteurs, nous écourtons ce préambule à la présentation d'un personnage.

Je veux vous donner une idée de Guilherme do Amaral. Vous allez faire la connaissance d'une victime des romans.

Ce garçon de vingt ans et quelques vient de la Beira Alta. Il est né, et il a vécu jusqu'à dix-huit ans dans le village de ses parents. À quinze ans, il est allé à Coïmbra faire les études préparatoires sans lesquelles on ne peut suivre une formation dans quelque université. Revenu au moment des vacances, il a vu mourir sa mère, et, comme il n'avait plus de père, il s'est trouvé émancipé à dix-huit ans. Sa maison lui rapporte douze mille cruzados. Guilherme do Amaral se considère libre et riche.

Sa principale passion, ce n'était pas la chasse, ni la pêche, ni les chevaux : c'étaient les romans. Il acheta des centaines de volumes français, lut jour et nuit, apprit des pages par cœur, qui électrisèrent une âme déjà combustible, s'attacha aux caractères inspirant une immense terreur, comme dit J. Janin, trouva mièvres les amours éthérées de Roméo, de Pétrarque, de Bernardin, d'Antony, de Rastignac...

Imprégné de ces incandescentes leçons, il regarda autour de lui, et se trouva seul. Il voulait le monde, il voulait de l'air, assouvir sa faim de fulgurantes impressions.

Il résolut de quitter son hameau pittoresque, et il écrivit, sur la tombe de sa mère, un romantique adieu dans un style apocalyptique qu'elle n'aurait pas compris, si elle l'avait entendu. Il s'en fut à Lisbonne. Il présenta de flatteuses lettres de recommandation, et reçut un excellent accueil. Son entrée dans les salons impressionne les plus fins observateurs, et il n'est pas indifférent aux femmes. Nous sommes en 1843.

La nature a doté Guilherme do Amaral de quelques attraits, qui ne démentent pas le moule dans lequel il donne intérieurement une forme à sa tortueuse vocation. Il est pâle, il a de grands yeux noirs et ardents, qui ne trahissent pas une pénétrante curiosité ou une mordante lucidité ; ils expriment on ne sait quelle tendre mélancolie, une sorte de douloureuse introspection, une plus profonde vision de ce qui se passe en lui, que des vaines frivolités qui l'entourent.

Au bal, il marche presque toujours de long en large, en fumant, dans la salle déserte où l'on fume. Il répond, le plus laconiquement possible, aux obligeantes questions de ceux qui l'appellent leur ami, qu'il connaît à peine, ou qu'il fait semblant de connaître à peine. Quand il pénètre dans la salle où tourbillonnent les valseuses, il s'appuie au battant de la porte, éteint son regard, penche la tête sur son épaule, fronce un front comme rongé par l'ennui, consulte sa montre qui indique minuit, bâille comme s'il n'en pouvait plus, et regagne sa chambre. Il y ouvre un roman, et lit jusqu'à quatre heures du matin.

Il vit toute une année ainsi. Il n'a pas d'ami intime ; il n'a pas de femme qui l'aime ; il n'en voit même pas une, parmi tant, dont le tempérament singulier pourrait s'accorder à son caractère.

L'une de ces connaissances lui demanda un jour :

- Quel âge avez-vous, Monsieur Guilherme ?
- Vingt-et-un ans.
- Depuis combien d'années vivez-vous en société ?
- Ma société n'est pas de ce monde.
- Si c'était le pontife qui s'exprimait ainsi, les affaires de l'Église iraient mieux... Vous êtes las...
- Oui.
- Vous avez dû avoir une vie orageuse, souffrir de terribles naufrages dans la mer des aspirations...
- Je me sens mort ; mais je ne sais pas quand j'ai vécu.
- Quelque existence antérieure. Il y a des hommes qui ont une vague réminiscence d'une vie antérieure.
- C'est possible ?
- Je ne fais pas de mon opinion un système ; mais, à vous voir, à vingt-et-un ans, séparé du grand corps de la société, je crois toutes les merveilles de la métempsychose. *Ramé*, en 1840, croyait être le *Ramus* de 1540. Le pire, c'est qu'il est mort fou. Dites-moi : Aimez-vous ?
- Je ne puis aimer ; je pose la main sur mon cœur, et je la retire gelée.

- Vous vous en tenez donc à une image chimérique, qui vous soustrait aux amours plus ou moins sensuelles de ce monde ?
- Je rêve d'une image. Je ne la rencontrerai pas sur la face de la terre.
- Quelle idée vous faites-vous des femmes de notre globe ?
- Elle est fort mauvaise : rien que mensonges, appétits grossiers, vénalité, corruption.
- L'avez-vous constaté par vous-même ?
- Non, je n'y tiens pas. Toutes les désillusions préexistent en moi. L'on devine de loin le crotale au bruit qu'il fait en rampant.
- Ce monde doit vous sembler bien infâme. Quel jugement portez-vous sur les hommes ?
- Celui de Vautrin, le personnage stoïque de Balzac.
- Vautrin est un méchant modèle ; si je m'en souviens bien, c'est un forçat sorti du bagne.
- Qu'importe ; le malheur l'avait révélé ; il avait la science des larmes ; il est devenu philosophe, un philosophe plus crédible que Rousseau, dans les longues veilles de son infortune.
- Voulez-vous le prendre pour maître ?
- Je suis absolument original ; je n'étudie personne.
- Avez-vous aimé ?
- Jamais ; je pense avoir déjà répondu à cette question.
- Vous n'aviez pas encore répondu. À votre place, je me retirerais dans la Thésbaïde de mon village. La vie à Lisbonne doit vous inspirer une intolérable indignation.
- Je ne vois pas cette vie provocante. Jusqu'à aujourd'hui, le regard de mon esprit ne s'est pas baissé. L'aigle, pour l'instant, plane au milieu des nuages. Quand je descendrai, je laisserai une trace de sang...

L'interlocuteur de Guilherme do Amaral sourit. Le lendemain, dans les cafés, sur les places et dans les salons, ce dialogue était répété dans ses moindres détails, soulevant des éclats de rire. Le provincial, sur le pas de la sarcastique mordacité de cette connaissance, devint la proie du ridicule, de la "raillerie" comme disaient les femmes, qui *ne s'y prêtaient point* d'elles-mêmes. Un littérateur le traita de *Vautrin en caleçons*, un autre d'*Arthur des Puces*, un autre de *Byron mariné*, un autre de *Zaffie en sabots*, un autre de *Leicester empaillé*. On épuisa tous les pseudonymes grotesques ; on tourna en dérision la funèbre gravité du provincial, l'immolant aux moqueries des femmes, comme à un supplice mérité pour avoir osé les outrager.

Sans le nommer, un feuilleton écrit par un certain *Maxime de Trailles* (voir Balzac) qui se distinguait alors dans le registre du persiflage et des sarcasmes, avant de devenir une sorte de *Comte Talorme* de Mery (voir *Amour et Rome*) et exercer maintenant les fonctions diplomatiques de son collègue... ce feuilleton donc, ciselé de telle sorte qu'il ne dissimulait pas le moindre trait de Guilherme, fit au provincial une plaisante publicité, dont il ne profitait pas encore, sauf dans un petit cercle. Pour enfoncer le clou, on lui remit un journal sous un pli fermé, en lui conseillant de quitter Lisbonne pour revenir "dans sa patrie" cultiver les choux et les patates. Les quolibets, les mots et les injures lui paraissaient tellement cuisantes, elles blessaient tellement sa vanité, qu'Amaral, trop gamin pour secouer cette banderille, la sentit au plus profond de son cœur, en conçut de la honte, se concentra sur la conscience de l'importance qu'on lui accordait, et se repentit d'avoir si textuellement parodié les monstrueux modèles de ses romans.

Le jeune homme accablé était pourtant fort loin du cynisme indispensable pour faire face aux insolences du feuilletoniste, qui se trouvait être précisément l'homme qui lui avait soutiré, au cours d'une conversation, ses extravagantes théories.

Les quelques jours que Guilherme passa encore à Lisbonne, il resta enfermé dans la chambre de son hôtel. Personne ne vint le voir ces jours-là. Mais, la veille de son départ, en allant faire ses adieux aux personnes qui l'avaient présenté, il en rencontra une qui lui tint ce langage :

– Vous faites bien de quitter Lisbonne. Cela n'a rien à voir avec ce que vous avez imaginé. Les excentricités sont bien vues, ici, mais il faut que l'excentrique ne remue pas le couteau dans les plaies de ces gens. Vous avez dit à monsieur ***, votre ami ou une connaissance, que les femmes n'étaient que mensonge, vénalité et corruption. Peut-être aviez-vous raison, mais ce n'est pas une chose à dire à n'importe qui. L'excentrique peut se saouler tous les jours, personne ne le tourne en ridicule pour ça ; à la rigueur, on le plaint. Il peut être querelleur, hanter la nuit les corps de garde, personne n'en fait des gorges chaudes. Il peut escroquer, séduire calomnier qui il voudra... il ne sera pas chassé pour cela par le mari de la femme qu'il a calomniée ; ce qu'il ne peut se permettre, par contre, c'est de fixer à travers ses lorgnons, avec un souverain mépris, les femmes des salons, et de dire : "Tout cela me lève le cœur." Vous êtes célèbre ; vous êtes peut-être un sceptique, plus qu'il n'est convenable ; soyez-le autant que vous voudrez, mais ne le dites pas aux hommes, dites-le aux femmes qui, loin d'en être froissées, se bercent de l'espoir de vous séduire, en vous galvanisant à grand renfort de sourires voluptueux. Vous êtes fatigué ? Couchez-vous, dormez, n'allez pas dans le monde, administrez-vous les toniques ordinaires de la solitude, qui fortifient l'esprit et font renaître les désirs assouvis. Les salons ne sont pas bons pour tous. Mais si votre lassitude est une fiction, je vous conseille en ami d'y renoncer. Vivez comme tout le monde. Mangez, buvez, dormez, agacez, séduisez, calomniez, défendez les femmes calomniées par d'autres, battez-vous avec les maris de vos comtesses de Restaud, jouez votre maison, dédommangez-vous de vos pertes en faisant comme votre censeur, qui a signé d'un pseudonyme le feuilleton où il vous caricature joyeusement. Voulez-vous devenir célèbre dans les salons ? Pas d'insultes, et pas de récriminations contre les femmes. Un profond silence avec les hommes ; mais, avec elles, une languissante éloquence, l'élégiaque regret d'un ange dont vous avez rêvé à quinze ans, de sorte qu'une fois cette vision bien affinée, l'ange finira par être la femme à qui vous parlez, puis une autre, jusqu'à la maîtresse de maison, eût-elle cinquante ans. Sans témoins, en tête à tête, on peut dire à une femme tout ce qui porte atteinte à son amour-propre : elle souffre, se tait et l'endure ; mais, avec un homme, c'est très sérieux. Cela prouve que l'honneur ne dépend pas de la conscience, il dépend de l'opinion publique ; nous nous sentons déshonorés lorsque les autres disent que nous l'avons été. Dites à l'oreille d'une femme : "Vous n'êtes que mensonge, vénalité, corruption." elle éclatera de rire, si elle est parfaitement délurée ; et, si elle ne l'est pas, elle se tait par timidité, et le devient ; pas une seule critique en présence des hommes. Si cela vous convient de dire que vos illusions sont mortes d'une apoplexie foudroyante, dites-le sans prendre un ton sentencieux, sans la grivoise pédanterie de certains sots qui donnent des leçons de scepticisme, affalés sur l'épaule nue de femmes perdues. Je ne sais que vous dire de plus. Pas de singeries. Lisez, mais n'imitiez pas ; et, si vous voulez vous écarter de la nature, inventez quelque nouveauté qui ne contredise pas les caprices de

l'opinion en vogue. Si la mode est au scepticisme, soyez sceptique, mais donnez des preuves que vous croyez à la façon de Saint Thomas, au moins pour ce qui touche... Soyez heureux, mon ami. S'il n'y a rien à espérer de mes conseils, *stulta est gloria*... Tant pis pour vous

.....
Quarante-huit heures après, Guilherme do Amaral, avec sa mémoire prodigieuse, répétait, dans la chambre d'un hôtel à Porto, les leçons de son précepteur.

II

CETTE GRAINE ne fut pas semée sur un sol ingrat.

Comme tous les hommes sans originalité, à peine conscients de leur propre personnalité, sans cette réelle expérience des choses, qui individualise la nature de chacun, Guilherme do Amaral accepta les théories du gentilhomme de Lisbonne, les jugeant bonnes pour son propre usage, sans qu'elles sortent cependant de la sphère de l'ordinaire.

Ce qui rebutait le provincial, c'était la vie banale, le trivial encroûtement des vocations vulgaires, la fade déperdition des allégresses sottes, et des aspirations mesquines où la jeunesse consumait les forces de son esprit, entre le plaisir de se mettre une veste élégante, et la joie de voir sa bien-aimée le soir à sa fenêtre. Vivre selon les principes développés à Lisbonne par son compatissant ami, ça lui convenait, ça flattait son nouveau caractère, ça lui épargnait les railleries dont l'avaient abreuvé d'inexorables critiques, qui, à mon avis, ne le valaient pas, et devaient une large indemnisation en ridicule si Amaral leur réclamait la monnaie de sa pièce.

Guilherme ne connaissait personne à Porto ; mais, à la table ronde de *l'Águia d'Oiro*, il rencontra des garçons de sa province qu'il avait connus à la foire de Viseu, qui s'étaient fait des relations à Porto, et se montraient prêts à le présenter à l'aristocratie, à la médiocratie et au gratin des bistrots. Guilherme ne dit pas non.

Le baron de Carvalhosa donnait ces jours-là un bal. Un gentilhomme de Viseu demanda une carte d'invitation pour son ami, un provincial riche, valant au moins trois cent mille cruzados, célibataire, fort sérieux, un excellent parti pour une jeune fille. Le baron s'empressa de lui donner une invitation, et s'en fut répéter à la baronne ce qu'on lui avait dit. Outrepassant les règles de l'étiquette, il alla déposer une carte chez Guilherme do Amaral. Le soir du bal, il accueillit le provincial avec force démonstrations, le présenta à sa femme et à ses deux filles, et l'invita au dîner d'anniversaire de sa fille Margarida, le dimanche qui suivait le bal. Tout cela semblait un bon début à Guilherme. La franchise de la société de Porto lui plaisait ; mais il se préparait à ne pas démentir la mélancolie de son nouveau système dans les joyeuses libations d'un festin.

Une heure après l'entrée d'Amaral au bal du baron de Carvalhosa, toutes les femmes savaient que le provincial était célibataire, riche, et fort sérieux.

– On dit qu'il est riche, murmurait à l'oreille de son amie une intéressante jeune fille aux yeux languides, au teint blafard, et au sourire mélancolique.

– Je l'ai entendu dire, répondit sa cousine.

– Tu l'as entendu !? Et il est vraiment riche ?

– Je pense que oui ; mon oncle, le conseiller, m'a parlé de trois cent mille cruzados.

– Vraiment ?! Et il ne fait la cour à personne ?

– Je pense que non, du moins à Porto, dit Margarida, qui était sûre que non.

– Tu vas voir qu'elle...

– A attiré son attention ? C'est vrai, à mon avis.

– Mais n'y a-t-il pas trois ans qu'elle se fait courtiser par Henrique de Almeida ?

– Et alors ? C'est un passe-temps.

– J'ai cru que c'était une affaire sérieuse. Henrique de Almeida est un garçon de talent, et qui présente bien...

– Et qui... ?

– Il n'a pas trois cent mille cruzados, mais...

– Mais... tu as tout dit. Pourquoi ne te fais-tu pas courtiser par des garçons de talent, il y en a tant, qui sont disponibles ? J'en connais deux ou trois qui te font des vers, et te dépeignent de telle sorte que qui ne te connaîtrait pas penserait que tu n'es pas un être de ce monde, et que tu te rends à des bals mondains après avoir fui la cour céleste.

– Je te reconnais bien là, Francisquinha !... Mais je sais bien où tu veux en venir...

– Ce n'est pas difficile ! Le fait est que ta pâleur romantique, tes yeux de vierge de la saudade, ton sourire de résignation douloureuse ont trompé beaucoup de monde ; mais, en fin de compte, tu es comme moi, comme ma cousine, comme tu dois être... Vois comme il te regarde...

– Qui, il ?

– Ce fameux *croquant*.

– Ah, je trouve qu'il n'a rien d'un croquant.

– Vraiment ? Tant mieux...

– Il est assez bien mis...

– Mais il n'est pas frisé, et ne porte pas de cravate blanche.

– C'est de bon ton. Cette négligence lui va si bien... Moi, j'aime ça ! Il me regarde ?...

– Il n'arrête pas !

– Oh, Francisquinha, je vais me lever pour dire quelque chose à ma tante, et tu vas regarder s'il me suit des yeux.

– Je n'y manquerai pas.

Elle resta quelques secondes avec sa tante, en mâchonnant quelque bagatelle.

– Alors ? demanda-t-elle de l'endroit où elle était, avec ses yeux.

– Oui, répondit la vigilante cousine d'un geste affirmatif.

Elles se rapprochèrent.

– Passons maintenant dans l'autre salle, et nous verrons s'il me suit.

Elles y allèrent ; mais Guilherme do Amaral resta figé dans l'attitude sombre où elles le laissèrent, adossé au chambranle d'une fenêtre.

– Il ne vient pas, fit la jeune fille pâle, blessée dans sa vanité. Appelle ton frère. Il est là-bas.

Le dit frère s'approcha.

– Connaissez-vous, mon cousin, un garçon venu de province, qui s'appelle Guilherme do Amaral ?

– Il m'a été présenté. Voulez-vous que je vous le présente, cousine ?

– Non... Il a l'air triste.

– Il l'est ; mais fort agréable, et il dit très bien le peu qu'il dit. On peut l'écouter. Voulez-vous que je vous le présente ?

– Non, cousin... J'ai entendu dire que Margaridinha...

– Qu'il la courtise ? C'est une calomnie. Ce garçon est arrivé il y a cinq jours de Lisbonne, et n'a pas eu le temps de récupérer son cœur dans ses valises.

– Amusant ! Que dit-il des dames de Porto ? !

– La vérité : qu'elles sont belles, élégantes, spirituelles...

– Avec qui a-t-il parlé ?

– Je n'en sais rien ; mais s'il vous parle, cousine, il confirmera l'idée qu'il se fait à juste titre des dames de Porto. Voulez-vous que je vous le présente.

– Non ! C'est une obsession ! Vous croyez que je meurs d'envie de lui parler ?! ... Savez-vous s'il reste à Porto ?

– Non, aimable cousine ; il restera sûrement si vos yeux l'y retiennent.

– Joli ! Et sucré à point. Dites-moi : il ne danse pas ?!

– Je n'en sais rien, cousine.

– Je ne l'ai pas encore vu danser.... Demandez-le lui.

– Voulez-vous être sa cavalière, petite cousine ?

– Moi ? Quelle scie ! Croyez-vous que je me meurs d'amour pour lui ?

– Je n'irai pas jusque là... Mais avouez que vous le trouvez sympathique...

– Je ne le trouve pas antipathique... Il ne me fait ni chaud, ni froid...

Tiens, il arrive.

– Je vous le présente ?

– Zut !

En passant près de ce jeune homme qui connaissait sa cousine à fond, Guilherme do Amaral lui fit un sourire ironiquement cérémonieux, avec une légère inclination de la tête pour ces dames.

– Monsieur Amaral, dit-il, permettez-moi de vous présenter ma cousine et ma sœur.

– C'est un honneur qui me flatte. On dirait qu'un étranger vous inspire assez de pitié pour que le mettiez en relation avec des personnes aussi dignes d'estime.

– C'est que je ne suis pas égoïste : je veux que tout le monde, et spécialement les gens qui sont à même d'apprécier vos mérites, goûtent le plaisir de votre compagnie. Je considère, ma cousine, que c'est le cas pour vous ; ma sœur... vous êtes ma sœur, et toute apologie, venant de ma bouche, serait saugrenue.

– Oh, mon cousin !

– Oh, mon frère !

Murmurèrent-elles, toutes les deux, avec un déhanchement répondant aux règles d'une galanterie fort désuète.

– Je crois qu'il vous a rendu parfaitement justice, Mesdames, dit Guilherme, en lissant le gant de sa main gauche.

L'orchestre avait annoncé une polka. Dona Francisca fut enlevée à ce petit groupe par son cavalier. La cousine ne s'était pas engagée.

– Je n'ai aucun cavalier, dit-elle. N'allez-vous pas danser ?

– Non, Madame ; moi, je ne danse pas.

– Non ! Vous n'aimez pas ça !

Le cousin qui l'avait présentée s'était éclipsée. Guilherme offrit son bras à la languide Cecília, la conduisit à un sofa, et s'assit sur la chaise la plus proche. En face de ce sofa, était venue s'asseoir la fille du baron avec deux amies. En agitant de plus en plus vite son éventail, Margarida tournait ses beaux yeux vers Cecília, et lançait, avec une laborieuse malice, un trait qui les faisait rire. Cecília fit semblant de ne pas comprendre, elle les regardait vaguement, de temps en temps, prenant apparemment plus de plaisir aux frémissements étudiés de l'éventail qu'à la conversation du gentilhomme.

– À ce que je vois, un bal représente pour vous une vraie corvée, répondait-elle aux raisons qu'il avait invoquées pour ne pas danser.

– Les bals ne représentent pas une corvée pour moi, Madame, je m'y plais ; mais, chez moi, l'organe de ce plaisir est un sixième sens, tout spirituel, céleste. Je n'ai pas besoin de me fatiguer, ni de serrer contre mon cœur les fleurs qui s'épanouissent sur les cheveux d'un ange, pour en humer le parfum. L'haleine d'un homme est une profanation. De loin, l'on ressent plus vivement les sensations, et l'esprit reste en possession de lui-même, plus dégagé pour les savourer.

– En ressentez-vous beaucoup ?

– Beaucoup.

– En songeant au passé, au présent, à quelque espoir ?

– Mon passé est une pérégrination à travers les ténèbres, je cherchais une lumière.

– L'avez-vous trouvée ?

– Non. Je me suis assis, fatigué, au bord de ce chemin ardu, et j'ai attendu. Le présent est une angoisse de l'infini, une soif d'amour, la funeste prière d'un homme qui demande au ciel la rosée qui fait reverdir une fleur calcinée.

– Et le ciel ne vous écoute pas ?

– Il est sourd ; les anges n'intercèdent plus pour les hommes.

– Et l'espoir ?

– C'est une tombe que je distingue au fond de mon abîme !

– Une idée si mélancolique ! N'ayez pas de ces pensées ! Vous serez largement dédommagé de vos souffrances... Je vois que vous avez beaucoup de poésie, mais une bien triste poésie au sein de votre cœur...

– C'est la poésie de la mort, une guirlande de fleurs qui accompagne mon suaire, la fleur sans éclat éclore sur ma sépulture... Je vous rends triste, Madame ?

– Très triste ! Je commence à m'intéresser à vos sentiments, à les partager. Même si je voulais rester étrangère à vos douleurs, je ne le pourrais pas.

– Je vous remercie, comme on remercie une goutte d'eau dans le désert, de votre pitié. Avez-vous souffert ?

– Moi !...

– Votre pâleur m'évoque la nuance dans les coloris que laissent les larmes sur un visage qui ne s'est pas encore réchauffé au soleil du printemps des amours.

– Vous avez vu mon âme, Monsieur Amaral.

– Vous avez aimé ?

– Je n'ai pas aimé, si l'amour n'est possible que sur cette terre. Croyez-vous aux visions ? J'en ai eu une, je me suis dévorée dans de mensongères espérances, en la cherchant... Je ne l'ai pas retrouvée dans des formes humaines.

– Nous nous sommes donc rencontrés au bord du même abîme.

– C'est ce que j'allais vous dire.

– Nous n'avons pas notre place dans ce festin servi par le hasard ou la Providence. Nous sommes des âmes exilées de l'union des corps, nous errerons de sphère en sphère, le cœur ouvert, prêts à recueillir la moitié de l'existence que nous n'avons pas eue ici.

– Est-il certain que nous ne l'aurons jamais ?!...

– Impossible.

– Ne dites pas cela... Ne veuillez pas être le bourreau d'un espoir qui me parle en mon cœur, comme le délicieux écho de vos paroles.

– C'est un espoir qui ment.

– Laissez-moi rêver d'une aventure que j'ai crue impossible jusqu'à maintenant...

– C'est un rêve avec des fleurs qui, à notre réveil, se transforment en épines bien réelles.

– Laissez-moi penser qu'il y a au monde un être qui puisse vous tirer de cet abattement.

– Autant invoquer un mort sur lequel pèse une dalle moins lourde que l'oubli.

Le gentilhomme de Lisbonne était capable d'enfoncer dans une embrassade enthousiaste deux côtes dans la poitrine de son disciple, s'il avait pu assister à ce dialogue, que vous n'avez certainement pas compris, cher lecteur, mieux que moi, ni qu'eux-mêmes.

Pendant ce temps, Margarida, visiblement dépitée, disait à ses amies :

– Qu'est-ce que cette timbrée peut bien lui dire ?

– Naturellement, les mots d'un air qu'elle connaît, et qu'elle est la seule à comprendre.

– Ô, Mesdemoiselles ! répondit la fille du baron, n'avez-vous pas remarqué qu'il a l'air de dormir, lui ? Et regardez cette façon qu'il a de s'appuyer sur elle ! On dirait qu'il va se coucher sur son épaule !

– Ce sont là des attitudes romantiques.

– Je les trouve indécentes ! Et elle !... une vraie cruche ! Comme elle penche sa tête attendrie... Elle croit qu'on adore ces singeries!... Elle en a fait autant avec une demi-douzaine de soupirants que je lui ai connus. Sa lubie à elle, c'est que personne ne comprend son cœur. Trois jours avant un bal, elle ne mange rien, boit du vinaigre pour prendre un ton blême et donner à ses yeux cette hébétude de lapin mort. L'on voit de ces choses ! Elle n'a rien à elle et elle s'est imaginée qu'elle dénicherait un mari jeune et riche avec ces simagrées répétées devant un miroir. Comme elle ne trouve que des poètes pauvres pour lui faire la cour, et qu'ils ne lui vont pas, elle se rabat sur les Brésiliens, et leur tient de ces discours embrouillés dont elle a le secret, à des hommes qui viennent demander à son père si elle a une légitime. Elle croit, cette idiote, que le péquenaud se meurt pour elle ! Quand il saura ce qu'il en est, il pleurera le temps qu'il a perdu avec elle...

– Tu es jalouse, Margaridinha...

– Moi ! De quoi ? Comme si j'en avais quelque chose à faire. Mais je n'arrive pas à supporter de voir cet insipide bas-bleu toujours prêt à se jeter à la tête de tous les hommes qui sont riches. C'est une honte pour notre sexe ; vous ne trouvez pas ?

– Tu as raison, ma fille ; si j'étais toi, je lui ôterais ses illusions.

– Ah, si j'avais quelqu'un qui le lui dise ! Mais je ne voudrais en aucun cas que qui que ce soit soupçonnât que cela vient de moi.

– Veux-tu que Mesquita le lui dise ? Je les ai déjà vus ensemble, et il n'y a rien de plus facile... ils se peut qu'ils se parlent encore aujourd'hui... Le voilà, justement.

Cette amie serviable demanda à un convive d'appeler le fameux Mesquita, son soupirant officiel. L'obligeant émissaire s'éloigna, flatté de cette commission.

Cecília s'était éloignée au bras de sa cousine à qui elle disait : "Cet homme est un ange : j'ai rencontré mon rêve sur cette terre ; il me fait perdre la tête, je l'aime à la folie, frénétiquement."

Mesquita s'assit à côté de Guilherme qui était resté apparemment absorbé dans une de ces extases acquises à force d'imiter ses modèles.

– L'on dirait que vous êtes triste, Monsieur Amaral.

– Un peu. Chez moi, c'est un sentiment ordinaire.

– Vous qui venez de Lisbonne où toutes les dames sont physiquement et moralement intéressantes, vous devez trouver nos bals bien fastidieux...

– Au contraire. Je viens d'entendre une dame qui a une façon divine de s'exprimer.

– Dona Cecília Pedrosa ?

– Je pense ; je ne connais pas encore son nom, mais ce doit être elle, parce que les indications que je vous donne ne peuvent s'appliquer à beaucoup, sans vouloir sous-estimer les autres. C'est celle qui se trouve là-bas avec une robe écarlate.

– C'est bien elle. Elle est fort spirituelle ; dommage qu'elle soit si volage.

– Volage ? Que signifie ce mot pour vous, mon cher Monsieur ?

– C'est une femme qui a eu trente soupirants. Ce qu'elle dit à tous, c'est la même page d'un roman qu'elle a appris par cœur ; aujourd'hui, elle se laisse courtiser par un poète qui l'a appelée Sapho, demain, ce sera un idiot qui est passé deux fois à cheval devant sa porte ; puis un délégué, qui deviendra peut-être juge ; puis un Brésilien avec cinquante contos, *et cetera, et cetera*, et elle dit à tous qu'elle n'a pas été comprise jusqu'au moment où elle les a rencontrés. Tous, à l'exception du poète, qui s'accroche à ses sentiments, filent du mieux qu'ils peuvent, et elle attend toujours le dernier qui aura de l'argent, pour être comprise. C'est une folle excentrique.

Guilherme sourit, et invita son informateur à passer dans le fumoir. Celui-ci attendait quelque indiscretion du provincial à propos de Cecília, mais Amaral, échaudé, ne pipa mot.

Un journaliste entra, justement le poète aux petits soins pour Cecília. Mesquita voulait, avec dextérité, venir à bout de sa délicate mission. Pour confirmer le jugement qu'il avait donné sur Cecília, il présenta le journaliste à Guilherme, et lui demanda.

– Tu courtises toujours Cecília ?

– Je la courtiserai toute ma vie.

– Mais comme un Othello toujours malheureux, toujours trahi.

– Qu'est ce que cela peut me faire ?! Tu ne comprends pas comment j'aime cette femme.

– À la folie.

– Comment ça, à la folie ! C'est un filon littéraire.

– Je ne comprends pas ; et vous y comprenez quelque chose, Monsieur Amaral.

– Non, Monsieur.

– Je vais vous expliquer. Mon amour pour cette femme connaît quatre saisons par an, et chaque saison comprend trois mois. Je l'aime en janvier, en février et en mars. Toutes les semaines, je lui écris une poésie palpitant de tendresse. Au bout de trois mois, ça fait douze poésies. Avril, mai et juin sont ensuite réservées à la jalousie ; j'écris douze poésies furieuses, affreusement tristes, et aussi incisives que le grondement du chacal auquel on a enlevé sa femelle. En juillet, août et septembre, j'écris douze poésies pleines de scepticisme, dans un style hybride, destructeur, lancinant, caustique, enfin, une kyrielle d'insultes contre les femmes. En octobre, en novembre et en décembre, j'écris douze poésies, où j'exprime mon découragement, dans un style plaintif, tout empreint d'une vaillante faiblesse, un *memento* à faire pleurer les femmes de nos tailleurs, un adieu

de Chatterton à la vie, une malédiction de Gilbert contre la société, une chose horrible que j'écris toujours après le dîner, comme le cauchemar d'une digestion laborieuse. À la fin d'une année de quarante-huit semaines, je dispose de quarante-huit poésies, que je vends à un éditeur, pour au moins cinquante pièces. Me comprenez-vous à présent ?

Mesquita se tenait les côtes, Guilherme répondit par un sourire méprisant et presque imperceptible, que le journaliste accueillit comme il accueillait les méprisants dédains de Cecília. Et il poursuivit, en tournant, pour se venger, le dos au "péquenaud ignare et grossier" comme il comptait bientôt le traiter dans un ensemble de quatrains cocasses, dignes de Tolentino.

– Dis-moi à présent, Mesquita, si cette femme n'est pas une perle ! continua le journaliste. Alors que les poètes, faute d'inspiration, se taisent comme les cigales en septembre, je chante toute l'année, et j'en suis au troisième volume publié de mon existence tourmentée. Crois bien que, sans Cecília, je ne faisais pas un vers, et que Cecília, sans moi, je te l'assure, n'aurait pas droit à un quatrain sérieux, ni à un immortalité à si bon compte. C'est ainsi que l'on aime : tout ce qui n'est pas cela, vous rend inférieur à ce siècle... *Plaudite cives* ! Nous avons des sandwiches et du vin du dix-huitième siècle. Ne parlons plus des femmes ; *cedant arma* !

Et il cala son lorgnon à l'orbite de son œil droit pour mesurer la profondeur du plateau, et consulter l'étiquette des bouteilles.

III

MARGARIDA attendait Mesquita avec impatience. Les informations obtenues ne calmèrent pas sa capricieuse curiosité. Il dit que Guilherme n'avait pas tari d'éloges sur l'intelligence de Cecília. Il mentionna, comme un service, l'épisode du journaliste qui n'avait pas produit les fruits qu'il en attendait. Selon lui, Amaral aimait Cecília, fasciné qu'il était par la verbosité de ce bas-bleu, scandaleusement empruntée aux romans. Margarida haletait, dissimulant derrière son éventail une rougeur qui ne convenait pas mal à son teint blanc et pâle. Elle se leva, poussée par l'énergie que donne une décision irréfléchie, et se fondit dans les groupes, appuyée au bras de son obligeante amie. En passant d'un salon à une coiffeuse, elles virent, dans un autre, moins fréquenté, Guilherme do Amaral et Cecília, se tenant par le bras, et avec dans leur discussion un air de mystérieuse intelligence, comme s'ils pouvaient, sans faire scandale, la veille de leurs fiançailles, après une cour de trois ans, se promener ainsi ensemble, tout seuls, comme des intimes.

Chauffée à blanc par un tel aiguillon, Margarida oublia d'écarter de son pied impétueux les premiers plis de sa robe évasée, et les serra de telle sorte qu'ils s'accrochèrent à la pointe de son soulier de satin blanc. Cela finit de la mettre hors d'elle. Ses lèvres nacrées lâchèrent, sous l'effet de la colère, une exclamation d'une telle indécence que personne n'eût osé l'attendre d'elle mise à part son inséparable amie, qui ne s'étonnait de rien, et n'avait pas besoin de se faire expliquer des expressions équivoques.

Des dames se trouvaient dans la coiffeuse, qui se rajustaient mutuellement leur tenue. L'une, dont une spirale de cheveux frisés au fer s'était affaissée dans les soubresauts d'une polka, sentait les larmes lui monter aux yeux, parce qu'une mèche rebelle ne cédait pas aux laborieux efforts des doigts pour reconstituer les boucles. L'autre serrait la manche pendante de sa robe de dentelle, complètement affolée, elle voulait quitter

le bal. Une autre encore fâchée contre une épaulette parce que le décolleté de son corsage de baptiste ne respectait pas la ligne artistique de ses épaules, vouait Guichard aux gémonies. Il ne manquait plus que Margarida, avec sa part d'amertume.

Ce n'était pas cependant le pli déchiré de sa robe qui faisait tressauter son cœur contre les baleines de son corset. Elle voulait s'isoler avec son amie. Elles passèrent donc dans la pièce voisine où les bonnes, accroupies dans l'ombre, profitaient du spectacle, et riaient méchamment des malheurs de ces dames en déroute.

Elle leur intima l'ordre de sortir, et soulagea son cœur comprimé, en exhalant des angéliques doléances.

– Cette sainte-nitouche me fait monter la moutarde au nez ! Elle va m'entendre, ou je ne suis plus celle que je suis... Je vais faire en sorte qu'elle ne remette plus les pieds chez moi... Puis-je compter sur toi ?

– En voilà une question... Que veux-tu ? Une lettre anonyme ?

– Pas pour l'instant ; ce que je veux, c'est que tu dises à Cecília que j'ai besoin de lui parler en particulier.

– Maintenant ?!

– Oui ; pourquoi pas maintenant ?

– Et où ?

– Là-bas dans cette petite salle. Qu'attends-tu ?

– J'y vais. Encore faut-il qu'elle n'ait promis à personne la contredanse qui va commencer.

– Vite.

Cristina trouva Cecília dans la plus sentimentale des attitudes, en train de murmurer quelque chose qu'Amaral écoutait en passant, légèrement contrarié, ses mains sur les longues mèches de sa chevelure.

Cecília écouta ce que l'on avait à lui dire à mi voix, s'inclina gracieusement, donna au provincial un excuse superflue, et entra dans le *lavabo* où elle se retrouva seule avec Margarida.

– J'ai besoin que nous entendions bien, Cecília, dit la fille du baron, en croisant les jambes, une mauvaise habitude acquise au contact de sa mère, qui n'avait jamais pu oublier le bon temps où elle était tisserande.

– Que nous nous entendions bien ?! Ça me fait rire, l'air impérieux et solennel que tu prends pour me donner des ordres !

– Pas de grands mots ; parle comme tout le monde ; je ne lis pas de romans, et je ne les apprend pas par cœur.

– Tant pis pour toi, ma chère, tu n'as aucun goût, ni aucune mémoire. Eh bien dis-moi sans prendre la mouche, quel mystère il y a entre nous, pour que nous nous entendions mieux que nous nous sommes entendues jusqu'ici ?

– Je veux te parler de cet individu que tu n'as pas lâché de toute la soirée.

– *Que je n'ai pas lâché !* Je trouve cette phrase bien osée ! Je ne jette le grappin sur personne, ma chère.

– Trêve de plaisanterie. Il faut que tu saches que cet homme n'est pas venu chez nous pour te donner un *rendez-vous*.

– Loin de moi l'idée que votre maison serve à donner des *rendez-vous* à qui que ce soit. Ce serait vraiment la rabaisser !... Veux-tu dire, Margarida, que ce particulier est ton soupirant ?

– Je ne sais s'il l'est ou non.

– Veux-tu donc que je le lui demande ? Cela va de soi. C'est à cela que servent les amies en de telles occasions.

– Tu te paies ma tête ?

- Je ne me moque pas de toi. C'est juste que j'ignore où tu veux en venir.
- Celui qui veut entendre, comprend à demi-mot. Tu ne manques pas d'anciens soupirants. Il y en a des douzaines dans ces salons. Tu n'as pas besoin de partir à la pêche aux hommes avec tes pleurnicheries romantiques.
- *À la pêche aux hommes !* C'est trop d'honneur de faire de moi une Cléopâtre, dont on dit qu'elle pêchait des empereurs romains.
- Voilà que tu ramènes ta science, une science qui ne te vaut rien. Tu crois que les hommes se meurent d'amour pour toi en t'écoutant, et ils sont les premiers à rire.
- Patience, ma chère ! Que vais-je lui faire ? Heureusement que ton ignorance les fait pleurer de consternation...
- Crois-tu que Guilherme fait grand cas de ta personne ? Il n'y a pas longtemps, il se moquait de toi au fumoir, avec les autres hommes.
- C'est bien ma chance ! Je suis ridicule à ses yeux ?
- Oui. Que crains-tu alors en l'occurrence, Margarida ? On est jaloux de qui possède plus de mérites que soi. Pourrai-je, moi, pauvre femme dont cet homme se gausse, concevoir la stupide vanité de te le prendre ?... Tu ne me comprends pas ? Je vais m'expliquer autrement...
- Ce n'est pas nécessaire, je ne suis pas aussi ignorante que tu veux bien le prétendre. Ce que je te dis, c'est de perdre tout espoir...
- De quoi ? De faire sa conquête ?
- Oui.
- Je l'ai perdu, ma chérie ; mais, puisque tu piques mon amour-propre, je vais quand même voir à quel point je suis la victime des moqueries de Guilherme...
- Veux-tu dire que tu lui fais les yeux doux ? répliqua l'inconséquente calomniatrice, en frappant son genou avec un éventail.
- Je veux dire que je m'offre volontairement au sacrifice. Il me semble que notre Pâris est mélancolique. Je sympathise avec lui, je lui veux du bien, et si je puis lui donner une occasion de rire, j'arrive à l'arracher à sa tristesse, et je lui rends un grand service, tu ne trouves pas ?
- Je trouve que tu es complètement folle, voilà ce que je sais.
- Tu as raison ; je suis complètement folle de t'écouter. Bonne nuit, Margarida.
- Tu vas écouter deux mots de plus.
- Juste deux ? Bien. Mais ne froisse pas les poignets de ma robe. L'on ne s'accroche pas de cette façon, comme des femmes à la porte de la rue...
- Margarida rougit, elle avait compris la blessante allusion à sa mère.
- Je te promets que cette aventure qui a commencé chez moi se terminera chez moi.
- Et quoi encore ?
- Il trouvera beaucoup de gens qui lui diront ce que tu as été.
- Et qu'est-ce que j'ai été Margarida ?
- Une fille légère, une tête folle.
- Merci beaucoup. C'est tout ?
- Sur ce, bonne nuit.
- C'est ça, bonne nuit, mais cela ne te fera pas perdre beaucoup de temps d'écouter deux mots, toi aussi. J'avais à te demander, mon cher dragon de vertu, quand je dois te remettre un paquet de lettres, une mèche de cheveux, un porte-cigares en porcelaine et un anneau d'or que certain noble de province a donné à mon frère, pour que je te les rende. Pas besoin de t'affoler, ma chère, ce sont là des faiblesses que nous nous pardonnons

mutuellement ; tu as eu tes accès de légèreté et de folie, mais cela ne diminue en rien tes mérites. Les objets que j'ai entre les mains, ce sont des choses qui compromettent une jeune fille si elle n'a pas elle-même de quoi acheter un porte-cigares avec une jolie représentation de *Suzanne au Bain*, et un anneau avec un brillant qui vaut quelques pièces ; mais, après tout, des choses qui se passent entre les femmes ne transpirent pas, nous nous protégeons, car nous sommes si faibles... Veux-tu tout cela pour demain ?

– Tu penses me faire peur avec tous ces discours ? Cela ne me fait ni chaud ni froid.

– Ça, je le savais, Margarida ; tu ne prends pas facilement peur, et tu n'as pas les qualités de Phèdre.

– De qui ?

– C'était une femme qui disait qu'elle n'était pas de celles qui, gardant un pudique sang-froid dans le crime, savent garder un visage qui ne rougit jamais.

– C'est une insulte ?

– Non, ma chère. Pourquoi élèves-tu la voix de la sorte ?

– Je peux élever la voix parce que je suis chez moi.

– Et je ne suis pas tenue, moi, de t'écouter...

– Mais tu es tenue de montrer un peu de pudeur.

– J'en ai, et qui me gêne plus que toi.

– Que moi ?

– Attention ! Nous nous rabaissons au niveau des poissardes... Bonne nuit.

La plus grande partie de ce dialogue n'avait pas seulement été entendue par les bonnes qui se tenaient à côté de la petite pièce, mais par un groupe de femmes qui s'étaient arrêtées, perplexes, en entrant.

Cecília appela son père, qui jouait au boston, et sortit au bras d'un monsieur qu'on avait chargé de faire les honneurs du bal.

En passant devant Guilherme, qui fumait dans le vestibule, elle s'arrêta, quitta son compagnon, et lui dit à mi-voix :

- Si vous vous êtes moqué de moi, vous avez eu tort, je ne méritais pas vos railleries ; si l'on vous calomnie, je ne vous demande pas de vous justifier, parce que le temps vous justifiera. Bonne nuit.

Amaral, stupéfait, resta muet ; puis il sortit.

Au bout d'un quart d'heure, tous les hommes et toutes les femmes étaient au courant de l'accrochage entre ces deux dames à propos du "mélancolique péquenaud".

Le journaliste prenait des notes pour une satire qui fit les délices de la médisance, et fut à deux doigts de le chasser des bals du baron. Celui-ci, mis au fait de cet "indécent déballage", l'expression qu'il employait, classiquement, pour qualifier cet incident, envoya au diable les bals et les femmes. Margarida se sentit mal, et se retira dans sa chambre à trois heures du matin. À cinq heures, enfin, d'après les journaux, tous les hôtes se retirèrent satisfaits des attentions des maîtres de maison. C'était un mensonge éhonté. Cecília n'avait aucune raison d'être satisfaite des dites attentions.

Le fait est que le "mélancolique péquenaud" reçut cette nuit-là son diplôme de lion. Les vieilles femmes, elles mêmes, dirent qu'elles voulaient faire sa connaissance ; mais il était trop tard, en ce qui les concernait, elles, et si l'on tient compte du mouvement de la planète.

IV

CES DEUX DERNIERS CHAPITRES, qui sont derrière nous, pour votre plus grand plaisir, cher lecteur, et encore plus pour le vôtre, chère lectrice, sont des excroissances de ce roman ; l'on aurait fort bien pu s'en passer, si je n'avais pas voulu raconter le misérable processus qui a abouti à la magnifique et tonitruante renommée de Guilherme do Amaral.

Comme les choses se présentaient ici pour lui différemment qu'à Lisbonne ! Même en se traînant à ses pieds, l'exilé chassé de la capitale par les quolibets, ne paiera sa dette à cet homme bon qui lui a suggéré de se conduire autrement dans la vie.

Si vous voulez savoir les conséquences de la querelle entre Margarida et Cecília, lisez les quatre pages suivantes. Si vous n'y tenez pas, sautez-les, et vous trouverez plus loin des descriptions enlevées, des traits de génie, des choses enfin que vous ne sauriez jamais si je ne vous les disais pas, bande d'ingrats.

En rendant sa visite au frère de Cecília, Guilherme demanda une explication pour la situation embarrassante où elle l'avait mis. Cette demoiselle avisée se donna des airs de martyre, en racontant, avec d'attendrissante larmes, une partie de son entretien avec sa prétendue rivale. Guilherme, qui était un peu au courant du scandale, tomba des nues, il ne trouvait pas la pomme de discorde. Cette mélodramatique fiction ne plut pas à Cecília. Elle le voulait plus explicite, ou au moins entendre de lui une phrase honnêtement romantique, qui ressemblât à une déclaration. Amaral ne se décidait à lâcher ni l'une, ni l'autre.

Cecília prit sur elle de poser une question directe :

– Laquelle de nous vous est indifférente, Monsieur Amaral ?

– Aucune, Madame.

– Nous aimez-vous toutes deux ?

– Aucune ... J'ai pour vous deux le même respect ; mais je ne puis, comme Prométhée, voler au ciel le feu qui allume un cœur sans vie, solitaire et aussi ténébreux que la nuit éternelle du tombeau.

– Ce langage...

– N'est pas nouveau pour vous, Mademoiselle. Je me suis déjà défini. Notre infortune nous a réunis, mais nous ne pourrons nous lier par le bonheur. Qu'il s'offre une occasion, bien malgré moi, ce sera le langage persuasif que j'emploierai avec Dona Margarida, avec toutes les dames qui auront la stérile pitié de toucher le linceul d'un cadavre. Je suis le symbole du désespoir sur la terre. La Jéricho, promise au proscrit expulsé d'Israël, n'avait pas souri à mes yeux avides. Je mourrai, comme Jersey, en appelant la femme fantastique de mes douloureuses visions.

Quelle hardiesse dans le style ! Quel ciseau de maître dans les arabesques de ce tas de guenilles ! Quelle précision dans le tour où l'on façonne ce style dentelé !

Et Cecília aimait beaucoup cela. Ce fut ce qui la décida. Si jusque là, ses passions étaient du badinage, ou des artifices de ses ingénieuses spéculations, l'affaire devenait sérieuse. Certaines femmes se laissent vaincre par la gentillesse, d'autres par la bravoure, d'autres par le talent, d'autres par l'argent, d'autres par la sottise. Cecília se laissa vaincre par le style.

Repoussée courtoisement de jour en jour, elle voyait s'aggraver sa pâleur naturelle, elle devenait plus triste, elle dépérissait, s'isolait, consultait les étoiles, écoutait en soupirant, le murmure monotone d'une proche fontaine, et lisait de préférence *Antony, Jocelin, Raphael* et *Amaury*. Elle inquiéta sa famille, et absorba du lait de jument avec des eaux d'*Entre-ambos-os-Rios*. Après trois mois de ce traitement parfaitement indiqué, et de bains de mer, elle se rétablit, du moins pour ce qui est du corps. Mais l'âme, suivant ce que disent les idéalistes, est un être bien plus délicat dans ses infirmités.

L'âme de Cecilia entama une prospère convalescence, dès qu'un gentilhomme de Porto, rentré chez lui après un long voyage, se déclara fatigué de la vie, ennuyé de la société, et fort capable de s'administrer un tonique à l'acide prussique. Grâce au style où l'on disait ces choses, l'illustre malade se rendit compte que c'était lui, l'homme de ses rêves, et elle finit par rêver dans ses bras, mais honnêtement, parce que toute femme, et n'importe laquelle peut rêver dans les bras de son mari.

J'ai le plaisir de vous annoncer qu'ils furent heureux l'espace d'une éternité de huit jours. Ils ne se comprennent pas à présent, et continuent tous les deux de rêver, chacun chez soi, des songes charmants, qui se réalisent tous les jours, moins effrayants que ceux de Macbeth...

Passons à Dona Margarida. Elle se livra à toutes les singeries imaginables pour se faire entendre d'Amaral, à son dîner d'anniversaire. Mais le provincial eut le front de la dévisager avec l'indifférence la plus stoïque, pour deux raisons frivoles : la première, c'est qu'elle avait les épaules larges, qu'elle était rustaude, qu'elle avait les traits épais, qu'elle était menacée par l'obésité, et mangeait beaucoup ; la deuxième c'est qu'elle était ingénument stupide.

Ce n'était pas du miel pour la bouche des Amaral. Il ne fut pas capable de comprendre cette femme, et il n'y eut, après lui, personne qui la divinîsât comme elle le méritait. Quoi qu'il en soit, Margarida eut assez d'esprit pour ne point concevoir de passion. Ses amies l'en dissuadèrent, et il semble qu'un équipage, et un abonnement à une loge du théâtre lyrique, l'aidèrent fort à évacuer une hydropisie d'amour qui avait, l'espace de vingt-quatre heures, menacé sa précieuse existence. Dona Margarida est encore célibataire, elle confirme les craintes prophétiques de Guilherme, elle a engraisé, elle est devenue rougeaude, et n'a rien à envier aux bras proverbiaux de Júlia Grisi. On la voit au théâtre manger des bonbons, rire à gorge déployée, suspendue à l'accoudoir de sa loge, comme sa mère naguère à son métier, s'obstiner, avec une belle constance, à dire beaucoup de sottises sur quelque chose. C'est, à trente ans, une dame vraiment heureuse.

Commençons à présent par le commencement. Un homme d'une intelligence moyenne, après d'aussi brillants débuts que Guilherme do Amaral, n'allait pas cracher sur deux aventures flatteuses qui l'arracheraient à son obscurité.

Quoi qu'il en ait, cet homme faisait une bêtise qui pouvait lui coûter cher. Cecilia et Margarida étaient des femmes qui faisaient une réputation, mais elles n'avaient rien qui pût servir l'immoralité d'un conquérant. Épouser n'importe laquelle des deux, ce n'était pas une gloire pour le provincial. Les séduire comme qui séduit une femme du peuple, c'était gravement se compromettre, un déshonneur qui lui vaudrait la haine, une vengeance, et l'obligerait au moins à fuir, en laissant une trace d'infamie.

Amaral était un modèle de bon sens, depuis qu'il avait détaché le masque que les Lisboètes avaient accueilli par des huées.

Ce n'étaient pas ces femmes-là qui lui convenaient. Le prestige qu'elles donnaient, il en profita sans se déshonorer. Il devint connu, célèbre, se distingua du vulgaire ; c'était ce qu'il voulait. Il s'était placé à un barreau de l'échelle d'où il devait descendre. Il descendit, sans courir le risque de se casser une jambe. Il trouva de quoi nourrir une âme d'Épicure, tout en se réservant pour la chimère l'âme de Platon. Il se conduisit de telle sorte que personne ne lui demanda de comptes, parce que ceux qui devaient les régler s'étaient libérés de leurs dettes bien des années avant... C'est pourquoi, s'il était en délicatesse avec Dieu, il n'en était pas de même avec les hommes et les femmes. Il était apprécié, pieusement consolé de ses tristesses, imité (rien que sous son aspect moral) par beaucoup, et admis auprès des dames qui savent ce qu'elles disent et font, relativement assurées qu'il n'en abusait pas dans le monde. Ce qui est vrai.

Il vécut ainsi un an, sans meurtrir le moindre oignon de la morale publique, une respectable matrone, qui respecte fort peu de gens et n'a jamais eu l'occasion de trouver une imperfection chez son benjamin.

Et il s'écoula de la sorte une année, tout doucement.

Guilherme s'ennuya, et envisagea un voyage. Il s'ennuya, parce que les fèces du plaisir, c'est la satiété, et que le véritable plaisir, il ne l'avait pas connu. Il lui était facile de jouir d'un plaisir ; mais la jouissance d'un jour c'est la veille du dégoût ; c'est la gourmandise pour le miel, qui vient de l'estomac blasé jusqu'au palais, pour donner une haleine acide. Il ne trouva pas, parmi tant de femmes, une amie ; et qui n'a pas connu une femme qui fût son amie, s'il pose la main sur son cœur, n'y rencontre pas la fleur qu'on arrose de larmes de joie ou de tristesse partagée.

Aimer, c'est un sentiment profané par ce mot très commun. Amaral n'avait aimé personne. Fort de son habile imposture, il vainquit de faibles résistances ; les femmes vaincues tombaient cependant comme les nymphes de Camoëns de l'Ile des Amours : *elles se laissent attrapper par les lévriers*.*

Si, une fois abandonnées elles se donnaient des airs de dames endolories, c'était de la jalousie, une pudeur tardive, ou le dégoût, dont elles étaient saisies plus que lui, ou la règle qui veut que personne ne s'accommode du sort qui lui a été assigné là haut. Il n'a jamais vu ce que sont les larmes d'une femme abandonnée, quand en se traînant le plus à ses pieds elle s'humilie devant le caprice d'un homme, qui prend pour fuir son élan en écrasant du pied le cœur de celle qui reste, n'a plus qu'à ravalier sa honte, et mourir dans cette lutte inégale. Ce qu'il a vu, c'est ce par quoi il aurait dû terminer sa carrière d'homme résolu à tirer, selon les circonstances, un avantage décisif des désirs nobles, un autre de son imposture, et un dernier de son cynisme. Il avait commencé à cueillir des fleurs des Marais Pontins ; il en sortit infecté.

Le sang qui parvenait d'un cœur noble à se poumons viciés par la pourriture, s'était corrompu. Son cœur sentit une secousse, quand il se vit dépourvu des sensations intimes qui vont graver une action noble, une image sainte, une glorieuse date dans la conscience. Son humeur s'assombrit. Ce qui n'était avant qu'un artifice, c'est maintenant sa nature altérée qui le lui donnait.

C'est pour cela qu'Amaral décida de voyager quelques années.

* Camões ayant écrit *alcançando*, et non *apanhando*, nous n'avons cependant pas pris sur nous de proposer "rejoindre". Il se peut que Camilo se permette les mêmes approximations que Proust avec Racine. On ne saurait le lui reprocher. (NDT)

V

C'ÉTAIT UN SOIR, celui du 28 juin 1845, la veille du jour où l'on fête Saint Pierre, l'apôtre miraculeux.

Vous savez comment, dans notre fort pieuse Cité de Porto, l'on fête tous les saints de la cour céleste, et notamment Saint Antoine, Saint Jean et Saint Pierre. Ce dernier, le plus précieux de tous pour son importante mission de concierge de la béatitude, se glorifie d'être fêté chaque année dans la Cité de la Vierge par une fabuleuse pètarade, un indescriptible enfer de feux de joie, et une surnaturelle consommation de pipes de vin rouge, d'andouilles frites, de darnes de colin, et de beuveries dont le nombre atteint un chiffre jamais imaginé par Bézout.*

São Pedro de Miragaia, est incontestablement le plus chéri des Saint Pierre. Cette spacieuse grève ne parvient pas à contenir les flots humains qui affluent des rues qui la dominant. Comme par magie, surgissent des files de lampes bariolées ; de mâts de paille et de goudron, qui brûlent et puent ; des orchestres militaires, qui passent la moitié du temps à faire retentir leurs trompettes stridentes, et l'autre en d'homériques libations, libéralement offertes par les intendants ; les échoppes reconnaissantes à la gastronomie immonde des reliefs qui s'y entassent, lancent des vivats au saint, vomissent des obscénités et des insolences contre la tavernière qui tarde à servir ses demi-canons par tête ; finalement, la grève de Miragaia est un mélange de tous les privilèges qui enthousiasment le peuple, en lui donnant l'occasion de faire surgir sur ces visages, tous les traits d'une stupide allégresse.

En suivant le pâté de maisons qui s'étend le long de la plage, vous verrez cette nuit-là des têtes supportables, que les reflets à moitié fantastiques de ces éclairages vous font paraître belles. Vous en verrez d'autres, réellement belles, qui se placent de sorte que les jets de lumière faibles les mettent en valeur, dans cette exposition nocturne, en les éclairant aux yeux de l'amateur patient qui se promène en-dessous en savourant par ses pieds l'humidité du sable.

Parmi eux, cette-nuit-là précisément, vous auriez pu voir Guilherme do Amaral, seul, les yeux plongés, plus loin, dans les ténèbres du Douro, absorbé, recueilli dans les antres de cette tristesse qu'un homme raisonnablement sensible emporte partout avec lui. Comment ce sage censeur de ces grossières réjouissances avait échoué à Miragaia, je ne saurais vous le dire. Il se trouvait là, sans savoir ce qu'il était venu chercher, et regrettait de ne pas avoir les ailes d'un chérubin ou d'un hippogriffe pour se transporter dans les déserts de Lybie, ou au moins dans sa chambre de l'*Águia d'Oiro*.

En caressant ce rêve dont l'impossibilité l'accablait, il prit la première rue obscure et vide qui se présenta. Il traversa une ruelle d'un aspect inquiétant, si dégoûtante qu'on hésitait à s'y engager : il déboucha dans une rue qui le mena à une autre, dans la direction opposée à celle de l'*Águia d'Oiro*, où il voulait se rendre.

* *Le Cours de Mathématiques d'Étienne Bezout (1730 - 1783) n'a plus été réédité depuis longtemps. La postérité est ingrate. (NDT)*

Il se sentit bien, malgré la répugnante puanteur qui suintait des fentes des portes. Il ne voyait personne, personne ne le voyait, pas le moindre murmure : c'était comme si l'on marchait dans les fouilles d'une rue de Pompéi, pour la vue, et dans le conduit où se déversent les déchets d'une ville, pour l'odeur. Le romanesque a de ces sordides caprices. Amaral n'aurait pas échangé cette atmosphère fétide pour les parfums de nard et de rose de la coiffeuse de l'une de ses innombrables admiratrices.

Il s'arrêta au bout de cette rue, retenu par les cris de quelqu'un qui pleurait non loin de lui. Il s'approcha d'une porte, et constata que ces gémissements venaient d'une maison sans étage. Il distingua ces mots :

– Ô ma mère, ma mère chérie !

Il s'appuya au battant de la porte. Il entendait toujours les mêmes cris, auxquels ne répondait aucun autre.

Il frappa trois fois à la porte avec le bout de sa badine. On lui ouvrit tout de suite ; mais la personne qui lui avait ouvert la porte recula, surprise, faisant mine de la lui refermer au nez.

– N'ayez pas peur, Mademoiselle, dit courtoisement Guilherme, en retenant la porte avec sa main.

– J'ai cru que c'était mon cousin... répliqua la jeune fille en tremblant.

– J'ai entendu crier et j'ai pensé que je pouvais être utile à une personne qui pleurait à ce point.

– C'était moi...

– Qu'avez-vous donc, Mademoiselle ?

– C'est ma mère qui vient de mourir subitement !

– Vraiment ? Ce peut être une attaque d'apoplexie... Si vous le permettez, je vais entrer pour l'examiner.

– Entrez, s'il vous plaît. Que Dieu, notre Seigneur vous entende... Si vous pouviez être médecin...

– Je ne suis pas médecin ; mais si elle est vivante je ferai tout ce que je pourrai pour qu'elle ne meure pas sans les derniers secours.

Amaral avait traversé une surface carrée de plus ou moins vingt empan, séparée d'une autre par une natte pour envelopper des fardeaux, en guise de paravent. C'est à l'intérieur que, sur un lit en bois de cerisier, avec une literie correcte, et une couverture de coton écarlate, gisait, le visage vers le bas, et le corps incliné vers le plancher, une femme. Guilherme examina le poulx et la tête ; la retourna, redressant son visage, la souleva, et la trouva raide, glacée et rigide.

– Alors, Monsieur ? cria la fille, en levant les mains.

– Elle est morte ; je suis désolé de la mort d'une mère qui mérite des larmes si sincères de sa fille. Dites-vous, Mademoiselle, que les douleurs de notre cœur ne se soulagent pas en criant ; les larmes suffisent. Ce qui importe à présent, c'est de s'occuper de l'enterrement de votre mère. Maintenant, dites-moi : êtes-vous seule ? N'avez-vous ni père, ni frères ?

– Non, Monsieur : j'ai un cousin qui est fabricant, et vient par ici de temps en temps ; mais aujourd'hui, il se trouve à la fête de Saint Pierre, et je n'ai personne pour l'envoyer chercher...

– Que voulez-vous, Mademoiselle, de votre cousin ?

– Je voulais voir ce qui se passera ; j'ai peur de rester toute seule ; je ne sais pas quoi faire... J'ai peur de devenir folle...

– Vous n'allez pas devenir folle, Mademoiselle ; tout va se faire de la meilleure façon possible. N'avez-vous aucune voisine qui puisse vous recevoir chez elle ?

– Si, Monsieur ; mais elle est allée à la fête faire du poisson frit.

– Comment s'appelle-t-elle ?
– C'est la mère Ana de Moiro.
– Attendez un peu, prenez votre mal en patience, n'ayez pas peur ; et fermez votre porte ; je vais aller la chercher.
– C'est le Seigneur qui vous envoie... Mais elle ne va pas quitter la fête pour revenir ici...

– Elle la quittera...

Guilherme partit, vivement impressionné. C'était un nouveau tableau, de quoi stimuler des sentiments qui le faisaient vibrer pour la première fois. Les yeux de son âme ne pouvaient se détacher de la situation angoissante d'une fille embrassant le cadavre de sa mère, son seul appui qui la lâche en un instant, regardant autour d'elle, pour se contempler alors que ne peut l'entendre que le silence de son désarroi. S'il avait pu, cependant, détourner les yeux de son esprit de cette scène, et fixer ceux de son visage sur la fille de cette morte, il eût vu une jolie fille.

Il pressa le pas jusqu'à Miragaia, et demanda à une tavernière si elle connaissait Ana do Moiro.

– C'est celle qui donne là-bas une assiette de poisson à cet homme au chapeau blanc.

La poissonnière lui demanda s'il voulait du merlu ou du flétan ; il répondit :

– Vous devez connaître des voisines à vous qui sont mère et fille...

– La mère Rosa, la femme du charpentier ?

– Je ne sais pas si c'est celle-là ; elle a un cousin artisan.

– Ce n'est pas son cousin, c'est son neveu ; il est plutôt le cousin de sa cousine, c'est-à-dire, la fille de la mère Rosa, qui s'appelle Augusta.

– C'est sûrement ça ; je venais vous dire que la mère Rosa vient de mourir brusquement.

– Elle est morte ?! Ça alors ! Que me dites-vous là, Monsieur ? Pauvre femme !

– Ce que je voudrais c'est que vous alliez tenir compagnie chez elle à sa fille.

– Je le ferais, Dieu me sauve... Mais je ne peux pas laisser tout ça en plan !

– Je ne vous ai pas encore tout dit. Confiez votre échoppe à quelqu'un, je vous donnerai une demi-pièce.

– Vrai !? Attention à ce que vous dites !...

– Je sais ce que je dis ; prenez tout de suite ces cinq *pintos* que je vous donne, et venez avec moi.

La philanthropique Ana de Moiro, effarée de cette aventure, confia à sa fille la responsabilité du réchaud sur lequel rugissait la poêle, et suivit Guilherme.

– Je n'en reviens pas. C'est la première fois que je vous vois. Dites, Monsieur, ne vous méprenez pas, je vous fais confiance, est-ce que vous alliez régulièrement chez la mère Rosa, que Dieu parle à son âme ?

– Non, Madame. C'est la première fois aujourd'hui...

– On voit de ces choses ! Cette façon que vous avez de donner de l'argent là, sans plus !... Il y a anguille sous roche, et, si c'est ça, pourvu que la gamine, si elle doit mal se conduire, tombe entre les mains d'un homme qui se rende compte de ses qualités.

– Vous vous trompez. Je ne tiens pas particulièrement à connaître les qualités de cette demoiselle.

– C'est une façon de parler. Pourvu que tout le monde s'y retrouve, comme dirait l'autre... Si c'est pas malheureux ! Aujourd'hui même, la mère

Rosa chantait à sa porte, et elle paraissait en avoir encore pour longtemps...
On se trompe si facilement dans ce monde !

– De quoi vivait-elle ?

– Elle était pauvre, mais elle s'en sortait très bien. Elle dévidait de la soie, et sa fille faisait des bretelles à quatre *vinténs* la douzaine. Le père était menuisier et se débrouillait parfaitement, mais il se trouve maintenant dans le Royaume de la Vérité. Ce qu'elles avaient pour elles, c'est qu'elles n'avaient pas à payer de loyer. La maison est à elles ; mais à présent, s'il n'y a personne pour lui donner un coup de main, la gamine n'a plus qu'à vendre la maison.

– C'est cette rue ?

– Oui, Monsieur. Ça se voit que vous n'êtes pas habitué à ces ruelles.

– Comment s'appelle cette rue ?

– C'est la rue des Arménios. Ça fait à peu près cinquante ans que je vis ici, et mon père y a aussi vécu, Dieu lui pardonne, il était batelier et s'appelait António, on le surnommait *Le Maure*. Je ne l'ai pas connu ; mais c'était un homme, un vrai ! Il s'est bagarré avec les Français, que le diable les emporte, il en a tué deux avec son couteau, mais, pour finir, il y est resté lui aussi... C'est ici...

Guilherme n'accordait aucune attention aux démêlés généalogiques de la poissonnière, il cherchait, à sa droite, la maison de la morte.

Ils frappèrent et entrèrent. La fille de l'assassin, jadis, du fidalgo de la Bandeirinha eut l'impression qu'elle se devait de couiner sur le cadavre de sa voisine, si bien qu'elle pleurnichait, embrassée à Augusta, en se livrant à la plus sottise des comédies.

– Il n'est plus temps de pleurer, dit Amaral. Vous irez vous installer, Mademoiselle, chez votre voisine. Envoyez ce matin quelqu'un dire au curé que cette femme est morte. Je ne sais pas si vous avez besoin d'argent, mais je crois que c'est le cas. Je vous laisse de quoi faire face au plus pressé, et je regrette de ne pouvoir vous consoler de la perte de votre mère. Essayez de vous reprendre, Mademoiselle. J'ai subi moi-même une telle épreuve, et je sais que l'on ne s'en remet qu'avec le temps. Allez, partez d'ici avec Dona Ana. Je passerai demain, ou j'enverrai quelqu'un voir si vous avez besoin de quelque chose.

– Mais j'aimerais savoir à qui je dois tant de bienfaits... dit-elle en sanglotant.

– À quoi cela vous servira-t-il de savoir qui je suis ? Vous ne me connaissez pas, Mademoiselle, et, si vous me connaissiez, vous ne seriez pas plus à même de me remercier.

– Je pourrai vous payer en travaillant, si Dieu me donne vie et santé.

– Tirez donc vous-même parti de votre travail.

Amaral avait savouré en sortant les charmes de la bonne conscience, et goûté un de ces moments uniques où un homme se sent embrasé d'une étincelle divine, c'est une récompense secrète, intime, qui ne vient que du cœur, et que seule la charité nous offre.

La voisine fut la première, après le départ d'Amaral, à toucher l'argent.

– Oh ! s'écria-t-elle quand elle le vit, avant de le toucher.

– Qu'y a-t-il ? demanda Augusta.

– Deux pièces !

– Seigneur !... dit l'orpheline laissant tomber la tête sur son sein. Tout cela me paraît un songe... Ce monsieur doit être un de ces envoyés de Dieu, comme il y en a eu tant !

– Si c'en est un, que le diable vienne nous le confirmer ! dit la fille du Maure, prenant le diable à témoin de l'œuvre de Dieu. Range cet argent, tu as de quoi voir venir, ma petite. Si j'étais toi, j'achèterais une petite chaîne, c'est de l'argent dans ton tiroir, une fois que tu auras payé certaines dettes de ta mère.

– Ma mère, Dieu merci, n'avait pas d'autre dette que les dix-huit vinténs qu'elle vous devait.

– Tant mieux ! tu ne sais pas le bien que ça me fait là-dedans, que tu n'aies pas d'autres dettes à régler...

– Cet argent, je vais l'employer à faire dire des messes pour son âme.

– Renonce à cette idée. Ta mère était une dévote du bon Saint Pierre, c'est son jour demain, il va lui ouvrir les portes du ciel... Laissons ici une lampe pleine d'huile, et allons chez moi. Allez, viens.

Augusta trempa de ses larmes le visage de sa mère. Elle l'embrassa, lui donna des baisers, l'appela encore comme qui espère un miracle, son imagination allumée par sa conviction qu'elle avait affaire à un envoyé de Dieu. Mais le cadavre ne tressaillait pas entre les bras convulsés de cette jeune fille crédule.

Elles fermèrent la porte et sortirent.

Tandis qu'Augusta, inconsolable, pleurait chez sa voisine, la poissonnière prévoyante se torturait l'esprit en cherchant la meilleure façon d'employer les deux pièces.

VI

DEUX JOURS APRÈS, Guilherme do Amaral alla, rue des Arménios, observer à la lumière du jour la supposée misère de cette maison qu'il n'avait pu constater à la lueur mourante d'une chandelle, et surtout pour tenir la promesse qu'il avait faite de subvenir à d'autres besoins de l'orpheline. L'on ne saurait avoir d'intentions plus pures.

Il était midi, la porte était fermée, et une petite fenêtre, la seule qui donnât directement sur la rue, était à peine entrouverte. Guilherme s'arrêta en face. Augusta le vit, et courut lui ouvrir la porte, comme à un parent, ou à une personne anxieusement attendue.

– Si vous voulez bien entrer... dit-elle en rougissant. La maison n'est guère présentable, mais...

– Toutes les maisons sont bonnes, où règne la joie, ou l'espoir de la connaître un jour. Comment allez-vous, Augusta. ?

– Merci, Monsieur; j'ai passé la journée d'hier au lit, et je viens de me lever, parce que mon cœur me disait que vous viendriez.

– Votre cœur vous disait donc que je viendrais ?

Augusta baissa les yeux, et sourit d'une façon qui soulignait sa gêne.

– Pourquoi ne vous asseyez-vous pas ? fit Amaral, comme s'il ne remarquait rien.

– Je me sens bien, Monsieur.

– Asseyez-vous Augusta : c'est moi qui vous le demande, ou qui l'exige.

Augusta s'assit, et leva les yeux craintivement vers l'homme qui ne lui semblait plus un messenger obéissant à des ordres d'En Haut.

– Que comptez-vous faire ? continua son hôte, qui s'apercevait de la rare beauté de cette femme obscure.

– Moi, Monsieur ?

– Oui ; comptez-vous vivre seule, sans parents...

– Je n'ai qu'un cousin, qui est un orphelin, lui aussi ; mais nous vivons chacun chez soi.

– Je sais que vous gagnez votre vie en faisant des bretelles.

– Oui, Monsieur. C'est la mère Ana qui vous l'a dit ?

– Oui. Combien gagnez-vous par jour avec ce travail ?

– Je gagne trois vinténs en veillant tard.

– Et c'est de ça que vous vivez ?

– Jusqu'à maintenant parce que ma mère gagnait quatre vinténs en dévidant de la soie ; maintenant, ce sera à la grâce de Dieu.

– Cela ne suffit pas... Si vous trouviez, Mademoiselle, une maison où vous pourriez servir en tant que gouvernante, vous amélioreriez votre situation.

– Je n'en doute pas ; mais je veux vivre et mourir où ont vécu et sont morts ma mère et mon père, que Dieu le garde en sa très sainte gloire. Mon cœur me dit que si je sors de ma modeste maison, je serai malheureuse. Je connais beaucoup de filles qui sont allées s'engager comme servantes, et peu d'entre elles ont bien fini. Presque toutes traînent par ici, dans une maison aujourd'hui, demain dans une autre, et, quand Dieu le veut, plus pauvres et malheureuses qu'elles ne sont sorties de leur misère, après leurs gains.

– Une des choses qui me surprennent, ce n'est pas tant votre bon sens, que le fait que vous soyez encore célibataire. Quel âge avez-vous ?

– Vingt ans, Monsieur.

– Et vous n'avez jamais voulu vous marier ?

Le teint d'Augusta prit la couleur d'une cerise, et elle ne répondit pas.

– Vous n'avez pas à rougir, reprit Guilherme, s'engageant dans cette conversation avec un vif intérêt auquel le cœur... ou son caprice n'étaient déjà plus étrangers. Je ne veux pas être votre confesseur ; ce n'était qu'une question, je ne voulais pas vous froisser.

– Vous ne m'avez pas froissée, Monsieur ; mais... je ne sais pas si l'on doit dire tout ce que l'on sent.

– Du moins, ce qui ne nous gêne pas peut se dire à tout le monde ; et ce qui nous gêne, ou bien on ne le dit pas, ou bien on le dit à un confesseur.

– Je n'ai pas voulu me marier avec un garçon qui m'aime, il y a quatre ans.

– Est-ce un ouvrier qui travaille dans un atelier ? Excusez la liberté que je prends en prétendant connaître vos secrets.

– C'est un artisan.

– Peut-être votre cousin, dont vous m'avez parlé...

– Quelqu'un vous l'a dit ?

– Non, pas du tout, Mademoiselle. J'ai lancé cela au hasard. Vous l'aimez bien ?

– Oui ; mais je ne veux pas me marier ; je voulais qu'il reste mon ami, qu'il me considère comme sa cousine et rien de plus.

– Vous n'éprouvez aucun amour pour lui, c'est ce que vous voulez dire...

Le dialogue fut interrompu par des pas, sur les marches de l'escalier.

– Je peux entrer, Augusta ? dit une voix.

– C'est mon cousin, dit-elle en tressaillant.

– Dites-lui d'entrer... Mais pourquoi êtes-vous effrayée ?

– Entre, Francisco... dit la jeune fille, craintivement.

En voyant l'étrange hôte de sa cousine, l'artisan leva la main vers sa casquette, et fit mine de se retirer.

– Approchez, Monsieur Francisco... dit familièrement Guilherme. Il n'y a rien ici qui vous force à partir.

– Cet homme, dit Augusta, toute pâle, est la personne dont je t'ai parlé, Francisco.

– Je suis au courant... Tu disais que c'était une âme descendue du Ciel, et j'ai toujours pensé que c'était une personne de ce monde... dit l'artisan avec une pesante assurance, mais avec un certain humour.

– Et bien de ce monde, Monsieur Francisco ; mais celui qui aurait dû être ici, quand votre tante est morte, c'est vous. Un homme qui a une cousine célibataire, ne l'abandonne pas pour faire la noce à la foire.

– Il s'est trouvé que j'étais allé me détendre ce soir-là ; mais enfin, il a plu à Dieu d'emporter ma tante, et qui reste ici-bas n'est pas obligé de se laisser mourir.

L'agacement d'Augusta se lut dans son visage, après cette réponse incongrue. Amaral la comprit, et eut l'impression de découvrir dans cette femme quelque chose de spécial, une distinction instinctive, contrariée par les circonstances. Une idée l'effleura, qui le laissa quelques secondes songeur, tandis que l'artisan indiquait *grosso modo* à sa cousine l'endroit où sa mère pourrait être enterrée, et le curé à qui elle avait commandé cinquante messes pour son âme.

Amaral l'interrompit :

– Vous avez fait dire cinquante messes pour l'âme de votre mère ?

– Oui, Monsieur, avec l'argent que vous m'avez laissé, et j'en ai encore beaucoup pour en faire dire quelques-unes pour l'âme de mon père.

– C'est une bonne façon de dépenser son argent... dit ironiquement l'artisan.

– Je trouve, moi, qu'il est bien employé, l'argent qui nous aide à calmer notre chagrin, en nous acquittant les obligations qu'ont les vivants à l'égard de leurs proches qui sont morts. Vous avez fort bien fait, Mademoiselle.

Augusta baissa la tête avec un certain air d'intelligence. Francisco avait ouvert la bouche en entendant cette justification de Guilherme, un signe manifeste qu'il n'avait rien compris.

Amaral continua, en se tournant vers lui :

– Vous êtes donc artisan ?

– Oui, Monsieur, je travaille dans les métiers à tisser à Lordelo depuis cinq ans.

– Combien cela vous rapporte-t-il par jour ?

– Deux *tostões*, ça fait peu.

– Et vous avez quitté votre travail aujourd'hui ?

– Non, Monsieur. Nous disposons d'une heure et demie pour la sieste en été, et je viens toujours voir ma cousine.

– Vous devez avoir beaucoup d'amitié pour elle, et l'aider à vivre, avec ce que vous avez.

– Elle ne veut pas en entendre parler... J'ai voulu faire venir une dispense pour nous marier, et elle ne me dit pas non, mais elle ne me dit pas oui.

– Mais, pour se montrer bon avec sa cousine, un cousin n'a pas besoin d'être son mari.

– C'est ce que je lui ai dit... fit Augusta, toute contente, et fière d'avoir dit ce qu'Amaral venait de répéter.

– Je n'en doute pas, répondit l'artisan, mais si nous étions mariés, ce ne serait pas la même chose. Nous pourrions vivre ensemble...

– Nous pourrions, nous pourrions... dit Augusta, en l'interrompant.

– Que ce Monsieur dise si une fille comme toi peut vivre avec un garçon sans qu'on en parle.

Amaral sourit de ce recours imbécile à son témoignage, et répondit :

– Je trouve, moi, qu'elle peut.

– Mais, objecta l'autre, il n'y a pas de fumée sans feu. Je l'aime du fond de mon cœur depuis quatre ans, bientôt cinq, et si elle était avec moi, et qu'il venait quelqu'un pour lui conter fleurette, je ne sais pas ce qui se passerait, je perdrais la tête, et les mauvaises langues diraient que je me conduis mal avec ma cousine.

– Tu ferais mieux de te taire... dit Augusta, terriblement gênée, avec un geste d'agacement naturel, qui plut beaucoup à Guilherme, parce que même les femmes les plus stylées dans les salons n'auraient pas mieux exprimé un dégoût affecté.

– Ce que je dis, ça ne mange pas de pain. C'est juste que ce Monsieur a dit que je devais t'aider à vivre.

– Mais vous pouvez lui être utile sans vivre avec elle ; épargner le quart de votre salaire, qui, avec celui de votre cousine, lui permettrait de subvenir à ses besoins ; et, quand l'occasion se présenterait de faire un mariage avantageux, la laisser se marier, vu qu'elle ne veut pas être votre femme. On doit se marier librement.

Francisco faisait la tête en brossant le haut de sa casquette avec sa main. Augusta avait posé ses yeux noirs, humides de larmes de reconnaissance, et en même temps captivés, saisis par cette fascination qu'une femme innocente ne sait pas cacher derrière son éventail, ou maîtriser par un sourire dédaigneux.

Amaral n'avait pas besoin d'être aussi pénétrant qu'il l'était pour surprendre la secrète inquiétude de la cousine de l'ouvrier*. Une femme doit avoir été trompée dix fois pour être capable de tromper un homme moyennement subtil, et Augusta n'avait pas connu une seule de ces déceptions qui habilent l'imposture, en empoisonnant l'ingénuité. Si les lèvres avaient parlé, elles auraient pu mentir, parce que la pudeur a ses ruses ; mais pas le silence. Ce qui la trahissait le plus, c'étaient ses yeux, où un trouble intime, un feu soudain, qui la brûlait intérieurement, se reflétait dans les étincelles d'une joie spontanée, dans la langueur d'une retenue qui réagit contre les indiscrets épanchements de la candeur.

Amaral cédait, à ce moment-là, à l'orgueil, et se demandait si ce n'était pas la première conquête dont il pût s'enorgueillir. Était-ce trop facile, du moment qu'il se croyait aimé ? Non, pas du tout. Seuls les fous peuvent se convaincre que leurs yeux répandent des torrents magnétiques à l'entour, plongeant dans la prostration les victimes qu'ils frappent. Heureusement que les moqueries les refroidissent, pour qu'ils ne soient pas sur la terre l'unique espèce parfaitement heureuse. Or Guilherme ne faisait pas partie de ce grand nombre que mentionnent les Saintes Écritures ; il aurait pu, au contraire, se piquer d'être, sans se vanter, le Bentham de la *Déontologie* du cœur, le Herschel des lentilles les mieux travaillées, pour, à travers la grande distance qui sépare les yeux du cœur d'une femme, y lire tout ce qu'elles se cachent à elles-mêmes.

Pour détourner la conversation d'un sujet sur lequel il n'était pas honnête de s'attarder ; Guilherme regarda autour de lui, et dit avec un sourire bienveillant.

– À voir cette maison de dehors, l'on ne s'imaginerait pas à quel point elle est propre, fraîche et charmante à l'intérieur.

* Dans plusieurs passages, Castelo Branco utilise pour qualifier Francisco le terme *artista* en lieu et place de l'attendu *artesano*. Nous l'avons rendu à chaque fois par *ouvrier*. (NDT)

– Une maison de pauvres, fit Augusta, acceptant la remarque avec modestie, mais fière de la mériter.

– Une maison de pauvres, reprit Guilherme, mais de pauvres qui n'ont pas à envier le luxe des riches salons, où l'insatisfaction et souvent la honte sont une parure sombre au milieu de tout ce lustre.

Amaral parlait alors pour lui. Augusta avait deviné l'idée sans connaître les expressions. Francisco ne comprit ni l'idée, ni les expressions.

– Ma mère, disait la couturière, adorait cette propreté. Ce petit napperon rouge qui orne la commode a coûté fort peu ; c'est moi qui ai fait la frange blanche qui lui donne du charme. Ces chaises, c'est mon père qui les a faites, il était menuisier, et tous ces meubles ont été réparés par lui. Nous avons là, à l'endroit où se trouvent les nattes, une cloison ; mais cela doit faire un an qu'elle est tombée, et nous n'avons jamais pu la relever.

– Cette maison, demanda Guilherme, n'avait-elle pas un autre étage ? C'est ce que semble indiquer le plafond, il est lisse...

– Il y en a eu un, mais il y a eu ici un incendie qui a brûlé l'étage de dessus.

– Vous étiez déjà ici ?

– Non, Monsieur, je vous raconte ce que mon père me racontait. Au temps des Français, un homme habitait ici, dont on disait qu'il était très riche. Quand ils sont entrés à Porto, comme vous avez sans doute entendu dire, il y a eu beaucoup de monde qui s'est noyé sur le pont, comme l'indique un panneau pour les âmes du Purgatoire. L'homme qui habitait ici a été l'un de ceux qui se sont noyés, ou ce sont les Français qui l'ont tué, parce qu'il n'est jamais réapparu. Comme il passait pour riche, les Français sont entrés ici, mais mon père me disait que c'étaient des Portugais...

– Je crois même, fit l'ouvrier en l'interrompant, que c'était surtout un batelier, le père de cette Ana, que vous êtes allé chercher à la foire.

– C'est possible ; mais l'on ne doit pas charger son âme d'une chose dont on n'est pas absolument sûr, répondit Augusta. Qui que ç'ait pu être, le fait est que les voleurs, furieux de n'avoir rien trouvé, ont mis le feu au sommier. Quand les gens sont accourus, ils ne pouvaient plus rien pour l'étage qu'avait cette maison ; tout a brûlé sauf le plafond. Logtemps après, mon père qui habitait près d'ici a cherché à savoir qui étaient les héritiers de cet homme, et acheté cette petite maison très bon marché, dans le but d'arranger le rez-de-chaussée parce qu'il n'avait pas assez d'argent pour la remettre complètement en état. Il a fait tomber les murs de l'étage, planchéié cette boutique qui était en terre battue, et ouvert cette fenêtre car elle était très sombre. Je suis née ici, et chaque fois que je l'ai pu, je récupérais du papier de couleur pour couvrir le plâtre du mur qui est très vieux.

– Et vous devez être fière de votre jolie maison, Augusta, dit Amaral, en se levant. Je suis en trop ici, et c'est pour ça que je me retire.

– Déjà ?! demanda-t-elle avec une innocente familiarité.

– Je ne veux pas empêcher votre cousin d'employer les moyens qui permettent d'adoucir les jeunes filles cruelles, répliqua-t-il en souriant ; il avait surpris dans ses yeux tous les secrets de son cœur.

– Nous n'avons rien à nous dire, murmura Augusta en avalant de travers, et en tordant entre ses doigts la pointe du fichu noir à son cou.

– C'est vrai... dit l'ouvrier avec une malicieuse innocence, ou une ingénuité crasse... L'on parle de choses qui n'engagent à rien. Tandis qu'elle coud ses bretelles, je m'assieds à côté, et nous passons des heures à ne rien nous dire. Depuis quelque temps, elle est devenue très sérieuse avec moi, et

ne me dit pas un mot. D'après moi, il y a un mariage dans l'air.. Elle le coupa :

– Seigneur ! Ne faites pas attention, Monsieur... Mon cousin n'a pas toute sa tête, et quand il se met à bavasser, il ne pense pas ce qu'il dit, et ça ne le gêne pas de mentir. C'est un bon garçon, mais il a une langue qui pend jusqu'à ses semelles... Comment peux-tu dire... Que la Sainte Vierge me protège ! Et toi aussi...

Ces mots, dits avec légèreté, trahissaient sa mauvaise humeur et son agacement. Même s'il ne lâchait en parlant que des pépites d'or, l'ouvrier resterait toujours, à côté de Guilherme, un goujat. Cette comparaison lui déplairait ; l'écouter, après son hôte, inspirait presque à Augusta la honte d'avoir un tel parent. Ces maladresses, grandes ou petites, qu'elle relevait chez l'ouvrier au langage rude, étaient des signes d'un grand ou d'un petit malheur, appelez-le comme vous voudrez, que les marquises de Louis XIV et la couturière qui cousait des bretelles rue des Arménios appelaient AMOUR. Mais l'amour d'Augusta, si imprévu, s'explique-t-il ? Parfaitement ; c'est un mot qui s'explique par un autre : le mot FEMME. Admettons : cependant l'amour ne se présente pas ainsi pour tous les hommes. "Moi, par exemple, dites-vous, cher lecteur, j'ai consumé ma jeunesse sans voir une de ces femmes aux fibres flexibles qui se plient sous la main magnétique de ma volonté." Tant pis pour vous, cher ami : mais gardons-nous d'instaurer des règles, particulièrement touchant les femmes, qui constituent toutes des exceptions. Guilherme do Amaral avait un don. Ce n'était pas l'effet diabolique d'une magie noire ou blanche, ni les ruses fallacieuses d'un séducteur confirmé. C'était le pouvoir absolu de la fascination. Vous ne savez pas ce que c'est ? C'est un fluide qui agit indépendamment de la volonté, et fait qu'une victime se lance aveuglément sur les traces sanglantes d'une autre, derrière le même bourreau, comme les femmes d'Henri VIII ; avec cette notable différence que le monarque anglais magnétisait ses chaînes par les diamants de sa couronne : tandis que l'homme fatidique, le tyran des esprits exerce, d'un regard profond, son infernal pouvoir d'attraction.

Et l'intensité de son magnétisme tient à la promptitude avec laquelle il soumet la femme cultivée, jusqu'à la faire renoncer à tout idéalisme, et la femme innocente jusqu'à ce qu'elle soit incapable de trouver les moyens d'échapper à la domination d'un tel homme.

Et ces monstres existent ?

Oui, mes prudentes dames. Ils existent. Je ne vous dis pas de faire attention, parce que ce serait inutile.

Voilà pourquoi Augusta... N'avançons pas de conclusions intempestives ! Je n'autorise personne à plaindre avant moi la charmante couturière de la rue des Arménios. Elle est si jolie ! Comment João Antunes da Mota, dit *le Kágado*, aurait pu s'imaginer quarante-cinq ans avant que ce taudis infect serait habité par la figure la plus suave, la plus délicieuse, la plus espiègle, la plus intelligente qui peuplent la galerie de femmes dont je dois assurer l'immortalité !

Le chapitre suivant peut être lu par tout le monde.

*

VII

QUATRE HEURES s'étaient écoulées de patientes cogitations sur sa vie, quand Guilherme do Amaral, en juge capable de lui-même, décida qu'il aimait la couturière pauvre, qui faisait des bretelles. Ces quatre heures s'étaient écoulées entre le moment où il avait pris congé de la rue des Arménios, où nous l'avons laissé au chapitre précédent, et celui où il s'habilla pour se rendre à un dîner d'adieu donné en son honneur par le mari de Dona Cecília.

Là, comme on peut s'y attendre, une fois épuisées les politesses à l'illustre maîtresse de maison, les attentions, quelque peu imbibées, se tournèrent vers Amaral. Quelques maris suspects furent les premiers à chanter les vertus du provincial. Des dames au-dessus de tout soupçon, applaudirent bruyamment le point de vue de leurs maris. Ils s'entendaient à merveille.

Puis il y eut des accès de sentimentalisme répondant à une étiquette à bout de souffle, quand l'on déplore le départ d'une jeune homme, la gloire et un ornement, à tous les égards, de la bonne société. Tout était prétexte à boire ; les larmes dansaient dans les yeux rubescents des convives, tandis que le champagne frémissant renouvelait le liquide répandu par les glandes lacrymales.

Un député, le front encore illuminé par son auréole oratoire, conquise dans des luttes parlementaires sur la fabrication d'huile de médecinier (voir le *Diario do Governo* de 1843), debout, haletant, les narines grande ouvertes sous le souffle de l'inspiration, les cheveux hérissés, et les yeux injectés de son feu sacré, tint ce discours.

– Mesdames et Messieurs ! *Silentium ore facundius* : les discours sont muets, le silence parle ! traduirais-je, avec la conscience d'avoir dit tout ce qu'on peut dire en de telles circonstances (*il étouffe, et pose les yeux sur un Cupidon peint au plafond*) en de telles circonstances... si... si (*une dame imprudente est prise d'un petit rire contagieux...*) si la voix de l'amitié, de l'honneur, et du devoir ne m'inspiraient pas au moment solennel de ce bien triste adieu. ("Bravo !" *crie le baron de Carvalhosa, en encourageant son voisin d'une grimace*) Oui, Messieurs ; cet homme que la fortune nous a donné, le fortune capricieuse nous le vole ! (*Sensation ; un silence à peine brisée par le sifflement suraigu d'une prise*) En ses vertes années, vous ne sauriez l'imaginer plus avisé, plus prudent, plus cultivé, respectant plus les saines coutumes, plus.. plus.. ("*plus honnête !*" *ajoute un... Orgon digne de Molière*) c'est ça, plus honnête que cet être aimé de nous tous, respecté de nous tous, de nous tous... ("*Mieux vaut qu'il ne dise pas de nous toutes*" *fait malicieusement observer une dame qui connaissait parfaitement les autres*) nous tous qui le regretterons terriblement, à qui il laissera un souvenir glorieux ! ("Bravo ! Bravo !" *lance le baron de Carvalhosa, suivi par d'autres commandeurs pas encore endormis*). Oui, Messieurs, notre gentilhomme, Guilherme do Amaral, qui mérite à tous les égards nos vibrants éloges, va partir !!!! (*quatre points d'exclamation figurant dans un brouillon sur lequel il avait travaillé quinze jours, à raison de deux heures par jour*). Un modèle exemplaire pour nos jeunes gens, qui par ses vertus nous suggère une précoce sénilité, va partir ! (*Guilherme envoie mentalement l'orateur à tous les diables.*) Le type même de l'intégrité, de la

rectitude, de la probité... va partir ! Et nous, nous restons ! Nous restons, oui ! Nous restons seuls !... Et qu'il n'y ait pas un aimant qui le retienne auprès de nous ! Et qu'il n'y ait pas de douce chaîne qui l'emprisonne ! Et qu'il n'y ait pas... qu'il n'y ait pas... (*"un tromblon !" murmure un journaliste mal élevé, pas du tout drôle*) qu'il n'y ait pas.. qu'il n'y ait pas (*"une commission pour réviser les speeches !..." glisse le même insolent à l'oreille d'une dame qui a le mauvais goût de pouffer*) qu'il n'y ait pas un ami qui le restitue à ses amis !... (*bruyant concert de bravos et de rots*) Eh bien, soit ; que le destin s'accomplisse ! Nous resterons ici pour boire à sa santé chaque fois que nous nous réunirons avec les cordiales effusions qui accompagnent ce toast que je propose en l'honneur de notre si digne ami, Guilherme do Amaral !! (*Beuglements chaotiques ; l'on boit prodigieusement : un commandeur, erreur pardonnable, porte à ses lèvres une tasse d'eau tiède dans laquelle il s'était rincé les doigts. Deux dames éclatent de rire, quatre coussins se déchirent. L'orateur est radieux.*)

La chaleur de l'enthousiasme une fois atténuée, Amaral se lève, un verre à la main. Un *chut* unanime impose le silence momentané des orgies érudites. Les dames, ouvrant bien les yeux et les oreilles, ne cillent pas. Les gros hommes desserrent les gilets qui les complimentent, pour savourer aussi commodément qu'il se peut les délices prodiguées par l'orateur à la barre. Le député, l'air protecteur, étend son bras comme pour demander que l'on retienne religieusement sa respiration. Le baron de Carvalhosa lui-même n'ose porter à son nez la voluptueuse prise à laquelle il renonce pour ne pas troubler d'une sifflante aspiration le silence général.

– Je suis fort impressionné, dit Amaral avec le sérieux le plus hilarant, par la touchante éloquence de Monsieur le Conseiller, qu'aurait envieée Démosthène ; il est l'honneur de notre patrie, et c'est à peine si je parviens à articuler les notes confuses d'un hymne de reconnaissance, que notre cœur égoïste renferme en lui-même, et ne confie pas aux lèvres qui le profanent. (*"Bravo, admirable !" s'exclame le député qui bat la mesure avec sa tête chaque fois que l'éloquent fêtard appuie sur une syllabe.*) Si l'inspiration est la mère des grandes idées combien d'embryons perdus dans ses entrailles ! Combien d'émotions divines noyées par la grossièreté de la parole humaine ! Combien d'expansions nées au plus profond de nous-mêmes et refroidies dans la glace des lèvres ! C'est que la langue humaine n'est pas encore formée. Le savant gentilhomme qui m'a précédé a bien fait de dire, dans un vers bien frappé : "Les discours sont muets, le silence parle !" Et, de plus, ma situation est très délicate. Je suis de débiteur de tant de créanciers ; et les dettes de l'amour ne sont payées que par l'amour, l'amour silencieux, l'amour dont les anges balbutient le langage, l'amour qui construit son nid dans les fibres intimes de notre sein et y meurt quand le poids d'une dalle froide écrase son asile sacré. (*"C'est magnifique, inimitable, et tellement original !" tonne le député qui arrache aux convives, qui, mis à part d'honorables exceptions, n'ont rien compris, un rugissement d'admiration.*) C'est cet amour qui conduit l'homme ; tous les calculs de son cerveau tournent court, ils ne sont couronnés de réussite s'ils ne sont confirmés par l'accord de la force motrice qui entraîne l'essieu de cette machine fragile qu'on appelle la vie. La preuve de cette assertion, je vais vous la donner, Mesdames, bien que vous puissiez vous en passer, parce que l'amour en vous représente l'esprit de la vie ; et à vous aussi, Messieurs, plus ou moins exposés à la pourriture de ce siècle, d'où l'inspiration s'est enfuie épouvantée, et si loin que peu la reconnaissent si elle descend du ciel au sein de l'humanité. (*Une vieille dame pleure, et, en*

face d'elle, sa fille éclate de rire. Dona Cecília écrase le pied de sa voisine, toute confuse, persuadée qu'elle est d'avoir heurté de son pied le plus gros oignon du baron assis à côté d'elle. L'orateur poursuit son improvisation échevelée.) En voulez-vous la preuve ? La voici. Il n'y a pas un quart d'heure, je traçais à gros traits le vaste itinéraire de mes voyages. Je me demandais dans quelle palmeraie, dans quelle forêt du Nouveau Monde, en quelle oasis du désert, sous quelle latitude de l'Océan, dans quelle nécropole des empires dévastés, d'ici un an, je me rappellerais les personnes pleines de regrets qui sont venues aigrir, dans les rires d'un festin, les larmes cachées, que je verserais ensuite... (*Sensation. D'aucuns qui doivent aux vins secs leur sixième sens de la sensibilité poétique, ont les yeux embués : l'on voit que Virgile n'a pas menti qu'il a dit : sunt lacrimae rerum, que je corrigerais cependant ainsi : sunt lacrimae vini.*) Des larmes d'une brûlante nostalgie auraient coulé de mon visage sur le fût de quelque colonne de Ninive. Je tournerais, comme l'Israélite sur les berges du fleuve où il languit, vers l'occident mes yeux mélancoliques comme le proscrit qui ne connaît pas les hommes qui le regardent, la lune qui l'éclaire, la brise qui ne le rafraîchit pas, les fleurs qui n'exhalent pas pour lui les parfums de sa patrie ! (*"Que diable veut-il dire ?!" demande un commandeur, à son voisin, un conseiller municipal. Réponse : "Je ne comprends pas un traître mot."*) Voyez combien amer serait pour moi cet adieu à l'endroit de notre globe où sont réunies, comme des piédestaux de ce beau ciel, toutes les grâces, toutes les merveilles de la création, toutes les extases qu'apporte l'amour du poète, l'admiration de l'artiste, les abstractions du philosophe ! Je ne devais pas quitter ma patrie, spécialement Porto, où j'ai vécu les doux et fugitifs moments de la jeunesse, à présent fanée comme la fleur oubliée sur sa tige, sous les ardeurs du soleil, sans une goutte d'eau pour la ranimer ! (*"Quelle affreuse corvée !" fit judicieusement observer le journaliste, qui mourait d'envie de fumer.*) Je n'en avais pas le droit... et, pourtant, Dieu m'en est témoin (*"Un légitime classique ! "glissa le député à mi-voix à une espèce de baron, qui ne le comprit pas.*) Dieu m'est témoin que je suivais les traces de mon destin, et, à cet instant même, je m'affranchis de l'ignoble tutelle du destin, pour déclarer, avec la fierté que me donne ma conscience, au moment où j'agis comme je le dois, que je n'ai pas le courage de vous abandonner ; je serai des vôtres, si je le mérite ; je n'irai pas dessécher au soleil de contrées étrangères, les fleurs de l'amitié dont vous m'avez ici couronné ! À vous, Mesdames, qui avez le don de souffler une étincelle sur des cendres éteintes ! À vous, Messieurs, qui vous honorez en honorant l'amitié... une sincère ovation, un toast fervent !

- Debout ! Debout ! crièrent les uns.
- Sur les chaises ! rugirent d'autres.
- J'en dispense les dames ! dit Guilherme.
- Les dames aussi ! brailla un idiot.

Le député demande la parole ; personne ne fait attention à lui. Profitant de la confusion, le journaliste s'est allumé un cigare. La vieille qui pleurait, touchée par la contagion, s'est dépassée avec sa jambe goutteuse. Les dames, qui se sont laissées aller dans les libations, ne s'inquiètent plus de la symétrie de leurs boucles. Cette scène annonçant une orgie ne leur paraissait pas nouvelle, ni excessive. Elles paraissaient faites pour les festins, comme les femmes de la cour de Balthazar. L'une voudrait demander la parole, si on ne l'écrasait pas douloureusement à ce moment-là. L'autre demandait familièrement au domestique une coupe de champagne...

Et Guilherme do Amaral, qui n'a pas manqué un seul épisode, et n'avait rien bu qui embrumât ses yeux pénétrants, se disait, dans son for intérieur : - Ça lève le cœur ! Voici la taverne où l'on sert dans du cristal de Saxe ! Encore quelques verres de vin, et ces hommes ôteront leurs vestes, et ces femmes agiteront en l'air les thyrses des bacchantes.

Ce morceau était une réminiscence du système qui lui avait si mal réussi à Lisbonne. Là-bas, ces accès de haine contre le genre humain étaient exprimés à voix haute. À Porto, le jeune homme avisé se contentait de monologues, et il avait raison. Il ne faisait confiance à aucun ami, il ne s'était jamais permis un lapsus hasardeux, une de ces traits faciles qui flattent la vanité, qui maltraitent la réputation d'une femme, déjà condamnée, et détruisent celle d'un homme qui étale frivolement son arrogance. Elle n'a rien perdu, c'est lui qui a tout perdu ! C'est une absurdité, et j'y crois parce que c'en est une, comme Saint Augustin : *quod absurdum, credo*.

L'homme le plus proche de Guilherme, c'était l'indécent journaliste-poète, que j'ai eu l'audace de vous présenter au bal du baron de Carvalhosa. Comment Guilherme avait pu se lier avec un tel caractère, je ne le sais pas, et lui non plus, il ne le savait pas. Mais ce fait doit avoir une quelconque explication. Le chantre de Cecília, avec sa féconde inspiration qui lui permettait de produire quarante huit poésies par an, était un bavard pas trop agaçant : la richesse et la nervosité de ses pensées, ses critiques, ses sarcasmes, son rire foudroyant, son ironie épicée, qui faisait fermer la bouche à ceux qui l'essuyaient, une expérience acquise au prix de toutes ses chimères, une désinvolture qu'on passait à son talent, où qu'il imposait par la puissance de sa plume trempée dans du fiel... étaient-ce ces qualités qui avaient attiré Amaral ? Oui ; et le poète n'en avait pas d'autres qui lui valussent, à première vue et même à la réflexion, l'estime ou le mépris.

Le provincial avait commencé par où il aurait dû terminer : avant de sortir de son village, il parlait de la société comme s'il revenait au foyer de ses grands-parents demander à ses dieux pénates une précieuse paix, perdue dans les tourmentes et les bourrasques du grand monde. Mais tout en lui n'était que feinte ; toutes ses pensées, toutes ses paroles (mises à part ses œuvres) n'étaient qu'artifice. Il ne savait pas plus, en son cœur, que ses romans ne lui avaient appris ; il n'était pas allé au fond de tout cela, pour mettre son doigt sur les ulcères ; il ne s'était pas éprouvé dans des méditations formidablement douloureuses, celles-là mêmes qui constituent des mets empoisonnés servis en abondance à la table du poète quand il appartient à ce petit nombre qui s'aventure dans le torrent des faits, en proclamant les théories d'une morale abstruse et impraticable.

S'il s'était entretenu quelques jours de plus avec son Mentor de Lisbonne, il n'aurait pas aussi attentivement écouté les raisonnements bon marché du journaliste. Et personne d'autre que lui n'aurait pu lui accorder une telle importance.

La désillusion n'était pas un calcul, ni l'immoralité une vocation chez l'auteur de quarante-huit poésies. Il était devenu incrédule, parce tout ce que lui promettait son enfance n'avait pas été confirmé ; il a eu raison de ne plus y croire. Il perdit tout scrupule, parce qu'il lui fallait communier avec les valeurs de sa société ; ce n'était pas un sylphe pour vivre de l'air du temps, ni une abeille, pour assouvir sa faim avec le pollen des fleurs ; il a eu raison de perdre ses scrupules. Et celui qui en expliquait le plus logiquement la perte, c'était lui. Ses arguments portaient, et il emportait la

conviction, au point que, dans des éclairs de lucidité, Guilherme do Amaral reconnaissait que la corruption du poète était la plus rationnelle de toutes.

Et c'est justement ce journaliste qui, au dîner en l'honneur d'Amaral, avait qualifié de *raseur* le discours de son noble ami qui avivait son envie de fumer.

Pour ne rien perdre, le provincial observa le journaliste durant le quart d'heure délirant qui suivit sa réponse interminable. Il le vit assis loin de la table, les jambes croisées, plongé comme un oriental dans les délices de la fumée, et lançant à Guilherme un regard chargé de raillerie, avec un rire moqueur, rendu encore plus narquois par la "position" du cigare au coin de ses lèvres.

Les convives passèrent à la pièce voisine, où l'on servait le café. Guilherme offrit son bras à la maîtresse de maison, la poétique Cécilia, mariée depuis sept mois, qui s'obstinait à dire que la fleur de son jardin rêvé n'était pas encore sortie de terre.. Elle eût dit bien des choses, si le malicieux poète ne s'était pas posté à côté d'elle, pour réciter, avec une apparente conviction, un quatrain fort connu de sa cantate intitulée LA BACCHANTE, une chose écoeurante, qu'on eût dit écrite sur la sordide banquettes d'une taverne. Cécilia s'était levé, et le poète occupa la chaise libre à côté de Guilherme.

– Tu as fait fuir Cécilia avec l'un de ces épigrammes dont tu as le secret... dit Amaral, en souriant.

– Pas du tout ; je ne fais pas des épigrammes pour les maîtresses de maison chez qui je dîne, si ce n'est la veille ou le lendemain. Je lui récitais la plus sainte idéalisation de mes extases, une poésie intime. Si elle a fui quelque chose, c'est sûrement ta prose.

– Tu es un cynique d'un bon carat ! Tu es le Carlos Herrera de mes romans.

– Et toi, tu seras le Dom Basílio des miens ! Tu es un phénomène ! De quelle façon tu peux compter sur les votes de ces gens-là dans les prochaines élections, ça me dépasse ! Qui t'a donné le privilège de concilier la vertu avec l'immoralité, Amaral ? Parle franchement !

– Je suis donc immoral ?!

– Tu es un génie ! Tu es le Scotto si sublime du caricaturiste ! Tu es capable de prouver à tous ces maris que tu portes des cilices sur les reins ! Sois sincère pour une fois, rembourse-moi de tant de sincères confidences que je t'ai faites ; je n'en réclame qu'une ; réponds : comment te sentais-tu à l'intérieur de toi même quand tu mitraillais ces gens-là de tes ironies, dans ton toast ? Si c'est pour mentir, tais-toi.

– Je ne vais pas mentir ; je riais.

Le journaliste l'embrassa debout en s'exclamant :

– Tu es un grand homme ! Si le marbre n'était un hommage posthume rendu aux fous, on te dresserait une statue de ton vivant. Tu seras heureux jusqu'à ta mort ! Regarde, je suis inspiré, je prédis ton avenir. Le dernier jour de tes canailleries, ce sera l'aube de ta béatification. Grand Maître ! Je ne puis reculer ; si je pouvais, je serais ton disciple le plus distingué... Je vais prendre un café... N'as-tu pas vu un plateau noir avec des cigares de contrebande ?... Le voici qui arrive...

*

VIII

SI GUILHERME DO AMARAL, d'après sa confession, crédible, riait au fond de lui-même, quand il repensait au voyage que les regrets des généreux habitants de Porto refusaient d'accepter, comment s'explique ce revirement ? Y aurait-il une raison sérieuse qui l'explique ?

Oui, il ne peut manquer d'y en avoir une. Amaral partait, las de Porto, sérieusement dégoûté de cette délicieuse bourgade, qui devait être qualifiée par un João Antunes da Mota de tas de glaise, il riait alors d'un pauvre étranger, qui ouvre la bouche, en s'étirant, à s'en décrocher les mâchoires. Il s'impatientait des retards du paquebot jusqu'au moment où il sortit de l'*Águia d'Oiro*, et se laissa entraîner dans les flots de peuple qui se sont déversés à Miragaia, la veille de la Saint Pierre.

Quand il alla voir pour la deuxième fois, l'orpheline de la rue des Arménios, son intention de voyager était restée inchangée ; il poursuivait ses préparatifs, et l'espoir de passer la barre, en criant : *fuge crudeles terras, fuge litus avarum*, était toujours aussi lancinant.

C'est donc Augusta, la pauvre couturière qui cousait des bretelles, la fille du défunt menuisier, qui passa l'éponge sur la mappemonde où le voyageur promettait de frayer son chemin en dix ans de pérégrination, après lui avoir servi un apéritif. Elle avait réussi un exploit, mais elle l'avait réellement réussi.

Amaral vit cette femme, comme il n'en avait jamais vu aucune jusque là, à l'œil nu, exempte de la beauté impossible ou de la monstrueuse difformité des romans, qui n'aurait pas essayé d'abord de le séduire, sans le double artifice que le désir d'être célèbre lui aurait enseigné, en ôtant toute liberté à sa nature innocente, crédule et ouverte.

Cet amour naturel et spontané, né de la simplicité du cœur, se nourrissant de lui-même, sans s'exposer à l'émulation des autres, sans avoir recours au jeu des petites misères, autant de mets qui ravivent l'appétit de la femme blasée, Guilherme n'en avait jamais éprouvé de tel, et il s'était maintes fois demandé, lui dont l'esprit était libre, s'il existait en dehors de l'innocence, ou uniquement dans les transports des âmes portées sur le fantastique.

La réponse lui était venue d'Augusta, de la femme simple, de la fraîcheur de ses vingt ans avec toute la sève de ses quinze, du rose de ses lèvres sans la souillure d'un baiser, de ses yeux d'une voluptueuse tendresse, comme elle apparaît sans les atours de l'artifice, des yeux qui n'avaient pas encore versé une larme sur une illusion perdue.

Le caractère changeant d'Amaral prit pour une réalité ce qui n'était qu'une nouvelle impression, exagéra le bonheur qui l'attendait, parce que son cœur, assoiffé d'un véritable amour, et prématurément vieilli, rajeunissait, s'abandonnait aux joies d'une affection ingénue, plein de vigueur, tout à fait lavé de la boue dans laquelle son imposture l'avait enfoncé, s'ouvrant au souffle de l'air pur, du saint amour qui se nourrit d'espérances, et adore le reflet de son objet dans le ciel, un lac, une fleur, le matin, dans le silence des ténèbres, et les rêves plus lumineux que le jour.

Ce qu'il vit en Augusta, c'est tout ce qu'elle pouvait être, et aussi ce qu'elle ne pouvait pas être. Le génie, épuré par le désir, prête à la nature des nuances qu'elle n'a pas. La femme, sous le regard d'un de ces malheureux

parias qui vivent loin de nous, pour s'enfoncer dans le désert de leurs aspirations, se transfigure, se divinise, c'est le chérubin d'un jour, la lumière éphémère d'une béatitude impossible sur terre.

C'est ainsi que la couturière, unique par son innocence entre toutes les femmes qu'Amaral avait connues, apparut à ses yeux. C'est sur le hasard heureux de l'avoir rencontrée qu'Amaral réfléchissait quand le journaliste, ponctuel quand on l'invitait à déjeuner, entra dans sa chambre.

La vérité est expansive ; le mensonge se renferme sur lui-même, se cache même aux regards des dépravés. Amaral éprouvait ce qu'il aurait éprouvé à quinze ans, en faisant ses débuts dans la carrière des passions avec un amour sublime. Il voulait à ce moment-là un ami, un confident, un homme qu'il aurait associé à son hypocrisie pour le convertir la vérité des affections pures. Le poète était le seul qui lui eût été si proche ; mais l'on a déjà dit qu'Amaral, s'en tenant à la lettre au système qu'il avait ramené de Lisbonne, n'avait jamais ôté son masque devant aucun homme. Le poète le lui avait arraché à maintes reprises ; il avait découvert ses traquenards ; il le connaissait, et lui donnait une preuve exceptionnelle de son estime en l'espionnant, sans le désigner à la vindicte publique. C'était une vertu. *Où diable la vertu va-t-elle se nicher ?**

Après la soirée de la veille dans le salon de Cecília, il se rendit compte qu'il avait une grosse dette envers le journaliste, cette langue de vipère, ce satiriste inexorable face à toutes les vertus hypocrites, mais indulgent envers elles. Cette circonstance incroyable chez un tel homme lui donnait parfaitement le droit de susciter la confiance, et, de la part de Guilherme, c'eût été une ingratitude de la lui refuser.

– Viens, dit Amaral au journaliste, assieds-toi là, sur le lit. Nous allons parler comme deux poètes de ta force morale, ou de la mienne.

– Vu que nous allons parler sérieusement, approche, je préfère me coucher. L'intelligence fonctionne mieux dans une position horizontale. Je t'écoute.

– Comment expliques-tu la décision que j'ai prise hier de ne pas partir en voyage ? lui demanda Amaral, avec un sourire fat, et l'air d'un homme incompréhensible pour tout le reste du genre humain.

– De la même façon que celle de partir demain. Cela ne retient pas une seconde mon attention. J'en déduis que tu n'es pas un homme trivial. Concevoir des projets et faire ce qu'on a décidé, c'est une qualité inhérente aux hommes qui ont autant d'esprit qu'une huître, et s'accrochent longtemps à la même idée. Je te félicite de ne jamais savoir ce que tu feras. C'est la marque du talent.

– Il y a une autre explication et plus raisonnable de mon revirement.

– As-tu été impressionné par une des femmes du dîner d'hier ?

– Rends-moi justice : je connais ces gens-là depuis un an...

– C'est ce qu'elles disent à ton propos... Ils... non. De quoi s'agit-il donc ?

– D'amour.

– D'amour pour qui ?

– Tu ne la connais pas ; c'est une femme du peuple, une couturière.

– Je connais beaucoup de couturières, en particulier celles de la Guichard, de la Theodorina et d'Andrillac...

– Ce n'est pas ce genre-là ; c'est une couturière qui travaille chez elle, et gagne trois vinténs par jour.

* En français dans le texte (NDT).

– C'est un caprice d'un homme fatigué. Tu n'as pas besoin de me décrire cette femme, je l'imagine plus épanouie et plus belle qu'elle ne l'est réellement ; je la vois d'une stupide candeur, capable de s'évanouir si tu lui présentes ton parapluie dans la rue. Elle est tout ça ; mais ce que tu ressens pour elle, c'est un caprice qui ne durera que vingt-quatre heures.

– Vraiment ?! Mais si je te dis que je sens en moi, pour la première fois, les signes d'une passion sérieuse ?

– Je doute de ces preuves, quelles qu'elles puissent être, et je te dis que cette fille ne constituera même pas une étape de ma vie sentimentale. Ces femmes exercent un règne qui dure vingt-quatre heures, et ont sous leurs pieds, un abîme, dans lequel elles tombent sans laisser le moindre souvenir. Le prophète de l'expérience te parle par ma bouche indigne. J'ai déjà nourri de telles illusions...

– Tu étais corrompu à ce moment-là ; il ne restait pas une fibre intacte dans ton cœur. Je n'ai pas encore aimé, j'ai le cœur solide, mon amour n'est pas une illusion ; la première femme qui descendra là, doit avoir une grande supériorité sur moi, comme sur toutes les autres ; elle se perpétuera dans mon existence, elle y entrera comme un élément de mon être, elle remplira ce vide glacial que je ressens dans ma vie.

– Te voilà bien, avec les réminiscences toutes fraîches de ton dernier roman ! D'après moi, tu viens de lire les mièvreries amoureuses de quelque *roué* parisien avec une innocente *grisette*... Dis-moi donc ; es-tu capable de supporter une idiote vingt-quatre heures durant ?

– Je ne supporte pas une femme stupide et méchante ; mais l'ange de la simplicité et de l'amour a toujours des trésors à me donner qu'elle tire de son cœur, et il y en a tant que je n'en donnerais pas la moitié pour toute ta science, et celle des femmes spirituelles, selon toi. Je suis las des précieuses ridicules. Je ne veux pas de science, je veux de l'amour ; je me passe des dons de l'esprit qui corrompent ceux du cœur.

– Bien sûr ; j'ai dit tout cela en vers, et beaucoup d'autres choses. Je conseille aux gens écoeurés par le splendeurs de la société, et de ses amours sensuelles, l'angélique cataplasme d'une patriarcale jeune-fille, respirant la pudeur et la timidité. Mais je te dis à toi, qui es un homme compliqué, que ton cœur te ment, si ce n'est pas toi qui lui mens. Voici une prophétie : aucune femme, Juliette ou Aspasia, ne remplira ce vide glacial qui te gêne... Voici le déjeuner ..

Le plateau fut placé au milieu du lit ; le journaliste mit ses jambes autour, comme un amphithéâtre qui s'appuierait aux pieds du lit ; le provincial disposa les siennes en triangle, et dans cette posture solennelle et grave, ils poursuivirent leur discussion sur les profonds secrets de l'âme.

– Je me suis imaginé des délices avec cette femme ! disait Guilherme. Je sais qu'elle m'aime, sans qu'elle me l'ait dit : c'est une de ces poitrines transparentes, qui nous laissent étudier le cœur... C'est un plaisir qui remplirait d'orgueil un imbécile, mais qui me donne, à moi, une sensation de gloire... Vingt ans, la virginité de l'âme, la beauté, un terrain en friches avec les germes de toutes les fleurs en son sein... ma belle captive !

– Tu es délicieux, mais le thé est infect... Ou habite cette enfant ?

– Là ! répondit Amaral, en posant la main sur son sein, avec un sourire.

– Joli ! Sois sérieux : je veux voir la couturière, répondit le devin, la bouche toute grasse de sa côtelette.

– Tu ne la profaneras pas de tes yeux.

– Tandis que tu la sanctifieras de tes mains... Quelle affreuse distribution des plaisirs ! J'ai noté que nous avons plus besoin d'une bonne organisation

de l'amour, que d'une organisation du travail... Veux-tu encore de la cotelette ? Elle n'est pas mauvaise...fais-moi passer le poivre... Ainsi donc, cette petite ne peut vivre qu'à l'ombre comme le lys de la vallée !... Tu ne lui fais vraiment pas confiance, ou tu ne t'en fais guère à toi, ou à moi !... Tu es un ingrat ! Je ne t'ai jamais fait de la concurrence... alors que j'ai eu mille et une occasions de...

– Et je t'en suis fort reconnaissant, mon généreux ami... J'ai envers toi des dettes qui ne se paient pas en se contentant de révéler l'adresse d'une jeune fille.

– Que tu tiens sous ta protection paternelle ?

– Non, je vais m'en occuper.

– Tu vas lui donner une jolie maison à la campagne.

– Parfaitement.

– Entourée de forêts druidiques, où viendront gémir les brises du soir ; une petite fontaine qui troussera un tercet mélodieux avec une grenouille et une cigale ; un sofa en liège avec des branches de lierre sous la verdoyante tignasse d'un saule pleureur... Et elle, l'épaule nue, un col de cygne, et un bras de Diane chasseresse s'enroulant volontairement autour d'un cou bienheureux... Le lit nuptial, ensuite, de contrebande... des tentures blanches, suspendues au bec de deux pigeons, transparents, avec des peintures mythologiques d'amours et de grâces, un parfum de chèvrefeuille cueilli par des doigts d'agate ; un tapis qui étouffe les pas, des pas de fée, la merveilleuse pression d'une ondine plus légère qu'un songe du matin ; et, pour finir... Le mortel ennui d'un si grand bonheur... l'implacable désir d'une autre vie... d'une autre sottise.

– C'est un passage de ton feuilleton d'aujourd'hui ?

– C'est le feuilleton de la vie, mon cher Amaral ! La vérité se cache, sévère et nue, sous les grâces du style. Ce qui a fait du mal à bien des gens, ce n'est pas le mensonge, c'est l'enveloppe de paroles artificieuses dont on dore les menottes que les vérités passent aux poignets de l'homme. En vérité, je te le dis, en vérité, oui, comme on le dit en Orient, que d'ici un an tu ne seras pas plus heureux, et que tu auras fait une malheureuse. Laisse cette fille. Ce ne sont pas des femmes pour nous.

– Pour nous ! le pluriel est absurde. Je t'ai déjà dit que je ne suis pas mort, j'ai la vigueur de toutes les fois, je crois en la vertu, j'attends du véritable amour un bonheur durable, je donne à cette pauvre couturière mon cœur, et elle me le rendra sans les souillures avec lesquelles je quitte cette société magnifiquement obscène, indécentement fastueuse.

– Voilà que les adverbess te montent au nez... Ne te fâche pas. Qu'il en soit selon ta volonté. Je reviens sur mes critiques... Il arrive qu'un excentrique trouve son bonheur en dehors de la sphère où gravitent les hommes. La couturière sera la flamme d'un alchimiste moral. Cherche l'absolu du cœur, comme le héros de Balzac, mais ne te laisse pas ruiner par lui. Tu trouveras peut-être la vérité en embrassant une sottise. Que celui de vous qui se croit sage, embrasse la folie pour trouver la sagesse : ce sont les paroles de Saint Paul, que j'ai trouvées et introduites comme j'ai pu dans mon feuilleton où je parle de Catulle et de Jérémie à propos de la *Norma*

*

IX

UNE FOIS DÉBARRASSÉ DU POÈTE, Guilherme do Amaral se rendit à la rue des Arménios. Augusta était seule, comme d'habitude. La familiarité avec laquelle Amaral lui tendit la main l'impressionna ; elle ne lui refusa pas la sienne ; mais sa rougeur disait combien le procédé lui semblait singulier et cette liberté gênante.

– Pourquoi rougissez-vous ainsi, Augusta ? Vous serrer la main, c'est un signe d'amitié, une action innocente, que n'importe quelle fille peut faire sous les yeux de son père... J'aimerais ne pas être pour vous, Augusta, un homme qui vous soit si étranger qu'il vous fasse rougir s'il vous serre la main. Vous ne me répondez pas ? Se silence signifie-t-il que vous regrettez d'ouvrir votre porte à un homme que vous ne connaissez pas ?

– Non, Monsieur ; il n'y a rien pour l'instant que je puisse regretter.

– Et j'espère que ce ne sera jamais le cas ; et, pour vous éviter d'être injuste avec moi, si quelque soupçon vous inspirait ces regrets, je dois vous dire dès maintenant que je suis un véritable ami... Vous ne croyez pas que je suis votre ami ? Regardez-moi, Augusta, je ne veux pas vous voir aussi gênée ; ou vous vous sentez avec moi comme avec un frère, ou je ne reviens pas ici.

– Pourquoi ? Je me sens incapable, Monsieur, des mots qui vous blessent... Je suis à ce point votre obligée...

– *Mon obligée* ! Vous m'avez froissé, Augusta, et vous promettiez de ne pas me blesser ! *Mon obligée* ! En vertu de quoi ?...

– Ce n'est pas pour rien...

– Arrêtez ! Plus un mot là-dessus. Vous vous passez parfaitement de mes services, Augusta, et ceux que je puis vous rendre ne vous obligent pas à me recevoir chez vous, si, au fond de vous-même, vous vous reprochez la confiance que vous m'accordez. Ce qui nous retient, ce ne sont pas les services mutuels, c'est la sympathie, et le désir d'éprouver nous-même les souffrances et les joies d'une autre personne. Je ne ressens pour vous, Augusta, que les sentiments que peut ressentir un père pour sa fille : je souhaite votre bonheur ; je voudrais vous hisser à la hauteur où votre ambition pourrait s'élever ; je voudrais enfin vous donner tout ce que j'ai, et être plus que je ne suis pour vous entendre dire : "Guilherme, je te dois le ciel que tu m'as fait voir en ce monde."

Augusta n'osait pas regarder Amaral en face. Elle sentait un tressaillement dans son cœur, comme sous l'effet de la peur. Des frissons et des vapeurs parcouraient son beau visage, qui trahissait fidèlement les émotions qu'elle ressentait. Elle aimait et souffrait, désirait et ne désirait pas entendre ces mots, les uns graves, comme ceux qu'inspire l'amour paternel, d'autres pénétrés d'une certaine douceur que l'on ne trouve pas dans les paroles d'un père. Elle ne se rappelait pas qu'elle était seule et, cependant, il lui semblait que de telles paroles, il était mauvais qu'une fille seule les entendît. Heureusement, Guilherme se laissa guider par son inspiration. Ce n'était pas la duplicité qui l'aidait à tenir ce discours. L'esprit froid a l'habileté de réchauffer les mots que souffle l'imposture. Chez lui, non, du moins pas à cet instant. Il dit ce qu'il n'avait jamais dit dans un jaillissement de son cœur, qui parlait pour la première fois, dans son langage natif, embaumé de ses propres parfums, avec ses parures simples, agréable à entendre, point

corrompu par la musique de ceux qui multiplient les conquêtes par affectation.

– Je lâche la bride à mon âme, Augusta, continua-t-il en lui prenant la main. Notez bien l'assurance avec laquelle je parle... Cette assurance, il n'y a que l'amour et l'honneur qui la donnent. Je vous aime, Augusta ; mais cet amour n'exige pas de sacrifices, et ne recourt pas à des artifices, il ne sort pas du chemin de la vérité, pour se dissimuler dans les sentiers de l'imposture. Je vous aime depuis vingt-quatre heures, comme si je vous connaissais et vous aimais depuis mon enfance. Si vous me dites que cet amour ne peut être récompensé, je vous baise cette main avec reconnaissance, et je vous dis : vous avez bien fait, Augusta, d'ôter ses illusions à un homme que vous pouviez rendre plus malheureux qu'il ne l'est...

– Ne voyez-vous pas que je suis pauvre ? dit-elle, en retirant sa main tremblante.

– Quel rapport entre la richesse et le cœur, Augusta ? Vous ne pourriez donc m'aimer qu'en étant riche ?

– Personne ne recherche une jeune fille pauvre... Ça irait si vous étiez ouvrier dans un atelier. Ma mère disait qu'une fille ne peut être plus qu'elle n'est, et que, quel que soit le rang auquel elle s'élevait, elle se retrouvait toujours plus bas qu'elle n'était.

– Et vous croyez que j'ai la vanité de vous dire que vous pouvez valoir plus que vous ne valez ? Non, Augusta ; telle que vous êtes, vous ne pouvez envier aucune femme. Si vous saviez ce que j'ai été, vous vous considéreriez en ce monde comme la première de toutes les femmes. Vous m'aimeriez avec dévotion, parce que vous diriez, en vous voyant tellement aimée, qu'aucune autre ne pourrait produire sur moi une telle impression... Augusta, nous avons un bel avenir. Soyez mienne, dites-moi que vous donnez à mon cœur toute autorité sur votre volonté.

– Je ne comprends pas ce que vous dites, fit la couturière, effrayée, mesurant le danger de son imprudence.

– Vous ne me comprenez pas ? Dites plutôt que vous ne m'aimez pas... Vous ne pouvez m'aimer, Augusta ?

La jeune fille baissait les yeux, dans un silence significatif, lorsque le ponctuel artisan entra, en demandant s'il le pouvait, avec un pied déjà à l'intérieur de la maison. Augusta frissonna, Guilherme le fixa d'un air supérieur et agacé.

Francisco, déconcerté par cette surprise répétée, salua sa cousine en bégayant, sans faire le moindre signe à son hôte, et s'assit avec une grossière liberté. Guilherme souffrait dans son orgueil, et se sentait, comme on dit, dans une situation fautive en présence de l'ouvrier silencieux, et de la couturière gênée. Sa figure à elle trahissait son anxiété ; celle de son cousin, une colère contenue.

Amaral avait peu d'imagination quand la situation devenait critique. Il ne lui vint pas quelque futilité pour s'en sortir. On l'aurait pris, à le voir ainsi, pour un provincial imbécile, tombé dans un panneau. Il se leva, fit un signe de tête à Augusta, et dit, le sourcil levé, en regardant l'artisan avec mépris.

– Bonsoir, Mademoiselle.

L'on n'a jamais entendu parler d'une fin aussi prosaïque pour une scène aussi prometteuse ! Augusta avait baissé la tête, pour le saluer, sans lui répondre. Francisco, les coudes sur les genoux, roulait une cigarette, et continua jusqu'à ce que son hôte disparût.

– Que te veut cet homme ? demanda Francisco brutalement.

– Que peut-il me vouloir ? Il est passé par là et il est entré.

– Tu veux que je te dise, cette rue n'est pas habituée à voir passer de tels passants... On pourrait mettre la main au feu que tu ne sais pas ce qu'il veut ?

– Moi ? Non...

– Il ne te l'a donc pas dit ?

– Il ne m'a rien dit. Qu'est ce qu'il pourrait dire ? !

– On te dirait née de la dernière pluie... Tu crois qu'il n'y a rien là-dessous ? J'ai tout de suite vu que les deux pièces apportaient de l'eau à son moulin... Le contraire m'étonnerait... L'on ne donne rien pour votre bonne mine... Je te dis de prendre garde, Augusta.

– Je me garde bien toute seule... Tu me connais bien mal, Francisco, je te le dis.

– Ce sont là des fariboles, ma fille... Qui me prévient, est mon ami... Si je te dis ça, c'est que j'ai l'impression au fond de moi-même que cet homme ne vient pas seulement voir comment tu vas.

– Laisse-le faire... Avec moi, il se trompe.

– C'est ce qu'elles disent toutes, et c'est au moment de laver son linge qu'on fait ses comptes.

– Que veux-tu donc que je lui dise ? De ne plus revenir ici ?

– Je trouve que c'est le plus sûr.

– Ça, il ne faut pas y compter. Je ne suis ni mal élevée, ni ingrate. Un homme qui m'a secourue dans ma détresse, quand je me trouvais ici avec le corps mort de ma mère dans les bras, enfermée chez moi, et qui est allé, en plus, chercher la mère Ana do Moiro, et m'a fait l'aumône de trois pièces, je vais lui demander de sortir de chez moi ? C'est une chose que je ne ferais pour rien au monde... Que Dieu m'en préserve !

– Et s'il te dit qu'il t'aime et te séduit comme font ces messieurs avec les filles pauvres, comme toi ?

– S'il me séduit !... Et tu sais, toi, qu'il veut me séduire ? !

– J'en ai l'impression.

– Pourquoi ?

– Parce que tu es jeune, jolie, et que tu vaux bien trois pièces.

– Tu n'as pas le droit de dire cela ! Tu es une mauvaise langue ! Aucun homme ne peut parler à une fille sans que ce soit pour la séduire ! Et s'il a de l'amitié pour moi ?

– Ah ! Tu en es à ce point ? Elle est bien bonne ! Ne cours pas au-devant des ennuis, Augusta. Fais attention... Je te le dis, il ne se mariera pas avec toi !

– Est-ce que je t'ai dit qu'il voulait se marier avec moi ? !

– On prie ses saints le dimanche... Ton cœur est déjà atteint par cette maladie... Si tu veux mon avis, cet homme t'a déjà rempli la tête de toiles d'araignée... Tu as reçu ta part... On va voir pourquoi ta mère t'a mise au monde... Si elle était vivante, cet homme ne viendrait pas ici... Tu lui feras bien plaisir avec un tel amoureux... Le temps viendra ou tu t'en mordras les doigts, et tu n'en tireras pas une goutte de sang...

– Reprends-toi, Francisco ! Ne me fais pas de la peine ! Je n'ai encore rien fait qui puisse entraîner ma perte.

– Mais ça peut t'arriver...

– La grâce de Dieu ne va pas m'abandonner...

– Ça dépend de toi, Augusta. On dirait même que le diable y met du sien ! Je veux me marier avec toi pour que tu puisses manger à ta faim, et tu fais la fine bouche ; un crétin apparaît, qui te donne deux pièces comme ça, pour rien, et tu le reçois chez toi, tu t'imagines que ce petit saint se promène

dans le monde en distribuant des pièces aux jeunes filles pauvres... Peut-être, peut-être ; mais le pire, c'est ce qui t'attend...

– Seigneur Jésus, tu me fais perdre la tête ! Que dois-je faire ?

– Veux-tu que je lui dise de ne pas venir ?

– Tu sais donc où il habite ?

– Oui. Je l'ai vu entrer dimanche dans une auberge à Batalha, et j'ai demandé s'il habitait là ; on m'a dit que oui.

– Et qu'as-tu appris de plus sur lui ?

– J'ai appris que c'est un fidalgo de la Beira, très riche, qu'il a des laquais, on lui donne de l'Excellence à l'auberge.

– Mais il n'est pas marié...? fit la couturière dans un élan subit.

– Elle s'y croit vraiment ! Tu te demandes déjà s'il se mariera avec toi ! Mais bien sûr !... On lira les bans dimanche... c'est sûr que tu les as lus !... Arrête avec ça, Augusta, pendant qu'il en est temps... Veux-tu que je lui dise de ne pas venir chez toi ?

– Non...

– Non ! Tu n'as pas besoin de me le dire deux fois... Tu aimes ce gandin ?

– Je ne l'aime pas et je ne renonce pas à l'aimer... Les choses se passent autrement... Je sais ce que je vais faire. Ne t'inquiète pas de la façon dont je mène ma vie...

– Ne te fâche pas, ma fille... Tu es dans ton droit. Ce que je te dis, après tout, ce ne sont que des mots jetés au vent... Tu t'en repentiras... Que Dieu te garde...

L'artisan allait sortir, quand sa cousine le prit par le bras, en pleurant.

– Viens, Francisco, ne deviens pas mon ennemi.

– Comme si je l'étais !... Si je n'étais pas ton ami, je te dirais de faire des bêtises, et de mordre à l'appât qu'il a accroché à l'hameçon des ces fameuses deux pièces... Réfléchis, et fais ce que tu voudras. Je resterai ton ami jusqu'à la mort... Quand tu viendras me chercher, tu me trouveras... Si tu ne veux pas te marier avec moi, conduis-toi comme il faut, ce ne sont pas les maris qui vont te manquer ; mais un linge avec une tache ne vaut plus un clou... Au revoir, Augusta, c'est l'heure d'aller travailler...

La couturière, restée seule, pleura beaucoup. Et quelles larmes ! Les premières, les prémices du fiel que paie un premier amour ! La pauvre, cette fascination était invincible ! Le premier rayon de soleil a fait éclore cette fleur complètement, tous les parfums montèrent de son sein, elle ne cacha pas une seule goutte de son nectar à la première abeille qui se posa.

Mais la prophétie inexorable et brutale de l'artisan représentait pour elle comme la prédiction d'une chute inévitable. La générosité de Guilherme lui sembla un moyen de l'obtenir ; et les visites qui avaient suivi, et les paroles qu'elle avait entendues, une heure avant, tout venait confirmer les soupçons de Francisco. Voyez comme il en faut peu pour tuer l'innocence !

Aussi femme que les autres, Augusta voulait bien douter des intentions de Guilherme ; mais elle ne voulait pas que d'autres les découvrirent. Elle voulait avoir à lutter contre la tentation ; mais elle ne voulait pas que son cousin la devinât. C'est donc ainsi que la conscience transige avec elle-même, et c'est souvent l'opinion des étrangers que réveille l'inquiétude et les remords.

Une heure de pleurs et de réflexions devait précéder n'importe quelle décision. Augusta ferma sa porte, et franchit celle de la mère Ana do Moiro.

– Qu'est-ce qui t'amène, Augustinha ? Tu m'arrives avec des larmes plein les yeux ? C'est ton maudit cousin qui te harcèle ? Envoie-le au diable, Dieu me pardonne, si c'est un péché.

– C'est autre chose, mère Ana... Ne m'avez-vous pas dit souvent que ma mère...

– Que Dieu la garde...

– Que vous vouliez lui acheter la maison ?

– Oui, et cela ne m'arrange pas de la récupérer, après ce qu'on dit les spécialistes. Et tu veux la vendre ?

– Je vais vous parler franchement, mère Ana ; j'ai besoin de trois pièces ; si je vous les rends dans les six mois, avec les intérêts, je garde la maison, sinon, vous me donnerez ce qui manque, étant entendu que je reste chez moi, tant que je vivrai, en vous payant un loyer.

– Tout est possible ; mais pourquoi diable as-tu besoin de vendre ta maison ?

– J'ai besoin d'argent...

– J'ai mis dans le mille ! Si tu veux mon avis, tu as eu des histoires avec ce monsieur qui t'a donné les deux pièces, et tu veux les lui rendre... Vas-y, parle, ma fille... Tu sais bien que ce qu'on me dit, c'est comme une pierre qu'on jette dans un puits.

Augusta ne put retenir ses larmes ; et comme si elles ne suffisaient pas elle avoua tout à sa roublarde voisine pour qui les intentions du généreux protecteur de la jeune fille étaient mauvaises, avant qu'elles le soient.

– Ce ne sont que de petites fâcheries, ne t'inquiète pas ! fit la fille du Maure, jouant de l'entendue.

– Vous vous trompez... dit la couturière en sanglotant, blessée par les suppositions de sa voisine. Il n'y a aucun arrangement entre moi et ce monsieur...

– Non ?! répondit ironiquement la poissonnière. J'aurais juré qu'il était fou de toi ! Ça fait deux jours que je le vois entrer chez toi toujours à la même heure, ta réputation est faite, ma fille...

– Seigneur Jésus ! Ma réputation est faite ? On parle de moi ?!

– Bien sûr que oui... Tu pensais donc que les voisines n'ont pas d'yeux ?!... On ne passe pas son temps à garder les chèvres...

– Je veux bien devenir aveugle, mère Ana, si j'ai fait quoi que ce soit pour la perdre !

– Bien sûr, bien sûr, mais qu'est-ce que tu veux ? Va-t-en mettre la main sur le bouche de tout le monde ! Moi, si j'étais toi, j'en aurais rien à faire que l'on parle ou non. Tu es libre ? Tu n'as ni père, ni mère ; chacun s'arrange comme il veut. Est-ce qu'il a de l'amitié pour toi ?

– Comment voulez-vous que je sache s'il est mon ami ou pas ! Peu m'importe qu'il le soit, ou non... Allez-vous me prêter cet argent ? Finissons-en...

– Je t'ai déjà dit que je le ferai, tu peux compter là-dessus, mais je veux que tu me dises ce qui s'est passé. Tu peux faire ce que tu voudras, tout finit par se savoir...

– Je vais tout vous raconter, mère Ana. L'homme dont on parle s'appelle Guilherme, il n'est pas de Porto, il se trouve dans une auberge de Batalha, et c'est un fidalgo.

– Bravo ! Mais tu voudrais qu'il soit encore mieux ?!

– Laissez-moi parler... Il a dit qu'il m'aimait fort, qu'il éprouvait pour moi l'amour d'un père, et qu'il voulait me rendre heureuse.

– Voyez-moi cette petite folle ! Et tu ne...

– Je ne lui ai rien dit dans un sens ou dans l'autre... Il m'a dit des choses qui m'ont fait pleurer, et je ne sais pas pourquoi... En même temps, ça me faisait plaisir de l'entendre parler de cette façon. Il me faisait peur, et je ne

voulais voir personne à côté de moi ; c'était, je ne peux pas vous dire ce que c'était. Rien que de penser à lui, ça me faisait oublier ma mère. J'ai l'impression que je devinais quand il venait ; mon cœur tremblait, et une chaleur me montait au visage, et ce n'était pas la fièvre. Quand il a dit aujourd'hui qu'il éprouvait de l'amour pour moi, j'ai senti une joie, là, au fond de moi-même, qui me rendait folle. Et puis mon cousin est entré, et il est resté, lui, un moment sans dire un mot, et il est sorti, l'air contrarié. Francisco a commencé à me dire que ce qu'il voulait, c'était me séduire, et m'abandonner. Je n'ai pas pu m'arrêter de pleurer, mère Ana !

– Laisse-le dire... Francisco, ce qu'il veut, on le sait... Il arrive, Augusta, que ces hommes riches épousent des filles pauvres, et ils ont beaucoup d'affection pour elles. Rien que parmi mes connaissances, il y en a trois, mariées à Porto avec de grosses légumes ; l'une, qui servait comme bonne chez les dames Lacerdas, est baronne ; une autre, qui avait un petit bureau de tabac, rue do Príncipe, est mariée à une huile qui s'occupe de trucs et de machins au gouvernement, elle m'a acheté beaucoup de poisson à crédit, quand son ami était à l'étranger, il avait émigré, elle roule carrosse, et fait comme si elle ne me connaissait pas... ça arrive dans le monde... Mais dis-moi ce que tu veux faire maintenant.

– Je veux lui donner trois pièces, et je ne veux pas qu'il revienne chez moi.

– Tu l'aimes donc ?

– Je l'aimerais, s'il avait de bonnes intentions ; mais, comme dit mon cousin, ces messieurs ne se marient pas avec des filles comme moi.

– À ta guise, Augusta... Je ne vais plus te dire un mot là-dessus. L'argent, je vais te le donner dès maintenant, si tu le veux.

– Oui, s'il vous plaît... Dites donc, mère Ana, est ce que ce sera mieux de le lui envoyer ?

– Comme tu voudras ; si tu veux, je vais le lui apporter, moi.

– Je veux bien...mais ce serait mieux qu'il le reçoive de ma main... Qu'il ne prenne pas cela comme un affront...

– C'est bon...

– Et lui, après ça, il ne reviendra plus chez moi.

– Si tu le mets à la porte, comment pourra-t-il revenir ?! Seulement s'il n'a aucun amour-propre.

– Mais je ne voudrais pas l'offenser...

– Ô ma fille, je ne comprends rien, que Dieu me vienne en aide ! Tu veux qu'il vienne ou qu'il ne vienne pas ?

– Je voudrais qu'il ne vienne pas ; mais cela ne me ferait rien s'il avait de l'amitié pour moi.

– Comment veux-tu qu'il en ait sans te voir ? Loin des yeux, loin du cœur.

– Je voudrais qu'il...

– Dis-moi ce que tu voudrais, ne meurs pas en avalant ta langue... Il faut parler pour s'entendre...

– Je voudrais qu'il vienne chez moi de temps en temps ; mais je voudrais ne rien lui devoir...

– Eh bien, rends-lui ses trois pièces ; mais attention, il peut ne pas les accepter.

– Non, je vais les lui envoyer.

– Là, c'est différent, mais après ça, ne l'attends plus...

– Cela revient au même... Donnez-moi cet argent...

– Attention, ma fille ; ne tourne pas le dos à la fortune... Elle peut venir une fois, et ne plus revenir...

– Quelle fortune ?!

- S'il veut te rendre heureuse, va de l'avant...
- Ne me donnez pas de ces conseils, mère Ana... J'ai peur que ma mère ne vienne de l'autre monde me faire des reproches...
- Fais ce que tu voudras, Augusta.

.....

La couturière sortait de chez sa voisine avec ses trois pièces, quand pour le troisième fois Guilherme frappait à sa porte. S'il ne l'avait pas vue, Augusta se serait cachée, tels étaient son trouble et la crainte dont elle avait été tout à coup saisie. Il était trop tard pour s'enfuir. Elle avançait sans voir où elle marchait. La mère Ana, de sa fenêtre, fit familièrement à Amaral un signe, auquel il répondit. Par cette mimique, elle disait : "Comptez sur moi, en cas de besoin."

La mère Ana avait négocié l'honneur d'Augusta comme son père avait négocié la vie du chancelier.

Levant à peine les yeux sur Guilherme qui s'était courtoisement écarté sur le pas de la porte, Augusta entra chez elle, en oubliant, ou en ignorant les égards qu'elle devait à cet hôte.

- Vous permettez, Augusta ? dit-il avec une timidité incongrue.
- Si vous voulez bien entrer...
- Je viens vous rendre la paix que je vous ai volée, mon enfant. J'ai voulu vous rendre heureuse, et je ne l'ai pas pu. Je suis entré dans cette maison dans l'intention de faire une bonne action, et je me retire en vous inspirant, au lieu de l'amitié, de la haine ; au lieu d'être regretté, je serai oublié. Il eût mieux valu que je n'entendisse pas vos cris, Augusta, quand je me suis engagé dans cette rue, guidé par le hasard. Ç'a été pour nous deux un malheur que je vous visse. Pour moi, parce que je vous aime passionnément ; pour vous, Augusta, qui vouliez peut-être m'aimer et ne le pouvez pas. Quelqu'un a pris possession de votre cœur avant moi. Je n'éprouve aucune haine contre celui qui vous mérite, qui qu'il soit. Si c'est votre cousin, soyez heureuse avec lui...
- Mon cousin ! s'écria-t-elle, en frémissant d'émotion. Vous vous trompez sur moi, Monsieur...
- Eh bien, si ce n'est votre cousin, qu'importe qui c'est...
- Il n'y a personne.
- Personne ? Pourquoi mentir, Augusta ? Vous n'avez pas besoin d'essayer de me tromper... C'est un autre amour qui ne vous permet pas de voir toute l'estime que j'ai pour vous, le bonheur que je vous prépare, et le mépris que j'éprouve pour toutes les choses de ce monde depuis que je vous connais, Augusta ; dites que vous ne pouvez m'aimer parce que vous en aimez un autre.

La couturière laissa voir, dans toute sa splendeur, l'éclat de ses yeux intelligents, qu'elle fixait sur le visage insinuant de Guilherme.

- Vous allez me dire la vérité... continua-t-il, vous allez me dire que vous ne pouvez pas être à moi, parce que vous appartenez à quelqu'un d'autre.
- Je n'appartiens à personne, je vous l'ai déjà dit...
- Mais votre cousin, il y a peu, s'est montré fâché de me rencontrer ici...
- Mon cousin n'est rien pour moi... Vous savez qu'il veut m'épouser, et moi je ne vais pas me marier avec lui...
- Ni avec un autre ?
- Avec un autre ? Je n'en sais rien... Cela dépend de ce que mon cœur me dira...

– Et sur moi, votre cœur ne vous dit rien...

– Sur vous ?... Si j'étais riche, ou vous pauvre comme moi...

– Vous voudriez être ma ?...

– Votre femme... bien sûr que je le voudrais...

– Alors, si je ne vous déplais pas autant que je croyais...

– Ça n'a jamais été le cas...

– Et vous m'aimez ?... Vous ne me répondez pas ? Avez-vous ressenti pour un autre, ce que vous ressentez pour moi ?

– Jamais !

– Jamais ? Vous me le jurez ?

– Par cette lumière qui m'éclaire.

– Pourquoi ne me dites-vous donc pas que vous êtes à moi ? Pourquoi ne me suivez-vous pas ? Pourquoi ne quittez-vous pas cette maison pour une maison où vous disposeriez de tout ce qui procure le bonheur en ce monde ?

– Partir d'ici ? !...

– Pourquoi hésitez-vous à quitter une maison qui n'est pas digne de vous ?...

– Les choses ne se font pas aussi vite... Avant cela...

– *Avant cela*, quoi ? Dites-le moi...

– Vous pouvez fort bien me comprendre... Je veux vivre d'une façon honorable... Et, quand je partirai d'ici, ce sera pour entrer dans une église...

– Tout de suite ?

– Quelles sont donc vos intentions ?

– Celle de vous adorer... et plus tard...

– L'on me le disait bien... Ce que vous voulez, c'est faire mon malheur... Eh bien, non. Tant que je pourrai travailler, je vivrai honorablement comme ma mère a vécu ; quand les forces me manqueront, je demanderai l'aumône.

– Cela veut dire que vous ne m'aimez pas...

– Que voulez-vous que je vous dise ? Si aimer, c'est travailler à perdre une jeune fille, c'est un méchant amour, que le vôtre...

– Et c'est moi qui travaillerais à vous perdre ? Ne vous fiez pas, Augusta, aux mensonges de votre cousin. Remettez-vous en à moi, et accordez à ma volonté la noble récompense de faire de vous mon épouse, quand un certain temps se sera écoulé... Avant d'être ma femme, permettez-moi de bien connaître votre caractère ; et s'il correspond à l'idée que je me fais de vous, je vous ferai la maîtresse de tout ce qui est à moi, sous les yeux du monde, parce qu'à mes yeux, vous l'êtes déjà...

– Et si mon caractère ne vous convient pas ?

– Il me conviendra.

– Mais supposez que non. Combien de personnes semblent être ce qu'elles ne sont pas !...

– Si ce malheur arrivait, Augusta, vous n'auriez jamais besoin de travailler.

– Pourquoi ?

– Je vous donnerais une dot avec laquelle vous pourriez vivre indépendante...

– C'est maintenant que je comprends tout, répondit-elle, comme si elle se réveillait au bord d'un abîme. J'ai vu ce que vous voulez... Je ne suis pas à vendre... J'ai vingt ans, mais je sais, pour l'avoir entendu dire, comment va le monde. Ma pauvreté me convient, je n'envie personne, et c'est pour cela que j'accepte vos services, parce que je n'en ai pas besoin.

– Ne soyez pas ingrate, Augusta... Je ne vous ai jamais rendu de services, vous devez juste être reconnaissante au désir que j'éprouve de vous être utile...

– Vous m'avez rendu des services dont je vous suis très reconnaissante. Vous m'avez remis trois pièces d'or, mais les voilà, vous me pardonnerez si je vous les rends en argent...

Amaral recula devant cette main qui lui tendait cet argent.

– Vous me blessez cruellement, Augusta ! Je ne mérite pas ça de votre part!

– Ce n'est pas pour vous blesser ! J'étais dans le besoin, je n'y suis plus. Acceptez s'il vous plaît

– Je n'accepte pas.

– Pour l'amour de Dieu, prenez cet argent...

– Ne me traitez pas ainsi Augusta, si vos scrupules et votre honneur vous empêchent d'accepter cet argent, donnez-le de ma part aux pauvres ; mais, songez à qui vous parlez, dites-moi plutôt que vous me renvoyez, je ne reviendrai pas ; ce que je ne puis souffrir, c'est qu'on me mette à la porte comme un vil créancier...

– Je ne vous demande pas de sortir, Monsieur, dit-elle en l'interrompant, fondant en larmes.

– Quelle est donc cette façon de traiter une personne, qui, si elle n'a fait pour vous rien de bon, ne vous a fait non plus aucun mal ? J'ai dit que je vous aimais ; c'est ça qui vous a blessée ?

– Non, Monsieur...

– Je vous ai dit que je voulais vous rendre heureuse avec mon amour, avec ma richesse, qu'elle soit petite ou grande... C'est cela qui vous a blessée?... Répondez-moi, Augusta...

– Vous voulez faire de moi votre "amie", et pas votre épouse.

– Mon *amie* ! Comme je serais heureux si je pouvais faire de vous mon amie...

– Vous voulez m'aimer d'une façon qui m'empêcherait de me montrer à visage découvert... Tout le monde va dire... "Cette fille est l'*amie* du sieur..."

– Qu'ont-ils à dire ? Que vous importe ce qu'ils vont dire, Augusta, si vous ne vivez que pour moi ?! Si je devais être maltraité par mon père, par ma famille, par mes amis, par tout le monde, votre amour me suffirait, Augusta, parce que je n'aurai que mépris pour tout ce qui ne vous respecterait pas... Vous êtes persuadée qu'il n'y a que le mariage qui fasse le bonheur et garantisse l'honneur d'une femme ? Vous vous trompez complètement, et vous avez raison, parce que vous ne savez pas le monde. La femme mariée n'est pas heureuse quand elle ne se résigne pas aux inclinations de son mari, et vit un continuel enfer derrière ses portes. La femme mariée n'a pas d'honneur lorsque, poussée à bout par un mauvais mari, elle oublie ses devoirs, ou juge qu'elle n'en a aucun envers un mari qui ne respecte pas les siens. Vous me comprenez, Augusta ? Vous n'avez jamais entendu dire ce que je vous dis ?

– De qui aurais-je pu entendre de tels discours ? Je ne connais que mon cousin, et plaise à Dieu... que je ne connaisse personne d'autre...

– Il est bon que ce soit à moi de vous ouvrir les yeux, pour que vous voyiez les choses comme elles sont ; si ce n'était pas moi, il se pourrait qu'un autre vous en fasse faire l'expérience, ainsi que le remords. Pas moi. Je vous dis cela, parce que je suis sûr que vous ne m'appartiendrez pas. Je voudrais pouvoir vous prévenir contre les tentations de quelque séducteur qui

viendrait, après moi, troubler votre douce tranquillité. Je vais donc m'en aller, Augusta, et vous serez heureuse...

– Heureuse !... je ne pourrai plus jamais l'être... C'est pour cela que je dis qu'il aurait mieux valu que je n'aie jamais connu que mon cousin... Il ne me faisait, lui, ni du bien ni du mal.

– Quel mal vous ai-je fait, moi ?

– Je ne sais pas, Monsieur Guilherme

– Vous voulez dire que je vous ai blessée, c'est ça ?

– Vous m'avez rendue malheureuse... Je ne pourrai plus trouver le repos... pas si je vous revois...

– Tu es un ange, Augusta ! s'exclama Guilherme en lui baisant la main et en réprimant le flot de paroles qui jaillissait sous l'effet d'une joie qu'elle n'aurait pas comprise.

Peut-être comprenait-elle ! Amaral avait l'impression que non. L'on voit bien comment, durant ce long dialogue, il s'efforçait de se mettre à la courte portée d'une couturière. Le provincial ne savait pas qu'il y a des trésors d'intelligence chez la femme, une sorte de divination, une soudaine lumière qui illumine son entendement, quand résonnent à son oreille inculte les paroles d'un amant, et leur magique harmonie.

Entre parenthèses, j'ai dit un jour à une fille de la campagne (ou à une paysanne) des choses monstrueusement tendres dans le style des drames. Je crois même que j'ai mêlé, dans ma poignante allocution, un fragment des *Deux Rénégats*, une tragédie à la mode, La jeune fille me fixait de ses yeux effarouchés par le pénétration de sa propre intelligence. Et elle me comprit, je crois. Pour vous aider à comprendre ce phénomène, j'évoquerai la belette qui fut, un autre jour, clouée sur place en entendant un arpège que je jouais au violon.

Hei mihi ! qualis erat !

X

CÉDANT SA MAIN au baiser chaste et fervent, Augusta sentit son sang s'échauffer au feu de ces lèvres. Elle n'avait pas le cœur de retirer sa main, ni Guilherme la volonté de la lâcher. Si elle avait fait là une grande concession, elle ne manifestait aucun repentir ; si c'était peu au regard du bonheur qu'elle ressentirait, elle n'en demandait pas plus. C'était le transport mutuel de deux âmes, qui auraient dû gagner le ciel unies de la sorte, si à cet instant la mort leur avait ôté leur matérielle dépouille. Mais la mort n'aurait pas eu cette audace, en les voyant à ce point enivrés des éphémères délices de la vie. Ce qu'elle ferait, c'est passer son chemin, souriant de la brièveté des jouissances humaines, et de la soif insatiable de l'âme, tant qu'elle ne dénoue pas les nœuds, qui la tiennent attachée à la source des eaux impures d'ici bas.

Et les lèvres avides de Guilherme continuaient à savourer je ne sais quelles douceurs dans la main extraordinairement délicate de la couturière. Le désir anxieux de nouvelles délices s'exacerbait. Comme l'abeille qui saute d'une fleur à l'autre, l'amant assoiffé chercha à assouvir sa faim d'idéal dans les lys de son cou d'une blancheur extrême. À ce geste inattendu, Augusta répondit par une expression trahissant son amertume ; mais elle ne s'enfuit pas. Ceinturée par un bras convulsif, elle trembla comme le bras qui l'enlaçait, mais pour une raison différente. En sentant sur son cou le frôlement rugueux d'une moustache, et la chaleur corrosive de ses lèvres,

elle fit un violent effort, se dégagea de ses bras, et s'enfuit alors, rouge comme une grenade, tendrement froissée, comme Haidée dans l'un des chants de Byron, que je ne cite pas textuellement, car ce n'est pas une des choses les plus morales que je connaisse.

– Augusta ! dit Amaral, sans la poursuivre, ne me tourne pas le dos ! Regarde-moi... Ne trouves-tu pas vraiment agréable le *tu* dans la bouche d'un homme qui t'aime ? Adresse-toi à moi de la même façon. Dis-moi à présent : "Tu es mon Guilherme... et je suis ton Augusta". Tu ne veux pas me le dire ? Méchante ! Je ne veux pas, moi non plus, vous dire tu...

– Adressez-vous à moi comme vous voudrez ; mais moi... je ne dois pas...

– Tu le dois, Augusta. Je ne suis pas que ton frère, et ton ami ; je suis plus que ton mari, je suis à toi, de toute mon âme et de tout mon cœur, à toi pour toute la vie, bien que tu ne sois pas à moi... car tu ne l'es pas ?

– Je suis... une malheureuse, si vous voulez que j'en sois une...

– Moi ! Je pourrai te rendre malheureuse ? Tu te repentiras un jour de ce que tu me dis... Quand tu n'auras rien à espérer dans cette vie, tu regarderas avec tristesse ce que tu as été avant de me connaître. Augusta ! Dorénavant il n'y aura aucune femme qui n'envie ton sort. Il y en a beaucoup qui en te voyant, belle comme tu es, se mordront les lèvres de rage. Tes vêtements seront les plus riches, ta maison la plus élégante, tes désirs les plus vite devinés. Je t'adorerai comme une femme à qui je dois le bonheur que toutes les autres m'ont volé. Tu seras mon ange gardien. Je ne te quitterai pas d'un pas. Tu es née femme, je ferai de toi une dame. Avant un an, tu ouvriras un livre à mes côtés, et tu liras les infortunes des malheureux amants, alors que rien, dans notre sort, ne fera penser au leur. Au bout d'un an, tu ne te reconnaîtras pas. Formée par mon amour, tu seras tout ce que peut être une femme de haute naissance. Tu entreras dans un salon, et celles qui ne t'auront pas connue rue des Arménios, demanderont d'où est venue une femme si belle et si spirituelle. Ce sera alors que tes yeux, pleins de larmes de reconnaissance, trouveront dans les miens l'orgueil de te posséder...

Dans son exaltation, Guilherme oublia qu'il parlait avec une couturière, et il s'en fallut de peu qu'il ne se perdît dans la nébuleuse phraséologie avec laquelle il avait conquis Cecília, enivré Margarida, étourdi bien des têtes folles.

Détail surprenant, la couturière l'entendit sans avoir besoin de dictionnaire ! Elle aurait pu répéter plus ou moins les expressions somptueuses qui l'enchantaient ! Elle aurait marché, comme les pierres sur les traces d'Amphion, au son de sa lyre, sur les siennes au son de son harmonieuse parole, même si c'étaient des fleurs au milieu desquelles se cache une vipère.

Mais ce n'était pas le cas.

Guilherme do Amaral n'avait jamais été aussi sincère. Son cœur, sa foi, ses espoirs et son orgueil, étaient tout entiers dans cette perspective de bonheur, peut-être mensongère comme toutes les perspectives généreusement farcies de promesses.

S'il se trompe, ce n'est pas sa faute : accusez-en la nature inconstante. Si elle ment, comment sa victime pourrait en être responsable ! Il ne suffit pas à l'homme d'être trahi par elle ! Qui perd, sinon le pauvre rêveur qui se berce de bonheurs impossibles ! On le tient pour mauvais, parce que ce malheureux ne trouve pas les jouissances durables que l'imagination lui présente ? On le condamne parce qu'il est dévoré de passions incessantes et vieillit dans sa jeunesse ? Injurie-t-on le voyageur altéré dans un désert, parce qu'il ne trouve pas une goutte d'eau ?

XI

LE JOURNALISTE ÉTAIT PROPHÈTE. Les anciens visionnaires, c'est la sainteté qui les a faits ; la corruption fait les prophètes contemporains. Chez l'homme usé, les illusions s'évanouissent, l'expérience reste. Or l'expérience est le sixième sens, l'intuition lumineuse de l'avenir, la prescience des infaillibles inductions d'un principe immoral. C'est l'unique supériorité des corrompus sur les purs.

Vous souvenez-vous, cher lecteur, des confidences intimes de Guilherme à son commensal à l'*Águia d'Oiro* ?

Le poète devançait les projets du provincial, dessinant les contours de l'architecture romanesque de la maison où l'ensorcelante couturière compterait, avec les palpitations de son cœur les minutes de l'existence enchantée de son éphémère amant.

Pour vérifier l'importance de la prophétie du journaliste, partons sur les traces d'Augusta. Pas rue des Arménios. La mère Ana do Moiro, dans une conversation avec l'artisan Francisco, dit qu'Augusta avait fermé sa porte, emporté la clé, précisément le lendemain du jour où elle lui avait demandé de lui rendre les trois pièces. L'artisan pleurait comme un enfant, auprès de la fille du batelier, qui n'était pas à même, et n'avait pas envie, de le consoler. Pour tous les deux, il allait de soi qu'Augusta s'en était remise à la discrétion de Guilherme, personne ne savait cependant où elle était. Sous le coup de la jalousie et de la colère, il était allé à l'*Águia d'Oiro* se renseigner sur ce client ; mais les domestiques lui dirent le plus laconiquement qu'ils purent, que monsieur Amaral avait quitté l'auberge.

Je me dois de vous raconter ce que l'artisan ne savait pas, non plus qu'Ana do Moiro et les serviteurs de l'auberge.

Vous savez où se trouve le Candal ?

C'est la colline pittoresque qui se dresse derrière les ruines d'un château, d'où Gaia, la belle mauresque, regardait la flotte de son ravisseur chéri, un Goth, d'après la mythologie de cette merveilleuse région de l'Occident. Comme des linges pendant à un fil, au loin de riantes maisons jettent leurs taches blanches, elles regardent Porto fièrement, avec la prestance de campagnardes fraîches, des fleurs dans les cheveux, sans envier les péristyles de porphyre, les mosaïques de ses murs altiers et de ses opulentes grilles de bronze. De chaque ravin de la montagne hautaine jaillissent les flots d'une eau argentée, qui se déversent sur l'immense tapis d'émeraude qui vient du pied des édifices, si limpide, pour se salir dans les ruelles immondes de Vila Nova, une taverne qui donne du vin à tout le monde, immonde comme aucune autre taverne au monde.

Fuyons d'ici vers les hauteurs. Là oui. De chaque touffe de chèvrefeuille, vous croiriez voir, couverte de rosée, surgir une dryade, adossée à l'urne des eaux, qui murmurent entre les buissons. La poète s'élève de là dans les extases de l'idylle à tous les cieux d'une imagination rajeunie. Les cantiques de Sintra, chantés là, semblent siens. Les fameuses amours de deux poètes qui ont pleuré ailleurs, Bernardin et Camões, se conçoivent ici, s'expliquent, entrent dans l'esprit comme un morceau de douleur suave, et de la saudade lucide des amours d'un autre temps. Vous ne savez pas ce qu'est le Candal, si vous ne le voyez pas ainsi.

Guilherme était un jour passé par là, quand le soleil plongeait dans la mer, déposant sur l'océan un large tapis d'argent, plein de scintillantes écailles.

C'était le moment de s'abandonner à la saudade, et à de fiévreuses méditations, l'heure de la poésie qui descend du ciel dans le cœur de chaque homme.

Sans témoins, Amaral, avec ses instincts pas encore faussés par les illusions de la célébrité, qui se cherchait, était un poète, un rêveur, ôtait de son visage son masque dévorant, humait l'air pur de la nature, avait l'impression qu'il se remettait d'un ennui qui le rendait douloureusement infirme, et aspirait à un autre monde, meilleur que le sien.

C'est au Candal qu'Amaral sentit le plus lucidement le caractère intermittent de la poésie. Il s'était arrêté, et avait contemplé le coucher de soleil, qu'il n'avait pas salué durant deux ans, depuis qu'il avait oublié cette heure, si mystérieuse dans son village. La première émotion que lui procura sa sensibilité engourdie, ce fut la nostalgie de sa mère, une image sainte qui venait lui demander une larme tardive. Puis, l'un après l'autre, ce furent les images disparues de sa vie infantine ; le pré qu'il chérissait le plus ; l'arbre à l'ombre la plus douce, le ruisseau au murmure le plus doux, la fleur vivace, la montagne et ses vieux contes effroyables, le vieux mâtin qui lui léchait les mains, l'escabeau de pierre à l'entrée de la vieille chapelle où il avait lu *René*, son livre préféré quand il avait quinze ans. Puis, il descend à la vie de l'homme précoce. Il y trouve des scènes uniformes : de l'amour sans passion ; l'imposture d'un insensé qui avait voulu se détacher de la foule, en se donnant l'importance du héros d'un médiocre roman. Il eut honte de lui ; il se vit misérable, ignoble et plus trivial que tous les fats de sa connaissance.

Il s'arracha de ce borbier accroché aux ailes du chérubin de l'espérance. Il s'éleva jusqu'à Dieu, laissant en bas l'athéisme qu'il avait professé sans les convictions de l'athée ; qu'il avait professé, parce que la vertu ne s'accordait pas à son masque mensonger. De là, il observa la terre à l'œil nu, et vit que le bonheur n'était pas une chimère de malheureux. Il s'imagina la femme aimée, s'inclinant aux bras de son amant, de l'ami sincère, de l'homme estimé des hommes, d'elle et de Dieu. Mais la femme aimée, où se trouvait-elle ? Dans quelle région, dans quel coin du monde le poète serait-il conduit par l'écho de son invocation ?

Les femmes de son monde lui passaient devant les yeux, et il détourna son visage, écoeuré, pour ne pas les voir. Elles étaient frivoles, artificielles comme lui, ingénieuses dans l'imposture, accueillant le pompeux mensonge avec plus d'amour que la vérité nue. Le découragement lui brouilla l'esprit, la lumière de ce moment-là pâlit, comme le rayon de lune qui se dressait au-dessus des faîtes de la cité voisine. Amaral descendit du mont de Gaia, triste et abattu, comme l'ami qui revient du cimetière où il a accompagné le confident de ses larmes.

Il s'arrêta encore, tournant son visage vers l'endroit où tant d'amères réminiscences, tant d'espérances douces s'étaient entrelacées en se détruisant.

– C'a été là, dit-il, jamais je n'oublierai cet endroit ni cette heure... Si je suis un jour moins malheureux, je viendrai là pour me souvenir de cette heure aujourd'hui.

Cela s'était passé le vingt-huit juin, justement la veille de la fête de Miragaia.

Impressionné par la coïncidence entre ces méditations et la rencontre d'Augusta, superstitieux comme ceux qui voient au-delà de ce qui est palpable, Amaral attribua à une providentielle influence le simple hasard qui l'avait mis en présence de cette couturière qui pleurait en étreignant le

cadavre de sa mère. Sans le précédent du Candal, Guilherme n'aurait pas été aussi sensible à la royale beauté, et à l'idéalisme romanesque d'Augusta.

En l'aimant, en la tentant, il jugea qu'il serait facile de la convaincre. Il imagina, comme nous l'avons vu, ce qu'il y a de meilleur dans la vie, l'amour vrai, l'amour sans embuscades, la perfection de l'amour. Il ne savait pas qu'au-delà de la perfection il y a la satiété : il n'avait pas lu cette éternelle vérité proférée par une femme : "L'amour ne se nourrit que de souffrances ; il cesse avec le bonheur ; parce que l'amour heureux, c'est la perfection des plus beaux rêves, et que tout ce qui est parfait ou perfectionné, touche à sa fin."

Après ces éclaircissements, vous vous représentez, cher lecteur, l'existence d'Augusta au Candal, si vous me dispensez de vous dire qu'elle y fut amenée dans un coupé, deux jours après qu'Ana de la rue des Arménios l'eut vue partir pour ne plus revenir.

La maison où elle vit est celle qui blanchit le plus près de Guilherme, dans ses après-midi de rêveuses mélancolies. C'est une jolie maison. Je ne me pique pas de connaissances en maçonnerie ; j'abandonne la marotte des descriptions architectoniques à ceux qui se contentent d'inspirer de l'admiration à quelque chef de chantier.

Je sais qu'elle attire les regards, cette maison, avec ses quatre fenêtres aux bleus et aux rouges transparents, ses corniches peintes en bleu ciel, ses portes bleues, elles aussi, la cour aux dimensions modestes, mais débordant d'acacias, de mimosas et de mûriers qui l'ombragent, s'étalent au-dessus des murs de la propriété, qui entourent le petit édifice. Dans le jardin, il y a une forêt miniature, la fraîcheur des tonnelles, l'allée d'antiques lauriers, les camélias et leurs dernières fleurs, les renoncules, les roses pompons, et d'autres de toutes les couleurs, les myrtes, les tulipes : diverses nuances du blanc, qui signifie la candeur ; du rouge, qui évoque la passion ; de bleu, qui signifie la fidélité ; du jaune, qui signifie la gloire ; du vert, qui signifie l'espoir.

Et toutes les fleurs parlaient ainsi au cœur de Guilherme quand, s'employant à la réalisation de ses espoirs, il donnait ordre sur ordre pour que les meubles de la maison respirassent l'élégance et la richesse. L'argent fait des miracles à notre époque, comme la baguette de Moïse en des temps meilleurs. La maison fut par magie jonchée de tapis, garnie de rideaux, meublée, parfumée... C'était un va-et-vient d'hommes, de garçons et de femmes que l'impatience de Guilherme jugeait aussi énergiques que des huîtres !

En deux jours, le provincial avait créé cet Éden, montrant en l'occurrence plus de goût qu'on ne pouvait s'y attendre. Ève y pénétra, et avec elle son inséparable Adam, sans que ses côtes eussent à en souffrir, et sans craindre d'être "mystifié" par quelque serpent des forêts voisines, descendant de celui que Milton fit mieux parler qu'un député de chez nous.

Augusta ne semble plus la même. Ces changements l'ont transfigurée. Que son visage ait perdu de ses couleurs, c'est indiscutable, mais c'est justement cela qui la rend plus intéressante. Ça lui va bien, les yeux battus, et la morbidité du regard. La robe de lustrine noire dont les plis tombent sur le vernis de ses chaussures ne semble pas envelopper un tel corps pour la première fois. L'allure, l'élégance, la grâce, la souplesse, tout cela, ou c'est l'art qui le lui a appris, ou c'est venu de la nature qui attendait une occasion de le mettre en relief. Comme elle enfile un gant de la couleur du lait, moins blanc que l'avant-bras, comprimé dans des bracelets, qui y laissent de gracieuses traces ! Une Andalouse n'ôterait avec plus de panache sa

mantille de ses épaules ! Elle tombe, fatiguée, sur une chaise rembourrée, avec la grâce impériale d'une duchesse, exténuée d'avoir galopé sur la piste d'un lièvre ! Comment peut-on arriver à un tel résultat avec une couturière en quarante-huit heures !

C'est la toute-puissance de l'instinct, nous ne connaissons pas d'autre réponse.

Vous trouvez cette raison futile ? Vous avez des yeux et vous ne voyez pas. Allez dans les salons. Si vous ne connaissez pas les modèles de l'élégance, renseignez-vous. Vous y trouveriez de phénomènes plus curieux que celui d'Augusta. La main qui, il y a quelques années, agitait un tablier devant un fourneau, voilà qu'elle agite un éventail, l'ouvre et le ferme, l'utilise pour un regard en coin, et un sourire malicieux... enfin, "ce sont des choses de ce monde", comme disait Ana do Moiro.

Nous devons l'écouter à présent. Il serait encore plus surprenant que ses expressions se modifiassent en raison directe de l'affinement des formes ! Il ne nous restait plus qu'à voir ce prodige philologique.

– Aimes-tu ta maison, Augusta ? demanda Guilherme.

Elle le corrigea tendrement :

– La mienne ou la nôtre ?

– La nôtre...

– Je l'adore... Je ne vois pas la raison d'un tel luxe. !

– C'est pour toi.

– Pour moi ? Je vis de peu...Ce que je veux, c'est ton amour, et rien de plus.

– Mon amour, c'est tout ce que tu vois là... T'ai-je menti ?

– Non... Pardonne-moi.

– Tu me demandes déjà pardon ? !

– Je ne cesserai jamais de le faire, Guilherme...

– Mais tu es triste !...

– Ne pleure-t-on pas de joie ?

– Comme tu es belle ! Regarde-toi à ce miroir...

– C'est ça !.. Ne te moque pas de moi... Je ne suis belle qu'à tes yeux... Le vilain trouve belle celle qu'il aime...

– Cet adage n'est pas de bon ton ; ne le répète pas.

– Qu'est-ce qu'un adage ?

– C'est une expression populaire... Tu n'es plus du peuple.

– Corrige-moi donc toutes les sottises que je dirai, tu veux bien ?

– Dès demain, tu auras un professeur de littérature ; l'après-midi, il en viendra un autre de piano ; je veux que tu consacres beaucoup de temps aux études, tu veux bien ?

– Tout le temps que tu voudras.

– Si tu sais écrire au bout de six mois, je te donne dix mille baisers...

– Entendu ... dix mille baisers, et un d'avance...

– Deux, trois, quatre... et je te dois, au cas où tu exécuterais ton contrat, neuf mille neuf cent quatre-vingt-seize baisers... Ensuite, tu apprendras à parler français ; puis italien ; et si tu as une bonne voix, tu seras une parfaite chanteuse.

– Et je serai assez habile pour apprendre tant de choses ?

– Oui. Tu ne sais pas ce que tu es. Il y a trois jours que tu vis avec moi : tu es une autre femme. Tu étais une perle égarée. Dans six mois, tu apparaîtras dans la société, et tu riras de l'ignorance de beaucoup de femmes, qui passent pour spirituelles.

– Tu veux donc m'emmener d'ici ?!

– Non ; mais je veux qu'on te voie, parce que je suis fier d'être heureux.
 – Et moi, je ne voudrais pas que personne me voie.
 – Je ne voudrais pas que *quelqu'un* me voie... *quelqu'un pas personne...*
 – Je ne le redirai plus Guilherme. Ne laisse pas passer aucune... non, pas aucune... la moindre bourde.
 – Le mot *bourde* n'est pas joli dans la bouche d'une femme ; il vaut mieux parler d'*erreur*...
 – C'est un joli mot ! Tu me plais comme ça... tu montres vraiment de la patience pour expliquer.
 – C'est que je veux faire de toi la première de toutes. Tu le seras. Le dernier amour qu'un homme puisse abandonner, c'est l'amour associé à la fierté. Je veux être prévenu pour m'en nourrir, quand les autres me feront défaut...
 Augusta ne l'avait pas compris. Peu importe. Cette idée était un peu confuse. On l'entend mieux dans les explications supplémentaires de *Madame de Girardin* : "On aime de toutes les amours, l'amour de la nature, l'amour que ressent le cœur, l'amour qu'inspire la fierté... Il ne faut pas oublier ce dernier... Être fier d'aimer, tirer vanité de ce que l'on aime, c'est juste un luxe, mais c'est un luxe fort seyant..."

XII

AVEZ-VOUS EU DES NOUVELLES de votre ami Amaral ? demanda Dona Cecília au journaliste, à la plage des Anglais de São João da Foz. Etes-vous allé le voir ?! J'ai cru qu'il ne laissait personne voir sa romantique couturière.

– J'ai pu constater que mon ami lui accorde une confiance illimitée.
 – Est-elle jolie, comme on dit ?
 – Je ne puis vous dire qu'elle est jolie, parce que cet adjectif est employé ici avec bien des substantifs qui ne le méritent pas. Elle est plus que jolie. L'imagination ne saurait imaginer un tel accord entre les traits ! Raphaël eût barré d'un trait noir la tête de toutes ses madones, s'il avait vu Augusta.
 – Oui ?! Il n'y a plus qu'à la voir !... Est-elle spirituelle ?...
 – Ça, c'est une autre chose : le talent, c'est l'art qui le développe ; la beauté est un don naturel. Elle n'a pas encore eu le temps d'être spirituelle ; mais ce sera, après deux années d'étude, un prodige. Il y a trois mois qu'elle vit avec Guilherme et elle écrit, elle lit, avec une admirable correction. Elle ne connaît pas la musique, mais elle invente des mélodies au piano. Elle devine tout. Elle parle sans aucune prétention de ce qu'elle sait. Son allure est celle d'une dame accomplie, habituée dès son enfance à fréquenter des gens connus, à suivre de bons modèles dans l'art de captiver les esprits. L'on en oublie que cette femme cousait des bretelles il y a trois mois.
 – Votre enthousiasme me fait rire ! Les poètes ont de ces idées ! Une couturière de la sorte serait capable de faire votre bonheur, n'est-ce pas ?
 – Non, Madame.
 – Non ? !... Quelle excentricité ! Que voulez-vous de plus ? Les amours d'une couturière ont réchauffé le vide glacial de votre ami, qui était certainement plus difficile à satisfaire que vous.
 – Plus difficile, non... Je me suis contenté de bien moins... Vous n'ignorez pas que j'ai longtemps vécu en soupirant après votre amour.

– Je ne vois pas la raison d'une telle réflexion... L'on ne parle pas de moi... Ce que je veux vous faire remarquer, c'est que les instincts de monsieur Guilherme do Amaral sont biens communs !... Il est descendu bien bas, il s'est enfoncé dans la boue. Une dame éprouvera de la répugnance à lui tendre la main... Il se donnait une telle importance !... Voyez ce qu'a donné tout cet orgueil !... Inaccessible pour tant de gens de qualité, et tout prêt à se faire séduire par une couturière...

– Pas inaccessible, chère, estimable Dona Cecília. Guilherme était accessible à toute tentation ; il se laissait aller quand les yeux provocants des *honnêtes gens* l'y invitaient. Et, vue la connaissance que j'ai de mon ami, je proteste contre cette calomnie. Amaral s'est acquitté loyalement, comme un gentilhomme qu'il était, de toutes les obligations que l'on doit remplir dans la bonne société avec d'honnêtes gens. Si l'on n'a pas fait attention à vous lorsque vous vous êtes présentée sur le marché...

– Comment dites-vous ?

– Je dis qu'Amaral n'a pas fait attention à vous, parce qu'il avait des vertus du XIVe mêlées à la corruption du XIXe. Nonobstant (ne vous inquiétez pas, Madame ; nous nous entretenons dans la plus sainte intimité), nonobstant, mon ami n'a pas toujours résisté aux nombreuses tentations. Il s'est, comme Homère, endormi quelquefois ; il a eu les faiblesses congénitales d'une race humaine dégénérée, qui n'est pas la seule qui le soit, puisque toutes les autres races font, de façon plus scandaleuse, ce que la nôtre prend vertueusement la précaution de cacher. Nous devons au bon sens des dames les précautions qui nous épargnent une complète dégénérescence.

– Je ne vous comprends pas... Vous entortillez dans une prose inintelligible une poésie libertine... Voulez-vous dire que la couturière de votre ami vaut plus que les personnes délicates qui ont reçu plus ou moins cordialement monsieur Amaral ?

– C'est bien ça...

– Cette grossièreté est surprenante de votre part.

– Elle ne l'est pas, et je ne fais pas commerce d'originalité.

– Si vous le permettez, je vais prendre un bain. Ça fait trois fois que la baigneuse m'appelle...

– Montrez-vous un peu cruelle avec votre baigneuse, Dona Cecília ; mais permettez-moi, pour notre commune satisfaction, de vous expliquer succinctement ma grossièreté. La couturière vaut plus que les fort cordiales admiratrices de Guilherme parce qu'elle n'avait pas cette cordialité élastique prête à tendre la main à quiconque la sollicitait. Elle a aimé un seul homme, et cet homme voulait un amour exclusif, un cœur vierge, un visage qui exprimât, dans la feu de sa rougeur, sa première émotion. La couturière... n'a pas rêvé de types, elle ne savait pas non plus que les types dont on rêve défilent ensuite, avec leur frac et leurs bottes vernies, devant la fantastique rêveuse, qui ne cesse d'attendre le dernier. La couturière était une femme simple, avec la tête, le cœur et l'estomac à leur place. Elle pense, elle aime, et elle mange comme les honnêtes gens ; mais les honnêtes gens ne pensent, ni n'aiment comme elle. Que ceux qui veulent entendre, m'entendent.

– Elle est chaotique, votre explication ! Je n'ai pas eu le privilège de vous entendre.

– Simplifions donc : vous ne valez pas cette couturière, même avec mes poésies en plus, qui sont au nombre de cent quarante-quatre.

Cecília, rouge de colère, tourna le dos au journaliste qui, assis sur une petite chaise en pin, se mit à ébaucher sur le sable une tête avec un nez énorme. Il alla demander ensuite du feu au mari de Cecília pour allumer un cigare. Il revint s'asseoir, et se lança dans de profondes spéculations sociales, qu'il publia dès le lendemain, compromettant ainsi gravement une réputation d'honnête homme déjà fortement ébranlée.

Malgré tout, il était l'unique homme qui fût reçu chez Guilherme.

La première fois qu'il vit et qu'il entendit Augusta, il embrassa son ami, en s'exclamant avec un enthousiasme sincère : "Tu avais raison ! Je renie toutes mes théories. Il est possible d'être durablement heureux avec cette femme. Tu dois beaucoup aimer ton œuvre. L'âme qu'elle a, c'est la tienne, tu la lui as donnée. Chaque nouveau don que tu développes en elle te rend encore plus amoureux. Pygmalion aimait sa statue, tu aimes la femme qui frémit sous ta main à chaque retouche de ton génie créateur. Sois heureux ! Tu es le second Jéhovah de cette création. La nature lui a donné la perfection du corps ; toi, la perfection de l'âme. Quand tu seras las de cette femme, donne-toi la mort, parce qu'il ne te restera plus rien..."

Ces mots firent beaucoup pour la réputation du poète. À partir de ce jour, Amaral fut son ami, d'une amitié sans réserves, sans méfiance. Deux grands sentiments à la fois : l'amour d'Augusta, l'amitié du lettré ; l'ambition d'un jeune homme riche peut-elle aller plus loin à vingt-deux ans ?

Amaral n'en avait pas d'autre. Complètement absorbé par son œuvre, comme avait dit le poète, rien ne le distrayait de l'atmosphère de roses dans laquelle le soleil le saluait tous les matins avec les sourires bienfaisants de Dieu. Il n'allait rendre visite à personne. Il courait se réfugier auprès de son Augusta, qui venait toujours l'attendre et l'embrasser avec une joie frénétique, en haut de Vila-Nova.

Le journaliste allait les voir deux soirs par semaine et il respirait là, disait-il, l'air balsamique de la poésie véritable. Tandis qu'il parlait de sujets littéraire avec Guilherme, Augusta les écoutait en silence, mais disait, avec ses yeux pénétrants, qu'elle les comprenait. S'agissant des affaires de cœur, Amaral choisissait ses exemples dans le dernier livre lu par Augusta, et il avait commenté les passages obscurs, et feint l'ignorance dans ceux qui devaient rester un mystère pour une lectrice ignorante. Au cours de ces analyses, Augusta, invitée par Amaral à le faire, parlait peu et timidement ; mais l'écouter quelques instants, c'était savourer le plaisir qu'on aurait pris à l'écouter toujours. Les éloges encourageants du journaliste, elle les accueillait en rougissant, et les éloges secrets de son amant, elle l'en remerciait avec des larmes.

Certaines après-midi calmes, ils se promenaient à cheval. Augusta était toujours belle ; mais, sur sa selle, quand elle faisait faire à son cheval de gracieuses croupades, elle était inimitable. Amaral se reconnaissait dans *son œuvre*, avec l'orgueil de l'artiste et la tendresse de l'amant. Comme il mettait son visage en valeur, son voile bleu foncé ! Quelle gentillesse, lorsque le cheval galopait, et que le voile, qui flottait au vent, laissait voir son sourire confiant et joyeux !

Rossi-Caccia chantait alors à Porto. Amaral voulait susciter une nouvelle émotion chez Augusta, qui n'avait pas même entendu parler de théâtre lyrique à la rue des Arménios.

- Nous allons demain aller au théâtre, dit-il.
- Oui...
- Une telle décision ne te fait pas plaisir ?
- Tous tes désirs me font plaisir, Guilherme.

- Je t'ai vue pâlir à l'instant...
- Ce n'est rien...
- Je te laisse le choix. Veux-tu y aller ou pas ?
- Ne pas y aller.
- Et tu me donnes raison ?
- Oui... Il n'est pas d'endroit où je puisse être plus heureuse que je ne le suis ici... Pourquoi verrais-je de nouvelles choses, si je vois tout ce que je désire ?
- Mais les nouvelles émotions n'enlèvent pas le goût des anciennes...
- Comme tu voudras, Guilherme.
- J'avais envie de te faire entendre une des premières cantatrices d'Europe... Moi-même j'ai envie de l'entendre ; mais pas sans toi.
- Nous irons... Combien de temps passe-t-on au théâtre ?... Trois heures ?
- Plus ou moins.
- C'est trois heures qui ne passeront pas aussi vite que celles que nous passons ici... Peu importe, allons au théâtre...

Ils y allèrent. Dès qu'on entendit la clé tourner dans la serrure d'une loge, alors que le rideau était levé, l'attention de tous se fixa sur le deuxième rang. Augusta fut saluée par une batterie de lorgnettes. L'on vit apparaître une belle femme, vêtue de noir, seule, qui s'assit, et ne détourna pas les yeux de la scène.

- Qui est-ce ? demandait Cecília à Dona Margarida, sa voisine de loge (elles s'étaient réconciliées au dîner d'adieu de Guilherme).
- Je ne sais pas... elle doit venir de la province...
- Elle est superbe !
- On le dirait, d'ici.
- Je ne vois que son profil.
- Moi aussi. Avec sa façon de se tenir immobile elle sent sa province.
- Et toutes les jumelles du théâtre qui se braquent sur elle !... C'est effarant.
- Ce doit être elle...
- Quoi ?...
- Quelque...
- Absolument pas... Elle ne se présenterait pas au deuxième rang...
- Mais seule...

Ces réflexions adorablement *innocentes* furent interrompues par l'apparition de Guilherme do Amaral. Le murmure des loges accompagna en contralto la rumeur qui courut, en basse profonde, dans l'orchestre. Le provincial, qui s'était fait une réputation d'excentrique, braquait sa lorgnette sur l'actrice, et tournait vers Augusta un visage plein d'affection avec la prévenance d'un soupirant. Les loges et l'orchestre le laissaient indifférent. Il ne leur accorda même pas un de ces regards, qui n'expriment rien.

- N'est tu pas étonnée par un tel aplomb, Cecília ?! dit la fille du baron de Carvalhosa.
- C'est incroyable !... Et tous ces gens qui ouvrent de grands yeux !...
- Sans doute la beauté de cette couturière...
- Quelle beauté ! Elle n'est pas la moitié de ce qu'on disait...
- Elle est bien jaune.
- Jaune, non, elle est pâle ; mais cette coiffure !... Qui se fait à présent des anglaises !?
- Et ne trouves-tu pas qu'elle a des épaules vraiment étroites ?
- Oui... Ce qui lui donne des seins, c'est le coton...

- La main est grande.
- Et c'est tout !... Ce n'est pas ce qu'elle a de pire... Mais cette façon de prendre sa lorgnette, ça ne dément pas l'ancienne couturière qui faisait des bretelles...
- Mais regarde-moi ces imbéciles, qui ne la quittent pas du regard !...
- Ils doivent en dire de belles à l'orchestre...
- Cela dénote une absence totale de respect pour l'opinion publique...
- C'est immoral.
- On n'a jamais vu ça.
- Il est complètement discrédité, le fameux lion des couturières.
- Il est digne d'elle...

Le rideau était tombé, la porte de la loge de Guilherme s'ouvrit. C'était le journaliste à qui son ami céda sa place. Rien de plus urbain, de plus respectueux que les attitudes du poète en train de bavarder avec Augusta.

- Êtes-vous satisfaite, Madame ?
- Je me sens bien.
- Avez-vous aimé la Rossi-Garcia ?
- Je ne puis la comparer à personne, c'est la première fois que j'entre dans un théâtre ; mais Guilherme a trouvé cette chanteuse remarquable.
- Votre cœur a-t-il besoin des jugements d'autrui ?
- S'il faut juger selon mon cœur, je ne porte aucun jugement. Guilherme m'a expliqué l'intrigue, et il m'a émue. La musique n'a pas autant de pouvoir que ses paroles. J'ai lu je ne sais où que l'amour est un signe auquel on reconnaît les esprits cultivés. Je ne puis donner un tel signe.
- Même l'excès de modestie vous va bien... Il faut croire que vous allez continuer à fréquenter le théâtre.
- C'est Guilherme qui y tient.
- Et vous aussi, non ?
- Non, Monsieur. Je regrette notre cabinet. Ce bruit m'étourdit... Il y a tant de gens qui me font une impression douloureuse.
- Vous avez vu les loges ?
- Pas encore, et elles ne m'intéressent pas. Il y a des dames qui ne me connaissent pas, et que je ne connais pas.
- Et toi, Guilherme, tu connais ces dames ?...
- Je ne sais pas, je ne les ai pas encore vues. Donne-moi cette lorgnette.

En parcourant la salle du regard, il reconnut les principales familles. Il aperçut les lentilles tournées vers sa lorgnette, et sourit au poète, un sourire que le poète entendit à merveille.

Augusta remarqua ce sourire et rougit. L'avait-elle compris ?

À la fin de la représentation, le journaliste offrit son bras à Augusta. Amaral avait fait venir son landau. La tourbe d'espions qui jouait des coudes sous le portique s'ouvrit pour laisser passer une femme dont la beauté stupéfiait, tout en inspirant un mélange de respect, de tendresse, et même d'effroi. Il y a des femmes qui font cet effet.

À une porte sur le côté, où s'arrêtent les équipages, se trouvait un groupe de femmes qu'Amaral salua sobrement en entrant dans son landau afin d'en tirer un marche-pied de velours cramoisi sur lequel Augusta posa son pied droit pour y monter fièrement. Le journaliste lui donna la main, en levant bien sa voix déjà sonore.

- Je vous souhaite une bonne nuit, Madame. Au revoir, Amaral... À demain.

Dans la voiture, Guilherme sentit son cœur se serrer quand Augusta murmura sur un ton suppliant :

– Que ce soit la première et la dernière fois que je vais au théâtre, tu veux bien, mon ange ?

– Pourquoi, ma fille ?

– Ce sont les premières heures tristes que j'ai connues avec toi. Je sais que je ne vis que pour toi, et je ne me reconnais dans rien de ce qui m'entoure. Si tu aimes le théâtre, vas-y... ne te prive d'aucun plaisir et, quand tu reviendras chez nous, tu trouveras dans mes bras de l'amour et la joie.

– Mais qu'est-ce qui t'a donné une telle impression ?! Le regard de quelqu'un t'a-t-il froissée ?...

– Je ne sais pas si quelqu'un m'a regardée... moi, je n'ai vu personne ; je sais qu'il n'y avait plus de sang à mon pouls, et qu'il me montait par vagues jusqu'à la tête. J'ai été sur le point, au deuxième acte, de te prier de me raccompagner. J'étais malade, j'éprouvais un profond dégoût, j'avais une envie de pleurer que je ne saurais t'expliquer... quelque chose comme le pressentiment d'un grand malheur pour toi... pas pour moi, non...

Ce sont là des effets de notre dernier roman...

– Non, mon Guilherme chéri, les romans ne me procurent, ni ne m'enlèvent ma sérénité.

.....

À peine eurent-ils mis pied à terre dans leur petite maison silencieuse du Candal, Augusta courut à son cabinet de lecture, se laissa tomber sur une chaise, et s'exclama :

– Ah !... Quel soulagement !... Je suis à nouveau heureuse !... J'ai retrouvé la vie!...

Avec un baiser, Guilherme lui confirma le retour du bonheur compromis.

XIII

AUGUSTA aurait-elle complètement oublié l'artisan ?

Je réponds à toutes les questions que vous me posez, mais pas à celle-là. Il est sûr qu'elle n'a jamais parlé de Francisco, et Guilherme faisait bien attention à ce qu'il disait pour ne pas évoquer des souvenirs de la rue des Arménios.

Ce que je puis affirmer, c'est que l'artisan n'oublia pas Augusta.

Vous savez déjà les vaines démarches qu'il avait faites pour débusquer la cachette de sa cousine. Ce n'était pas la simple curiosité d'un étranger, ou l'inquiétude d'un parent ; c'était l'amour, qui peut rendre fou, et la jalousie qui peut inspirer le désir de se venger, comme on peut s'y attendre avec ce genre d'individus.

Huit mois s'étaient passés en d'inutiles recherches, quand Francisco aperçut, rua das Flores, Guilherme do Amaral. Sa première réaction, en le rencontrant, ce fut un accès de rage qui, dans un endroit désert, aurait valu à ce dernier un bon coup de couteau. Puis c'est la réflexion qui l'emporta, et l'artisan, caché au coin de la Ponte-Nova, attendit qu'Amaral sortît d'une orfèvrerie, pour partir sur ses traces.

Il n'eut pas à attendre longtemps. Amaral était sorti, et l'artisan l'avait suivi de loin, jusqu'à ce qu'il le vît entrer dans un fiacre, sur la place de São Domingos. Le fiacre partit au trot vers Vila Nova, et l'artisan, déjà épuisé

au bout du pont, ne put le voir prendre la rue Direita (*droite* comme la ligne droite d'un ivrogne). Il reprit son souffle et prit son temps pour retrouver les traces des chevaux, mais les pavés de la chaussée n'en laissaient apparaître aucune.

Après avoir demandé à un batelier s'il avait vu un fiacre passer par là, il apprit tout ce qu'il voulait. Le fiacre, dit le batelier, emmenait au Candal un fidalgo qui y habitait, le patron d'une de ses filles, qui travaillait à la cuisine.

L'artisan dissimula comme il put sa curiosité, et prit le chemin du Candal. Il demanda à un cultivateur où demeurait un fidalgo du nom de Guilherme, vit la maison, en fit le tour de loin, et retourna à Porto. S'il était resté là jusqu'à la nuit, il aurait pu voir passer Augusta et Guilherme qui se rendaient à Porto dans la même voiture.

Cette nuit-là, l'artisan ne dort pas. L'heure de la vengeance était arrivée, il y pensait depuis huit mois. Incertain de parvenir à ses fins, Francisco songea qu'il devait attendre la nuit suivante ; il voulait se confesser, dans le louable espoir d'arriver pur au ciel, dans le cas où il aurait le malheur de mourir, en tuant. (Il partageait, s'agissant du sacrement de la pénitence, les conceptions de ceux qui se confessent pour atténuer les peines qu'entraîne le suicide. Ce ne sont pas eux, toutefois, qui offensent le plus la religion, non plus que les prêtres qui les absolvent. Ce qui fait du mal, ce sont les romans et les bulles.) Le lendemain, Francisco ne se rendit pas à son atelier, et fit savoir à son patron qu'il s'en allait pour quelque temps. Le patron, son protecteur et son ami, alla le trouver, et le trouva en pleurs.

– Qu'est-ce que tu as, Francisco ? Pourquoi quittes-tu l'atelier ?

– Il n'y a rien à faire, patron... Chacun vient au monde avec son destin.

– Mais qu'est-ce qui t'arrive, mon gars ? Il y a un bon moment que je me doute de quelque chose ! Avant, tu étais un garçon joyeux, toujours content, et depuis des mois, là, je te vois comme ça, tout rêveur ! Mais que, diable t'arrive-t-il ?

– Ce sont mes péchés, patron.

– Dis-moi ce qui se passe, mon garçon : il y a un remède à tout, quand il y a des amis pour quand on en a besoin.

– Il n'y a pas de remède pour mon mal... Je vais quand même tout vous raconter. Je ne vous ai pas dit, il y a plus de trois ans, que je voulais épouser une fille qui était ma cousine ?

– Tu le l'as dit, et puis tu n'en as plus reparlé.

– C'est parce qu'elle a trouvé des moyens de remettre le mariage ; puis, ça doit faire huit mois, elle s'est enfuie de chez elle avec un homme tiré à quatre épingles, et elle est avec lui.

– Et qu'est-ce que tu lui veux, maintenant ?

– Je veux lui faire la peau.

– Tu te conduis comme un âne, mon gars ! Qu'est-ce que tu en as à faire, de cette fille ! Comme s'il n'y avait pas assez de femmes !

– Il n'y en a aucune comme elle ; quoi que je fasse, je ne peux pas la balayer de ma mémoire ; quand je mange, et que je me souviens d'elle, le morceau me reste en travers de la gorge ; j'ai passé des nuits sans fermer l'œil ; tout m'agace ; je ne vois plus comment je travaille ; je me moque même de la paie... Mon amour pour elle avait de solides racines, jusque là-dedans. Ah, si Dieu pouvait m'aider, que je cesse de lui en vouloir à ce point.

– Et lui, qu'est-ce que tu lui reproches ? Un chien, quand on lui jette un os, il le prend dans sa gueule...

– Ne dites pas ça, patron, vous lui pardonneriez !... C'est à lui que j'ai envie d'arracher les tripes... C'est lui qui est entré dans sa maison avec trois pièces, comme un gars qui va acheter une vache. Ces gens riches, qui se servent de leur argent pour faire le malheurs des pauvres, ne méritent qu'une balle dans la peau. Elle se trouvait là, chez elle, sans rien demander à personne, tranquille ; pourquoi est-ce qu'il est venu me la voler ? Parce qu'il avait de l'argent, et que moi j'avais besoin d'en gagner pour manger. Une jeune fille, ce n'est pas sa faute, si elle tombe dans ses filets ; ce sont eux les salauds qui n'ont aucune peine à pousser une femme à se perdre...

– Et tu te marierais avec elle, maintenant ?

– Ce qui se passerait, je n'en sais rien, patron... Je suis fou d'elle à en crever. Il me semble que je me marierais avec elle, si je pouvais faire la peau à ce coquin !

– Alors, je te dis, mon garçon qui tu n'as aucune pudeur !... Tu te marierais donc avec une fille qui a traîné là-bas à faire la vie ?!

– Laissez-moi, patron... je n'arrive pas à mettre deux idées bout à bout... Cette femme me rend fou... Ce dont j'ai envie, c'est de trancher la gorge...

– Calme-toi, mon garçon... Ne te conduis pas comme un âne... Viens avec moi.

– Où m'emmenez-vous ?

– Allons à l'atelier... Nous parlerons là-bas. J'ai là-bas deux métiers à tisser que tu es la seul à pouvoir diriger. À partir d'aujourd'hui, tu seras mon contremaître, à huit *tostões* par jour. Demain, si tu veux te marier avec la fille du Manuel de la Severa, ou avec la Felizarda du Cabeço-de-Cima, on ne te dira pas non. Tu pourras t'installer quand tu voudras : je me porterai garant pour toi, et je te donnerai de l'argent pour une demi-douzaine de métiers... Viens, Francisco...

– Non, je ne vais pas venir avec vous... quoi qu'il en soit, j'ai tiré ma carte... Je m'en moque d'être riche, ou pauvre... Je vais suivre mon idée...

– Quelle idée ?

– Je vais estourbir ce salaud qui m'a volé ma cousine.

– Et si je t'engageais comme contremaître ?

Francisco ouvrit ses yeux baignés de larmes et injectés de sang et regarda son patron.

– Et vous auriez le courage de me prendre ?

– Bien sûr ! Je ne ferai donc rien pour t'empêcher de faire une sottise ?! Tu veux finir au gibet ? Tu crois qu'on tue un homme comme on tue un chien ?! Et si c'est lui qui te met une balle dans la tête ? Ne fais pas ta tête de mule ! Viens avec moi, et tout de suite !

Francisco le suivit machinalement, entra dans l'atelier, s'assit à son métier, travailla une demi-heure ; mais le patron, remarquant dans quel état sortaient les fils de ses canettes, lui dit de sortir, et vint lui expliquer dehors les obligations d'un contremaître.

À la fin de l'après-midi, il le perdit un instant de vue. Il le chercha sans réussir à le trouver.

Francisco, avait dit un ouvrier, était parti avec la carabine de son patron, du côté de l'Oiro, et avait traversé la rivière sur un bateau.

Comme il l'avait promis à Guilherme lors de leur soirée au théâtre, le journaliste alla passa la nuit au Candal.

Quand il arrêta son cheval devant la maison, il entendit le bruit produit par une silhouette, que l'obscurité ne permettait pas de distinguer parmi des souches de chênes.

Il regarda attentivement, et il découvrit non seulement la masse obscure de quelqu'un qui se déplaçait, mais il entendit le claquement du chien d'une arme à feu.

Peu disposée à mourir sans une explication préalable, le poète cria :

– Oh ! Essayez de ne pas vous tromper ! Si vous voulez me reconnaître, approchez-vous.

– Ce n'est pas nécessaire ! dit l'artisan. Vous pouvez passer.

Le journaliste frappa à la porte cochère ; un domestique prit son cheval, et Augusta ouvrit une fenêtre, et demanda :

– C'est toi ?

– À cette question, dit le journaliste, je vois qu'Amaral n'est pas à la maison.

– Ah ! C'est vous, Monsieur ? Montez donc.

– Je n'en reviens pas !... Guilherme n'est pas là à cette heure ! dit, en entrant dans le salon, le journaliste, un peu défait, comme qui n'est pas habitué au claquement des chiens.

– Il a reçu une lettre de la province, dit Augusta, on lui demandait une procuration pour un procès, et il voulait qu'elle parte par le courrier du matin. Mais je ne m'inquiète pas vraiment, il est parti à la tombée du jour.

– Je regrette vraiment de vous donner de l'inquiétude à propos de son absence, Madame...

– Qu'y a-t-il ?

– Un homme en face de cette maison, qui a armé son fusil quand je me suis arrêté ; comme je lui ai fait savoir que je ne devais pas être la personne qu'il attendait, cet homme m'a dit que je pouvais passer. Je crains que la personne qu'il attend, ce ne soit Guilherme.

– Que faire, mon Dieu ?!

– Faire prévenir Guilherme.

– Mais qui peut être cet homme ? Guilherme n'a pas d'ennemis...

– Qui sait, Madame ! Tous les hommes en vue ont des ennemis...

– Et la voix de cet homme ...

– Il m'a semblé que c'était la voix d'un homme grossier, d'un assassin stipendié... Si vous voulez envoyer un message à Guilherme, je vous conseille de faire sortir le domestique par la porte du potager ; il ne faut pas que l'assassin lui barre la route.

En tremblant, pâle de frayeur, Augusta fit sortir le domestique, qui aurait bien voulu guetter la silhouette, du mur du potager, et envoyer deux balles dans sa direction. Augusta n'approuva pas cette idée.

Au moment où elle donnait cet ordre, le batelier se trouvait là, qui dit avoir vu, peu après la tombée de la nuit, un homme monter avec un fusil du côté de Santo António de Val-Piedade. C'était un homme d'un peu plus de vingt ans, avec une veste et une casquette, on aurait dit un artisan, ajouta-t-il.

Augusta poussa un cri ! Elle se souvint brusquement. Terribles, comme le remords, ce devaient être ses sentiments, qui lui firent lâcher ce cri ! Plus que sa honte ou sa peur, ce fut la pâleur soudaine qui apparut à son visage, qui effraya le journaliste.

– Qu'y a-t-il Dona Augusta ? Il n'y a rien à craindre. Guilherme entrera par une porte dérobée, et prendra, avant de rentrer, des mesures pour que l'assassin soit arrêté.

– Si vous me permettez de me retirer quelques instants...

– Oh, Madame... Je ne vous demande rien d'autre que de reprendre courage... Je regrette déjà de vous avoir effrayée...

– Vous ne devez rien regretter... Je vous dois un service inestimable... Je reviens tout de suite...

En essayant d'échapper aux regards des domestiques sur les dents, elle descendit dans la cour, ouvrit le portail, et s'en fut droit aux broussées de chênes, en face. Le passage subit de la lumière à l'obscurité lui rendait la nuit encore plus ténébreuse. Un échelier le l'enclos lui barra le passage, au moment où elle allait s'engager sur la route ; elle essaya quand même de sauter par-dessus et tomba. En se relevant elle entendit un bruit dans les feuillages, et une silhouette se détacha de la masse obscure du bois, qui semblait se déplacer, en reculant.

– Francisco ! murmura-t-elle.

La silhouette continuait de s'éloigner, la convainquant qu'elle ne s'était pas trompée. Augusta fit quelques pas, en répétant :

– Francisco, mon cousin... Ne me fuis pas, c'est Augusta qui t'appelle.

L'artisan s'arrêta, cloué sur place par la surprise, ébahi, comme vous, lecteur, et moi, moins niais que lui, nous le serions dans de telles circonstances. Augusta s'approcha résolument de lui.

– Pourquoi ne me réponds-tu pas, Augusto?

– Que me veux-tu ? dit l'artisan, plus ému qu'elle.

– Pourquoi cette arme ? Que viens-tu faire ici ?

– Je viens montrer à monsieur Guilherme qu'un pauvre sait se venger comme les riches se vengent.

– Se venger... de quoi ? Quel mal t'a fait monsieur Guilherme ? Si quelqu'un t'a fait du mal, c'est moi...

– Tu étais une jeune fille innocente... Tu ne savais pas ce que tu faisais... C'est lui qui t'a perdu...

– Et qu'est-ce que cela peut te faire que je sois perdue ?

– Qu'est-ce que ça peut me faire ? Je suis ton cousin, et je dois te défendre en l'absence de ton père.

– Me défendre de quoi ?

– De te trouver enfermée dans cette maison avec cet homme, qui va te jeter un jour avec deux coups de pied en pleine rue.

– Et, s'il me jette à la rue, tu crois que je vais aller te demander l'aumône ?

– Même si tu ne me la demandes pas, je te la donnerai, pour ne pas te voir traîner par ici en guenilles.

– Tais-toi ! Tu ne sais pas à quel point je suis aimée par Guilherme...

– Il a bien raison ; je lui en donnerai, moi, de l'amour...

– Et tu penses que je te laisserais mettre la main sur lui ?

– C'est ce que nous allons voir... Si ce n'est pas aujourd'hui, ce sera un autre jour...

– Tu veux me tuer, Francisco ! Tu viens exprès ici pour faire mon malheur... Penses-tu que tu feras de moi ton amie, en commettant une infamie ? Si tu blessais Guilherme, je serais capable de te planter un poignard dans le cœur. J'ai un cousin qui est un assassin !... Quelle honte ! Va-t-en d'ici... À partir d'aujourd'hui je te tiens pour un scélérat, qui a voulu me priver du seul bien que j'aie dans ma vie... Va-t-en, être indigne, sinon, j'appelle les domestiques, et je te fais remettre à la justice comme un malfaiteur, qui attend avec une arme un homme qui ne lui a jamais fait aucun mal.

– C'est pour ça que tu es venue jusqu'ici ? fit l'artisan avec une certaine douceur.

– Qu'est-ce que tu imaginais ? Tu voulais que je vienne te demander pardon ? De quoi ? Quels droits as-tu sur moi ? Qui t'a chargé de te faire le

gardien de mon honneur ? Tu veux-donc te comparer à l'homme que j'aime, misérable ! Tu as osé venir ici avec une arme pour le tuer lâchement ? Je ne peux pas voir cela dans tes mains...

Augusta lui avait sans trop de mal arraché l'arme de ses mains, et l'avait jetée à quelques pas avec une prodigieuse énergie. L'artisan s'arrêta, immobile, une statue de la stupidité, devant un tel courage, et foudroyé par le torrent d'épithètes qui sortaient de lèvres tremblantes de rage.

– Va-t-en ! continua-t-elle en le poussant.

– Regarde ce que tu fais, Augusta ! Ne me pousse pas, je ne te traite pas mal.

– Tu ne me traites pas mal ?! Tu veux tuer mon unique soutien, l'homme que j'adore à genoux, l'ange qui me donne le ciel dans cette vie... Et tu dis que tu ne me traites pas mal ?

Cette impétueuse apostrophe fut interrompue par des pas, près de là, et des lumières qui venaient des deux côtés de la route.

– Fuis ! cria-t-elle. Fuis, on va t'arrêter !

– Laisse-les m'arrêter... Qu'ils me tuent même... Je ne ferai pas un pas pour m'enfuir...

– Fuis, Francisco ! Fuis !...

– Je ne vais pas m'enfuir, je te l'ai déjà dit.

À la clarté des torches, Augusta avait vu des hommes en armes, et, à leur tête, Guilherme avec une paire de pistolets armés.

– Qui va là ? cria Amaral.

– Moi, dit Augusta, résolument.

– Toi !... Et qui est cet homme ?

– Approche-toi, et tu le reconnaîtras.

Guilherme approcha une lampe de son visage, au moment où deux domestiques se saisissaient de lui. Il resta perplexe, cherchant une explication dans les yeux d'Augusta.

– Cet homme n'avait pas une arme à feu ?

– Oui, dit l'artisan. C'est cette... cette femme qui l'a jetée là-bas.

– Retirez-vous et laissez-nous, dit Amaral aux domestiques, et, en se tournant vers l'artisan :

– Que veniez-vous faire ici avec une arme ?

Augusta l'interrompit, en le suppliant, d'une voix pressante :

– Ne demande rien, Guilherme, je te raconterai tout. Laisse-le partir, il ne reviendra pas...

– Ça, je ne l'ai pas encore dit... répondit l'artisan.

– Que voulez-vous ? fit Amaral.

– Je ne veux rien...

– Vous voulez que je vous envoie vous reposer quelques années dans un cul de basse-fosse ?

– Là... Vous ferez ce que vous voudrez.

Le journaliste arrivait, pétri des meilleures intentions, il voulait se saisir de l'assassin, ignorant de tout ce qui avait précédé cette étrange aventure. Guilherme lui demanda de se retirer. Le poète obtempéra, en se demandant s'il y avait là une parodie de *La Belle de Chamonix*.

– Allez-vous en, mon vieux, dit Amaral. Vos balles ne peuvent m'atteindre. Entendez par là que vous devez la vie à votre cousine ; mais je ne promets pas de vous épargner une seconde fois un tel coup de folie. Je vais aller chercher votre arme... La voici... Allez-vous en...

L'artisan prit l'arme. Ses pistolets à la main, Amaral suivait ses moindres gestes. Francisco reprit lentement le chemin par lequel il était venu, en disant :

– Adieu, Augusta.

Il devait avoir fait cinquante pas, lorsqu'on entendit une détonation. Guilherme courut avec Augusta vers l'artisan. Ils le trouvèrent prostré, dégoulinant de sang.

– D'où vous a-t-on tiré dessus ? demanda Guilherme.

– De nulle part... C'est moi qui me suis tué.

Les domestiques arrivèrent. Amaral fit transporter l'homme chez lui, et reçut dans ses bras Augusta évanouie...

Le poète qui avait suivi le mouvement, se disait :

– Un horrible mystère ! Et un roman en perspective !

Le dramatique héroïsme de l'artisan semble la parodie de quelque exploit retentissant, accompli par un héros de roman. La *Marguerite* d'Émile de Girardin, a un comte qui se tue plus ou moins ainsi. Si l'artisan n'était pas original, il ne savait pas au moins qu'il faisait un plagiat. Il eut cette chance que n'ont pas eue les suicidés que nous avons connus, il n'est pas mort.

Transporté chez Guilherme, il fut examiné par le journaliste qui avait des connaissances en toutes les matières, la chirurgie comprise. Celui-ci constata que la balle n'avait touché ni le larynx, ni le pharynx, ni les ramifications artérielles et veineuses les plus fragiles. Traversant le muscle sternocléidomastoïdien, la balle était sortie sous le maxillaire inférieur sans aucune lésion de cet important organe de la mastication ! Le médecin confirma le pronostic du poète, et Francisco entama son traitement.

Augusta était son infirmière : il n'y avait qu'elle qui entraînait dans sa chambre. L'artisan, qui n'avait pas le droit de parler, dévisageait sa cousine avec les yeux toujours débordants de larmes. Aux questions discrètes qu'elle lui posait sur son état, le convalescent répondait avec la gêne qu'inspire la honte. C'est que le luxe de la chambre qu'on lui avait donné, et le luxe de ses habits, les "monsieur" longs comme le bras qu'il entendait qu'on lui donnait dans la chambre voisine, tout concourrait à le froisser, lui qui avait osé se présenter comme le cousin d'Augusta, et le rival du fidalgo, qui disposait d'une telle fortune. Ensuite, l'amour avec lequel sa cousine veillait sur lui, les nombreuses visites du médecin, la générosité dont elle faisait preuve en ne lui parlant pas de son coup de folie, l'importance qu'on lui accordait à lui, un pauvre artisan, pour le payer de ses intentions homicides, finirent par susciter sa gratitude. Francisco oubliait son vieil amour, et se sentait tenu à éprouver du respect et de l'amitié pour le généreux amant d'Augusta, qui n'était jamais venu dans sa chambre.

Quand, au bout de vingt jours, il se leva de son lit, Augusta lui dit que monsieur Guilherme allait venir lui parler. Francisco devint tout rouge. Il avait honte de regarder en face l'homme qui lui avait payé avec des bienfaits l'intention préméditée de le tuer.

– Monsieur Francisco, dit Guilherme, affable, je suis fort heureux de vous voir rétabli. Je ne viens pas vous faire de reproches. Vous avez fait ce que font beaucoup de gens plus à même que vous de savoir ce qui est une folie. J'ai voulu vous montrer que votre cousine n'est pas malheureuse, et que son changement de fortune ne l'a pas rendue mauvaise. Je sais que vous lui avez dit, à elle, que vous désiriez quitter cette maison dès que vous auriez assez de force pour travailler. Je viens vous dire que vous pouvez vivre ici comme si cette maison était la vôtre.

– Merci beaucoup, Monsieur Guilherme ; je ne puis vous être d'aucune utilité, il importe donc peu que je dise ou non que je suis prêt à vous servir. Je suis un garçon qui a été élevé en travaillant, j'ai mon atelier, et je compte y retourner.

– Mais, si vous voulez recevoir une formation pour être plus qu'un simple ouvrier, je vous donnerai de quoi vous établir dans le commerce, ou dans l'industrie...

– J'ai quelqu'un qui m'a déjà proposé cette faveur ; je vous remercie, Monsieur, de votre bonté, mais je n'ai pas besoin, ni n'éprouve aucun désir d'être plus que mon père. Je vais m'établir, s'il plaît à Dieu, avec une fabrique de tissus, et je ne manquerai pas de pain.

– Comme vous voudrez ; mais soyez sûr que vous avez en moi un ami, et en Augusta, une protectrice.

– Je le sais bien ; et vous me pardonnerez mes folies. On n'est pas toujours maître de soi.

– Je n'ai pas à vous pardonner. Vous vous êtes bien puni vous-même. Vous avez retourné contre vous l'arme qui devait me tuer. N'en parlons plus.

XIV

CET ÉPISODE altéra l'insouciant bonheur d'Augusta. Son allégresse perdit beaucoup de cette intimité spontanée. Les sourires ne lui venaient plus de sa conscience, comme une approbation à sa position de femme grandie par le déshonneur. Un amour immense, cette sujétion qui la forçait à persévérer dans le crime, ne l'encourageaient pas, comme tant d'autres de sa condition, à se soumettre aveuglement à la fatalité, à s'habituer à sa faute, en étouffant le cri d'un remords tardif.

C'était une femme extrêmement originale, douée de vertus fort inconsidérées, n'est-ce pas ? Elle eût mieux fait de transiger avec le vice, de s'accommoder de l'irréparable, de suivre enfin le système qui nous invite à nous soumettre au fait accompli. C'est ce que font bien des gens, plus avisés que la sensible couturière.

Ce qu'elle ne savait pas faire, comme le font bien des gens, c'est dissimuler, faire une bonne figure stéréotypée, s'attirer, comme l'esclave d'un harem, avec d'artificieuses caresses, un sourire voluptueux de son maître.

Amaral avait senti la différence, et interrogeait en vain le silence résigné d'Augusta.

– D'où vient, disait-il, cette mélancolie qui n'est pas dans ton caractère ?

– Je suis heureuse, Guilherme...

– On ne le dirait pas...Si j'avais fait une chose qui te chagrinerait au point de provoquer le remords de ce que tu es, tu ne serais pas plus triste...

– Vois-tu en moi le moindre signe de remords ?...

– Tous les signes. Tu étais différente avant notre sortie au théâtre, et avant cet incident avec ton cousin...

– Le théâtre ne pouvait me faire changer... L'incident avec mon cousin, il n'est pas surprenant qu'il me laisse un triste souvenir.

– C'est passé, tout ça, Augusta... Ton cousin est remis et heureux... Ces hommes ont des crises morales qui ne durent guère. Il leur manque l'intelligence qui est la pierre où s'affûte le fil de la douleur. Il a son travail pour s'occuper, et des besoins modestes, tous satisfaits, comme récompense... Dois-je donc croire que ta tristesse est due à des regrets ou à de la compassion pour ton cousin ?

– Ni regrets, ni compassion, Guilherme. S'il y a quelqu'un qui mérite de la compassion...

– C'est toi ?!

– Non, pas moi... le corrigea-t-elle en l'embrassant, pardonne-moi cette folie... Je suis vraiment heureuse avec toi ; je ne veux aucune compassion, sinon de toi ...

– Quelle est la souffrance qui en mérite, mon enfant ?

– Je ne souffre pas... Je ne souffre pas....

– Et, malgré tout, tu pleures !

– Que veux-tu donc ? Aussi heureuse soit-elle, une femme a besoin de larmes comme d'air... On pleure involontairement quand on est heureux, comme on respire, quand on dort...

– Cette explication ne me satisfait pas... Je veux savoir pourquoi tu pleures...

– Je n'en sais rien, mon ami.

– Que désires-tu ?

– De rien, pour moi, je n'ai rien à désirer... Je ne pense qu'à toi... Je veux que tu sois vraiment heureux.

– On ne dirait pas... tes souffrances ne peuvent m'inspirer aucune joie.

– Elles passeront...

Cependant, elles ne passaient pas...

Augusta avait oublié les livres, la musique, les fleurs, les promenades à cheval, et même le goût instinctif (le plus précieux de tous les talents chez les femmes) avec lequel elle s'habillait pour surprendre son amant, en lui présentant de nouveaux attraits. Guilherme ne méritait pas cela. Sa conscience ne l'accusait pas, mais le poussait à avoir avec Augusta une explication plus sérieuse. Avant cette démarche délicate il consulta le journaliste, l'immuable confident de ses pensées les plus secrètes.

– Comment expliques-tu la tristesse d'Augusta ?

– À mon avis, ce doit être l'effet de quelque roman...

– Non.

– Si tu m'assures que non...

– Je te le garantis.

– Alors, tout s'explique. Tu me permets de te donner mon opinion ?

– Quelle question !

– Cette femme veut que tu l'épouses.

– Allons donc !...

– C'est ce que je dis.

– Elle a donc des arrières-pensées ?

– Aucune ; elle cède à un sentiment honnête. L'intelligence, que tu lui as par trop affinée, a fait naître des ambitions qu'elle n'aurait jamais eues. Elle a commencé à prendre conscience de son déshonneur. Elle veut se réhabiliter comme les héroïnes de romans, où certaines femmes, jusqu'à l'avant-dernier chapitre, se tiennent en équilibre avec leur honneur sur une corde raide.

– Ce serait ça ?

– Et si c'est le cas, que fais-tu ?... Tu l'épouses.

- Non. Je n'ai jamais eu cette intention.
- Et tu ne lui as rien promis ?
- Clairement, non... pour autant que je m'en souviens...
- Mais d'une façon équivoque, si ; tu as donc mal agi. Si tu avais lu la satire de Boileau contre L'ÉQUIVOQUE, tu ne te hasarderais pas à le dire.
- Mais depuis qu'elle est avec moi, nous n'avons jamais effleuré un tel sujet.
- Ce n'est pas un argument.
- Je crois que tu te trompes... Aujourd'hui même je vais la sonder là-dessus.
- C'est moi qui te le demande : aimes-tu beaucoup Augusta ?
- Je l'ai beaucoup aimée, et je peux dire que je l'aime encore ; mais, depuis que je la vois se montrer froide avec moi, je me suis un peu refroidi... Elle a eu tort de me contrarier...
- Elle t'a contrarié ?
- À quoi ça rime d'être mélancolique, quand je suis gai ? En me mettant dans l'obligation de lui demander d'heure en heure ce qu'elle a, elle finit par m'embêter. Tu sais que tout ce qui est contrainte me pèse, et que je ne veux pas de menottes, moi. Si je la contrariais, je lui demanderais ou je ne lui demanderais pas de me pardonner ma faute ; je ne lui ai pas donné la moindre raison d'avoir de la peine, et ça me coûte de me rabaisser... Cet ascendant me révolte, qu'elle veut exercer sur moi... Sais-tu que toutes les femmes se ressemblent, dès qu'elles atteignent un certain degré d'intelligence !?
- C'est maintenant que tu découvres cette règle ? Elle est vieille. La femme dont l'intelligence a été cultivée à l'école du *savoir-vivre*, tombe aujourd'hui se réhabilite demain, retombe ensuite, se remet en quelques heures, et avance, prête au change, la tête tournée vers le soleil. Celles qui, une fois tombées, ne se relèvent plus, sont des machines, de simples amas d'os, de muscles, et de membranes, ce sont des idiots qui ne se ménagent pas une bouée de sauvetage, qui leur permettrait de se moquer du bois pourri, sur lequel la vertu se trouve à la merci de vagues comme toi, comme moi et bien d'autres que nous connaissons. Bigre ! J'allais perdre le souffle ! Une période de cette taille, dans un livre, me discréditerait ! En résumé, je voulais te dire qu'Augusta préfère être ta femme que ta maîtresse. C'est à toi de voir.
- Je veux la prendre pour maîtresse, et il est impossible qu'elle insiste pour me faire changer de position.
- Et si elle insiste ? Si elle te coince entre les deux mâchoires d'un dilemme ?
- Je renoncerai à sa compagnie intéressée. Je suis certain qu'elle n'y renoncera pas.
- Je le crois aussi... Dis-moi : n'entre-t-il pas chez toi quelque prêtre avec un peu plus de morale que les abbés sous Louis XV ?
- Il n'y a que toi qui peux entrer chez moi.
- En ce qui me concerne, il est certain que je ne lui souffle aucun scrupule sur la liberté de ses mœurs. L'on ne peut craindre qu'une seule chose : qu'elle ne se sente quelque penchant pour la mystique. Si elle éprouve des scrupules, si elle se laisse aller au fanatisme, elle te quitte... Sais-tu qu'un soupçon m'effleure, fort raisonnable ?
- Quel soupçon ?
- Ton amour pour Augusta ne laisse plus place à aucune cristallisation.
- Aucune *cristallisation* ? je ne comprends pas.

– C'est parce que tu n'as pas lu la *Physiologie de l'amour* de Stendahl.* La cristallisation, ce sont les beautés imaginaires, les formes variées, les merveilleuses nuances que tu associes à la femme qui te fait penser à elle deux heures, tout frémissant d'espairs et de désirs. C'est le fait d'associer le merveilleux à l'ordinaire. Or, toi, tu n'imagines plus rien sur Augusta. Les cristaux se sont fondus : il est resté la femme...

– Que j'aime encore.

– Ne te fais pas d'illusions, Amaral... Je me suis montré terriblement prophétique...

– Pas du tout... J'aime Augusta ; si je ne l'aimais pas, sa mélancolie ne me ferait rien.

– Mais tu ne te sens pas disposé à la consoler de telle sorte qu'elle ne doute plus de la haute estime dans laquelle tu la tiens ?

– En me mariant avec elle ? Pour l'amour de Dieu ! Tu es d'un comique ! Tu viens donc vraiment me conseiller de me marier ?

– Je conseille le mariage à tout homme qui vit dix-huit mois avec une femme et qui, au bout de cette éternité d'amour, dit encore sans être un imposteur : *je l'aime*. Une femme que l'on aime après dix-huit mois de cohabitation, on l'aime toute sa vie, qu'elle soit notre maîtresse ou notre femme. Comme c'est mon heure de sincérité, laisse-moi te dire que tu ne trouveras pas de femme qui vaille Augusta. Si tu te sépares d'elle, je te comparerai à l'avare qui avait amassé un trésor, et qui, enivré par sa fortune, passait des nuits et des jours à le contempler ; et, la joie le mit dans un tel état, qu'il perdit la raison, et jeta, dans sa folie, son trésor par la fenêtre dans la rue. Ce trésor, c'est cette femme simple, immaculée, sainte, en face de la corruption et de la duplicité de toutes celles que tu as connues. Tu imagineras un ange ; cet ange est sorti parfait de tes mains. Tu as fait d'un cœur brut ce que Phidias a fait avec du marbre. Aucun homme n'en aura tant fait, et aucune femme n'aura autant répondu aux inspirations d'un homme. L'amour peut beaucoup, il transfigure bien des natures, il donne une nouvelle apparence à la femme magnétisée ; mais il n'est pas tout-puissant, il ne fait pas les miracles que l'on a vus, et que l'on voit tous les jours produire ton amour sur Augusta... Tu es un ingrat vis-à-vis d'elle et vis-à-vis de Dieu, si tu l'abandonnes !

– T'ai-je dit que j'allais l'abandonner ?!

– Aurai-je par hasard besoin que tu me le dises ?! Tu es pour moi un homme transparent ; je peux suivre, sans la double vue du mesmérisme, les moindres opérations de ton esprit. L'agacement que trahissent tes remarques face à la mélancolie d'Augusta, c'est comme si tu ouvrais la bouche au quatrième acte du meilleur drame. Il y a un an, la tristesse d'Augusta aurait été pour toi une nouvelle raison de l'admirer : tu aurais parlé d'une poétesse, d'une *rêveuse*, d'une nature privilégiée, d'un esprit capable de comprendre l'idiome des archanges. À présent, ce visage sombre ne te paraît plus aussi beau, et les larmes d'un cœur silencieux te dérangent.

– Et elles pourraient me déranger à n'importe quel moment, si j'admets qu'elle cherche effectivement le mariage.

– C'est l'hypothèse la plus honorable pour Augusta. Ne te semble-t-il pas naturel, ce désir, chez une femme à qui tu as donné autant d'esprit que toi ? Je trouve même logique cette noble ambition. Il y a un an, Augusta était encore la femme de l'amour, mais uniquement de l'amour-passion ; aujourd'hui, il y a un esprit qui se donne à la place d'un autre esprit ; une

* *Stendahl intitule simplement son traité* De l'amour. (NDT)

intelligence qui épouse une autre intelligence ; une idée claire du devoir et de l'honneur qui domine les emportements de la passion, et lui apprend ce qu'est la plénitude du bonheur sur la terre.

– C'est le mariage ?

– Ce doit l'être, quand cette femme est Augusta, et l'homme, si tu n'étais pas ce que tu es, il est ce que je pense qu'il serait.

– Et tu te marierais, toi ? !

– Avec la plus riche héritière et la plus grande beauté au monde, non ; mais, à ta place, avec Augusta, oui.

– Tu es un être admirable !

– Écoute, Amaral, ne blesse pas ma modestie ; je te dis que je suis vraiment un être admirable... Ne donne pas à ces mots un sens ironique... Toi aussi, tu es un être admirable : mais pour moi, tu es une chose aussi lisible qu'une manchette à la quatrième page d'un journal... Voici une autre prophétie... Le fil qui t'attache à Augusta peut être demain coupé par la première Cecília qui voudrait t'absoudre de tes erreurs passées, en t'imposant, comme pénitence, de renoncer à tes amours avec cette aristocratique couturière.

– C'est un outrage que je démentirai.

– S'il s'agit là d'un outrage, il ne s'adresse pas à toi, mais à la nature, une matrone que je respecte pour ses incartades et l'importance qu'on accorde à ses égarements. Le "Connais-toi toi-même" du philosophe ancien est une sottise. Qui se connaît ? Qui peut prendre la responsabilité de ses actes de demain ? Il n'y a pas de définition exacte de la vertu, ni du crime. Tu élèves aujourd'hui une femme avec l'enthousiasme d'un illuminé ; demain tu rejetteras cette femme dans son néant avec la force d'un instrument qui obéit à une volonté supérieure. Tu ne sais si tu as été vertueux hier, ou si tu l'es aujourd'hui... Nous sommes lamentables, mon cher Guilherme. La dépravation humaine se confirme en moi, en toi, chez ceux qui croient s'abreuver aux plus pures eaux des sources de la science. L'intelligence, c'est la corruption qui s'étale ostensiblement dans toute sa clarté. Le benêt se cache ; nous nous félicitons de nos scandales... Je ne sais à quoi rime ce bout de philosophie...

– Moi non plus.

– Il se trouve qu'il va être onze heures du soir, et que je n'ai pas encore écrit mon feuilleton de demain... Je vais le griffonner sur ton écritoire. Augusta a dû remarquer le temps qu'a duré notre entretien. Demande-lui de jouer *Casta Diva* pendant que j'écris.

– Aujourd'hui tu écriras sans musique... Je vais essayer de déchiffrer cette énigme qui me paraît indéchiffrable après tes explications.

*

XV

AUGUSTA se promenait dans le jardin. C'était une extravagance, par une nuit de février, froide et venteuse. Amaral la trouva là, accoudée au parapet d'un belvédère en pierre, tournée vers la mer qui rugissait en bas, noircie par des tourbillons de nuages.

– Trouves-tu ce spectacle enchanteur, Augusta ? demanda Amaral, en souriant.

– N'est-il pas enchanteur ? Je trouve...

– Ne sens-tu pas le froid ?

– Pas encore... Ça fait une demi-heure que je suis ici, et je ne voulais pas m'en aller avant que tu viennes regarder...

– Quoi ?... Je crois que tu ne vois rien, Augusta...

– Je vois les ténèbres... N'est-ce pas ainsi que les gens heureux voient toujours leur avenir ?

– Cela dépend de la façon de voir les choses. Chacun a ses verres grossissants ou rapetissants. Personne ne voit comme il doit voir. Et que vois-tu dans ton avenir ?

– La continuation du présent...

– Et le présent ne t'est pas agréable ?

– Oui, quoique personne ne me l'envie, je n'envie pas, moi non plus, les bonheurs de personne. Mais la félicité que je sens, ne peut que me conduire au tombeau.

– Tu désires mourir ?

– Oui, avant de mourir dans ton cœur...

– Et tu crois que tu peux mourir dans mon cœur ?

– Oui ; pourquoi pas ? Qu'est-ce que j'ai de plus que les autres ?

– Je ne te comprends pas... Tu veux dire que j'en ai oublié d'autres avant toi ?

– Combien en auras-tu oublié, Guilherme ! Ce n'est pas de celles-là que je parle ; mais de celles que j'ai connues par les romans, où l'on apprend tout de ce qu'est le cœur...

– Ce sont cependant les romans qui accomplissent cette surprenante transformation de ton caractère !...

– Je n'ai pas changé, Guilherme. Ne m'as-tu pas dit que tu voulais me donner un sixième sens, qui me manquait ? Eh bien, c'est ce sens qui me fait souffrir. Tu aurais mieux fait de ne jamais me le donner.

– Du romantisme, mon Augusta... N'exagère pas le type auquel tu t'es adaptée. Les résultats sont toujours mauvais... Je sais ce que c'est... La nature n'admet pas qu'on la viole avec des artifices...

– Veux-tu dire, Guilherme, que ma tristesse, c'est un artifice ?... Je ne sais pas dans quel but !... Tu crois que c'est parce que je t'aime moins, que je me dérobe à tes yeux ? Non, absolument pas. Je ne peux t'aimer plus, parce qu'il est impossible qu'une autre t'aime autant...

– Une autre !... Quelle autre ?

– Je ne dis pas que tu en aimes une autre... Tu ne veux pas me comprendre, ou ce sont mes extravagances qui t'ennuient... Écoute, Guilherme, si je pouvais avoir recours à des artifices, je me montrerais toujours gaie, pour te voir toujours gai et tendre. Crois-tu que je ne devine pas que je deviens fatigante ?! Et est-ce que je voudrais l'être ?!...

– Fatigante, jamais... Je souffre, c'est vrai, parce que je suis tracassé par le secret de tes chagrins... Personne ne souffre uniquement de son imagination ; il y a toujours une raison. Quelle est la raison, pour toi ? C'est une question que je t'ai posée mille fois ; tu ne me réponds jamais.

– Et si j'en suis incapable, parce que je ne la connais pas... cela doit être une maladie du corps, qui commence par attaquer l'âme....

– Tu n'expliques rien, comme ça. L'arrivée de ton cousin, ou notre soirée au théâtre, ce sont les deux événements dont je dispose pour dater le changement de tes habitudes, de tes goûts, de tes sentiments pour moi, de tout.

– Pas de mes sentiments, Guilherme... Ne me torture pas de la sorte... C'est une terrible calomnie !

– Vas-tu répondre franchement à mes questions ? Jure-le !...

– Je n'ai pas besoin de jurer : je vais te répondre.

– Tu voudrais être ce que tu étais avant que je te connaisse ?

– Oui.

– Cela explique tout... Ce dont tu souffres, c'est le remords...

– Du remords, non, ni du repentir. Après t'avoir connu et aimé, je ne puis m'en repentir. Je crois que lorsqu'on se repent d'avoir aimé, cela commence par le cœur, et pour cela, il faut qu'il déteste et n'aime pas. Je t'adore, Guilherme. Que je n'aurais pas voulu t'avoir connu, ça, c'est vrai. À ce moment-ci, je serais ce que sont les femmes de ma condition : une pauvre couturière qui ne s'enorgueillit pas d'être aimée, sans aucune ambition de le paraître, sans aucun esprit critique pour se comparer aux autres femmes, ignorant le monde, ou le voyant fort différent de ce qu'il est. Voilà ce que je serais, si je ne t'avais pas connu, Guilherme... Et ce que j'ai été, je ne peux le redevenir.

– Mais que t'ai-je fait ? Quels désirs m'as-tu confiés que je n'aie pas satisfaits ?

– Tu n'as rien fait d'autre que m'agrandir : c'est là que réside mon infortune. Les désirs que tu me satisfais... tu me les satisfais tous ; il n'y en a pas un seul qui ne soit comblé... N'en parlons plus, mon chéri. Je commence à avoir froid, et toi ?...

– Rentrons, Augusta... Il semble que la saison de mon bonheur soit terminée... C'est encore un mensonge, une déception comme bien d'autres.

Augusta lâcha quelques paroles frivoles, de celles que le cœur arrive à peine à balbutier, s'il est étouffé par de grandes angoisses, comme, chez une femme qui aime, le pressentiment, la crainte, la terrible surprise d'une ingratitude, d'un crime qui lui avait semblé, jusqu'à cet instant, impossible.

Amaral n'avait pas répondu, ou n'avait pas compris. Il entra dans son bureau, où le journaliste écrivait en toute hâte le quatrième feuillet de son feuilleton. Guilherme allait parler ; sans lever les yeux de son papier, l'écrivain lui fit signe de se taire en murmurant :

– Ne m'enlève pas mon inspiration... J'ai trouvé une idée avec laquelle je peux sauver l'humanité souffrante... *Eurêka !...* Attends...

Il écrivit encore quelques secondes, et posa sa plume avec la rayonnante allégresse d'un homme qui vient de sauver l'humanité souffrante.

– Maintenant, tu peux parler...

– Tu as raison ; tu es un magicien... tu sais tout ce qui se passe dans le cœur des autres : Augusta songe à m'épouser.

– Reconnais alors que je suis un homme impayable !...

– Elle n'a quand même pas eu le courage de me le dire dans un style simple...

– Et toi, tu as eu celui de lui dire, dans un portugais correct, que tu ne...

– Je ne lui ai rien dit. Elle m'a fait de la peine... Je ne voulais pas l'entendre me tenir un tel discours... Dorénavant tous ses sourires sont empoisonnés.

– Et elle a dit qu'elle quittait la place, en cas de refus ?

– Non, il est encore trop tôt pour qu'elle me stipule des conditions, et je crois que nous n'arriverons jamais à de telles extrémités.

– Je le crois, moi aussi.

– Il est naturel qu'une délicate désillusion la ramène à son ancienne sérénité.

– De couturière ?

– Non...

– Ah ! J'entends bien : de *femme entretenue*.

– Et si je ne mets pas dans le mille, nous sommes mal partis. Pour m'éviter le spectacle de ses larmes, il me faudra chercher des occasions de rire ailleurs.

– C'est ça, c'est ça... Ah, les hommes !

– Tu souris ?

– C'est cette maudite prophétie qui est en train de se réaliser. Des études du cœur... Il suffit de t'étudier, pour retrouver Stendahl, ou Balzac. Je sais bien ce qu'il faudrait à Augusta pour reconquérir le terrain qu'elle a perdu. L'amour pur et saint de la jeunesse, il s'en est allé ; l'appétit amoureux s'est refroidi ; l'amour-vaniteux, le seul qui soit possible avec toi, n'est plus stimulé. Augusta devrait perdre sa pudeur pour te transporter à nouveau.

– Perdre sa pudeur ! Quelle ânerie !

– Ce n'est pas une ânerie. Si elle cédait à tous tes caprices...

– Mes caprices !... Lesquels ?

– Ceux qui alimentent les flammes de l'orgueil. Tu aimerais cette femme, si les autres te l'enviaient. Tu l'aimerais, si elle avait la sagesse de te trahir... Au moins avec les yeux, en jetant un regard subtilement dérobé... d'une loge au parterre. Tu l'aimerais, si elle s'habillait aujourd'hui d'une façon aussi séduisante qu'elle pourrait, et faisait jaillir des étincelles des pavés de Porto avec les sabots de ton cheval d'Alter. À chaque œil plein de désir qui la suivrait, tu sentirais palpiter ton orgueil. Quand, dans un groupe, on dirait : "Quelle belle femme !", tu répondrais : "Elle est à moi !" Et ce *à moi*, que personne n'entend, est une expression enivrante qu'on ne peut comparer qu'à celle de l'avare qui embrasse son coffre en s'exclamant : "Il est à moi !" La femme qu'on désire ainsi, cesse d'être telle que nous la voyons, elle est telle que les autres la voient. L'homme qui aime passionnément ne se remet pas de savoir l'admiration qu'inspire aux autres la femme qu'il aime. Mais ce n'est pas ton amour. Si l'amour, à la suite de quelque condescendance, décline, l'amant, aveugle hier, ouvre aujourd'hui un œil, et se demande si elle est effectivement ce qu'elle semblait hier. Dans le doute, il demande aux autres : "Que vous semble de cette femme ?" Si la délicatesse ou la bonne foi répond "C'est une femme exceptionnelle", la cristallisation continue. (Je t'ai dit ce qu'était la cristallisation). Si la mauvaise foi ou la grossièreté te répond "Elle ne vaut rien", l'amoureux indécis déteste cette réponse déplacée, et continue de douter, ce qui tourne au désavantage de la femme, exposée à la hausse et à la baisse des cours. Augusta ne sait rien de ces théories importantes; si elle les connaissait, et si elle y adhérait, elle te sacrifierait sa pudeur, le plus pénible de tous les sacrifices que fait une femme, devant des témoins oculaires. Si elle avait été à une école antérieure à celle-ci, elle te ménagerait adroitement une émotion revigorante pour

ranimer une sensibilité qui s'épuise dans cette vie monotone au Candal. Ce dont tu aurais besoin, aujourd'hui, c'est d'un duel, d'un grand scandale, à cause d'Augusta. Le problème, c'est que les autres nous vantent cette femme dont le prix diminue dans la vie de tous les jours, sans dangers à affronter, ni d'intervalles de nostalgie pour t'éprouver, Guilherme : il te manque vingt ans pour t'émanciper du poids de tes excentricités. La vie tranquille, dans le giron serein d'une femme, à ton âge, c'est une anomalie. Tu ne peux avoir que des maîtresses ; mais ces maîtresses doivent être plus corrompues qu'Augusta.

– Il s'ensuit de cette longue démonstration que je suis un grand pervers... Je ne puis aimer que la corruption.

– Je ne parle pas d'*aimer*. Aimer, c'est un sentiment privilégié qui ne concerne que certaines âmes, et ce ne sont pas les nôtres, rends-nous cette justice. Désirer, c'est une autre chose. Le lien qui t'attache à Augusta depuis dix-huit mois, ce n'est pas l'amour. C'est la soumission d'un instrument à un bras, la docilité d'Augusta qui obéit à l'orgueil de ta volonté. Tu t'es imaginé que ce serait délicieux de faire d'une couturière une dame, et tu y as employé toutes les forces de ton esprit. D'une fille sans éducation ni principes, tu as voulu faire une lettrée, et tu as consacré à cette œuvre miraculeuse toutes les forces de ta volonté. Ton œuvre achevée, tu n'as plus rien eu à faire. Tu t'es toi-même regardé quelques jours en elle avec un amour d'artiste. Ton admiration épuisée, tu t'es demandé s'il serait possible de concevoir pour elle de nouvelles beautés. Ça ne l'était pas. Ton esprit avide lui a encore trouvé des imperfections. Tu t'es découragé, tu as été déçu, tu as jugé stupide la gloire de ce que tu as fait, parce que cela ne te servait à rien. Jusqu'ici, tu as été prudent comme Phèdre. Le pire est devant nous... Qu'as-tu l'intention de faire à cette femme ?

– Je ne sais pas, je n'y pense même pas. Pour l'instant, nous avons vécu comme nous avons vécu. Tu envisages les extrémités, quand les choses en sont à leur début. Augusta va se faire à ses désillusions ; une fois convaincue qu'elle ne peut être ma femme, elle va finir par se révéler une aimable maîtresse. Les scrupules, si c'en est, disparaîtront. L'amour, s'il existe, résistera aux conventions. Tu te flattes d'en savoir beaucoup sur le cœur ; mais tu t'es aujourd'hui endormi à l'ombre de tes glorieux feuilletons...

– À propos de feuilletons, laisse-moi terminer celui de demain.

XVI

UN ONCLE MATERNEL de Guilherme do Amaral, riche propriétaire de la province de Beira, et député des cours constituantes, avait émigré en 1828, et s'était marié à Bruxelles.

En 1845, l'exilé qui n'avait jamais eu la nostalgie de son pays, vint au Portugal, faire du tourisme, avec sa fille unique. Le prétexte, c'était un voyage d'agrément pour Leonor ; mais il y avait une autre raison, plus secrète : il s'agissait de l'éloigner d'un mariage malvenu pour lequel elle se sentait une inclination aveugle.

Le père resta quelques jours dans sa vieille maison de la Beira Alta, contre la volonté de Leonor, qui ne voulait pas se voir, durant la saison d'hiver, entourée de forêts et de rochers, et des cris plaintifs des chouettes. Il y apprit que son neveu Guilherme résidait à Porto, qu'il était encore

célibataire, en faisant honneur à son nom, malgré quelques fredaines de jeune homme riche.

Il avait un grand projet. Marier sa fille avec son cousin, c'était, outre la réunion des familles et des avoirs, trancher une bonne fois pour toute le lien, faible ou solide, qui pouvait encore attacher le cœur de Leonor à un étudiant belge.

Leonor ne se souciait pas de connaître son cousin, dont son père lui parlait souvent ; elle voulait voir Porto, et y passer un hiver plus doux avec les bals et les théâtres lyriques.

Les autres raisons plus fortes... elle les connaissait. Ses désirs furent bien accueillis par son père, et vite satisfaits. Une lettre les précéda, adressée à Guilherme, qui lui parvint le lendemain du jour dont nous avons parlé au chapitre précédent.

Elle était rédigée en ces termes :

" Guilherme,

Ton oncle Teotónio Vaz arrive à Porto le 24 de ce mois. Il va descendre à *l'Águia d'Oiro* ; il désire t'embrasser, et te présenter sa fille, ta cousine.

Ton oncle qui t'aime. "

Guilherme ne montra pas cette lettre à Augusta. Cette discrétion trahit une faille dans leur intimité ; Amaral ne se pliait plus à la douce obligation des amants, qui s'aiment vraiment ; il lui parut puéril de montrer à Augusta une lettre si simple d'un oncle à son neveu.

Le soir du 24, le neveu du sieur Teotónio Vaz se rendit à Porto, sans dire à Augusta quelles affaires l'y appelaient, ou combien d'heures il y resterait. C'était la première fois que ça arrivait. Il descendit de son cheval à *l'Águia d'Oiro* et demanda son hôte : on lui dit que celui-ci était arrivé à midi. Son oncle l'embrassa en l'appelant, avec des larmes aux yeux, le fils de sa chère sœur, qui, dans son enfance, lui avait fait tant de pichenettes aux oreilles ! Attendri par le souvenir de ces pichenettes, Teotónio en était pathétique ! Amaral, qui se rappelait à peine ces pichenettes, avait du mal à ne pas éclater de rire, devant la respectable nostalgie de son oncle.

– Leonor ! dit Teotónio, la voix tremblant d'émotion, viens voir ton cousin...

Leonor sortit de la chambre voisine. Amaral fut tellement surpris, qu'il arriva à peine à bafouiller un compliment. C'est que sa cousine invitait à croire à l'existence des anges : sa soudaine apparition était une chose magique, une éclipse, qui assombrissait toutes les réalités qu'il avait connues, la source d'impressions tout à fait nouvelles dans un cœur usé à force de les avoir toutes senties.

Leonor tendit affectueusement la main à son cousin. Elle parlait atrocement le portugais, mais d'une façon si amusante, que si les dames portugaises l'avaient entendue, elles s'efforceraient de parler de la même façon ; une difficulté dont certaines viennent à bout sans aucun effort.

Pour la mettre parfaitement à l'aise, Guilherme lui parla en français, chose que son oncle, après avoir vécu seize ans en Belgique, n'avait jamais réussi à faire. la conversation aborda des sujets fertiles. L'on avança des comparaisons entre les climats, la civilisation, le gouvernement, l'agriculture de ces deux nations que Leonor connaissait.

Par dessus le marché, la cousine de notre ami était une brillante causeuse, et son père, qui était fier d'elle, faisait un signe approbateur avec, en plus, une grimace plaisante à chaque trait d'esprit de la jeune fille.

Guilherme était émerveillé de voir tant de beauté, et une telle maturité. C'est elle qui parlait le plus, et elle était toujours intéressante, pleine d'invention, maîtresse d'elle-même, sans contrainte, elle accordait plus d'importance à ce qu'elle disait qu'à la personne à qui elle le disait, parlant comme quelqu'un qui s'écoute et s'admire, faisant distraitemment glisser son bracelet sur son poignet de jaspe tandis que son cousin, de plus en plus timidement, lui parlait.

C'est alors que se brisèrent les dernières branches de sa cristallisation autour d'Augusta. La couturière apparut fugitivement entre Leonor de Guilherme, Elle se trouvait dépouillée de tout son prestige, privée de tous les atours que son imagination l'avait revêtue... Pauvre Augusta !... si au moins tes larmes rachetaient les femmes de ta condition !...

Il était huit heures du soir quand Teotónio Vaz interrompit l'inépuisable loquacité de sa fille, en disant que leur voiture les attendait. Ils allèrent au théâtre. Guilherme donna le bras à sa cousine, et attira l'attention des habitués du vestibule. Parmi eux, il y avait le journaliste. Tandis qu'Amaral s'arrêtait devant une petite chaise, qui bloquait l'accès aux escaliers, le poète lui glissa presque à l'oreille : *Ceci tuera cela*. Amaral sourit ; et Leonor, qui l'avait entendu et compris, chercha de ses yeux étincelants le lecteur de Hugo. Le poète se fondait dans les groupes qui l'entouraient, en lui demandant qui était cette merveille.

– Est-ce une autre couturière ? demanda l'un.

– Où cet homme va-t-il désenvoûter ces femmes ?! dit l'autre.

– Aurait-il affranchi l'autre ?

– Quand nous sera-t-il possible de les comparer sur le même terrain ?

– Celle-ci est un ange.

– Mais l'autre est plus femme.

– Avec un peu de chacune, on obtiendrait une excellente tisane.

– Je vote alors pour les deux.

– Vous vous trompez, dit le poète, mettant fin aux hypothèses. Cette femme est la cousine d'Amaral. Et l'autre que vous espérez voir sur le même terrain, finira par s'y rendre... mais sur le vrai terrain d'égalité, au *Pré du Bon Repos*.

– Au cimetière ! Vous êtes lugubre, cher poète élégiaque !... Tu n'as pas l'air d'un Balzac de la rue de Santo António ! Vous ne pouvez vous empêcher, prophètes de malheur, d'ouvrir une sépulture à chaque douleur, sans même toucher la paie du fossoyeur... Ces femmes ne meurent pas ainsi... Elles renaissent de leurs larves comme le papillon, et ont ceci de plus que le papillon, qu'elles ne se brûlent pas à la flamme phosphorique des passions qui sont comme des allumettes, et semblables, je crois, à celles de ton illustre ami.

L'orateur rit de son épigramme, et le poète demanda aux autres de rire par compassion pour ces fadeurs prétentieuses.

Le rideau était levé, chacun alla s'asseoir dans la loge qui lui était réservée. Le journaliste s'installa à un endroit d'où il pourrait le plus aisément observer celle de Teotónio Vaz.

Il observa que Leonor parcourait de sa lunette toutes les loges de haut en bas, ne dédaignait pas de s'arrêter, plus ou moins distraitemment, sur les curieux du parterre, n'accordait presque aucune attention à la scène, et aucune, littéralement aucune à ce que son cousin semblait lui dire. Première constatation.

Il nota en outre, que dans l'entracte entre le deuxième et le troisième acte, était entré au parterre supérieur un inconnu, apparemment français,

élégant, fort bien fait de sa personne ; que cet homme avait braqué sa lunette sur Leonor, et que Leonor, à partir de ce moment, détacha rarement ses yeux de l'inconnu. Deuxième constatation.

La troisième et la dernière, c'est qu'à la sortie du théâtre, le Français, que personne n'avait vu à Porto avant ce soir-là, était allé se poster face à l'escalier qui descend des loges, et qu'en passant, Leonor lui avait fait le plus significatif et le plus hardi de tous les sourires ; un scandaleux détail dont tout le monde s'aperçut, excepté Guilherme, et son oncle, qui était myope.

Le journaliste entra à *l'Águia d'Oiro*, passa une demi-heure à décortiquer quelques côtelettes, et posta son domestique en sentinelle, pour prévenir Amaral, quand celui-ci sortirait de la chambre de son oncle, qu'il l'attendait là.

Ils sortirent ensemble, et entrèrent à *l'Hospedaria Francesa*, où résidait le poète. Ils entrent, et le Français entre en même temps qu'eux. Le Français chantonnait la cavatine de *Sémiramis*, et Amaral sifflait, avec indifférence, et toute la gaucherie d'un provincial, un rondeau de *Guillaume Tell*. Le poète ne sifflait pas et ne fredonnait pas : il était triste et concentré.

– Connais-tu, dit-il, cet homme qui est en train de monter l'escalier ?

– Non ; j'ai eu l'impression que c'était un étranger.

– Il fait la cour à ta cousine.

– Tu plaisantes ?

– Il fait la cour à ta cousine. On dit que les yeux d'un homme amoureux voient tout ; les tiens ont été aujourd'hui atteints d'une scandaleuse cataracte ! Tu n'as donc rien vu ?

– Il m'a semblé qu'elle regardait quelqu'un à l'orchestre avec une attention particulière...

– C'est cet homme qui a eu droit à un sourire angélique dans les escaliers, au moment où ils descendaient.

– Parole d'honneur ?!

– Je te jure par mon honneur, et par celui des onze mille vierges, ta gentille cousine comprise.

– Ce n'est pas le moment de plaisanter...

– C'est plus sérieux alors que je ne pensais !... Tu aimes ta cousine ?

– À la folie... C'est incroyable...s'agissant de moi ! Mais la vérité... l'atroce vérité, c'est bien celle-là... Ma femme fatale... c'est elle... elle est enfin apparue !

– Je pense que tu vas être châtié, Guilherme...

– Châtié !? Qu'entends-tu par là ?

– Méprisé.

– Qui sait ? Je ne suis pas encore entré dans l'arène... Mon rival serait si puissant !...

– Cet homme, si tu veux me croire, la suit... C'est la première fois que je le vois.

– Mais mon oncle va m'aider.

– Tu en es donc à appeler ton oncle à ton secours contre ta cousine ?! Ce serait une faiblesse, une conquête peu glorieuse, et une ignominie pour un lion ! Ne tombe pas dans ce travers, ce serait encore pire pour toi. Une femme déteste un persécuteur qui prend sa famille comme parapet pour la mettre à sa merci. En faisant appel à leur pitié, l'on en touche beaucoup ; en recourant à la contrainte, on ne fait que lui passer des menottes ; mais son âme reste libre. Tu es parfois inférieur à l'idée que tu te fais de toi-même. Je ne veux pas savoir ce que sont ces amours foudroyantes... je sais qu'il y a de la monstruosité dans ce genre d'amour... On voit une femme, à la lumière

d'un éclair, et on la palpe à tâtons dans les ténèbres. Ce que je ne renonce pas à savoir, c'est comment tu t'accordes un droit que tu aurais acquis sur ta cousine.

– Cette question est grossière... elle m'étonne de ta part.

– Vraiment ? C'est qu'aujourd'hui tu ne reconnais personne. Quel diable d'homme tu fais ! Je donnerais ma réputation littéraire pour te connaître ! As-tu bien réfléchi aux sentiments que t'inspire ta cousine ? Serait-ce de la vanité ?

– Non, c'est un amour d'enfant, une passion à faire couler des larmes et du sang...

– Je sens venir un duel...

– Quoi d'étonnant... Il ne peut y avoir deux hommes qui vivent en aimant Leonor.

– Et il n'y a pourtant que cinq heures que tu l'as vue...

– Qu'importe ? Je t'ai déjà dit qu'il y a une femme fatale pour chaque homme...

– Et un homme fatal pour cent femmes... Il t'en manque quatre-vingt-dix-neuf... La première s'en va déjà à veau l'eau... Que Dieu ait pitié de cette sœur qui est la nôtre. Devons-nous appliquer à Augusta la formule *parce sepultis* ?

– Ne parlons pas maintenant d'Augusta...

– Il est une heure du matin. Combien de larmes aura versées cette pauvre femme ! Parlons-en : c'est pathétique...

– Changeons de sujet.

– C'est que je n'ai pas envie, moi, de changer de sujet.

– Bonne nuit.

– Au revoir, Guilherme. Mes respects à Dona Augusta. Je t'attends ici demain.

XVII

LES PLAINES DU CANDAL étaient blanches de neige. Le froid lacérait les chairs. Le Douro rugissait en bas, inondant les misérables murs qu'osent opposer de faibles mains à la furie de ses crues.

C'était la nuit où, depuis neuf heures du soir, Augusta attendait Guilherme à sa fenêtre. La fièvre de l'anxiété ne lui permettait pas de sentir le froid qui imprimait à ses joues des plaques bleuâtres. La macération de l'âme ne laissait pas de forces au sentiment pour la macération du corps. L'âme ne se laisse guère aller à la sensibilité, dans ses grandes détresses.

Durant ces longues heures, Augusta ne disposait parmi ses sens, que de l'ouïe, qui alertait son cœur au moindre bruit dont elle s'imaginait qu'il venait de Guilherme.

Il était deux heures quand Guilherme mit pied à terre. Il vit Augusta à sa fenêtre, et éprouva deux sentiments contradictoires : la compassion et l'agacement. Cette inquiétude extrême l'agaçait. La compassion, pire encore dans ce cas que l'agacement, était, chez Amaral, une vertu stérile, la pitié pour un mendiant qui vous dit "Que Dieu vous bénisse". Ce qu'il ne voulait pas, c'est avoir à donner une explication de son retard.

Sans la plus petite ombre de ressentiment, Augusta vint à la rencontre de Guilherme en s'exclamant :

– Que de soucis tu m'as donnés, mon amour ? As-tu eu un malaise ?

- Non. Pourquoi ne t'es-tu pas couchée ?
- J'en étais incapable... Si tu m'avais dit que tu t'attarderais, j'aurais mieux pu me reposer... La prochaine fois, dis-moi que tu vas te retarder, tu veux bien ?
- Oui.
- Tu as dîné ?
- J'ai dîné.
- Avec ton ami ?
- Oui.
- As-tu toujours été avec lui ?
- Non... je suis allé au théâtre.
- Tu as bien fait, mon Guilherme. J'aime savoir que tu t'amuses, si tu trouves du plaisir au théâtre... Méchant... Pourquoi ne m'as-tu pas dit que tu irais au théâtre ?!
- Parce que je ne prévoyais pas d'y aller.
- C'était *La Norma* ?
- Non... c'était le... c'était le... c'était *Le Barbier de Séville*.
- Tu as bien fait...Mais tu es triste, Guilherme !... Tu ne veux pas me regarder... Tu ne me dis pas la vérité... Tu as quelque chose... Dis-moi ce que c'est... Tu sais bien que tu ne veux pas m'inquiéter, mais l'incertitude donne encore plus d'inquiétudes.
- Je n'ai rien, Augusta... C'est un de ces accès de mélancolie, qui sont dans ma nature.
- C'est moi qui en suis la cause ?... Peut-être est-ce... ma tristesse qui aura contribué au changement que je note dans ton caractère... Je ne veux pas que tu souffres. Je te promets de ne jamais plus te dire de chose qui te fasse de la peine. Oublie tout ce que je t'ai dit hier. Vivons heureux. Je ferai tout ce que tu voudras. Allons au théâtre, allons où tu voudras que j'aille avec toi, tu veux bien ?
- Je ne t'invite pas à m'accompagner où que ce soit...
- Tu ne m'invites pas, mais c'est moi qui souhaite venir... Quand il y aura une représentation, nous irons tous les deux, tu veux bien ?
- Pour l'instant, c'est impossible.
- Pourquoi, Guilherme ?!
- J'ai un oncle à Porto, et il y a certaines relations... que l'on doit cacher à un oncle.
- Tu as raison...

Les larmes jaillirent, sans qu'il s'y attendît, des yeux d'Augusta. La sérénité avec laquelle elle dit : "Tu as raison..." fut un de ces exploits qui restent inconnus, entre la femme blessée au fond de son cœur, et l'homme qui ne s'en rend pas compte, ou les salue en enfonçant encore plus dans la poitrine le fer de la raillerie ou du mépris.

Agacé par ces larmes, Guilherme se leva brusquement, entra dans sa chambre, et s'y enferma. Il ne manifestait pas la moindre générosité, en lui accordant le droit de rester seule avec ses larmes ! Il en est beaucoup qui vitupèrent cette faiblesse, en exhalant leur rage contre ce talent qu'elles ont de verser d'artificieuses larmes...

Augusta ne voulait pas croire à la réalité de cette courte scène. Comme elle n'avait pas l'expérience des faits pour se convaincre de la lassitude de Guilherme, elle interrogea les souvenirs de ses romans. Elle y vit des femmes malheureuses, bien des amantes abandonnées à l'époque la plus tendre de leurs amours, beaucoup d'entre elles sacrifiées à une frivole déférence pour les bonnes mœurs. Affligée alors par de nombreux

exemples, elle crut que l'on se fatiguait d'elle. La passion, la vanité, la jalousie, la honte, se liguèrent, comme autant de démons, pour tourmenter le cœur de cette pauvre femme. Ce fut une nuit de supplices indescriptibles ! La lumière pointa d'un jour horrible à l'endroit où Guilherme l'avait laissée, extatique, morte, immobile, comme foudroyée par un éclair. C'est là qu'il vint la trouver, et son aspect l'impressionna. L'altération de son visage était saisissante. Sept heures d'enfer avaient labouré la fraîcheur de ses traits, comme un fer rougi qui serait passé dessus. La lividité, la maigreur, la fixité cadavérique de ses yeux, les lèvres ridées par la brûlure de la fièvre, tous les symptômes d'une longue tuberculose à sa fin... c'est ce que présentait le visage d'Augusta.

L'on n'a pas besoin de vertu pour compatir à de telles douleurs. Saint-Preux, Don Juan, et Lovelace avaient leurs moments de pitié. Pourquoi ne pourrait-il en avoir, Guilherme do Amaral, cet esprit médiocre, sans originalité, sans caractère, un être trivial dans le genre le plus trivial qui soit.

– Qu'as-tu, Augusta ? dit-il tendrement, en lui prenant la main, qui était brûlante. Tu ne me réponds pas !...

– Que veux-tu que je réponde, Guilherme... Tout est fini entre nous... Tu es mort pour moi...

– Tu es folle ! Quelle raison t'ai-je donnée pour me croire mort pour toi ?!

– Oh ! mon Dieu !... Quel besoin as-tu de parler, Guilherme !... Une femme qui aime ne peut être trompée... Tu n'avais pas besoin de me parler aussi clairement... Je vaudrais moins que l'amitié d'un oncle à toi dont tu ne m'as jamais parlé... Quel est cet homme qui a un tel pouvoir, plus grand que je n'ai imaginé qu'une femme pût en avoir ? ! Il y a six mois, tu voulais que je me montre... partout... avec toi, tu venais à bout de ma répugnance par des raisons fortes ; tu me disais que j'étais toute ta vie, et la société ton pire ennemi... Aujourd'hui... je te fais honte.

– Tu ne me fais pas honte, Augusta... Tu me tortures en te montrant aussi injuste... Que gagnes-tu à me faire souffrir de la sorte ?

– Ce que j'y gagne !... Demande-moi à quel point il est douloureux d'arracher à mon cœur ces mots que je regrette de prononcer, puisqu'ils t'agacent... ou te blessent !... Guilherme, ne souffre pas pour moi... Ce que tu voudras... fais de moi ce que tu voudras... ma compagnie ne doit pas t'être une contrainte... tu veux bien, mon chéri ? Je vais t'ouvrir mon âme... Non, c'est encore trop tôt... Le sacrifice que je t'offre n'aurait aucune valeur... Je serai noble dans mon malheur, du moment que je ne puis l'être dans la société... Je n'aurai pas honte de moi-même ; ce sera au moins une consolation pour la femme que tu aurais honte de présenter à un oncle...

– Encore !...

– Ne prends pas la mouche, Guilherme... Viens... Sois mon ami ; tu me le dois bien.

– Ne suis-je pas ton ami, Augusta ?!

– L'es-tu ?

– Je le suis, et je le serai toujours.

– Je n'ai donc aucune raison de pleurer. Pardonne-moi.

Guilherme déjeuna avec Augusta. Ils n'échangèrent pas deux mots. Sa situation à elle était angoissante comme un remords. Il est rare que l'expiation commence ainsi en même temps que la faute. La *faute*, dis-je, et peut-être ai-je proféré une grosse sottise. Quelle était la faute d'Amaral ? Aimer une femme, qui avait détruit la cristallisation dont l'autre avait bénéficié.

Donnez-nous, moralistes, une amulette en jais pour chasser le démon de la tentation ; nous l'agiterions dévotement au-dessus de l'esprit faible, de l'esprit malléable, qui s'adapte à toutes les formes, ce caméléon intérieur, qui change de couleur à chaque rayon de lumière dans les derniers yeux qui le fixent. Corrigez les défauts du système nerveux de Guilherme. Transfusez un sang plus serein, moins irritable, dans les artères. Donnez-lui la quiétude de la paix sur le sein d'une femme, qu'elle soit reine ou couturière. Libérez-le du malheur qu'entraîne l'inconstance. Faites qu'il arrive à trente ans en détestant les vingt sortes de femmes qu'il a connues*, et se détestant pour avoir abusé de faciles avantages, que l'or, la jeunesse, et la séduction lui servaient à la table des rires et des poisons, comme aux festins des Borgia.

Arrachez de son sein l'esprit inquiet qui commence par des taquineries et finit par de jalouses rancœurs : insufflez-lui une âme neuve, pacifique, se nourrissant facilement, frugalement, susceptible de s'endormir dans la paix pourrissante d'une amitié bourgeoise et stupidement heureuse. Moralistes, quand vous aurez découvert la façon d'enchaîner l'esprit, ériges un échafaud pour les volontaires infâmes qui ont poussé la femme aux abîmes.

Le déjeuner s'était déroulé tristement, comme la communion d'un agonisant. La comparaison est forte, mais juste.

Guilherme fit harnacher son cheval, serra Augusta dans ses bras, et dit :

– Je vais déjeuner aujourd'hui avec mon oncle. À ce soir. Ne pleure pas, Augusta... Je te paierai avec de l'amour toutes tes souffrances. Le plus beau ciel a des tempêtes... La nôtre passera... Dis-toi que personne ne se rend volontairement malheureux.

XVIII

AMARAL rencontra le lendemain le journaliste à la *Batalha*.
– Tu arrives juste à temps, dit le poète, inexorable dans ses épigrammes.

– Pour quoi ?

– Veux-tu voir le Français que je t'ai montré hier ? Regarde cet homme adossé là-bas à la vitrine du coiffeur Cruz... Tu l'as vu ? Fais maintenant un demi-tour avec tes yeux, tu verras ta cousine derrière un vitrage de l'*Águia d'Oiro*... Tu l'as vue ? Ne trouble pas cet innocent colloque entre deux âmes qui communiquent par le magnétisme. Du respect pour les passions d'autrui !

Guilherme ne trouvait aucune réponse aux propos ironiques du poète. Il enfonça ses éperons sur les flancs de son innocent cheval, et, après quatre bonds, il entra bruyamment dans la cour de l'auberge. Léonor, qui l'avait vu, ne bougea pas.

L'Othello fut conduit dans la chambre de son oncle, qui ôta ses lunettes pour embrasser son neveu.

– J'étais, dit-il, en train d'écrire à ma femme et je lui parlais de toi, et de ma fierté d'être ton oncle. Je ne m'imaginai pas que je te trouverais si

* "Dom Juan, dans un moment d'humeur taciturne, me disait à Thorn : Il n'y a que vingt espèces de femmes, et dès que l'on connaît deux ou trois de chaque espèce, le dégoût commence." Stendahl : De l'Amour, Ch.LIX. L'auteur en connaît vingt et une espèces.

beau, et rangé à ce point, d'après ce que me racontent les domestiques de cet hôtel, où tu as séjourné un an. Ta cousine t'a trouvé bien sympathique...

– Il y a quelqu'un qu'elle trouve plus sympathique encore, mon cher oncle.

– Vraiment ? Elle est bien bonne ! Pourquoi dis-tu cela, Guilherme ?

– Parce que j'ai des yeux.

– Explique-toi ; je ne comprends rien à cette énigme.

– Si cela vous intéresse de la comprendre, mon oncle, veuillez avoir l'obligeance de venir à cette fenêtre...

– Que se passe-t-il donc ?

– Il n'est pas nécessaire de l'ouvrir... Veuillez observer la première fenêtre du premier étage de cette maison, en face...

– Je ne vois rien... je suis très myope... Attends... Il y a là une longue-vue...

Teotónio regarda par la longue-vue, et ne resta pas longtemps en observation.

– C'est lui !... dit le vieillard en tremblant

– Alors, vous le connaissez ?

– Parfaitement... C'est le démon qui ne me lâche pas... Le mauvais ange de ma fille... Écoute-moi, Guilherme... Cet homme est un Belge, un étudiant, un aventurier. Il y a deux ans que j'ai découvert cette amourette entre ma fille et lui... Maudite soit l'heure où je l'ai enlevée du collège !... J'ai fait tout ce que je pouvais pour couper court à ces relations.. J'ai pris Leonor à Paris... Ce démon nous a rejoints. Je l'ai amenée à Londres, il l'a suivie. J'ai parcouru l'Italie l'année dernière, il était toujours sur nos talons, à Venise, à Florence, à Rome... Maintenant que je me croyais dans un pays inconnu de ce coquin, voilà que je le retrouve ! Cela va se terminer ici, Guilherme. Aide-moi à sauver ta cousine de ce dépravé qui la poursuit...

– De quelle façon, mon oncle ?

– Sois franc : aimes-tu ta cousine ?

– Qui n'aimerait pas cet ange ?

– Veux-tu être mon fils ? Veux-tu l'épouser ?

– Cela ne dépend pas que de moi. Vous voyez bien, mon oncle, que je ne puis, honnêtement, l'accepter contre sa volonté... Notre mariage serait un désastre pour tous les deux.

– Tu te trompes. Les femmes ont de ces enfantillages. "Elles aiment par caprice, et oublient par caprice", comme dit ma femme, qui est au-dessus de tout soupçon, et tout ce qu'elle dit sur les femmes est parole d'Évangile. Fais-lui la cour franchement, et tu verras comme elle changera d'avis.

– Je crois que vous faites erreur, mon oncle. Je peux essayer, mais, si je n'y arrive pas, malgré votre obligeant soutien, je risque de quitter le champ de bataille couvert de blessures. On ne combat pas l'amour par vanité ; et, vu que vous me demandez d'être franc, je lui dirai que, depuis que je l'ai vue, je sens une confusion dans mes idées, la naissance d'une passion, un espoir, et un découragement... un terrible mélange de ciel et d'enfer que je ne puis lui expliquer.

– Fort bien ; explique-toi avec elle, et retrouve tes manches. Dès qu'elle se sentira un penchant pour toi, l'on se procure une dispense, et le mariage se fera dans cette église exactement (il pointa le doigt sur Santo Ildefonso). Il n'y a pas de temps à perdre. Je la fais venir, et d'ici un moment tu restes seul avec elle. Exprime-toi nettement, entends-tu ? Pas question d'une cour de gamins. Ma femme dit que les femmes aiment qu'on soit clair sur des sujets où il ne faut laisser planer aucun doute...

Teotónio appela Leonor. La jeune fille en entrant avait l'air moins affable que la veille. Elle exprimait avec un froncement de sourcils à quel point ça

l'ennuyait de venir. Dès qu'elle eut serré la main de son cousin, elle s'assit près de la fenêtre pour être vue du Belge. Deux, trois mots, un coup d'œil furtif à la fenêtre du coiffeur. Amaral se mordait la lèvre inférieure. Teotónio soufflait derrière son mouchoir.

– Je reviens tout de suite, dit le vieillard, qui n'arrivait pas à contenir son humeur.

– Où allez-vous, mon père ?

– Je vais demander qu'on fasse venir une voiture.

– Si ce n'est que cela ; je sonne, et le domestique arrive.

– Non... ce n'est pas nécessaire... J'ai quelque chose à dire à la directrice.

Amaral se rendait bien compte de la signification cruelle de cet incident. Leonor ne voulait pas rester seule avec lui. Elle craignait quelque liberté de langage. C'était peut-être la méfiance que lui inspiraient les paroles de son père...

Le bon sens ne fait pas toujours défaut à un amoureux. Guilherme avait compris.

– Il me semble que je vous suis importun, ma cousine...

– Pas le moins du monde... je suis au contraire fort heureuse d'avoir fait votre connaissance.

– J'aurais donné ma vie pour ne pas faire la vôtre.

Leonor baissa les yeux : ce n'était pas de la pudeur, c'était un reproche.

– Ce n'est en tout cas pas ma faute...

– Et je ne vous faisais aucun reproche... Je ne vous ai pas encore dit que je ne vous rendais pas responsable de mes chagrins.

– Il ne manquerait plus, mon cousin, que vous me rendiez responsable de vos chagrins... Je suis heureuse de vous connaître depuis hier après-midi.

– Mais la vie qui est passée, ce n'est pas de la vie. Seuls comptent nos malheurs présents et futurs...

– Je n'entends rien à ces malheurs... Vous vous moquez de moi, et je ne sais pas si je mérite de m'exposer à votre ironie.

– Je ne me moque pas, Leonor...

Cette liberté fit affluer le sang au visage de l'impatiente jeune fille ; ce n'était pas de gêne, mais la colère. Elle se vengea de l'offense en fixant plus attentivement le Belge, qui ne bougeait pas de son poste.

– Je vous demandais, au moins par courtoisie, reprit Guilherme en souriant avec une malice affectée, quand vous m'accordez l'honneur de vous parler, de cesser un moment de répondre aux exigences de quelqu'un qui vous contemple.

Leonor, surprise, tressaillit. Elle fut prise d'une bouffée de colère encore plus violente ; mais sa raison reprit le dessus, et Leonor, sortie deux ans avant de l'innocente atmosphère d'un collègue, sourit avec le dédain de nos dames de quarante-cinq ans, avec, à leur actif, quarante-cinq surprises de ce genre... Ah, la France est un pays béni pour les femmes ; là-bas, à seize ans, l'on est parfaite ; on connaît toutes les échappatoires, quand l'on se sent acculée ; l'on fait d'un regard et d'un sourire une arme, qui abat l'orgueilleuse astuce d'un fat.

– Ce sourire, continua le conquérant désarçonné, est fort significatif, cousine.

– Je supposerai que vous en connaissez la signification, mon cousin... Savez-vous que je me dois de vous reprocher vos excessives libertés avec une personne que vous connaissez depuis moins de vingt heures ?

– Reprochez-les moi donc, mais ne me condamnez pas pour cela, et ne m'offensez pas... Cette remarque est insultante...

– L'on ne tient ni en Belgique, ni en France, ni en Angleterre un tel langage à une dame. Au Portugal l'on ne respecte guère les femmes, à moins qu'un cousin puisse dire ce qu'il veut à sa cousine...

– Je ne vous dis pas ce que je veux, ni ce que je pense de votre éducation...

– Mon éducation a été bonne, mon cousin. J'ai appris à respecter les volontés d'autrui, et, en dehors du collège, j'ai une mère aussi respectable qu'instruite, qui m'invite à respecter, plus que les autres volontés, celles du cœur des autres...

– Je vous ai comprise.

– En êtes-vous fâché ?

– Je ne le puis ni ne le dois... Je me plains.

– Ce sont là des formules par trop sentimentales. Soyez mon ami, cousin.

– Je le serai... mais... loin de me permettre autant de franchise que vous...

Je redoute qu'elle me tue.

– Werther est-il connu au Portugal ?

– Oui, ma cousine... Mais au Portugal, on a sa fierté... Il n'y a pas ici de femme qui vaille la peine que l'on se donne la mort... Quant à celles qui viennent d'ailleurs...

– Elles n'en valent pas la peine, elles non plus... J'en suis certaine...

– Disposez-vous de ma volonté ? dit Guilherme en se levant.

– Vous partez ? J'appelle mon père.

Leonor appuya sur la sonnette. Un domestique se présenta.

– Dites à mon père que mon cousin va partir.

– Monsieur Teotónio Vaz est sorti, dit le domestique...

– Quand ?

– À l'instant.

– Et où était-il jusqu'à maintenant ? demanda-t-elle, surprise.

– Dans votre chambre, Mademoiselle.

Leonor regarda, du coin de l'œil, la maison en face, et ne vit pas le Belge. Elle prit peur... Guilherme lui serra la main avec une hypocrite cordialité, et sortit.

Se doutant que son oncle cherchait son démon, il partit dans cette direction ; en arrivant à la cour du coiffeur, il les vit. Il était trop tard pour reculer : il voulut donner le change en montant, au moment où le Belge prononçait dédaigneusement ces paroles :

– Vous n'avez aucun droit de m'empêcher de me rendre là où se trouve votre fille. Un passeport légal me garantit celui de passer les frontières sur toute la surface du globe. Je suis aujourd'hui ici ; d'ici un an, je serai aux antipodes.

Guilherme s'était arrêté. Le Belge lui demanda :

– Voulez-vous quelque chose, Monsieur ? Je crois qu'on ne vous a pas appelé.

Amaral répondit en bredouillant :

– Si l'on ne m'a pas appelé... tant pis, je me présente...

– C'est mon neveu... dit Teotónio Vaz.

– Enchanté... rétorqua le Belge, mais cela ne vous donne pas le droit de vous mêler à notre conversation.

– J'ai celui de vous demander réparation à la moindre parole injurieuse que vous adresserez à mon oncle, répondit Amaral.

– Et moi les plus saintes dispositions pour vous donner satisfaction, bien que je sois incapable d'insulter qui que ce soit, dit sereinement le Belge.

– Mais qu'avez-vous à voir avec ma fille ? rétorqua Teotónio en croisant les bras.

– Ce que j'ai à voir ? C'est une alliance de nos cœurs, qui ne porte aucune atteinte à l'honneur d'un père, ni à celui de sa fille.

– Mais ce Monsieur qui est un père, fit Guilherme, ne veut pas entendre parler de cette alliance... il la refuse...

– Il n'a rien d'autre à faire que de l'accepter.

– Rien d'autre à faire ! Voilà qui est fort intéressant ! C'est la plus grande ânerie que j'ai entendue !

– Ce n'est pas une ânerie aussi grande que vous l'imaginez, Monsieur. L'amour ne se plie pas aux volontés des autres. En tant que père, vous avez parfaitement le droit de la tyranniser ; en tant qu'homme, je peux lui vouer un amour éternel... Je ne demande rien de plus... Je vis de cet amour, à l'ancienne ; c'est ainsi qu'aimaient nos plus lointains ancêtres.

– Attention, je ne plaisante pas, Monsieur ! Je parle très sérieusement... Il faut que vous quittiez le Portugal au plus tôt... Sinon...

– Veuillez préciser votre menace...

– Sinon... J'ai la loi pour moi... Vous ne cessez, Monsieur, de me persécuter...

– Je ne manque pas de goût à ce point, cher Monsieur... Celui qu'on persécute, s'il y a ici une victime et un bourreau, c'est moi...

– Vous êtes un homme sans honneur... lâcha le vieillard, en faisant claquer ses deux maxillaires, dans un accès de rage convulsive.

– Il n'y a qu'un fou qui puisse me traiter d'homme sans honneur, ou un infâme. Le fou vitupère en toute impunité ; vous n'avez, Monsieur, que vos cheveux blancs pour vous protéger.

– Mon oncle ne se réfugie pas derrière ses cheveux blancs... Je suis son neveu... Je ne vous donne pas satisfaction, je demande réparation, et qu'elle soit prompte.

– Comme vous voudrez, et quand vous voudrez. J'habite à *l'Hospedaria Francesa*, chambre n° 9.

Le Belge salua poliment, et sortit, en souriant avec une suave urbanité.

– Rentrez avec moi... dit Teotónio, en prenant le bras de son neveu.

– Non...

– Pourquoi tu ne viens pas ? Je ne veux pas de duels.

– Il est impossible qu'il n'y en ait pas un.

– Je n'en veux pas, je te l'ai dit... Remets-t-en à ma tête... Je sais tout ce qui s'est passé avec ma fille... Viens, et fais comme s'il n'y avait pas eu cette discussion.

– J'ai de la fierté, mon oncle !...

– Je le sais... Il suffit que tu sois le fils de ma sœur... tu es de notre famille ; mais ta fierté garde-la pour d'autres occasions... Notre affaire ne se conduit pas avec des coups... Remets-t-en à ma tête...

– Soit... Si nous avons quelque chose à nous dire, montons au salon du coiffeur.

Ils y montèrent, et s'y enfermèrent.

– Je vais tout de suite quitter le Portugal, dit Teotónio. Je m'embarque dans le premier paquebot pour l'Angleterre. Tu dois nous accompagner.

– Moi !...

– Remets-t-en à ma tête. Ta cousine ignorera notre départ, et notre infâme persécuteur n'aura pas le temps de connaître notre destination...

– Et après ?

– Ma fille perdra ses illusions, elle t'aimera ; et dès le premier signe, tu l'épouses.

– Vous me faites penser à un enfant, mon oncle ! Vous êtes convaincu qu'elle pourra oublier cet homme !? Vous ne connaissez rien du cœur humain.

– J'en connais plus que toi. Remets-t-en à ma tête. Je me suis trouvé, avec ma femme, dans la même situation que toi avec ma fille. Elle en aimait un autre ; cet autre était un spadassin, il m'a défié. Qu'avais-je à faire d'un défi ? J'aurais été bien bête ! Ça aurait été une belle victoire s'il m'avait transpercé la poitrine de son fleuret ! L'essentiel, c'est d'avoir un père de son côté, et un peu de prudence... Tu viens avec nous, Guilherme ?

– Je ne peux pas prendre une décision comme ça...

– Tu le peux, tu n'as à demander la permission de personne.

– Je prendrai une décision avant ce soir.

– Le paquebot part après-demain. Il n'y a pas de temps à perdre... Je t'attends pour le dîner ce soir... Pas un mot de notre accord à Leonor... C'est entendu ? Remets-t-en à ma tête...

XIX

DURANT CETTE SCÈNE, le journaliste, qui fumait, dans la plus tranquille béatitude de son esprit, un cigare, était resté adossé au dernier pilier (appelé "moine", ceux de pierre, qu'on trouve à tous les coins de rue ; foin des anachroniques équivoques) de la rue de Santo António. Il avait assisté à la scène, et deviné le reste.

Quand Guilherme sortit, la première question du journaliste, ce fut :

– Qui sont tes témoins ?

– Allons chez toi... dit Amaral, en allumant un cigare, les yeux fixés, sous le bord de son chapeau, sur les fenêtres de l'*Águia d'Oiro*, où sa cousine ne se trouvait pas.

Dans le couloir de l'*Hospedaria Francesa* où l'on a déjà dit qu'habitait le poète, ils croisèrent le Belge qui donnait à un domestique, qui ne le comprenait pas, cette recommandation :

– Si l'on vient me voir, dis que je n'en ai pas pour longtemps : que l'on m'attende, ou que l'on revienne à deux heures.

En les remarquant tous les deux, alors qu'ils entraient, il continua :

– Naturellement, vous venez me voir.

– Non, Monsieur, dit le poète.

Et ils poursuivirent leur chemin. Le Belge poursuivit le sien, en sifflant.

Guilherme n'était pas d'un courage démesuré. Le sang-froid avec lequel son rival l'avait interrogé lui avait chauffé les joues. Forte dans bien des domaines, son organisation ne donnait pas autant qu'elle l'aurait pu dans les élans de bravoure. Il aurait pu se battre en duel cinquante fois ; cela n'aurait pas prouvé plus de choses que de se battre une seule, et tout homme se bat pour une femme, à moins qu'il ne se tire une balle dans la tête.

S'il y avait quelqu'un qui le connût bien, c'était le journaliste;

– Où en sommes-nous ? lui demanda-t-il en sautant sur son lit, son sofa de réception, croisant les jambes dans une attitude de calife.

– On assiste à la réalisation de tes fatales prophéties.

– Je ne me souviens plus de la dernière...

– Ma cousine me déteste.

– Quelle ingénuité ! Et toi, tu l'adores ?

– Je ne sais pas exactement ce que je ressens.

- En tout cas, tu ne la détestes pas...
- Non.
- Voilà ce que je n'aurais osé prophétiser... Il y a là une absence de fierté, Guilherme... La moitié de ton âme est infectée par la lèpre. Tu te rabaisse à la taille d'un pygmée... Comment peut-on aimer ainsi ?
- Je ne sais pas. Il y a une parole qui explique tout : c'est l'expiation.
- Cela n'explique rien. Tout homme a son arbitre, sa conscience, et son amour propre. Le plus vil de tous fait un effort, et se sauve de la honte et de l'ignominie.
- La honte et l'ignominie ! ce sont là de bien grands mots !... Tu te sens toujours pris dans le tourbillon d'un feuilleton échevelé ! Où vois-tu ici de la honte et de l'ignominie ?
- Tu es mon ami, continua le poète, en venant gravement s'asseoir à côté de Guilherme. Tu es le premier homme à qui je parle ainsi, tu es le premier et le dernier auquel je ne cache rien. Dresse la liste des différents sujets dont nous avons discuté, et, après, étudie le caractère de cet homme jouissant d'une odieuse réputation... Allons-y... Qu'y a-t-il ? Un duel, n'est-ce pas ?
- Il n'y a pas de duel. Mon oncle ne veut pas que je me batte.
- C'est un excellent oncle, et tu es un excellent neveu. Il n'y a aucune ironie là-dedans. Et alors ?
- Mon oncle part pour l'Angleterre, et veut que je l'accompagne.
- Tu pars ?
- Je ne le sais pas encore. Il promet de me donner Leonor, dès qu'elle aura perdu tous les espoirs illusoires qu'elle plaçait sur le Belge.
- Et cette femme te convient ?
- Si elle me convient !... Je ne dois pas te mentir... Je l'aime... S'il n'y avait cette barrière, je l'aimerais moins. Passion, orgueil folie, je ressens tout cela...
- J'admets la folie comme explication. Aux actes consommés, il n'y a plus de remède Une fois marié avec ta cousine, seras-tu heureux ?
- Heureux !... Qui est heureux ?
- Personne ; mais le déshonneur n'arrive pas à rendre tous les époux malheureux.
- Veux-tu dire...
- Que les femmes mariées de force n'ont pas toujours les vertus chrétiennes de l'Angélique de Balzac. Il est dommage que je doive faire observer à un homme, formé dans la grande société, ce que l'on dit à un provincial sans expérience. Crois-tu posséder de plus grands mérites que ceux de Christian de Bernard ? Ne crains-tu pas d'être humilié aux yeux de ta femme par l'astuce d'un Gerfaut ? Excuse-moi ces réminiscences romanesques, parce que c'est là que tu as bu les saines, comme les déplorables maximes de ton code moral.
- Je trouve cet interrogatoire inconvenant...
- Voile donc ta face du voile amict de la pudeur, mon angélique ami. C'est l'heure solennelle des rudes vérités. Tu comptes fasciner ta cousine avant ou après qu'elle sera devenue ton épouse ? Aie la bonté de me répondre.
- Avant : la question est incongrue et sotte.
- Patience... Le sot, c'est moi... Je laisse à l'avenir le soin de nous juger. Raisonnable avec la bonne foi la plus candide... Tu n'aimes pas ta cousine, Amaral. Laisse-moi flatter ta vanité avec cette idée. Mes soupçons te font honneur. Tu ne peux déjà l'aimer, et tu ne l'aimeras jamais... Pas encore, non : un homme qui aime vraiment doute toujours de lui-même, craint

toujours de ne pas mériter une récompense d'une femme qui, souvent, n'exige pas de grands mérites, ni de grandes preuves d'amour... Tu ne l'aimes pas parce que tu l'as vue hier, que tu as été aujourd'hui repoussé, que tu le seras demain, et, malgré tout, la fatuité de ton orgueil est telle que tu t'es promis de vaincre sa résistance... et de la vaincre comment ? En te faisant l'allié de l'astuce, d'un caprice, ou de la violence d'un père. Tu ne l'aimeras jamais. Admettons l'hypothèse que ta cousine devienne ta femme. L'idée seule de la posséder grâce à de perfides stratagèmes, indignes d'un homme généreux et honnête, sera insupportable à ta conscience, qui ne te fait pas souffrir aujourd'hui, mais te lancinera quand tu auras retrouvé ton sang-froid après l'avoir possédée. Marié, tu ne pourras l'aimer par routine. Tu traverses une crise décisive. C'est une fièvre, une congestion morale, que la réflexion n'apaise pas, parce que les circonstances pressent tant le dénouement qu'elles ne te laissent pas réfléchir. Il ne te reste qu'un moyen de t'en sortir. Retrouve la bravoure de ton âme ; conduis-toi comme un homme, et dis : "Je ne veux pas être vil ! Je serai honnête, par respect de moi-même ! Je méprise cette femme, que je ne peux avoir que si on me la livre, en étant moi-même un instrument abject dans la main de son père."

Guilherme était ébranlé. Jamais le journaliste ne lui avait paru si sévère, ni aussi respectable. S'il avait voulu lui répondre par un de ces persiflages osés, d'usage chez les jeunes gens, il ne l'aurait pu. Le discours, que n'autorisait pas l'âge du poète, mais rendu solennel par sa gravité, son émotion, et sa passion, résonnait comme les conseils d'un vieillard, les austères réflexions d'un père bienveillant, ou d'un frère affectueux.

Amaral s'était levé, poussé par une angoisse qui secoue machinalement le corps, et nous oblige à marcher des lieues, dans l'espace confiné d'une pièce, sans nous fatiguer, sans nous comprendre.

Le poète ne voulut pas accumuler des sensations dans l'esprit de son ami. Il se tut tandis que lui, repoussant à pleine gerbes ses cheveux vers le haut de la tête, allait et venait d'un angle à l'autre de la pièce.

– Et Augusta ?!... murmura Amaral, comme si cette question s'adressait à sa propre conscience.

– Que dis-tu ? demanda le journaliste, en faisant comme s'il n'avait pas entendu.

– Rien...

– Et Augusta ?! Je te le demande, si tu n'as rien dit... répondit le poète en souriant.

– C'est une fatalité !...

– Écris ANATHÈME sur ce mur comme l'Alchimiste de Notre-Dame. Je serai le Victor Hugo qui déchiffrera cette terrible énigme... Si tu ne veux pas discuter en te promenant, comme les philosophes péripatéticiens, asseyez-toi là...

– Je vais partir.

– Tu vas au Caudal ?

– Non ; aujourd'hui, je dîne avec mon oncle.

– Mais il est deux heures... il est bien tôt.

– Il me faut effectuer quelques démarches.

– Tu prépares un voyage ?

– Je pense que oui...

– Par conséquent, j'y perds mon latin... Le démon de la folie est plus puissant que la raison d'un journaliste consciencieux... Je n'y peux plus rien, n'est-ce pas ?

– Ne me parle pas d'hypocrites bravoures ! Je ne peux... Je ne peux la voir

partir... Mon orgueil est atrocement blessé. Je n'ai jamais connu la jalousie ; je ne me suis jamais trouvé aussi mal placé face à un rival : ce serait honteux de céder cette femme, sans avoir épuisé tous les recours. Je vaincrai ! Je la fascinerai ! Je l'obligerai à me demander de ne pas lui parler de cet homme oublié, et méprisé... et puis, si ma vanité veut une vengeance plus complète, je la méprise.

– Qui, elle ?

– Elle... ma cousine !

– Et combien de lâchetés pour obtenir cet improbable triomphe ?

– De *lâchetés* !... Eh bien oui, des *lâchetés* si tu veux ; mais un triomphe *improbable*... Non !... Il est absolument certain... je suis convaincu que je peux y arriver.

– Et Augusta ?

– Je ne sais pas.

– Cette pauvre femme doit quand même peser son poids dans tes considérations... Quel rôle joue-t-elle ? le rôle d'une gêneuse qui s'éloigne sur la pointe des pieds, est-ce que je me trompe ?

– Oui. Augusta n'est pas femme à s'éloigner sur la pointe ses pieds... Celles qui s'éloignent ainsi, tombent dans un abîme. Augusta ne tombera pas. Si elle veut rester vertueuse, elle peut le faire, sans renoncer aux privilèges dont elle jouit. La maison où elle vit continuera d'être la sienne ; les domestiques qui me servent seront les siens ; elle pourra tout envisager, parce que j'ai assez d'argent pour assurer un avenir enviable à une femme.

– Et tu estimes que Augusta sera ainsi payée et satisfaite ?

– Si elle ne se trouve pas payée et satisfaite, comment veux-tu que je solde mes comptes ?! Veux-tu que je l'épouse !? Eh bien, mon cher ami, garde ta morale pour tes feuilletons, et ne te couvre pas d'un voile d'hypocrisie, qui ne sied pas à ta physionomie. On dirait que tu veux faire de moi une chiffonnette molle ! Va coller les obligations du mariage à tes nombreuses connaissances qui nourrissent tous les jours les statistiques de la prostitution ! Regarde combien d'eux garantissent, au bout de dix-huit mois, aux femmes qu'ils ont séduites avec un manteau et une robe, de quoi mener une existence brillante durant toute leur vie !... C'est là sentir bien vivement les souffrances d'autrui !... Me voici seul, ici, au moment le plus critique de ma vie ! Alors que j'attendais de toi les encouragements qu'une simple connaissance ne me refuserait pas, je trouve, chez mon seul ami des sarcasmes, des diatribes, des prédictions blessantes pour ma vanité d'homme, et, pour finir, l'on me propose, comme un remède efficace, le mariage avec une couturière à qui je n'ai pas solennellement promis le mariage, et que je dois épouser pour la simple raison qu'elle veut être ma femme ! Tu ne te refuses rien ! Les couturières devraient se cotiser, pour t'envoyer, en guise de cadeau, une grosse de chemises.

– C'est que j'en ai bien besoin, mon cher Amaral... Tu m'as foudroyé sur place !... Je n'ai rien à te répondre... La couturière doit être renvoyée sur le champ, elle a eu l'audace de concevoir l'idée d'être honnête. Et pas seulement renvoyée ! Je vote pour qu'elle soit noyée, comme Messaline, par la trappe d'un canot ! La couturière est une infâme, elle a eu l'insolence d'estimer que tu devais l'épouser, du simple fait, si glorieux pour elle, que tu l'as tirée de la rue des Arménios, où elle avait le très mauvais goût de vivre honorablement, en travaillant à s'employer, ridiculement, à fabriquer des bretelles ! Je vote pour que la couturière soit brûlée, comme Jeanne d'Arc ! La couturière...

Guilherme l'interrompit, en enfilant ses gants, faisant mine de se retirer.

– Ferme donc le robinet de ton esprit. Ton ironie est fade, et bêtasse, comme tes feuilletons moralisateurs, où le bon sens se heurte aux *tours de force* d'un comte Almaviva, enveloppé dans la cape de Dom Basile... À ce soir... Si tu veux me faire la faveur de m'attendre chez *Guichard* à huit heures, nous parlerons...

.....

À huit heures, Amaral et le journaliste, à l'écart des groupes bruyants qui fomentaient, au *Café-Guichard*, la chute d'une compagnie lyrique, s'entretenaient en ces termes :

– Il me faudra peu de mots, pour tout te dire. Je ne peux m'attarder, je dois accompagner ma cousine au théâtre. J'ai l'impression qu'elle a changé d'humeur. En ce qui me concerne, Leonor se convainc que j'ai calmé son père et le Belge. Mon oncle semble confirmer mon sentiment par la joie qu'il manifeste. C'est cette raison, ou une autre quelle qu'elle soit, qui a produit en elle cette incroyable transformation depuis ce matin, jusqu'à cet après-midi.

– Ce peut être une feinte...

– Sans doute ; mais ce que je veux c'est qu'elle me donne du temps... Le vrai problème, c'est qu'elle s'habitue à moi. Toutes les femmes ne succombent pas à une impression imprévue ; celle-ci est de celles chez qui la cristallisation, comme tu l'appelles, prend beaucoup de temps.

– Tu m'invites à conclure, à la vue de ton piquant programme, que tu pars pour l'Angleterre après-demain.

– C'est exact.

– Et tu vas donner aujourd'hui à Augusta son baiser d'adieu...

– Nous en parlerons après la représentation... Il est huit heures un quart, à tout à l'heure. Ils mirent pied à terre à l'*Águia d'Oiro*, l'un monta, l'autre se rendit au théâtre.

XX

QUARANTE-HUIT HEURES après, le journaliste, sincèrement mélancolique, entra à la tombée du jour chez Augusta, au Candal.

– Madame est alitée, dit une domestique.

– Elle est malade ?

– Bien malade. Vous n'avez pas vu, Monsieur, Monsieur Guilherme à Porto ?

– Oui...

– Et vous avez reçu aujourd'hui une lettre pour la lui faire remettre ?

– Oui, mais je ne la lui pas fait remettre.

– Non ?! Pourquoi ?

– Dites à Dona Augusta qu'il me faut absolument lui parler ; qu'elle ne se lève pas, si elle ne le peut pas ; la familiarité qui existe entre nous, nous dispense de cérémonies.

Le poète attendit. Augusta s'était levée impétueusement et elle était venue le voir au salon. Son visage était décomposé. Sa robe de chambre sombre soulignait le sinistre mystère de sa physionomie. Ses cheveux, noirs comme de l'ébène, luisants comme ses yeux, lui arrivaient à la taille. L'effroi, l'immobilité, cette torpeur cadavérique des yeux qui se fixent sur la vision impalpable de la fièvre, effrayèrent le poète.

– Où est Guilherme ? demanda-t-elle en entrant dans le salon.

– Asseyez-vous Dona Augusta...

– Dites-moi où se trouve Guilherme... répondit-elle impatientement. Pourquoi ne m'a-t-il pas fait remettre une lettre.

– Je ne répondrai à vos questions, que lorsque je vous verrai plus calme.

– Quelle torture, mon Dieu !... Par ce que vous êtes, Monsieur ***, répondez-moi : Guilherme est-il mort ?

– Non, Madame.

– Il est malade ?

– Je ne crois pas non plus qu'il le soit.

– Vous ne croyez pas... que savez-vous au juste ?

– Je ne le crois pas, parce que cela fait trois heures qu'il est parti de Porto.

– Pour où ?

– Il lui fallait absolument se rendre en Angleterre...

– Sans me le dire à moi ? !... Seigneur, j'ai perdu l'amour de Guilherme ! Augusta était tombée sur une chaise, en sanglotant.

– Dona Augusta... Vous n'avez pas perdu l'amour de Guilherme... Il a dû brusquement partir, il n'avait pas assez de temps pour venir vous dire au revoir.

– N'essayez pas de m'abuser, Monsieur... Il y a trois jours que Guilherme est parti... Sans un seul mot, ni même un billet... quel mépris ! Que lui ai-je fait pour mériter cela ?... Dites-le moi... Soyez sincère avec moi... Si je ne suis plus rien pour vous, abandonnée par Guilherme, ayez pitié d'une pauvre femme... Expliquez-moi cet horrible secret... Je saurai tout demain... Qu'est-ce que cela fait que je le sache aujourd'hui ?! Je suis une malheureuse... J'ai été abandonnée, n'est-ce pas ?

– Non Madame ; la preuve que vous n'êtes pas abandonnée...

– Quelle est-elle ? Dites-le moi, dites-le, pour l'amour de Dieu !...

– C'est que vous resterez ce que vous étiez dans cette maison, Madame ; que vous pouvez disposer de tout dans cette maison, avec les mêmes domestiques, et pour continuer de vivre ainsi, vous recevrez ponctuellement une mensualité de cent mille réis...

– Cela n'explique rien... Je ne vous demande pas si je suis pauvre ; je vous demande si je suis abandonnée... Si je ne dois plus espérer voir ici Guilherme...

– Je pourrais essayer de vous abuser, en vous disant que si ; mais je ne sais pas si Amaral restera en Angleterre avec sa cousine.

– Sa cousine ! Quelle cousine ?

Le journaliste étourdi ne pouvait plus ravalier ce mot imprudent. Augusta insistait...

– Qu'est-ce que cette cousine ?

– C'est la fille de cet oncle qui est arrivé depuis peu de Belgique.

– J'ai tout compris... répondit la couturière avec une étrange sérénité. À quoi cela me servira-t-il de connaître le reste ! Si vous ne voulez pas me le dire, je n'ai pas besoin de vos explications. Tout est clair comme la lumière du soleil. Guilherme est à sa cousine ; il appartient à sa cousine. Je suis libre, libre en effet, quoique je traîne derrière-moi le boulet du déshonneur... Qu'est-ce que ça peut faire ? Qu'est-ce qu'une couturière voudrait de plus ?...

Elle souriait, mais quel sourire que celui-là ! La sueur coulait de son front sur les braises vives de ses joues. Elle tremblait de tout son corps. Les convulsions de son cœur se trahissaient dans le halètement de sa poitrine. Ses bras retombaient, prostrés, à chaque fois qu'elle écartait vivement de son front ses cheveux dénoués. Le journaliste la fixait comme un objet

d'étude, mais son cœur souffrait, et son respect plein de compassion devant une telle angoisse l'empêchait de parler. Le sourire d'Augusta, c'était la crispation qui vient aux lèvres, d'un feu intérieur, le signe avant-coureur, presque infaillible, d'une fulgurante démente, ou, rarement, de la poignante ironie avec laquelle les infortunés essuient les coups du sort. Le poète n'arrivait pas à choisir entre ces deux impressions. Augusta apparaissait dans son imagination, excitée par le beau horrible, comme un être extraordinaire, une héroïne qui n'était pas à sa place dans ce siècle trivial, un sujet fécond pour l'observateur, de quoi inspirer un prochain drame.

Augusta s'était brusquement levée ; elle ne voulait pas pleurer devant le journaliste, et sentait bouillonner dans ses yeux des torrents de larmes. Les contenir, c'était suffoquer, mourir sans même un gémissement sourd, tomber sans gloire, mourir sans pénitence. Elle se leva à grand peine, serra la main de l'ami de Guilherme, et lui demanda de l'excuser, souriant encore avec une grâce qui vous attriste, et laisse dans votre cœur une image que vous garderez toute votre vie.

Le journaliste voulut retarder son départ, en serrant sa main, sans la lâcher. Augusta essaya de se dégager noblement, venant à bout de la main tremblante qui la tenait.

– Qu'allez-vous faire Dona Augusta ?

– Je vais me réfugier dans mon lit... Je sens mon corps plus faible que mon esprit... Je veux vivre... je dois reprendre des forces, j'ai besoin de repos... Adieu.

Cet adieu avait l'accent tremblant d'un dernier adieu... Le poète allait répondre, quand elle sortit précipitamment. Le journaliste atterré se reprochait son manque d'habileté dans ses explications sur ce qui s'était passé ; il quitta le Candal, se passant dans la tête toute une liste de malheurs, de la démente au suicide. Cette nuit-là il voulut écrire sous le coup de cette terrible émotion, et il en fut incapable. Son chagrin était pourtant sincère !

À minuit, le poète entendit le bruit de chevaux qui sortaient de la cour de l'auberge. Il demanda au domestique qui était parti, et apprit que l'étranger se dirigeait vers Vigo, et s'était fait faire un passeport pour l'Angleterre. Il ne demanda pas d'autres précisions, car il jugeait inutiles d'essayer d'en savoir plus, mais apprit que deux heures avant, un domestique de l'*Águia d'Oiro* avait apporté un mot d'une dame qui y était descendue quatre jours ; ce mot, écrit au crayon, et ouvert, que le domestique avait vu et n'avait pas compris, parce qu'il l'était en français, juste deux lignes.

Il était onze heures, le lendemain quand le journaliste reçut trois grosses clés, avec ce mot :

" Monsieur,

Veillez être le dépositaire de ces clés, qui sont de la maison de Monsieur Guilherme do Amaral. Les domestiques ont été payés et congédiés. Avec toute ma reconnaissante estime.

Augusta. "

Le poète fit demander au porteur de venir dans sa chambre. C'était l'un des domestiques.

– Qu'est-ce que cela veut dire ? demanda-t-il.

– Qu'est-ce que j'en sais ! Madame nous a payés hier soir, et nous a dit que nous devrions tous partir, sauf moi.

– Et après ?

– Laissez-moi reprendre mon souffle, par les âmes du purgatoire, je ne sais pas ce que je dis, ni ce que j'ai vu !... Une chose pareille !... C'est incroyable, ce que j'ai vu.

– Qu'est-ce qui est donc arrivé ?

– Madame est restée debout toute la nuit, et m'a demandé d'aller prendre au grenier sous les combles une caisse de pin que je n'avais jamais vue, puis elle s'est enfermée avec elle dans sa chambre. Tôt, le matin, elle est allée se promener au jardin ; elle s'asseyait tantôt ici, tantôt là, et pleurait qu'on aurait dit qu'elle mourait ! De tout ce qu'elle disait, je n'ai pu entendre, par une ouverture au mur de la cuisine, que deux mots : "*C'était ici...*", je ne sais pas ce qu'elle voulait dire là ; mais le fait est qu'elle s'asseyait à un certain endroit, et poussait des cris étouffés, qui me déchiraient le cœur. À huit heures, les deux bonnes lui ont fait demander si elles pouvaient lui faire leurs adieux. Madame est venue au salon, et les a embrassées ; il n'y avait dans ses yeux plus aucune trace de larmes. Les bonnes lui demandaient si elles avaient donné une raison qu'on les renvoie, et elle répondait que non, qu'elles lui pardonnent, et qu'elles sachent se conduire. Que Dieu m'aide ! Je n'ai pas pu y tenir. Je suis allé la trouver et je lui ai dit "Qu'est-ce que vous avez, Madame ? – Je n'ai rien, Gregório, je suis une servante, et j'ai fini mon année". Que Dieu me sauve, tout ça, ça paraissait un rêve !...

– Et après ?

– Laissez-moi souffler... j'ai là-dedans plus de chagrin que personne ne peut imaginer. Après que les serviteurs ont fait leurs adieux, Madame m'a dit d'appeler un charretier. Je suis allé demander à un laboureur de me prêter son domestique. Quand je suis revenu, Madame Augusta a sonné, et je suis allé dans sa chambre. Ah, Monsieur ! Quand je suis entré, je ne sais pas comment j'ai fait pour ne pas tomber sur le nez !...

– Qu'y avait-il donc ? !

– C'était une autre Dona Augusta !...

– Pâle, livide...

– Ce n'était pas que ça...

– Qu'était ce donc ?

– Elle était habillée comme une servante ! Elle avait une petite robe de percale, des mules, un foulard en coton sur la tête, et une petite cape ronde...

– Hein ?! fit le poète stupéfait.

– Tel que je vous le dis... J'en avais presque les larmes aux yeux... Je ne pouvais pas la voir comme ça... "Oh, Madame, j'ai dit, qu'y a-t-il ? – Il y a une bonne qui s'en va sans ses gages, qu'elle a dit, en souriant, qu'on aurait dit une sainte. – Et vous allez vous retrouver comme ça dehors ? – Je pars comme je suis venue, elle a répondu, et elle est tombée en sanglotant sur le bord du lit. Par le Saint Nom de Jésus ! J'ai cinquante ans, et je n'ai jamais vu une chose pareille ! Monsieur Guilherme serait donc un gremlin, qui jette dehors un ange comme ma patronne ? Dites-moi, Monsieur, si vous pouvez me le dire : qu'est-ce qui arrive ? Quel démon est entré dans cette maison ? Où est mon maître, je veux aller le trouver, et je suis bien capable de lui casser la tête contre un mur ?!

– Mais dites-moi, monsieur Gregório : Dona Augusta est-elle partie après ?

– Elle m'a demandé de mettre la caisse en pin sur le dos du charretier, elle ne pesait rien d'ailleurs, et elle est partie en me remettant le billet et les clés. Je lui ai demandé ce que je devais faire des deux chevaux, qui restaient dans mes écuries, elle m'a répondu que vous donneriez, Monsieur, des ordres à

ce sujet. Quand nous sommes arrivés aux quais de Vila-Nova, elle m'a dit adieu, est entrée dans une barque, a payé le charretier, et m'a demandé de lui donner ma parole d'honneur que je n'allais pas la suivre, ni dire le chemin qu'elle avait pris.

– Elle a débarqué à la Ribeira ?

– Je vous ai dit, Monsieur, que j'ai donné ma parole d'honneur de ne pas dire où Dona Augusta avait débarqué.

– Mais je m'inquiète de son sort, monsieur Gregório, vous devez me dire ce que vous avez vu.

– Ça, je ne le dirai pas à Monsieur Guilherme, lui-même. La parole d'un homme, ça ne se rompt pas.

– Avez-vous vu si elle est allée du côté de Miragaia ?

– Et vous y revenez, Monsieur... Peine perdue... Je ne dirai rien. Quelles sont vos instructions à propos des chevaux ?

– Je ne sais pas... Je vais y réfléchir...

– Ce n'est pas possible, je dois les amener tout de suite, ou alors il faut envoyer là-bas quelqu'un pour s'occuper des animaux.

– Allez-y vous, monsieur Gregório...

– Excusez-moi, mais je n'irai pas... Je n'ai pas le cœur d'entrer dans cette maison, tant que Dona Augusta n'y sera pas.

– Mais qui va y aller ?

– Ce n'est pas mon affaire ; que n'importe qui y aille, sauf moi. Je ne veux pas être le serviteur d'un tel maître ; qui met dehors une dame de cette façon, est bien capable de me tirer dessus en traître. Voici les clés : vous ferez, Monsieur, ce qui vous paraîtra bon.

– Mais aidez-moi à trouver une solution... Cette maison ne peut pas rester abandonnée comme ça ; elle est pleine d'objets de valeur, elle peut être cambriolée...

– Elle peut bien être brûlée... Qu'est-ce que cela peut me faire ? J'ai été congédié...

– Ça n'a pas été par le propriétaire légitime de cette maison...

– Eh bien dites-moi où il se trouve, je veux prendre congé de lui... Il est parti pour la province ?

– Non ; il est parti pour l'Angleterre.

– Grand bien lui fasse, alors... Pour traiter comme ça cette brave dame, il n'avait pas besoin de partir de Porto... Si elle avait été ma fille, ou une parente à moi, je veux bien être aveugle, si je ne le poursuivais pas jusqu'au fond des enfers... Je sais d'où ça vient... S'il y avait une loi, qui boucle à la Relação les séducteurs, on ne verrait pas partout tant de filles perdues... Enfin, Dieu sait ce qu'il fait... Je ne vais pas vous ennuyer plus longtemps, Monsieur ; j'ai dit ce que j'avais à dire. Je vous souhaite beaucoup de santé, Monsieur, et, si vous écrivez à Monsieur Guilherme, dites-lui qu'il y a des hommes de caractère, capables de dire au nez de n'importe quel fidalgo la vérité nue et crue.

Le domestique sortit.

Au moment même où ses éclaircissements touchants étaient donnés par le compatissant domestique, Augusta ouvrait la porte de sa maison, rue des Arménios.

Il s'était écoulé dix-neuf mois depuis que cette porte s'était fermée. Pas un souffle d'air, aucun rayon de lumière n'étaient entrés là. Au seuil de la porte et aux fentes des fenêtres, pendaient de grandes toiles d'araignées, superposées. Augusta, avec ses faibles bras, n'arrivait pas à faire jouer le pêne de la serrure. Le Galicien qui portait la caisse en pin vainquit sa résistance, et

ils entrèrent.

À peine eut-elle respiré cet air confiné, Augusta recula, et demanda qu'on ouvrît les fenêtres. Elle avait cru respirer les miasmes qui flottaient encore au-dessus du lit de sa mère, quelques jours après qu'on eut emporté la morte.

À ce moment-là, la fille du batelier, qui avait entendu grincer la clé, était venue à sa fenêtre ; elle reconnut la couturière.

– C'est toi, Augusta ?! s'exclama-t-elle, effarée.

Avant de répondre, Augusta dut faire un effort pour surmonter une angoisse indicible, une honte équivalant à des douleurs sans nom.

– C'est moi... balbutia-t-elle, en s'asseyant sur une marche.

Ana de Moiro bondit dans la rue, croisa les bras devant la couturière, hocha trois fois solennellement la tête, et murmura :

– Qui t'a vue, et qui te voit, ma fille !

– Ne suis-je donc pas la même ? dit Augusta, transformant en une innocente réponse le cri de désespoir qui lui était venu du cœur où la stupide poissonnière avait enfoncé un poignard.

– La même ! Regarde-toi dans une glace, ma fille ! Tu es maigre, jaune, tu as le teint recuit comme une peau de morue ! Et l'on me disait qu'on t'avait vue très belle et très bien mise, vers les Carvalhos, avec un domestique en livrée à cheval, et un gros bonnet à côté de toi !... Alors comme ça, il t'a laissé tomber, ce vaurien ?...

– Je vous demande, madame Ana, de me laisser seule, par pitié... répondit Augusta, en entrant chez elle, après avoir payé le charretier.

– Ne pleure pas ma fille ; je suis restée pour toi la même amie... Ça ne va pas te tuer, enfin. Ce qui t'est arrivé, arrive à beaucoup de gens bien. Avec les bonnes mains que tu as toujours, pour la couture, tu ne vas pas manquer de travail. Ton cousin ne s'est pas encore marié ; et il ne demanderait que ça si tu voulais de lui, même après ton erreur...

– Je vous ai déjà demandé de me laisser seule, madame Ana. Je vous le demande par les douleurs de la très Sainte Marie : ne me dites rien... faites comme si je n'étais pas là...

– Je viens pour te redonner du courage, et tu me mets dehors ?! Elle est bien bonne !

– Je n'ai pas besoin qu'on m'en donne... J'ai beaucoup de courage, madame Ana. Je vous remercie de vos attentions, mais rendez-vous compte que vous me mortifiez...

– Eh bien, au revoir...

Madame Ana sortit en grommelant : "Cette façon dont elle parle !... Elle doit croire qu'elle est devenue une fidalga après..." Ces réticences elle les garda sur la pointe de sa langue, jusqu'à ce qu'elle trouve une occasion de les traduire en un langage fort simple à la première voisine que la médisance lui offrit.

Augusta avait fermé la porte. Il va se produire chez cette femme une chose que l'on ne peut exprimer, et que seule l'expérience de scènes semblables permet de deviner. Tournant le dos à la lumière, Augusta resta quelques secondes immobile, debout, les bras pendants et les mains croisées. Elle fixait ses yeux comme épouvantés sur le fond obscur où pendait encore la natte qui formait la cloison de la chambre de sa mère. L'on peut croire, cependant, qu'elle ne le voyait pas, et ne voyait pas non plus le mélange confus de souvenirs cruels transformés en images, inspirées par le remords, ou reproches vivants, que lui exposaient ces quatre murs, comme une cellule pour expier, et un lit d'agonie.

Puis elle passa la main gauche sur son front baigné de sueur froide, tandis que la droite cherchait autour d'elle un appui. C'est que ses jambes tremblaient, elle se sentait partir. Les larmes finirent par lui monter aux yeux, comme un souffle d'air à quelqu'un qui suffoque. Elle avait paru reprendre un peu de vie. Elle arracha la capote de ses épaules, s'approcha du réservoir, prit dans ses mains convulsives la cruche à eau, et la reposa, en reculant son bras, comme si elle touchait la main glaciale d'un cadavre.

– Cette soif, mon Dieu ! murmura-t-elle. Si l'on pouvait me donner une goutte d'eau...

Elle retomba, prostrée sur sa chaise. Des tremblements nerveux survenaient, par instants, comme ces secousses qui précèdent l'assoupissement, et donnent la pénible impression que nos entrailles se déplacent.

L'humidité du plancher lui avait glacé les pieds et, malgré la fièvre, le froid s'était étendu. Augusta s'était enveloppée dans sa capote, et assise sur le lit, embrassant ses genoux. Elle représentait ainsi, dans cette attitude, l'image de la démence tranquille. On eût dit qu'elle était déjà sous l'empire de la démence dans son trajet du Candal à la rue des Arménios, ou que ses idées, dans son étourdissement, n'étaient pas assez lucides pour mesurer vraiment l'étendue de son infortune. Elle ne prononçait pas une parole, ne poussait aucun cri, ne cherchait pas un instrument pour se donner la mort, elle ne tombait pas à genoux en invoquant la piété de son Seigneur.

Une telle heure devait précéder l'exécution d'une terrible idée.

Augusta avait sauté du lit, fermé le volet, et mis la barre à la porte. L'obscurité était complète, et le silence, celui d'un souterrain. Elle comprit alors l'épouvante des emmurées de jadis ! Elle se coucha. Elle croisa ses mains sur sa poitrine, et dit du fond de son cœur :

– Mon Dieu, pour racheter mes erreurs, acceptez mes douleurs ; j'ai beaucoup souffert, plus, bien plus que je ne pourrais avoir de bonheur, si je devais en avoir toujours ; maintenant, abrégez mon agonie ; j'attends ici la mort, ne me la faites pas attendre, par Votre Miséricorde.

Et elle ferma les yeux.

Mais le tourbillon des images fébriles fulgurait au sein de l'obscurité. À la clarté de ces cercles de lumière qui s'agglutinaient dans les ténèbres, même en fermant les yeux, en les comprimant, elle voyait apparaître en pleine lumière le visage de Guilherme do Amaral, telle qu'elle l'avait vu, pour la première fois, dans cette chambre. Augusta se levait alors, brutalement, elle ouvrait les yeux, elle tendait les bras vers l'obscurité. Le délire tombait sur elle d'un coup. La raison se battait contre le fouet de réalité. La couturière retombait dans l'atroce certitude de son infortune, et laissait tomber sa tête contre le mur glacé, qui ne la lui refroidissait pas.

– Vous ne m'entendez pas, mon Dieu ?... murmurait-elle, et elle levait les bras, s'agenouillait, laissait tomber dans ses mains son visage baigné de larmes.

– Ma sainte mère, demandez au Ciel de me laisser mourir ! Intercédez pour votre fille...

Augusta avait poussé un cri, alors que son cœur lançait une prière sereine.

Ce cri devait éveiller les angoisses, les frénésies pour ainsi dire endormies dans l'atrophie où le journaliste l'avait laissée, vingt-quatre heures avant.

Et au moment où la douleur allait retrouver toute son énergie, l'on frappa à la porte.

XXI

A PRÈS QUE LE SÉVÈRE GREGÓRIO fut sorti, en lui laissant les clés de la maison abandonnée, le journaliste avait réfléchi aux éléments dont il disposait, et déduit que son héroïne, supérieure à ce qu'il s'imaginait, était passée du Candal à la rue des Arménios,

Amateur de tragédie, et investigateur curieux de tout ce qui pourrait augmenter son capital d'expérience, le poète n'était pas seulement, dans ce cas précis, un observateur : il mettait tout son cœur à la trame du roman à venir, qui devait être son œuvre, si n'y mettait pas la main une personne moins habile que lui.

Après quoi, le journaliste partit sur le champ à la recherche de la rue des Arménios, qu'il n'avait jamais vue. La seule personne qu'il trouva à même de l'informer était Ana do Moiro, qui, penchée à sa fenêtre, traduisait littéralement à une voisine les réticences que nous allons encore rendre par des hiéroglyphes soumis à votre sagacité, chers lecteurs.

Le journaliste commença par la saluer pour attirer son attention, puis lui demanda d'être assez aimable pour lui donner quelques informations. La poissonnière descendit à la porte de la rue, en lui disant qu'elle ne le faisait pas monter, parce que sa maison n'était pas en état de recevoir des fidalgos. La fille du batelier était assez avisée pour donner des titres de noblesse gratuits à tout citadin vêtu d'un de ces longs vestons, qui étaient en vogue à cette époque. Si en distribuant de tels diplômes elle ne diminuait ni n'améliorait la condition des bénéficiaires, madame Ana ne soulignait pas "leur ridicule", ni ne tirait de leur poche le prix des droits correspondants. Madame Ana était malgré tout la seule personne dont je pusse recevoir un titre.

– Auriez-vous, dit le journaliste, la bonté de me dire si vous avez connu, il y a à peu près deux ans, une couturière du nom d'Augusta ?

– Si je l'ai connue !... Regardez... Vous voyez là-bas cette petite maison, sans étage avec une porte peinte en vert ? C'est sa maison.

– Et pouvez-vous me dire si Augusta serait apparue ici depuis qu'elle a abandonné cette maison ?

– Voulez-vous que je vous dise ? Depuis que cette fille est partie de chez elle avec un particulier qui l'a séduite, la première fois qu'elle y est retournée, ç'a été aujourd'hui.

– Vraiment ?! Êtes-vous vraiment sûre qu'elle est venue ici aujourd'hui ?

– Bien sûr : j'étais avec elle, il y a une heure et demie, en gros.

– Merci beaucoup... Et sauriez-vous me dire si elle se trouve chez elle ?

– Oui, Monsieur, elle y est. Je n'ai pas quitté ma fenêtre, je l'ai bien vue fermer son volet, et personne n'est entré ni sorti depuis.

– Vous êtes bien aimable... Voici une petite récompense pour le service que vous m'avez rendu.

Ana accepta sans aucune répugnance un cruzado nouveau ; mais ne renonça pas à savoir qui le lui donnait.

– Comme ça, Monsieur, vous connaissez Augusta ?

– Oui...

– Et vous connaissez aussi Monsieur Guilherme, qui l'a si mal payée ?

– Vous connaissez donc Monsieur Guilherme ?

– Si je le connais ! Je suis au courant de tout depuis le début. C'est lui qui est venu me voir à la foire de Miragaia, pendant la fête de Saint Pierre, pour

que je garde un œil sur elle, quand sa mère est morte... Dites-moi, même si je me montre indiscreète, Monsieur Guilherme a quitté la gamine ?

– Non, Madame...

– Alors, c'est elle qui s'est enfuie ?

– Non plus... Si vous voulez bien me permettre, je ne vais pas vous retenir plus longtemps...

– Eh bien, que Dieu vous vienne en aide ; je ne tiens pas à connaître la vie des autres, et si vous avez besoin de moi pour quoi que ce soit, je suis ici, à votre disposition. On ne vit pas chacun dans son coin.

Le journaliste colla son oreille à la serrure de la porte, et n'entendit pas le moindre bruit. Il se tourna vers la fenêtre de la poissonnière et lui fit signe qu'il n'entendait rien. Madame Ana, frénétiquement prête à rendre service, descendit dans la rue, et vint confirmer au poète qu'Augusta était chez elle, et lui donna comme preuve que la clé était sur la serrure, à l'intérieur.

C'est à ce moment-là qu'Augusta avait poussé un cri, et que le journaliste avait frappé à la porte.

– Et si elle était en train de se tuer !... dit la voisine.

– C'est bien possible... confirma le littérateur, en frappant plus fort, sans entendre d'autre cri, ni de réponse.

– Le plus sûr, ajouta la poissonnière, c'est d'enfoncer le volet ; avec deux coups de poing, il va tomber à l'intérieur.

– Je suis de votre avis.

À peine eut-il fini, la fille d'Antônio Corrêa reculait, et infligeait un tel choc aux gonds du volet que même les montants, à l'intérieur, ne résistèrent pas. Ils entendirent un second cri.

– Ce n'est pas trop tard... dit le poète... Sautez par le volet, et ouvrez-moi la porte.

En moins de temps qu'il n'en faut pour le raconter, elle sauta à l'intérieur, enleva la barre, ouvrit la porte, et courut au fond où Augusta, assise sur son lit, les bras tendus vers le soudain rayon de lumière, et les yeux effroyablement écarquillés, ne paraissait pas se rendre compte de ce qui se passait chez elle.

Le poète dit à l'oreille d'Ana :

– Si vous vouliez avoir la bonté de vous retirer jusqu'à ce que je vous appelle, peut-être aura-t-on besoin de vous ici.

Ana sortit un peu froissée qu'on n'eût pas besoin d'elle tout de suite. Ça lui coûtait beaucoup de ne pas assister à tous les événements.

– Qu'est-ce qui vous arrive ?! dit-il en prenant la main d'Augusta, qui semblait ne pas l'avoir reconnu. Vous ne reconnaissez-vous votre ami ?! Dona Augusta...

– Dona Augusta... murmura-t-elle en souriant. C'est moi, Dona Augusta ?

– Oui... vous êtes la plus noble de toutes les femmes ; vous êtes une femme qui se relève de sa chute avec une majesté encore plus grande que celle qui était la sienne avant sa chute...

– Vous vous moquez... fit-elle en laissant flotter un sourire d'ironie sur elle-même.

– Je me moque ?! Non, Madame ! Je crois que c'est la main de la Providence qui m'amène ici... Je ne suis pas venu me moquer de vous, Votre Excellence.

– *Votre Excellence* !... Pour l'amour de Dieu !... Vous ne voyez pas ce que je suis ?

– Vous êtes un ange, et la plus noble de toutes les victimes, vous êtes un être supérieur, qui doit exister pour que les incrédules en restent pantois...

Mon amie... Permettez-moi de vous donner ce nom... Mon amie, accueillez-moi dans votre cœur comme vous accueilleriez un frère... Pleurez à loisir devant moi, parlons à loisir de vos malheurs... mais vivez, ayez l'orgueil de vivre... Montrez-vous supérieure à votre infortune, pour ne pas vous confondre avec les victimes qui succombent... Je vous promets de vous rendre l'amour de Guilherme.

– Vous ne me le rendrez pas... Cet homme est mort pour moi... coupa-t-elle, en faisant non de la tête, et fixant ses yeux sur un point imaginaire. Peu après, un torrent de larmes et de sanglots étouffent sa voix. C'est exactement à cela que le journaliste voulait arriver, et il n'espérait pas y arriver aussi vite. Il y eut un silence de quelques minutes. Le poète ne comptait pas avec les consolations que l'on prodigue, obtenir les avantages que donnent les larmes. Il la laissa pleurer, jusqu'au moment où elle lui dit, en sanglotant :

– Merci beaucoup... J'ai l'impression que je me sens mieux... Dieu veuille que ce soulagement soit durable...

– Il y consentira... Vous êtes mon amie ?

– Je dois donc l'être ? Eh bien oui... je la suis...

– Vous ferez ce que je vais vous demander ?

– De quoi s'agit-il ? Je le ferai, si je le puis.

– Quittez cette maison, dès que je vous en donnerai une autre où vous vivrez en compagnie de gens qui vous estiment ; et si, au bout d'un certain temps, vous voulez revenir ici, vous reviendrez.

– Je ne puis faire ce que vous me demandez... Ne vous obstinez pas à me faire cette proposition dont je ne saurais vous remercier, car vous me proposez un enfer, en croyant agir pour mon bien... Cela reviendrait à mourir sans même pouvoir pleurer... Non, je ne l'accepte pas... Si vous êtes mon ami, ne m'en reparlez plus.

– Qu'avez-vous l'intention de faire ?

– J'ai besoin de mourir, et de mourir ici...

– Je succomberais à mes remords si je vous laissais accomplir cette folie sans m'y opposer. Vous vivrez, Dona Augusta, parce que je vous promets de vous rendre Guilherme avant deux mois, ses lèvres vous supplieront de vous pardonner, son cœur sera plus noblement épris qu'avant...

– Ne cherchez pas à me tromper, je ne suis pas dupe... Je vous ai déjà dit que cet homme est mort pour moi...

– Et vous ne me permettez pas d'être l'instrument de la Providence ? Vous ne me laissez pas le temps de céder à une force occulte qui m'ordonne d'attendre le retour de Guilherme ? Dona Augusta, au nom de votre mère, je vous demande d'attendre, de croire à la récompense de votre vertu, de croire un peu en mon pouvoir, de m'aider à nourrir l'espoir de vous voir à nouveau heureuse avec l'homme qui, à ce moment-ci, ne sait pas quelle martyre il a abandonnée... N'y consentez-vous pas ?

– Je le voudrais ; mais je ne le peux pas ; si Dieu voulait que j'espère, il m'inspirerait... Je n'espère rien... Tout est fini...

– Et Dieu voudrait-il que vous vous donniez la mort, Madame ? Croyez-vous que l'on montre quelque mérite en cédant au désespoir ?

– Je ne sais pas, Monsieur... Ne me faites pas de reproches. Quel intérêt Dieu peut éprouver pour ma vie ? Comment me consoler ? Je meurs, parce que je puis vivre... Si je pouvais être heureuse, je le serais...

– L'espérance...

– En quoi ?

– En moi... À partir de maintenant je commence à y travailler. Je sais que

j'exerce un grand pouvoir sur le cœur de Guilherme... Me faites-vous confiance ?

– Si je pouvais vivre... j'attendrais !... répondit-elle, le visage illuminé par un éclair d'espérance.

– Eh bien, répondit le littérateur avec l'enthousiasme des âmes nobles, et trop crédules, aidez-moi, mon amie...

– Comment ?

– En vivant, en désirant vivre, en vous soumettant à ma volonté...

– Partir d'ici ? Il n'en est pas question.

– Eh bien, restez là... Mais accordez-moi la joie de veiller sur votre vie, en améliorant, autant que je le pourrai, votre situation. Je vais vous envoyer une domestique.

– Je n'en ai pas besoin... je refuse...

– Vous résistez au moindre de mes désirs !... C'est de l'ingratitude !

– Ne dites pas une telle chose qui me blesse plus que vous ne pouvez imaginer...

– Consentez-vous au moins à ce que cette voisine qui est venue avec moi vous serve ?

– Eh bien soit, tant que je ne pourrai pas travailler.

– Me laissez-vous lui donner les instructions que je voudrai ?

– Non, Monsieur... Cette femme viendra me parler ; je lui dirai de quoi j'ai besoin.

– Et je viendrai vous voir tous les jours.

– Non, ne venez pas, je vous le demanderais à genoux, si je ne comptais sur votre générosité. Ne venez pas me voir... Je vous ferai connaître mon état... Si je sens que ma vie est en danger, vous viendrez alors, parce que je veux vous laisser quelques mots pour votre ami.

– Vous ne me faites pas confiance!... J'ai pensé que je méritais la faveur de pouvoir vous rendre visite.

– Vous la méritez; mais si votre but, c'est d'alléger mes souffrances, croyez bien que vous ne gagneriez rien à venir dans ce sépulcre... Ce que je ne pourrai faire toute seule, de moi-même, personne ne le fera.

– Et vous ne vous souhaitez pas que je vous donne des nouvelles de Guilherme ?

– Non, et je n'y tiens pas... Si Guilherme était malheureux, cela m'intéresserait de savoir ce qui lui arrive, pour au moins chercher un moyen de lui être utile, ou pleurer, si je ne pouvais rien faire. Guilherme n'est pas malheureux... Mes larmes ne pèseront pas sur sa conscience... Vous pouvez partir, mon ami, faites venir ma voisine... J'ai très soif... Il n'y a pas une goutte d'eau ici.

Le journaliste sortit, s'engagea dans les escaliers de madame Ana, lui donna de l'argent, tout l'argent qu'il avait, avec beaucoup de paroles affectueuses, et la promesse de lui verser tous les samedis la même somme pour subvenir à tous les besoins d'Augusta.

Madame Ana, effarée de la générosité de celui qu'elle prenait pour un nouveau prétendant, se mit avec le plus grand zèle au service de la couturière, en commençant par le nettoyage de la maison.

Augusta l'appela et lui dit :

– Madame Ana, l'occasion est venue de vous vendre ma maison ; vous me l'achetez ?

– Oui, ma fille ; mais quel besoin as-tu de la vendre ?

– Plus besoin que jamais. Je n'ai pas cinq réis à moi.

– Tu te trompes ! Regarde... voici douze cruzados neufs que m'a donnés le

Monsieur qui est sorti d'ici, et il est convenu qu'il m'en donnera autant tous les samedis.

– Eh bien, quand on viendra vous donner samedi la même somme, vous aurez la bonté de lui rendre ce que vous venez de recevoir.

– Ne t'inquiète pas de ça, Augusta...

– Ne me contredisez pas, madame Ana. Vous m'achetez ma maison ?

– Je t'ai déjà dit que oui...

– Eh bien, donnez-moi un peu d'argent, et faites-la estimer quand vous voudrez.

– Entendu, ma fille.

– Voulez-vous me donner une goutte d'eau ? Je meurs de soif.

XXII

LE JOURNALISTE était une belle âme. Martyr de l'opinion publique, j'ai connu peu d'hommes qui autant que lui se payassent du prix auquel l'estimait sa conscience. J'en ai encore moins vu qui eussent accablé d'un aussi légitime et raisonnable mépris le jury aussi stupide qu'infâme qui le condamnait, en absolvant des parangons de vertu parfaitement infâmes, qui grouillent par ici au point que je te soupçonne, cher lecteur, d'en faire partie. Si tu n'en es pas, et que tu te juges offensé, tu n'es plus un méchant, mais un sot. Tu as le choix.

Je disais donc que le journaliste était une belle âme. Sentir à ce point, souffrir autant, admirer avec un si pathétique enthousiasme l'héroïque infortune d'Augusta, c'est là une vertu fort rare chez un homme qui, à même, par sa position, de côtoyer tous les malheurs nés du vice, perd sa sensibilité, et finit par les regarder en face avec l'impassibilité du cynique.

Lui, non.

L'image de la couturière, idéalisée, comme il avait l'habitude d'idéaliser le malheur, ne le quittait pas un instant, quoi qu'il en eût. Le lendemain du jour où il l'avait vue, son feuilleton fut une élégie en prose, une élévation abstruse vers de fantastiques douleurs, que personne n'eut le courage de lire jusqu'au bout. Ce jour-là, il écrivit dix pages d'un album, une longue *Méditation*, qui endormit, comme il est naturel, la détentrice de cet album, qui espérait quelques lignes en lettres majuscules, en guise de préambule, dédiées à elle, une belle dame, si l'on en croit les poètes qu'elle connaissait, aux lèvres de rubis, aux dents d'ivoire, aux mains d'agate, et au cou d'albâtre. Apparemment toute sa personne était une mosaïque.

Si je pouvais avoir entre les mains cet album, je transcrirais ici la *Méditation* de l'ami de Guilherme do Amaral. Il transparaisait dans cet hymne une douleur sincère, une critique des débauchés, un bon nombre de maximes à l'usage de nos vieillards, des leçons fort précieuses pour les couturières sachant lire et pour les lectrices qui ne sont pas des couturières.

C'est impossible. Cet album n'existe plus. Sa docte détentrice a épousé un homme sérieux, réfractaire à toute poésie, aux romans, un obscur incendiaire, un grossier Mahomet qui fait réchauffer ses bains de siège avec les feuilletons et les brochures poétiques sournoisement chapardés dans la coiffeuse de sa femme. L'album fut réduit en flammèches dans le réchaud où il enveloppait un fagot de genêts, vu que cet irrationnel époux, ne pouvant se mettre sous la dent le premier, pouvait fort bien le mêler à un autre genre de combustible.

Quoi qu'il en eût, ainsi que d'autres, le poète était un noble cœur.

Le lendemain de la scène rue des Arménios, il vint voir Ana do Moiro et apprit ce qui était arrivé. Augusta avait repoussé l'argent de sa charité, avait touché trois pièces sur la vente de sa maison, avait pris quelques bouillons de poule, et interdit à son infirmière de lui parler de Guilherme do Amaral. Le journaliste lui fit remettre un mot. C'étaient de ces consolations que l'on reçoit avec des larmes.

Deux jours après, il apprit que ce mot avait beaucoup fait pleurer Augusta. Le poète fut satisfait de ce résultat, qu'il avait prévu. Le littérateur estimait que toutes les douleurs se diluent dans les sanglots, et que celles que l'on ne peut guérir sont celles qui se réfugient dans le cœur, en absorbant les larmes et le sang. "Les larmes réprimées, disait-il dans un de ses inintelligibles feuilletons, montent au cerveau, s'y cristallisent, et provoquent la folie ou la mort." Les médecins ont consciencieusement ri de cette pathologie, et n'ont donné, jusqu'à aujourd'hui, aucune meilleure explication du fait que l'on devienne fou ou que l'on meure par amour. Toutes celles qu'ils ont avancées ne sont pas aussi convaincantes.

Huit jours après, le poète alla voir madame Ana.

– J'ai beaucoup de choses à vous raconter... lui dit-elle.

– Tristes ou joyeuses ?

– Comme ci, comme ça. Je vais vous dire. Je ne sais pas, Monsieur, si vous savez qu'Augusta, avant de partir avec Monsieur Guilherme, avait un mariage à moitié arrangé avec un cousin.

– Je sais.

– Quand elle a disparu, c'était comme un serpent qui a perdu son venin. Il me suivait partout, et pleurait, fallait voir comme ! On aurait dit qu'il allait mourir ou devenir fou. La nuit, il se répandait en sanglots devant sa porte, et restait là des heures et des heures au froid et sous la pluie, qu'on aurait dit un fantôme. Je suis restée, après, quelque temps sans le voir, et j'ai demandé à son patron ce qu'il était devenu. Il m'a dit qu'il soupçonnait qu'il était allé se jeter à l'eau. J'ai prié sur son âme en me couchant, et là, va-t-en savoir pourquoi, voilà qu'il m'apparaît ici, le Francisco, tout jaune : il m'a dit qu'il avait été malade à l'hôpital. Je ne vous dis pas la peur que j'ai eue ! " Tu n'es donc pas mort ? lui ai-je dit... – Du tout, je ne suis pas mort... " Et le plus fort, c'est qu'il n'était pas mort... Il arrive de ces choses !

– Et après ?

– Après, mon cher Monsieur, au bout de quelques jours, Francisco s'est remis à traîner la nuit dans le coin ; mais il ne faisait plus n'importe quoi... Le pauvre... il pleurait, c'est tout ! Il n'avait vraiment pas l'air dans son assiette !... Avant-hier, à minuit, je sortais de chez Augusta pour aller chercher ma chatte qui miaulait dans la rue, quand je tombe sur lui, presque collé à la porte.

– C'est toi, Francisco ? lui ai-je dit, en me préparant à lui donner un bon coup de poing, pour si c'en était un autre, parce que, comme dirait l'autre, il faut s'attendre à tout.

– C'est moi, mère Ana, vous êtes venue aérer la maison d'Augusta ?

– Non, mon garçon ; je suis venue apporter son dîner à ta cousine.

– Ma cousine ! a-t-il crié, et cela n'a fait ni une ni deux, voilà qu'il pousse la porte et qu'il entre qu'on aurait dit un fou ; il s'est approché d'elle, et l'a regardée en écarquillant les yeux, épouvantée qu'elle était... Et vous voulez savoir, Monsieur, ce qu'ils ont fait ? ils se sont mis à pleurer, à pleurer, qu'on aurait dit deux gamins.

– Et ils ne parlaient pas ?

– Pas un mot ! Augusta m'a jeté un coup d'œil, pour me faire partir, et elle est restée seule avec lui. Quand je suis revenue, Francisco était sorti. J'allais me coucher sur une paillasse, que j'avais jetée au pied de son lit, et elle m'a dit : – Ne vous couchez pas pour l'instant, il faudra ouvrir la porte à mon cousin". Et moi, alors, je lui dis : "Comme ça, il va encore revenir aujourd'hui ? – Il est allé chercher son lit, et veut dormir là, dehors, tant que je serai malade". En réalité, le lit du garçon est entré à l'intérieur ; il a dit bonne nuit à Augusta, et il s'est couché. La suite, vous ne la savez pas...

– Qu'est-ce qui s'est passé ?...

– Hier, il est venu me voir, et m'a demandé si je voulais lui vendre la maison de sa cousine, sans rien lui dire, à elle, il m'offrait un bénéfice de vingt mille réis. Je suis tombée d'accord, et il m'a tout de suite fait passer l'argent. Pour moi, le garçon veut entretenir Augusta à ses frais, et il veut qu'elle croie que c'est moi qui lui donne cet argent pour la maison. Et vous savez quoi ? La petite l'épousera, ça ne va pas faire un pli.

Cette réflexion de madame Ana étouffa quelques-unes des illusions du journaliste. Le dénouement de ce drame lui semblait ridicule, et indigne de son feuilleton comme de sa *Méditation* !...

– Et pourquoi imaginez-vous qu'elle va se marier avec l'artisan ?

– Parce que je la vois toujours pleurer à côté de lui, et ce brave garçon lui jette des regards si tendres que, par la porte ou par la fenêtre, le mariage ne va pas tarder. Et, à vrai dire, que lui faut-il de plus ? Francisco est contremaître, et gagne à la fabrique de Lordelo huit *tostões* par jour...

– Dites-moi donc : n'arriverez-vous pas à obtenir que je lui parle ?

– Je ne garantis rien. Je lui ai déjà dit que ça lui ferait du bien de parler avec vous, et elle m'a dit que, pour l'instant, non. Je ne vois pas ce que je peux faire... Laissez-la se remettre.

Le journaliste se retira, muni du récit décousu de la poissonnière ; son enthousiasme était dès lors presque évanoui, son admiration refroidie, et enfin la poésie de cette tragédie un peu réduite à "de transparents cristaux dans de l'eau de rinçage." Sa déception n'eût pas été aussi totale, si cette bavarde de voisine lui avait raconté les choses autrement.

L'on ne peut douter qu'en voyant son cousin, la couturière ait pleuré ; et que l'artisan, en voyant Augusta, n'ait pas moins pleuré. Cinq mois avant, cet homme avait attenté à sa vie, car il ne pouvait attenter à celle de l'homme qui lui avait volé cette femme couchée là, sur son pauvre lit, qu'il avait fleuri avec les couronnes d'une passion sainte et noble. Cinq mois avant, Augusta avait veillé toutes les nuits au chevet de son cousin, avait pansé sa blessure au cou, et avait compté cicatriser, avec les attentions et les tendresses d'une amie, l'éternelle plaie de son cœur. Pour Augusta, il n'était rien de plus saint et de plus véritable que l'amour profond de l'artisan ; il n'y avait, pour Francisco, aucune femme qui valût plus que sa cousine, fût-elle ingrate, fût-elle déshonorée, fût-elle abandonnée, eût-elle perdu sa beauté qui, après cinq mois, ne conservait que des vestiges de ce qu'elle avait été. Elles étaient donc bien naturelles, ces larmes, puisqu'Augusta était la femme, et l'homme celui que nous avons vu accomplir en moins de cinq minutes, au Candal, deux hauts faits, rarement réunis : épargner la vie de son rival, par amour pour son amante ; et se donner la mort, pour ne pas voir ce crime impuni.

Quand la voisine fut sortie, Augusta tendit la main à Francisco et le rapprocha d'elle en murmurant :

– Tu as appris que j'étais ici ?

– Non.

– Tu passais dans la rue ?
 – Non... j'étais arrêté...
 – Est-ce que tu as vu de la lumière ?...
 – Je viens parfois ici.
 – À ma porte ?
 – Oui... Mai je ne m'attendais plus à te voir dans cette maison.
 – Tu avais de l'affection pour moi ?
 – Tu es toujours ma cousine... J'ai beaucoup d'obligations vis-à-vis de toi...
 – Et tu viens maintenant me les payer ?
 – Tu n'as pas besoin de moi, Augusta ; et pourvu que tu n'aies jamais besoin de moi ; mais si tu en as besoin, tu n'as pas d'autre parent ; tu dois avoir beaucoup d'amis, mais des amis par le sang, il n'y a que moi.
 – Tu es vengé, Francisco.
 – Je ne voulais pas me venger, Augusta... si tu es malheureuse, Dieu sait ce que cela me coûte de te voir comme ça... Je me rends compte...
 – Que j'ai été abandonnée ?... Eh bien, oui, n'en parlons plus... Bientôt, je devrai dire beaucoup de choses sur ma vie à mon confesseur...
 – Tu es donc malade à ce point ? !
 – Ne vois-tu pas que je suis presque morte ?
 – Mais tu ne vas pas mourir, Augusta... Ne te mets pas dans des états pareils. Le passé, c'est le passé. Tu as fait venir un médecin ?
 – Il n'existe aucun remède à ma maladie...
 – Qu'est-ce que tu as donc ?
 – Ce que tu vois... c'est l'affaire de quelques jours.
 – Tu me permets de venir passer ici les prochaines nuits ?
 – Non, mon cousin... c'est loin de l'atelier, et il faudrait que tu restes ici.
 – J'y resterai, dès aujourd'hui...
 – Non...
 – Accorde-moi ce plaisir, je t'en prie... Il y a cinq mois, c'est toi qui passais la nuit à mon chevet...
 Francisco était parti, comme dit madame Ana, pour revenir avec son lit à deux heures du matin.

XXIII

FRANCISCO allait tous les matins à son atelier, et revenait, avec l'accord de son patron, à la rue des Arménios, déjeuner avec cousine. Le médecin passait chaque jour prodiguer ses soins pour une maladie inconnue. Ignorant les précédents, cet interprète de la nature contemplait les souffrances d'Augusta comme si elles le mettaient en face d'hiéroglyphes indiens qu'on l'invitait à traduire. Cependant, le désir, tout à son honneur, que cet habile praticien avait de triompher une fois au moins d'une affection rebelle lui inspira un procédé digne d'obtenir de meilleurs résultats. Augusta se plaignait d'oppressions au niveau du cœur, d'un mal être indéfinissable, comme si toutes ses fibres se détendaient dans sa poitrine. Éclairé par ce phénomène, le médecin lui appliqua un cataplasme de farine de lin, avec de l'huile d'amandes douces sur l'estomac, et du lait de jument. Une excellente médecine, qui ne lui fit aucun mal !

Sans consulter Augusta, l'artisan changea de praticien. Un médecin se

présenta, des plus titrés, et il n'avait pas volé ses titres. À peine lui eut-il tâté le pouls, et pris quelques renseignements sur la vie de la malade, il déclara qu'Augusta se trouvait au tout début de la gestation. L'artisan demanda la définition de cette expression, et pâlit en l'entendant. Le consciencieux médecin prit congé : il ne pouvait rien contre le développement naturel de cette maladie : il se limita à offrir ses services pour dans huit mois.

Francisco avait changé de visage, et la couturière ne savait pas pourquoi. Elle l'interrogeait, et il lui répondait en souriant ; mais, pour Augusta, la signification d'un tel sourire était plus claire que ne l'auraient été des larmes.

– Le médecin t'a dit que j'allais mourir ?... Qu'est-ce que cela fait !... Ne prends pas cela trop à cœur...

– Le médecin ne m'a pas dit que tu allais mourir...

– Mais qu'as-tu alors ? Pourquoi te sens-tu si triste à côté de moi ? Si cette vie te pèse, ne te force pas, Francisco... Va à ton travail, cela me fera plus plaisir...

– Ça t'ennuie de me voir ici ?

– Comme ça, de cette façon, je ne dis pas que cela m'ennuie, mais cela me gêne... Dis-moi ce que tu as.

– Rien, Augusta... Cela me fait de la peine de te voir souffrir...

– Il n'y a pas de quoi... J'ai déjà vomi, aujourd'hui, et perdu du sang...

– Ces vomissements, Augusta, ce n'est pas ce que tu penses...

Francisco était sorti, à toute vitesse, de la chambre de sa cousine.

– Reviens ! cria-t-elle avec une certaine véhémence. Écoute, Francisco, je n'ai pas compris ce que tu disais.

– Je reviens tout à l'heure... Je pars à l'atelier...

– Attends un moment... Enlève-moi mes inquiétudes...

– Rien de plus facile... Ana do Moiro t'expliquera mieux que moi tes malaises... Tu as dû ramener quelque chose du Candal...

Il sortit, en se reprochant aussitôt ces derniers mots.

Augusta comprit tout, sans recourir aux éclaircissements de sa voisine. Les émotions qu'elle ressentait à présent, c'était un mélange de honte, de peur, de joie et de remords. Ses joues pâles, se firent écarlates ; les battements de son cœur poussaient son sang en jets brûlants sur son front. Elle voulait se lever sans savoir pour quoi faire : elle cherchait autour d'elle quelque chose sans savoir quoi ; elle brûlait de parler, sans savoir à qui.

– S'il le savait !... murmura-t-elle. Si quelqu'un le lui disait...

– Quoi ? demanda madame Ana, qui était entrée sans qu'elle s'en rendît compte, parce Francisco avait laissé la porte ouverte. Qu'est-ce que tu as, Augusta ? Tu es si rouge, tu as les yeux si luisants ! On dirait que tu vends des tombereaux de santé, ma fille ! On t'a donné quelque nouvelle, qui t'a fait plaisir... Tu ne réponds pas ?

– C'est la fièvre... je crois...

– Pas besoin de continuer... J'ai parlé au docteur, qui est revenu aujourd'hui, et il m'a dit que ta maladie n'inspirait aucune inquiétude.

– Et il ne vous a rien dit d'autre ?

– Non ; il n'a même pas fait d'ordonnance pour la pharmacie. Tu sais ce que tu vas faire ? Lève-toi de ton lit, ça te rend malade. Fais un tour en ville avec ton cousin, cesse de prendre des bouillons de poule, que ça ne remplit pas le ventre...

– Je ne peux pas... je n'ai pas de forces...

– Ça, c'est une impression que tu as... Vous, les filles de maintenant, c'est

rien que du mou... Moi, je n'ai jamais su ce que c'est que de rester trois jours au lit... Si tu mangeais un peu de viande grillée à la braise, et buvais du lait de poule, tu serais sur pied en quinze jours... Laisse-moi te dire une chose pendant que nous sommes seules. Ce monsieur, avec l'argent, il y a trois jours qu'il n'a pas demandé de tes nouvelles, c'est depuis que je lui ai dit que tu ne voulais pas encore lui parler...

– Je voudrais le faire, maintenant.

– Oui ? Eh bien, c'est facile : je sais où il habite, et j'y vais aujourd'hui, si tu veux.

– Mais je ne voudrais que mon cousin le voie.

– Je lui dirai qu'il vienne demain entre neuf et onze heures, c'est le moment où Francisco travaille à l'atelier.

– C'est bon... Vous n'oubliez pas, n'est-ce pas ?

– Je vais y aller ; mais je crois, ma fille, que ce ne sera plus pour toi le même homme dès qu'il saura que ton cousin vient ici.

– Peu importe ; je suis certaine qu'il viendra, et s'il ne vient pas, tant pis... Je lui écrirai un mot...

– Ce serait le plus sûr... Les hommes, là, on ne sait jamais... Moi, ça me gêne de faire passer des messages et des lettres d'amour ; mais, bon, je suis ton amie...

– Vous vous trompez, Madame Ana... Je n'ai aucune affaire de cœur avec ce monsieur.

– À d'autres !... Vous croyez mettre des œillères aux yeux des vieilles !... Elle est bien bonne !...

– Je n'ai pas besoin de vos services, madame Ana... Laissez-moi...

– Ne monte pas sur tes grands chevaux, Augusta, je plaisante...

– Je ne supporte pas de telles plaisanteries... Veuillez me laisser, la tête me brûle.

– On dirait que tu es de verre, ma petite ! On ne peut rien te dire !... Eh bien, que tu le veuilles ou non, je vais lui parler, moi, à ce monsieur.

– N'y allez pas, je ne le recevrai pas... Et je vais même vous dire... je n'ai pas besoin de vos services ; ne revenez plus dans cette maison.

– Ça, c'est le plus fort !... C'est ainsi que tu montres la reconnaissance que tu me dois !?...

Augusta s'était reprise. Avant que sa voisine s'étendît sur la reconnaissance à laquelle elle avait droit, la couturière se sentait prise de remords. Elle finissait par chasser d'une maison qui n'était plus la sienne, sa légitime propriétaire qui pouvait la chasser, elle !...

– Excusez-moi... fit Augusta, en lui prenant la main. Je souffre vraiment... je ne sais pas ce que je dis... Excusez-moi, madame Ana... Je mérite vraiment votre compassion...

– Ça va... Ne pleure pas... Tu n'y peux rien...

– Oh, mon Dieu ! Je suis si malheureuse !... s'exclama Augusta, en sanglots ; elle cachait son visage dans ses mains, et le levait par moments, pour épancher, en gémissements, la douleur qui semblait l'étouffer...

– Qu'as-tu ma petite ?! dit tendrement la poissonnière en la prenant dans ses bras. Qu'est ce qu'on t'a fait pour que tu pleures comme ça ? Tu veux que je fasse venir ce monsieur ?

– Allez-y, oui, pour l'amour de Dieu ! Il faut faire ce sacrifice, et subir cette honte... Allez-y, madame Ana.

– Pour lui demander de venir demain ?

– Aujourd'hui, aujourd'hui...

– Et ton cousin ?

– Tant pis... qu'il vienne aujourd'hui... dès qu'il pourra, sinon je vais mourir, mourir par manque d'air, me suicider, si Dieu ne me tue pas !...

La fille intrépide du batelier sortit atterrée, prit juste le temps de passer chez elle enfiler sa capote, et courut à bride abattue, aussi vite que ses socques le lui permettaient, à l'*Hospedaria Francesa*.

Le journaliste ne chercha pas à comprendre la raison de cet appel imprévu, il se rendit rue des Arménios. La messagère entra la première pour l'annoncer. L'artisan se trouvait à côté de sa cousine, et la fixa, surpris, comme pour lui demander si la personne annoncée était Guilherme do Amaral.

– Francisco, dit Augusta, il y a là quelqu'un à qui j'ai besoin de parler. Ne t'inquiète pas, laisse-nous seuls quelques minutes. Ce n'est pas qui tu sais...

– Qui que ce soit, Augusta... Je ne te demande pas qui c'est. Tu es chez toi, tu peux faire venir qui tu veux ; il suffit que je vienne sans qu'on m'appelle...

– Tu as raison, mon ami... Il n'y a que toi qui sois sincère... Je ne suis pas une ingrate.

L'artisan croisa le journaliste, et le salua. Augusta était assise sur son lit ; elle se mouillait les lèvres pour pouvoir parler, comme si ce qui l'empêchait de parler ne se trouvait pas dans son cœur.

– Finalement, dit le poète, vous m'avez rendu justice, Dona Augusta...

– Je l'ai toujours fait...

– Mais vous m'avez fermé votre maison...

– C'est par égard pour vous, je voulais vous épargner le désagrément de supporter une folle.

– Avez-vous à présent repris vos esprits ?

– Non, Monsieur... Je mourrai ainsi...

– La lumière est bien faible, mais il me semble que vous vous portez mieux.

– Pour souffrir... certainement... je dois veiller sur ma santé... il me faut rester en vie pour attendre la fin de mes malheurs, avant de mourir...

– N'espérez-vous donc pas oublier votre passé, en oubliant le mal qu'on vous fait ?

– Je n'oublierai jamais le passé... Jusqu'à présent le malheur ne touchait que moi... Il serait mort, avec moi ; mais... mon malheur, ce sera un héritage de honte et d'indigence...

– Je ne comprends pas...

– Et je ne vois pas non plus comment m'expliquer.

– Ah ! s'écria le poète, j'ai compris... Et il faut absolument que l'enfant de Guilherme do Amaral hérite de la honte et de l'indigence de sa mère ?

Aux mots d'*enfant de Guilherme do Amaral*, les yeux d'Augusta étincelèrent de joie, réfléchissant leur vif éclat sur son visage souriant. Ce fut un éclair de joie : les ténèbres, pourtant, se refermèrent, dès que les lèvres imprudentes du poète laissèrent échapper deux horribles expressions : *honte et indigence*. Les larmes ternirent la lumière de ses yeux, et le vigoureux incarnat de ses joues s'évanouit, laissant place à un jaune cadavérique. Cette soudaine transformation saisit le journaliste, et l'empêcha, elle, de répondre.

– Il y a une nouvelle raison, pour moi, d'espérer, Dona Augusta, poursuivit le journaliste, devinant pourquoi on l'avait fait venir, Guilherme do Amaral va bientôt revenir au Portugal.

– Vous l'avez appris ? dit-elle, en sursautant.

– Je ne le sais pas de lui, je le tire de mes prophéties, qui ne me mentent jamais. Amaral essuie une douloureuse leçon, qui le fera revenir, plein

d'angoisse, se consoler sur le sein de l'ange qu'il a quitté. Cette angoisse sera redoublée quand il saura que le sein de la femme qu'il a le plus aimée, outre les frémissements de la saudade, sent les tendresses d'un fils, qui poussera ses premiers vagissements pour appeler son père...

– Comme c'est doux de vous entendre, monsieur... C'est ainsi que l'on arrache une infortunée aux bras de la mort, murmura la couturière, d'une voix faible, et l'enthousiasme se lisait dans son regard vertigineux, elle allait presque lever à ses lèvres la main du poète.

– Vous avez bien fait de me faire venir... poursuivit-il, sincèrement ému. Je veux plaider devant lui deux causes saintes : celle de la mère, et celle de l'enfant. Si j'étais assez malheureux pour ne rien obtenir, je dirai qu'Amaral n'a pas dans son cœur une seule fibre de pure, que son infamie dépasse tout ce que peut imaginer le talent, tous les modèles de cynisme qu'il a vus dans les romans qu'il adorait.

– Ne parlez pas ainsi d'Amaral... Il est impossible qu'il n'aime pas son enfant... Les tendresses d'une femme, on peut s'en lasser, mais celles de l'innocence, qui n'a rien à se reprocher, qui n'exige rien, ça non... Allez-vous lui écrire ?

– Par le prochain paquebot pour Londres. J'ai reçu une lettre de lui : il me disait juste qu'il était arrivé.

– Et sur moi, pas un mot ?

– Peut-être n'a-t-il pas eu le temps. Il n'y avait que deux lignes. À ce moment-ci, croyez-moi, il vous croit au Candal, en train de pleurer, oui ; mais en train d'attendre son retour que vous auriez effectivement dû attendre. Vous êtes partie sur un coup de tête, mais je ne vous fais aucun reproche : les âmes nobles sont intrépides : elles font l'ébauche d'un tableau majestueux, et l'exécutent, s'il le faut, avec le sang de leurs veines.

– Ai-je mal fait de partir ?

– Oui ; vous avez obéi à un mouvement de fierté. Vous l'avez plus fait par vanité, Madame, que poussée par n'importe quel autre sentiment. Réfléchissez, et vous verrez que ce passage volontaire à une telle situation, a obéi à une sorte d'orgueil dans le malheur. Vous avez repoussé de la pointe de votre pied les faveurs d'un homme qui vous retirait les preuves d'une autre passion plus convaincante.

– Sans lui, à quoi m'aurait servi ce luxe ? Cela revenait à garder toujours sous les yeux le prix auquel j'avais été achetée...

– Voilà l'exemple même de l'orgueil ; c'est s'estimer plus chère que le prix auquel vous avez l'impression de vous être vendue... N'en parlons plus, à moins que vous vouliez revenir au Candal.

– Non, je ne veux pas... Vous me conseillez donc de m'y résoudre ?

– Non ; mais si vous le faisiez, vous ne vous exposeriez au mépris de personne.

– Je m'exposerais au mien.

– Ce sentiment est respectable... Je ne vous contrarierai pas. Ce que je voudrais, c'est que vous enduriez moins de privations.

– Je ne souffre d'aucune ; et de tout mon cœur, je vous suis reconnaissante de vos bienfaits, que j'accepterais si je n'avais pas d'autres recours.

– N'en parlons plus... Je reviendrai quand vous me le demanderez, ou quand je jugerai que je dois vous tenir au courant de la glorieuse entreprise dont je me suis chargé.

Le journaliste était parti. Il faut attirer l'attention sur la délicatesse de cet homme au sujet de l'artisan. Pas un seul mot qui obligeât Augusta à se défendre des suppositions gratuites d'Ana do Moiro. Le poète n'avait jamais pu se convaincre qu'Augusta avait été couturière, et s'était contentée d'une vulgaire situation de couturière. Il disait, et il dit encore, qu'il avait lu sur le front de cette femme un destin supérieur, bien supérieur à sa condition. Aucune autre ne lui avait imposé une telle révérence dans les manières, et un tel souci de peser chaque mot !

Il était poète...

Savez-vous ce que c'est d'être poète ?

C'est vouloir bloquer la roue opiniâtre des choses de ce monde, et se retrouver avec un bras cassé.

.....

L'artisan était venu s'asseoir à côté de sa cousine, dissimulant son émotion, la cachant autant qu'il pouvait, profitant de l'obscurité de la chambre. Si Augusta l'avait vu livide, les yeux baignés de larmes, les lèvres serrées, mettant un frein à ses gémissements, et à sa respiration convulsive, elle se serait jugée aimée, passionnément aimée, dans la position où elle était descendue, encore chérie quand elle ne pouvait plus espérer de son cousin que des tendresses inspirées par la pitié.

Pour dire quelque chose, Francisco lui demanda si elle se sentait mieux, certain que sa maladie n'était pas mortelle. Cette question, posée en toute innocence, froissa Augusta qui ne répondit pas. Quelques secondes se passèrent au bout desquelles l'artisan lui demanda si elle voulait prendre un bouillon. Augusta lui dit non, avec une certaine dureté. L'artisan lâcha un soupir tremblotant, qui trahit ses larmes, qu'il avait réprimées en vain.

– Pourquoi pleures-tu, Francisco ?

– Je ne pleure pas... tu te trompes.

– Comme si je ne le voyais pas !... Viens ici, à côté de moi... Et en lui passant la main sur le visage, elle poursuivit :

– Qu'est-ce que c'est, sinon des larmes ? Ne me prends pas en pitié, j'ai déjà été plus digne de pitié que je ne le suis à présent... Je me sens bien mieux... L'espoir est la médecine des malheureux... Il n'est pas de mal qui n'entraîne un bien. Peut-être que de mes souffrances d'aujourd'hui, dépend mon bonheur de demain.

– Plaise à Dieu.

– N'as-tu pas reconnu la personne qui était avec moi ?

– Non.

– Te souviens-tu de l'homme que tu as vu au Candal une nuit, alors que tu attendais...

– Je m'en souviens... ne parlons pas de cette nuit, Augusta.

– Entendu, n'en parlons plus, nous n'avons pas besoin d'en parler. Je voulais te dire que cette personne est l'unique ami de ...

– C'est bon... Je vois ce que tu veux me dire... Qu'est-ce que cela me fait qu'il soit ou qu'il ne soit plus l'ami de ce monsieur ?!

– Ne te fâche pas, Francisco... Je ne veux pas te donner des justifications sur ma vie. Je parle avec toi ; si tu ne veux, ou si tu ne peux m'écouter, va-t-en !... Seigneur ! Tu n'arrives pas à comprendre que je suis ton amie, et que je n'ai aucune raison de te cacher mes crimes, si ce sont des crimes !... Tes façons brutales ne me touchent, ni ne m'effraient. Ce qui me chagrine, c'est que tu n'arrives pas à te convaincre que je suis malheureuse parce que je

veux l'être, et je ne crois pas qu'il y ait quelqu'un, en ce monde, qui puisse me demander des comptes sur mes actions.

– Tu as raison, Augusta, fais ce que tu veux ; mais ne me reproche pas l'amitié que j'ai pour toi. Tout ce que je te dis, c'est pour ton bien... Le temps te montrera que je ne voulais pas te demander des comptes sur tes actions ; si je le voulais, tant pis pour moi ! Et tant mieux, si tu peux profiter de mes conseils... Fais ce que tu voudras, Augusta ; mais ne me demande pas de sortir de chez toi, je te promets de ne pas me mêler de tes actions. Fais comme si je n'étais ici que pour garder ta porte et appeler le médecin si tu en as besoin. Si Dieu m'a amené chez toi, c'est pour une raison. Tant que tu ne redeviendras ce que tu étais, tu es ma cousine, et je me dois de rester près de toi. Après...

Augusta avait impassiblement écouté la confession sincère de l'artisan, et ne lui avait pas répondu. L'espoir de reconquérir l'amour de Guilherme eût pu raviver sa fierté au détriment de son cousin, s'il n'avait pas donné, de son zèle, une si humble explication. Humiliée, elle jugeait, dans son orgueil d'avoir été l'amante de Guilherme, qu'elle se rabaisserait en justifiant ses actes devant l'artisan. Bien que revenue à la condition qui était la sienne, elle ne voulait pas pour cela se considérer comme au-dessous de ce qu'elle était ou de ce qu'elle s'imaginait être. Au contraire : ce que le poète lui avait dit, en l'exaltant du fait même qu'il se ravalait, c'est exactement ce qu'elle voulait que son cousin lui dît, lui aussi, bien qu'il ne le comprît pas de la sorte, parce qu'il n'était pas poète. Renoncer à ses privilèges au Candal, d'après moi, ce n'était pas un signe de vertu, de quelque côté qu'on le prît. Si c'était le cas, pour répondre à ce qu'on dit sur les vertus chrétiennes, Augusta eût accepté toutes les humiliations, comme des épines pour sa pénitence. Elle aurait tendu la main pour recevoir les aumônes de son cousin, et aurait accueilli avec des larmes de reconnaissance toutes les réprimandes de sa part, ou celles de la fille du batelier. Mais vous voyez bien que ce n'était pas dans son caractère. La couturière repoussait les bienfaits, elle repoussait la protection morale de l'artisan, s'emportait à la moindre remarque de sa malicieuse voisine, accueillait avec exaltation les phrases romanesques du journaliste, qui était venu la voir dans son pauvre taudis, et jusque là, la respectait comme s'il venait la voir dans son opulent cabinet du Candal. Le poète, oui : lui seul avait su comprendre sa chute volontaire ; lui seul avait répandu des fleurs sur sa misère ; lui seul, dans ses transports admiratifs, lui faisait sentir la grandeur de son sacrifice.

Le rude langage de l'artisan avait donc dû lui déplaire, et plus encore, si le téméraire nourrissait le fol espoir de se faire aimer, maintenant que l'indigence et le déshonneur lui avait ôté de son prix.

Voilà bien l'orgueil d'une femme qui ne peut jamais déchoir de cette noble hauteur, qui, même dans son infortune, la distingue. C'est à cet orgueil qu'on reconnaît la supériorité. Là, on pouvait prédire à la couturière un destin grandiose, quel que fût le sentier qu'emprunterait le destin pour venir à sa rencontre. Une telle femme ne pouvait se contenter de l'état de couturière ; elle ne pouvait, même si elle l'avait voulu, se ronger secrètement dans une pauvre chambre de la rue des Arménios. La prodigieuse rapidité de son éducation littéraire au Candal ; la lucidité de cet esprit, qui avait pu captiver les désirs inconstants de Guilherme ; ses aspirations qui venaient maintenant, à la moindre contrariété, réagir contre les menottes, qu'elle-même s'était mises ; ce sont là des preuves que le cycle des joies et des infortunes d'Augusta ne s'y était pas refermé sur-lui-même.

Il ne nous reste donc plus qu'à attendre la suite.

XXIV

Londres, le 12 Février 1847,

Mon cher ***

Je viens de recevoir ta lettre. Tu as prévenu mes inquiétudes. Je ressentais l'envie de m'entretenir une bonne heure avec toi. J'ai été heureux de la recevoir, et le cœur ne demande qu'à s'épancher : le bonheur nous donne comme un air de fierté que seuls les amis supportent.

Parlons d'abord d'Augusta.

Je suis ébahi par la résolution désespérée de cette femme ! Elle est exceptionnelle ! Si je ne puis l'aimer, je l'admire ; je trouve qu'elle n'est pas à sa place dans ce siècle, et j'aimerais voir bien dessiné ce type dans un roman. Je la vois d'ici, avec le prisme de la poésie : c'est un tableau historique de ma vie, le seul qui m'inspirera des regrets dans cette pérégrination dont je dois venir à bout. Je ne sais quelle funèbre poésie jette son ombre sur cette obscure héroïne ! Quand je la vois aussi radieuse, aussi intelligente, aussi imposante que nous l'avons vue au Candal, et que je la compare à la femme de la rue des Arménios... Je sens cette intime mélancolie, cette chose indéfinissable qui fait pleurer le cœur, lorsque les yeux, stérilisés par le souffle glacial de l'expérience, ne laissent plus sourdre de larmes.

Je plains cette femme ! Je préférerais la voir passer d'amant en amant, se corrompre, m'oublier, me haïr, même ; n'importe quoi, plutôt que de l'imaginer en train de se laisser dévorer par des regrets inutiles, inutiles pour moi, puisque je ne puis l'aimer, et ne peux rien contre la fatalité, je ne puis défaire les nœuds, comme Laocoon, des serpents qui s'enroulent autour de mon cœur.

C'est déjà lui vouer un grand culte, mon ami, que de me lamenter sur le sort de cette femme, que je ne puis aimer ! Combien de victimes, dans le même cas, ne nous laissent qu'une ombre sur la route lumineuse de nos plaisirs ? Combien d'oubliées au lendemain d'une passion mensongère ?

C'est tout ce que je puis ressentir ! Je ne sais ce que je puis faire pour elle... Tes raisonnements émouvants m'ont touché ; mais veux-tu les imposer à mon cœur, toi un homme d'expérience, un inexorable analyste des mouvements les plus secrets de notre esprit ?!

Pourquoi n'accepte-t-elle pas, elle, les abondantes ressources que je lui offre ? Pourquoi ne vit-elle pas, avec tout cet or, si on lui dérobe les richesses du cœur ? Pourquoi ne résisterait-elle pas, avec l'argent de son premier amant, aux séductions d'un second ? L'argent réhabilite, et amnistie tous les crimes.

Mon cher ami, exerce ton impérieuse influence sur cette pauvre femme. Arrange-toi pour qu'elle retourne au Candal, qu'elle parte où elle voudra. Augmente-lui sa mensualité, s'il le faut, je donnerai des ordres précis pour que les tiens soient exécutés. S'il était possible de la marier, elle, avec quel plaisir je lui offrirai, sans aucune publicité qui puisse nuire à la réputation de l'un d'entre nous, une dot qui la rendrait plus intéressante pour un mari ayant quelques ressources, il y en a tant, et de si... innocents !?... Serait-ce possible ?

Je n'ai pas lu sans émotion les nouveaux arguments que tu me donnes pour que je ne l'abandonne pas. Est-ce que par hasard je l'aurais abandonnée ? Combien de femmes mariées envieraient le sort d'Augusta ? Toutes. Combien de maris, qui sont las de leur femme, leur garantissent des ressources suffisantes pour mener une vie brillante, tandis qu'ils s'éloignent, en quête d'autres émotions ? Aucun.

L'existence d'un enfant n'augmente pas les attentions que je dois à sa mère. Cet enfant aura un avenir ; je le protégerai toujours, comme s'il était mon enfant légitime ; je l'aimerai dès aujourd'hui pour l'embrasser, quand je pourrai, avec la ferveur d'un père.. Qu'attends-tu de plus de ma part ?

Veux-tu que je te raconte ma vie ?

Six jours après mon arrivée à Londres, j'ai rencontré le Belge. Qui avait pu dire à cet homme où allait Leonor ?! J'ai prévenu mon oncle. Il était difficile de trouver notre résidence à Londres. Nous vivons dans les faubourgs et la police a reçu des instructions pour que l'on ne découvre pas la maison champêtre ou mon oncle espérait faire changer le cœur de sa fille.

C'est avec une incroyable affabilité qu'elle m'a accueilli. Elle écoute, sereinement, les avances sans aucune équivoque que je lui fais. Elle accorde un respect enfantin à ce que lui dit son père, et, si elle ne répond pas, elle ne réagit pas non plus. Jusqu'à aujourd'hui j'ai soupçonné ma cousine de préméditer un coup décisif contre mon importune insistance. Je me suis trompé : je viens d'éprouver une joie inattendue, un accès de démence momentanée !

Si tu savais comme j'aime cette femme ! Il suffit que je te dise que j'ai songé à me donner la mort ! Imagine alors la frénétique allégresse dont j'ai été pris, au moment où, en me serrant tendrement la main, elle m'a dit : "Mon cousin, je me suis rendu compte de votre amour, et je ne puis me montrer ingrate avec vous ! Dites à mon père de ne plus me garder enfermée, je promets d'être une bonne fille incapable de résister à l'autorité suprême de son père !..." Qu'est-ce que je t'ai dit ? Cette femme devait finir par céder ! Je ne suis pas aveuglé par ma vanité, mais je découvre en moi une supériorité qui brise les plus solides chaînes de deux esprits. Si mon amour était un simple caprice, ma vengeance commencerait aujourd'hui. Il ne l'était pas, j'ai menti quand je te l'ai dit. Je ne puis garder de la rancune pour une résistance qui m'a tourmenté ; aujourd'hui, je savoure ma gloire, mon bonheur, et mon triomphe !

C'est à de tels élans que l'on mesure le véritable amour. L'homme devrait se soumettre à cette douloureuse épreuve, se brûler à ce chemin semé de braises, pour en sortir purifié, sans les fèces des illusions éphémères, d'où germe, plus tard, le dégoût.

J'aimerai toujours cette femme. Les plaisirs qui se succéderont, toujours renouvelés, ne me laisseront pas le loisir de sentir à mes poignets les menottes de l'homme marié. Leonor est riche... et, si elle ne l'était pas, l'aimerais-je moins ? Non. Nous voyagerons, nous partirons pour l'Orient, mon rêve chéri; je m'assiérais avec elle sur les ruines de empires anéantis, et j'irai là-bas, au hasard, en rêvant toujours de nouvelles délices dans ses bras. C'est cela, le bonheur. C'est en ces moments-là que l'homme croit en Dieu, et se dit que la création est une œuvre parfaite.

Qu'a été ma vie jusque là ? Une continuelle déception, un espoir anxieux, toujours mensonger, un travail impuissant de l'imagination qui s'éprend de chimères, que l'atroce réalité ne m'offrait pas.

Qu'a été Augusta ? Une aberration de la nature, un artifice nourri avec de l'or ; mais la femme, dénudée de son prestige, restait là, glacée et stérile

sous ses dorures. Ce qu'ont été ces douzaines de conquêtes sans gloire dont tu as été témoin ? Des feux follets, des éclairs dans un monde de lumière, rien que de lumière, une lumière continuelle sur laquelle j'ai, aujourd'hui, ouvert les yeux...

Tu souris de mon enthousiasme ? Il n'y a point là de la poésie, il n'y a pas une exaltation de feuilleton, je ne hisse pas le lyrisme du style jusqu'aux créations sublimes du talent, nourries par les froides réminiscences du cœur, telles que les tiennes.

L'homme naturel, le voilà : je suis l'Adam primitif, en extase devant les délices de la nature, comme Buffon le décrit dans l'Éden. Oh ! le monde est beau, et je plains ceux qui ne peuvent pas le voir comme moi à présent ! Mon ami, quand ce prisme tombera, brisé, à mes pieds, moi aussi, je tomberai face à terre, sur ma sépulture.

Adieu, le paquebot va partir. Je me suis longuement épanché sans te dire que tu es mon premier et mon seul ami.

Guilherme do Amaral

XXV

LE JOURNALISTE avait reçu cette lettre au moment où madame Ana venait le chercher à la demande d'Augusta. Cruel embarras ! Il ne pouvait pas la lui montrer ; mais il n'imaginait guère de moyens pour l'entretenir dans une chimère qui finirait par être démentie, rendant plus cruelle la désillusion. Il partit, sans savoir ce qu'il ferait.

Il entra avec un air mélancolique, qui contrastait avec la souriante anxiété d'Augusta, qui espérait une bonne nouvelle.

– Avez vous reçu une lettre ?

– Oui...

– Ah !... Montrez-la moi...

– Je ne l'ai pas ici.

– Non !... Vous voilà triste !... J'ai tout compris... Guilherme ne reviendra pas.

– Si, mais pas pour l'instant...

– Mon Dieu, s'exclama-t-elle, libérée d'un poids imaginaire, qui alourdissait ses paupières.

– Attendez, Dona Augusta... Guilherme a de l'amitié pour vous...

– De l'amitié pour moi !... Quelle plaisanterie ! murmura-t-elle, en tombant dans les abîmes de la désillusion.

– Il vous estime, il veut vous voir heureuse, et il croit qu'on ne peut l'être qu'en menant une vie honnête, sans se priver de rien, en disposant de moyens dont bien peu de femmes peuvent disposer...

– Il m'offre de l'argent ?.. Ah ! quel outrage !

– Ce n'est pas un outrage, Madame ! C'est le moins que puisse faire un ami, un frère, un père... Quant à votre enfant, à partir de maintenant, vous appellerez votre fils légitime, il a un avenir, soyez père et mère, et pour l'amour de lui, résignez-vous à devenir une sorte de veuve qui pleure de saudade sur son époux, mais ayez envie de vivre, d'avoir assez de richesses pour lui acheter, avec elles, de quoi enrichir l'esprit de votre fils....

– Des richesses !... Un héritage de mon déshonneur...

– Pour l'amour de Dieu, ne cherchons pas à exalter la morale au point de discuter sur la nature de l'honneur... Vous n'avez pas le droit, Madame, d'exiger que la condition humaine se réforme en votre faveur. Vous pourriez

avoir rencontré un de ces hommes, dont l'on s'accorde à dire qu'ils sont respectables, et, à cette heure, vous n'auriez ni l'amour, ni l'estime du monde, ni un berceau pour votre fils. Non que je veuille vous mesurer à l'aune des femmes qui essuient de tels affronts, pleurent trois jours, et cherchent, le quatrième à adoucir leur chagrin avec le premier qui se propose pour les distraire. Non, Madame. Je suis le premier à vous juger digne d'un autre destin, née pour tout ce qui est magnifié par l'amour, et rendu grandiose par la noblesse des instincts ; mais ces vertus, rarement attendues dans le jeu des passions viles où nous nous abusons les uns les autres, passent presque inaperçues. Vous ne pouvez vous estimer tout à fait malheureuse. Vous verrez que vous allez recueillir les consolations des larmes que vous semez aujourd'hui. La conscience de votre fidélité à la simple mémoire du père de votre fils va susciter en vous des transports d'allégresse. Le sourire angélique de cet enfant, dont la beauté et l'intelligence se développera en vous regardant, viendra, avec le baume de l'amour cicatriser vos blessures qui saignent encore. L'on vous désignera, Dona Augusta, comme le modèle des mères, et même des victimes d'une passion mal payée. Remarquez que je dis ce que je ressens. Je jure par vos souffrances que je suis incapable de faire remonter jusqu'à mes lèvres une consolation frivole, une imposture que ma conscience me reprocherait. Je vous ai dit ce que seuls les amis peuvent dire, et je m'en vais sans regretter d'avoir oublié une seule des idées qui pourraient vous faire renoncer au projet fatal que vous conceviez...

– Que voulez-vous que je fasse, Monsieur ?

– Que vous rentriez au Candal.

– Jamais ! Jamais ! Jamais !

Augusta avait frémi, à chacune de ses exclamations, comme si le crochet d'une vipère lui pénétrait dans le sang.

– Je ne trouve plus rien à vous dire murmura sévèrement le journaliste, froissé de l'impuissance de ses discours, et blessé dans sa vanité d'orateur persuasif. – C'est le moment de me retirer, n'est-ce pas ?

– Quand vous voudrez, mais... ne me condamnez pas sans m'écouter... Je ne veux rien d'autre en ce monde que l'amour de Guilherme ; je ne vis pas... je ne peux pas vivre sans lui. Le Candal ne cesserait jamais d'éveiller le souvenir de mon paradis perdu... Tout mon bonheur d'un jour, transformé en une horrible solitude, là, dans la même chambre, ces pièces, ce jardin, sous ce ciel où j'ai vécu, où j'ai aimé, où je suis morte... oh, monsieur... je ne peux pas, je ne peux pas... J'allais y mourir à petit feu, mourir à chaque minute, assister à la succession des jours, des années, sans espoir, sans aucune voix qui me mente, qui me laisse croire possible de revenir à ce que j'ai été, à l'amour de cet homme... je suis moins malheureuse ici... mon fils mourra dans mon sein, il ne pourra me survivre, il n'ouvrira pas les yeux à la lumière du monde, il ne demandera pas une aumône au bourreau de sa mère... Si Dieu veut me punir en prolongeant ma vie... je travaillerai pour le nourrir, je demanderai l'aumône pour l'éduquer... l'éduquer, Mon Dieu ! Pourquoi ?... Non, Non ! Je serais plus heureuse si on m'avait laissé dans l'obscurité de mon ignorance... Cela valait la peine d'affiner la sensibilité ainsi que la délicatesse de mes sentiments... de me montrer la lumière et de me fuir... de me donner l'ambition d'atteindre un idéal auquel j'étais incapable d'aspirer et que je n'aurais jamais voulu voir réalisé ?... Ç'a été une folie... une cruauté... Mon fils sera un ouvrier... un journalier, un homme qui s'appuie à une pierre et s'endort, épuisé par le travail... Ne me prenez pas pour une folle, Monsieur... C'est une résolution à laquelle je ne

renoncerais pas... et pour y rester fidèle jusqu'au bout, j'ai besoin de vivre obscurément et pauvrement dans la maison où mes parents sont morts, entre ces quatre murs, là où je suis née., je ferai des bretelles, j'échangerai mon travail quotidien avec un morceau de pain, je veillerai chaque nuit pour gagner le déjeuner du lendemain, j'enseignerai à mon fils, avec une allégresse feinte, la joie dans la misère. Voilà mon avenir. C'est une idée qui ne s'en ira pas de mon âme, tant que je la verrai écrite dans le ciel... exprimée par les lèvres de ma pauvre mère qui est morte il y a vingt mois sur ce même lit... Quel horrible souvenir !... un cadavre qui... sort, et le déshonneur qui entre... Là, oui... ce que je ressens... c'est une souffrance atroce... Mon Dieu, mon Dieu, ayez pitié de moi !...

Augusta avait levé ses mains suppliantes, et le poète, debout, les cheveux dressés, assistait en tremblant, et même avec une crainte superstitieuse, à cette scène. Il voulait trouver les mots ; mais tous lui semblaient froids et vains. Il prit, avec une religieux frisson, les mains d'Augusta, et elles lui parurent glacées, cette tête cadavérique se pencha lentement sur ses bras à lui, et deux larmes, coulant le long de ses joues, tombèrent sur ses mains déjà froides, comme les dernières qui s'échappent des yeux, avec la lumière.

Augusta s'était évanouie. Le poète l'appuya à son oreiller, et courut appeler Ana, tandis que l'ouvrier apparaissait au bout de la rue. Peu après, apparut le premier médecin offert à l'anxieuse impatience du littérateur. Augusta était revenue à elle, mais le médecin demanda qu'on ne la contrariât pas, parce que la démence était la conséquence naturelle de telles attaques répétées, quelle qu'en fût la cause.

Deux mois après cette scène, qui faisait craindre le dénouement tragique prédit par le médecin, le poète se promenait à cheval sur les pittoresques boulevards de Lordelo, et vit, au loin, sur un côté de la route, une femme ; il crut reconnaître Augusta, assise au pied d'un pin. Il arrêta son cheval, et se redressa, il n'osa pas sauter le mur bas qui le séparait de la pineraie. Qui qu'elle fût, elle semblait le fixer, elle aussi.

Quelques instants après, le journaliste, qui hésitait encore, vit un homme, avec un baudet dont il tenait la bride, apparaître sur le versant d'une petite colline ; il se dirigeait vers Augusta. C'était elle, ce ne pouvait être qu'elle, parce que l'homme était l'artisan. Il attendit.

Augusta s'était assise sur le baudet, avec l'aide de Francisco, qui, à côté d'elle, ouvrait un parasol pour ne pas avoir en face les rayons encore chauds du soleil à l'Occident.

Le baudet s'apprêtait à franchir un portillon non loin du poète. Arrivé à son niveau, l'artisan s'arrêta, et dit à Augusta quelque chose qui la fit pâlir. Ils ne prirent cependant pas une autre direction.

Le journaliste mit pied à terre, jeta les rênes sur le cou de son cheval, et vint saluer Augusta. L'artisan se montra affable, il alla même prendre les rênes du cheval qui n'avait pas voulu s'arrêter. Le littérateur n'avait pas voulu le laisser faire ; mais l'artisan avait insisté.

– J'ai été heureux, Madame, de constater l'amélioration de votre état, dit le poète.

– Je vais mieux... L'on dit que je suis...

– Et moi aussi, je le dis... Je vous vois maigre, et pâle ; mais vous commencez à vous rétablir.

– On me recommande d'aller faire quelques promenades, l'après-midi ; c'est un sacrifice que je fais à mon cousin ; tous les quarts d'heure, j'ai besoin de mettre pied à terre, pour me reposer.

– Mais le spectacle de ce beau panorama doit être fort bénéfique pour

votre esprit...

– Il doit être plaisant pour qui ne souffre pas physiquement... Quand elle souffre, la matière exerce un pouvoir insolent sur l'âme... Et vous, Monsieur, comment allez-vous ?

– Bien, Madame.

– L'on m'a dit que, juste après être venu à la rue des Arménios, vous aviez quitté Porto.

– C'est exact, Madame... et vous savez naturellement que je suis allé...

– Non, je ne sais rien.

– Dans la Beira Alta...

– Ah !... je suis au courant... n'en parlons pas... J'ai lu dans les journaux...

– Qu'avez-vous lu dans les journaux, Dona Augusta ?

– Je vais me retirer, il commence à faire plus frais...

– Merci beaucoup... Allons-y, Francisco.

L'artisan n'avait pas bien entendu les phrases entrecoupées de ce dialogue ; il remarqua, cependant, que sa cousine, de pâle, était devenue rouge, et que ses yeux laissaient apparaître l'irradiation menaçante de cette congestion cérébrale, dont, depuis un mois, elle n'avait pas eu à essuyer les effets.

– Je ne te l'ai pas dit, Augusta ? murmura-t-il.

– Ce n'est rien : ça va passer... Il faut que je m'habitue à regarder en face les témoins de mon déshonneur...

– N'en parle pas comme ça...

– Il suffit que j'en aie l'impression, n'est-ce pas vrai, Francisco ?

– Je ne peux pas t'entendre parler de honte... Je donnerais ma vie pour que tu oublies le passé...

– Moi aussi, je la donnerais... ce n'est qu'en la donnant... ce n'est qu'en mourant, que l'on oublie...

– Que t'a-t-il dit ?... T'a-t-il parlé...

– De Guilherme ?... non... Il m'a dit qu'il était allé à la Beira-Alta... Il a dû être chargé d'envoyer les certificats pour le mariage... Je lui ai dit que je savais... Ai-je bien fait ?... J'ai eu raison... bien raison de le faire... J'ai voulu qu'il sût que cela me laissait indifférente... C'est une honte infâme que m'auraient infligée mes regrets, si j'en avais souffert... une ignominie, une honte s'ajoutant à une autre honte... J'ai fort bien fait... Je ne sens rien... j'éprouve de la haine pour lui... Si j'avais été un homme... je l'aurais tué...

– Qu'est-ce que tu as, Augusta ? dit l'artisan, effrayé, en la voyant devenir de plus en plus rouge, et prise de secousses convulsives sur sa selle.

– Je l'aurais tué, oui ! reprit-elle, comme si elle n'avait pas entendu la réaction de l'artisan. Laisse-moi avoir mon enfant... Pourvu que ce soit un homme... je lui donnerai un poignard, et je lui dirai : cet homme, qui ne t'appelle pas 'fils', a couvert ta mère de boue ; il l'a tirée du sein de son innocence, et l'a plongée dans l'enfer pour toute sa vie ; il lui a arraché une couronne de fleurs, et lui a cloué une autre d'épines. Venge-moi, mon enfant ; lave, avec son sang, cette marque sur mon visage. Ta mère traîne son déshonneur, depuis dix, vingt, trente ans... Tue-le, mon fils... Tue-le, et puis... et puis...

Augusta était tombée, en avant, dans les bras de Francisco. Les derniers sons de ces lèvres, qui crachaient du sang, ce fut un éclat de rire, avec ce timbre de la démence, qui fait dresser les cheveux sur la tête. L'artisan se débarrassa de la selle, se mit à cheval, prit sa cousine dans les bras, et l'amena à l'atelier de son patron, qui se trouvait tout près.

Francisco ne redoutait pas la folie de sa cousine. Après un tel accès, il

savait qu'elle perdait connaissance pour revenir à elle une demi-heure après. C'est ce qui se passa. À la tombée de la nuit, Augusta rentrait chez elle, rue des Arménios, et recevait des mains de madame Ana un bouillon roboratif. Elle s'était couchée, et avait parlé avec son cousin jusque tard dans la nuit. Elle s'était tranquillement endormie, tandis qu'il veillait à son chevet et, les yeux débordant de tendresse, semblait compter les pulsations de son cœur qui s'affolait sous son drap cousu de dentelles d'un blanc éclatant.

.....

À partir du soir de cette rencontre, Augusta ne sortit plus. Elle ne voulait pas le faire, et son cousin n'insistait pas. Elle se levait aux heures où Francisco passait à l'atelier. Elle s'asseyait pour travailler, en vêtements blancs, et lâchait son aiguille quand l'artisan la lui enlevait avec une délicate violence. Elle lisait deux journaux qu'il rapportait de Lordelo, et semblait se délecter des feuilletons du journaliste, où elle s'était reconnue dans un récit intitulé : ÉTUDES DU CŒUR HUMAIN. Les allusions étaient flatteuses ; mais le dénouement de l'intrigue n'était pas le sien. La femme quasiment fantastique du poète perdait la raison ; en y réfléchissant, elle estimait que la folle avait montré bien peu de courage dans ses souffrances. Son cousin ne lisait pas ; mais s'il avait vu, il n'aurait pas trouvé de coïncidences.

Cela faisait cinq mois que le médecin avait diagnostiqué la maladie d'Augusta. Les symptômes apparents ne laissaient subsister aucun doute. L'artisan observait sa cousine ; il devenait malaisé d'échapper aux yeux d'Ana do Moiro.

– Et tu trouves que je dois me cacher ?

– J'ai l'impression que oui. Tu ne m'as pas dit, Augusta que tu avais l'intention d'élever ton enfant en cachette ?

– Oui... Mais je ne me rappelle plus ce que j'avais dans l'idée quand je l'ai dit.

– Moi non plus...

– Ah !...je me souviens... je veux que jamais il ne connaisse sa mère, je ne veux pas lui faire honte... Tu as raison, Francisco ; je dois me cacher de tout le monde, sauf de toi... Et tu m'as dit que, le moment venu, tu ferais en sorte que mon enfant connaisse son père...

– Je l'ai dit, et je le redis...

– Bon ; mais ne revenons pas là-dessus... Je ne peux pas en parler.

– Peut-être ne feras-tu pas ce que tu dis, quand tu le verras...

– Non ?... Dans ce cas, je ne veux pas le voir... D'ici quatre mois, tu auras contacté une nourrice, non ?

– Je me charge de tout...

– Tu m'as tout l'air d'un ange, Francisco ! Comme Dieu t'a fait bon ! Tu n'éprouves pour moi aucune haine ?

– Aucune, mon amie, je suis toujours ton cousin, ton frère...

– Qui dira le cœur que tu as !... Tu n'as jamais senti, un seul instant, de l'aversion pour moi ?

– Non : ce qui me coûte, c'est d'être obligé de te laisser seule quelques heures.

– Alors, d'un certain côté, tu regrettes ton Augusta ?

– Dieu seul le sait ! Quand je rentre, J'ai le cœur qui bat très fort, de joie, à l'idée de te voir... et parfois, c'est la peur de te trouver dans un plus triste état.

- Quelle noble âme !... Et tu ne te souviens pas que je t'ai méprisé pour un homme qui m'a méprisée ?
- Ne me parle pas de ça, Augusta...
- Tu ne ressens pas le plaisir de te venger, du moment que c'est la Providence qui te venge ?
- Non : si Dieu m'avait écouté, tu serais heureuse. Si je te voyais de nouveau heureuse avec cet homme, je n'aurai aucune aversion pour toi.
- Ne vois-tu pas que j'ai les larmes aux yeux ?
- Mais je ne veux pas que tu pleures... je ne sais d'où viennent maintenant ces larmes...
- Elles sont toujours bonnes : celles de reconnaissance sont douces... C'est celle que doit verser un fils au giron de sa mère... Il doit être si saint l'amour d'une mère !... Écoute, Francisco... et si j'élevais mon enfant ?
- Fais ce que tu veux, Augusta...
- Non, je ne veux pas : toute femme qui n'épargne pas à son fils la honte d'être né sur quelque paillasse, ce n'est pas une bonne mère...
- Je peux faire en sorte que ton fils dorme sur un lit d'argent. J'ai du crédit pour bien plus.
- Non, mon si cher ami... Je ne serai pas infidèle à mon serment... Le serment d'une malheureuse et plus infaillible que celle d'un roi... Ce que j'ai dit va s'accomplir. Même s'il m'arrive de vouloir autre chose, arrache-moi mon enfant de mes bras, tu vas le faire ?
- Je ne sais pas, Augusta ... Ton fils est mon neveu... je l'aimerai comme s'il était aussi mon fils...
- Tu ne vas pas faire ce que tu as dit ?
- Je ferai ce que tu voudras au moment précis où il verra le jour.

XXVI

A LA TOMBÉE d'un jour d'août 1847, s'était présenté, à la maison de la Rue des Arménios, le médecin qui, huit mois avant, avait pris congé, en proposant ses services pour huit mois après. Il n'avait pas manqué à sa parole, vu que la nature, elle non plus, n'avait pas manqué à la sienne.

Ana do Moiro qui l'avait vu entrer, disait à une voisine que la pauvre fille était bien malade, et que cela faisait trois mois qu'elle ne se levait pas de son lit. Elle ajoutait que ça n'avait pas l'air d'une vraie maladie, elle lui paraissait bien nourrie, et avoir les seins fort gonflés ; mais – observait la voisine – ce devait être une *ostrucion*, à moins qu'elle ne soit *hydraulique*.

Elles notèrent que l'artisan était sorti quand le médecin était entré. "Il sera allé à la pharmacie, disait l'une – Mais le médecin n'a pas eu le temps de faire son ordonnance, corrigeait l'autre – Ce ne serait donc pas le médecin ? rétorquait Dona Ana – Non, probablement pas : que le diable le jure !" concluait la voisine .

De plus, l'ouvrier ne s'éloignait pas de la porte... Il marchait de long en large, il s'arrêtait et revenait en arrière, tantôt il essuyait son visage plein de sueur, tantôt, il tendait inutilement l'oreille vers la porte.

– Pourrait-on croire que l'individu qui est entré, c'est le fameux Guilherme, qui aura mis Francisco à la porte ?

– J'en ai bien l'impression ! Moi, si j'étais vous, j'irais y faire un tour, mine de rien.

– Et quoi encore ! Ils ne m'ouvriraient pas la porte, et Augusta n'a pas la langue dans sa poche ; on se le prend, et il n'y a plus qu'à se mettre un

mouchoir dessus... Regardez... Francisco retourne à la porte.

– Vous allez voir que c'est bien ça... c'est le gros bonnet qui se rabiboche avec elle.

– Dieu vous entende, la pauvre fille est vraiment accrochée. Si vous l'aviez vue ici, il y a quelque temps, quand elle s'évanouissait à tout bout de champ !... Elle l'appelait, et disait des mots comme les étrangères, j'en étais toute retournée rien qu'à les entendre. Francisco ne me permettait pas de m'arrêter là, quand ça la prenait ; il m'envoyait promener, et je n'ai jamais rien pu comprendre de ce qu'elle disait ; mais tout ça, si vous voulez, c'est qu'elle n'en pouvait plus de chagrin.

– Serait-ce le démon qui s'est mis dans son corps, si ce n'est pas lui ?

– Non, mère Antónia Melra, à ce qu'on dirait, ce n'était pas le démon. C'était un bon démon, si vous voulez mon avis, et un amour bien enraciné, qui ne nous laisse rien faire de notre vie, quand on est vraiment pincé. Écoutez, je sais ce que c'est. Quand je m'étais entichée de ce grenadier de police, vous vous en souvenez sûrement, j'ai failli tourner chèvre.

– Si je m'en souviens ; il n'y aurait pas eu la mère d'Augusta vous y laissez votre peau.

– Dieu parle à son âme... C'est elle qui m'a enfoncé dans le gosier un plein bol d'huile... je suis restée longtemps collée au lit, j'avais littéralement fondu. Que le diable emporte les passions et encore plus ceux qui en font leurs choux gras ! Je n'ai pas raison, mère Melra ?

– Parfaitement, mère Ana, votre père citait déjà ce proverbe, Dieu parle à son âme.

– Vous vous souvenez encore de mon père ?

– Si je m'en souviens ! C'était un gaillard vaillant comme un bataillon ! Le père António Moiro, c'est bien dommage qu'il ait été tué par les Français, et tout ça pour avoir voulu défendre la maison de l'homme qui habitait...

– Là où habite Augusta... Je suis payée pour le savoir.

– On disait qu'il était si riche, ce fameux João Antunes... et l'on a jamais su ce que sont devenues ses richesses ! J'ai l'impression de le voir !... C'était un petit pot-à-tabac, avec une tête toute maigre, il ne disait bonjour à personne, et se promenait toujours enveloppé dans une capote en peau de chèvre... Même qu'on aurait dit un pauvre. J'étais une gamine de seize ans, quand il est allé se battre contre les Français, il m'a appelé une fois là-dedans, et il m'a demandé de lui faire des revers à une chemise, il m'a donné pour ça des bouts de tissu qui ne servaient à rien. Vous voyez le grigou que c'était... Ce qui a dû se passer, c'est que les Français l'ont tué et qu'ils ont embarqué son argent... Regardez, mère Ana, la porte d'Augusta vient de s'ouvrir...

– C'est ce type qui sort...

– Et il est là, il s'est arrêté pour parler à Francisco.

– Le voici... Tiens, il s'approche, regardez si vous le reconnaissez.

– Il ne me dit vraiment rien... Francisco est entré...

.....

Augusta est prostrée, dans une profonde léthargie. Une sueur froide coule le long de ses bras nus, et les joues semblent mortes. Francisco déplie un drap, qui enveloppe un objet placé sur une caisse près du lit. C'est un enfant nouveau-né, ou plutôt jamais né, si la naissance commence avec la vie. Les lèvres de l'artisan effleurent d'un baiser le visage angélique du petit cadavre. Comme si l'ardeur de ce baiser se réfléchissait sur ses joues, à elle, Augusta ouvre ses yeux épouvantés, dont les globes se retournent convulsivement.

- Augusta... murmure Francisco, déposant le fœtus sur le drap.
- Donne-le-moi, balbutia-t-elle.
- Pourquoi ?
- Laisse-moi l'embrasser.
- Tu ne sais donc pas ?
- Quoi ?
- Qu'il est mort.
- Mort ! s'exclama-t-elle, parvenant à grand peine à s'asseoir sur son lit. Donne-le-moi, donne-le-moi, il est impossible qu'il soit mort...
- C'est le médecin qui l'a dit, Augusta.
- Ça ne fait rien... je veux le voir...

Il le lui mit dans les bras. Augusta, essaya de le réchauffer de ses baisers, en le baignant de larmes, comme si les larmes et les baisers d'une mère pouvaient ressusciter un enfant !...

- Il est mort !... je n'en doute plus... je l'ai laissé mourir... Je me souviens bien quand... (Et, après quelques minutes d'extase, elle reprit, baignée de larmes) : c'est la fois où l'on m'a dit... non, on ne me l'a pas dit... tu te rappelles, quand tu m'as apporté ce journal qui disait... *Guilherme se marie ?*... C'est à ce moment-là... j'ai senti une douleur très aiguë, un frisson dans mes entrailles... le dernier paroxysme de cet enfant... Voilà qu'il est mort... Dieu l'a voulu... tu ne demanderas pas de comptes à ta mère, mon ange... Tu ne demanderas pas l'aumône... Tu ne maudiras celle qui t'a jetée dans le monde... Va, va au Ciel, mon petit ange ; intercède pour ta mère devant le Seigneur... demande-lui de me rappeler près de toi... que mon désespoir me purifie pour que je puisse te suivre dans ta béatitude... va, mon fils... Dieu a voulu te rappeler... Ce sont mes larmes qui t'ont délivré de la prison qu'est le monde...

Augusta était retombée dans sa léthargie. L'artisan s'était approché de la porte, où il avait entendu le bruit de quelqu'un qui essaie de voir, en frôlant, avec sa joue la grille de la porte de derrière. On lui fit de dehors un signal convenu. Il ouvrit la porte :

- C'est vous ?... Entrez ; mais l'on n'a plus besoin de vous : l'enfant est mort-né.

- C'est dommage, alors, qu'il n'ait pas été baptisé... c'était un petit ange... dit la nourrice qui devait s'occuper de lui, émettant un avis de théologienne conforme aux exigences de meilleurs docteurs.

- Allez dans la chambre... allez y prendre ce qui sera nécessaire, tandis que je prépare un bouillon.

- Est ce que la mère se sent mal ?

- Je pense que non, Dieu merci. Elle est très faible.

- Le contraire m'étonnerait ; ce ne sera rien ; ce qu'il faut, c'est qu'elle ne se tourmente pas, sinon ses couches vont lui monter à la tête

Après ce trait d'érudition obstétrique, la sage villageoise s'en fut, avec toute l'expérience qu'elle avait, pourvoir aux nécessités qu'exige une femme qui vient d'accoucher.

Francisco donna le bouillon à sa cousine, qui le prit machinalement, et s'endormit avec une placide sérénité.

Deux heures après, le médecin revint, et dit qu'il n'y avait rien à redouter, en promettant de revenir le lendemain. La nourrice inutile rentra pour donner le sein à son fils, qu'elle refusait de nourrir elle-même pour allaiter l'enfant d'une autre, en s'engageant à mettre le sien au tour.

.....

Il faisait jour. Francisco avait passé la nuit à contempler le fils de sa cousine, tout en observant le moindre tressaillement de la mère.

Augusta s'était réveillée brusquement en demandant son fils avec des gémissements qui venaient du cœur.

– Il est là... que lui veux-tu, Augusta ? Ton garçon se trouve au ciel. Si Dieu avait pu nous rappeler à lui à son âge. C'est maintenant à la façon dont on va l'enterrer qu'il faut penser.

– Tu as raison, Francisco... Va l'enterrer à côté de ma mère...

– Tu tiens à ce qu'on aille en parler à l'abbé ? À quoi bon t'être cachée, alors, comme tu l'as fait ? C'est impossible... si je l'amène à l'église, je devrai dire de qui c'est le fils...

– Tu es sûr ?!... je ne veux pas, non, je ne veux pas... s'écria Augusta avec une étrange détermination.

– Et, si personne n'est au courant, pourquoi le serait-on, maintenant qu'il est mort ?

– Tu as une idée ?

– Si tu voulais, on pourrait l'enterrer ici...

– Ici ?!

– Oui, Augusta. Ce n'est pas un péché, puisqu'il n'est pas chrétien ; sans l'eau du baptême, c'est comme si ça n'avait aucune importance.

– Mais il n'est pas au ciel ?

– Ça, c'est une question de foi.

– Il doit y être... Que peut-on demander de plus ?... C'est bon... Enterre-le là... Je garderai toujours ses os près de moi...

– Tu as promis de quitter cette maison pour le mienne à Lordelo, que je n'ai achetée qu'à cette condition... pourquoi veux-tu que l'enfant y reste ?

– Cette maison sera sa sépulture... J'y passerai souvent : mais... est-ce que ce ne sera pas un crime... Francisco ? Et si on le trouve enterré ?

– Qui ?! Nous n'ouvrirons plus cette maison.

– Comment, nous ne l'ouvrirons pas ?! C'est la maison d'Ana do Moiro.

– C'est la mienne, je la lui ai achetée... c'est la tienne, Augusta...

– Ce que tu as été pour moi, Francisco... dit Augusta, les yeux vitreux de larmes, avec une douceur dans l'expression, charmante pour qui l'entendait, mais douloureuse comme un remords pour elle.

– Ne pleure pas, sinon je vais me fâcher... Je n'ai fait que mon devoir. Allons... il faut s'y mettre... tu veux donner un baiser à l'enfant ?

– Oui... je veux... Je ne peux pas, enlève de mes bras... Fais ce que tu voudras... Quelle vie, mon Dieu !...

– Ne pleure pas comme ça, Augusta... Tu veux voir l'endroit où je vais l'enterrer ?

– Non, non... tire-moi ce rideau, Francisco...

L'artisan écarta un paquet de linge amoncelé dans un coin, et souleva une petite planche ; puis il creusa, attaquant la terre avec une pic de montagnard, et la ramena avec le fer de la bêche. Il mesura la profondeur ; il y avait juste une palme. Il continua à creuser, en élargissant l'ouverture de la fosse. Il y avait déjà deux palmes. Il étendit le cadavre dans cette tombe, et il eut l'impression qu'il restait trop à fleur de terre. Il enfonça autant qu'il put un levier, et heurta quelque chose de dur, mais qui ne rendait pas le même son que la pierre. Il creusa avec une binette, avec les mains, avec le fer sorti de son manche pour déplacer plus vite la pierre qui le bloquait, ou creuser un autre trou, s'il n'arrivait pas à la faire bouger.

Le tranchant de la binette avait éraflé du bois. "C'est quelque vieux bout

de poutre, qui est resté enterré au moment de l'incendie, se dit-il". Mais la surface de ce morceau de bois était lisse comme une planche, elle avait quatre côtés, et ne se laissait entamer par aucun. Il voulut introduire le bout d'un fer par chacun des côtés, il ne s'accrochait à aucun. "Ça a la forme d'une grande caisse ! fit-il à mi-voix".

– Qu'est-ce que c'est ? ! demanda Augusta.

– Ce n'est rien... Je vais t'en parler après.

– Tu as parlé de grande caisse...

– Il y a là quelque chose...

Et il poursuivit sa tâche avec une hâte anxieuse. Il passa la main sur un des côtés de la supposée grande caisse : il trouva un anneau. Il frémit, sans savoir pourquoi. Il voulut exhumer la chose, quelle qu'elle fût, et tira de toutes ses forces sur l'anneau ; il n'arriva même pas à le faire bouger. Il réfléchit, en cherchant l'autre anneau du côté opposé, il y en avait un. Il se courba au-dessus de la fosse : il tira très fort sur les deux, et souleva une caisse carrée.

– Augusta ! s'exclama-t-il.

– Qu'y a-t-il ?!

– Je ne sais pas... je vais essayer...

Il écarta le rideau avec son épaule, et posa la grosse caisse sur le lit d'Augusta.

– Qu'est-ce que c'est ? ! dit-elle.

– Je ne sais pas... je l'ai déterré... je vais voir... Il y a une fermeture... Attends.

Il s'en fut chercher un ciseau, le coinça sous le rebord de la planche qui surplombait le faux couvercle, et une autre qui s'ouvrait à la façon d'une trappe. La fermeture céda. Ils virent sept tiroirs fermés. Il ouvrit le premier, c'étaient des rouleaux de papiers jaunis d'une autre époque.

– De l'argent ! s'exclama-t-il, en déroulant le premier, avidement.

– Oh mon Dieu ! dit Augusta, comme effrayée.

– Ce sont des pièces... en voici une autre avec des pièces...

Il en restait deux à ouvrir. C'étaient des brillants isolés, et des parures complètes, des bagues, des peignes, des croix, des bracelets, des chaînes, des boucles, des médailles, des colliers...

– Quelles richesses ! s'exclama l'artisan avec un enthousiasme délirant, les yeux flamboyant d'un éclat fébrile. C'est à toi... c'est à nous, Augusta !

– À moi !... À moi !... c'est impossible... répondit Augusta... rampant insensiblement vers la caisse.

– Oui, c'est à toi... Tu es riche, richissime, Augusta... il n'y a pas de fidalga plus riche que toi !... C'est Dieu qui l'a voulu !

– C'est un rêve !... murmura-t-elle, incapable de soutenir le choc de cette émotion.

– Ce n'est pas un rêve... C'est Dieu qui te donne ces richesses...

– Pour prix de mon fils ? Je ne les veux pas...

.....
La terre qui avait recouvert trente-huit ans le trésor de João Antunes da Mota, recouvre à présent les ossements du fils de Guilherme do Amaral.

Posez à présent, chère lectrice, ce livre sur votre table d'étude, votre coude sur la table, appuyez votre beau visage sur la paume de votre main droite, et endormez-vous, cinq ans, sur les événements que vous avez vus rapportés avec une fidélité digne d'un meilleur emploi. Réveillez-vous, au bout de cinq ans, et lisez le chapitre suivant.

XXVII

CINQ ANS s'étaient donc écoulés. Le journaliste n'avait obtenu, ni directement ni indirectement, d'informations sur Guilherme do Amaral. Il avait juste appris d'un provincial, descendu à Porto, que son ami avait fait vendre à un Brésilien, juste après avoir quitté le Portugal avec son oncle, son plus beau domaine de la Beira-Alta pour quarante mille cruzados.

Connaissant les hommes, et homme comme eux, le poète excusait Guilherme, sans doute pris par les délices imaginées dans la lettre que vous avez vue, cher lecteur. Dans ces circonstances, vues les relations qu'il entretenait avec la haute société des grandes capitales, la patrie devait lui sembler un détail mesquin, et les amis qu'il y avait laissés, un souvenir fugitif qui ne laissait aucune trace dans son cœur.

Quand il cherchait une autre explication au silence de son ami, le journaliste le justifiait par l'aigreur que sa dernière lettre avait dû susciter, car c'était une amère critique de l'homme qui avait dédaigné vilainement Augusta, et harcelé sa cousine d'une façon abjecte.

Quoi qu'il en fût, le défenseur de la couturière, fier des applaudissements de sa conscience, ne regrettait pas la rupture d'une fausse amitié.

Pour le poète, qui se félicitait de son attitude dans les situations délicates de ce drame obscur, la vie d'Augusta était un triste tableau dont il nourrissait son penchant pour la mélancolie, ou son goût dépravé, après avoir épuisé tous les poisons de la joie. Il pensait qu'il avait rempli tous les devoirs d'un honnête homme vis-à-vis de Guilherme, sans mésestimer le respect qu'il avait accordé, et que peu de gens auraient accordé, à la couturière de la rue des Arménios.

Vous ne voulez pas, cher lecteur, que l'on tire une leçon de ces événements, parce que, béni soit notre Seigneur, vous disposez du discernement nécessaire pour la tirer vous-mêmes. Ce qu'il nous importe de savoir ici, plus que tout, c'est ce qu'a fait Augusta de cet argent, et de ces brillants. Cette curiosité est justifiée, d'autant plus que moi-même, en distingué rapporteur d'embrouillaminis bien humains, la première chose que j'ai demandée quand l'on m'a raconté cette histoire, ç'a été justement ce que la jeune femme a fait de son argent.

Car il faut reconnaître la vérité : toutes les questions sont frivoles, quand il s'agit de demander solennellement combien d'actions du chemin de fer ont été achetées par Augusta... Fadaïses que tout cela !... Le chemin de fer n'effleurait même pas la fertile imagination de Colbert embryonnaires. L'incubation de l'œuf n'en était pas à son dernier stade.

Tout cela s'est passé en des temps où nous étions des barbares ; les chemins de fer, s'accordant mal à notre sauvagerie, figuraient alors dans le catalogue des utopies. Ce n'est plus du tout la même chose à présent. À partir de maintenant, même notre roman national va présenter plus de vie, plus de péripéties, plus d'animation. L'auteur se transportera avec lui de pays en pays, grâce aux facilités que procurent les transports, glanant çà et là des scènes palpitantes de la vie de son prochain ou de sa prochaine. La couleur locale sera pour lui moins chère, et plus correcte. Vous aurez là une bonne occasion, cher lecteur, de savoir comment l'on vit à dix lieues de chez vous, et vous rendrez alors parfaitement justice aux enfants pleins de mérite de notre patrie, qui furent les premiers à descendre des sphères de la

chimère, pour nous gratifier de la viabilité de nos transports publics, source de toutes les richesses, un élément essentiel pour la production des céréales et des romans.

C'est à cela que songeait le journaliste dans un moment de ferveur patriotique quand on lui remit le mot suivant, timbré à Madrid.

"Mon cher,

Si tu es encore vivant, grand bien te fasse. Si tu es mort, *repose là-bas au ciel pour l'éternité*. Je pars demain, par voie de terre, pour Lisbonne. J'ai l'intention de m'y arrêter un moment, et puis... je ne sais ce qu'il adviendra de moi. Viens me voir, si tu gardes un vague souvenir de ton ami.

Guilherme do Amaral.

P.S. - Je vais descendre à l'*Hotel de Itália*, rue São Francisco. "

À en juger par la mine du poète, ce mot devait lui procurer un plaisir extraordinaire ! Il laissa en suspens, sur une conjonction, une période, à faire dresser les cheveux sur la tête, d'un drame qu'il écrivait. D'un saut, il se retrouva au milieu de la pièce, où il exécuta quatre pirouettes, en riant de ce mot avec les symptômes les plus certains d'une béate imbécillité.

Sa jubilation aux idées burlesques qui se pressaient dans son cerveau, et que nous ne pouvons expliquer pour l'instant, s'étaient à peine calmées, quand il reçut un autre mot, arrivé de Lisbonne par vapeur.

Il éclata de rire, en voyant l'adresse sur l'enveloppe, se livra à une autre exhibition de pirouettes, et lut, en souriant encore :

" Mon ami,

Vous avez renoncé à respecter votre parole. Nous vous avons attendu au *Vesúvio*, et vous ne m'avez même pas dit pour quelle raison vous n'y étiez pas !

Il n'y a pour vous que votre littérature, et la femme qui vous aimera devra succomber devant une si puissante rivale. Soyez-lui infidèle, et venez, par le prochain vapeur, bavarder avec vos amis. Mon époux dit que vous n'aimez pas profiter de notre hospitalité. Démentez-le, sans tarder. Vous savez à quel point vous êtes cher à votre vieille amie,

La baronne de Amares "

- De la grande comédie ! se disait le poète, passant du fou-rire à une tragique gravité. La grande comédie humaine ! Tout cela n'est pas l'effet d'une des coïncidences d'ici-bas ! L'on peut attribuer ces inconséquences au gouvernement providentiel d'un Dieu vengeur, raisonnable, et par-dessus tout, sérieux ! Il n'y a là que des coïncidences, et rien d'autre !

Cette prière silencieuse et peu édifiante fut interrompue par un domestique qui annonçait madame Joaquina. Vous ne connaissez pas madame Joaquina, cher lecteur, et vous allez assister à une scène importante, dont vous ne comprendrez cependant pas le sens, parce que madame Joaquina, joue un rôle de figurante dans les dernières pages de ce roman exemplaire.

Madame Joaquina entra avec le petit garçon dans ses bras. C'était un bel enfant de quatre ou cinq ans, vêtu d'un tissu écossais rouge avec des bordures d'hermine aux poignets et à son cou ; il portait un joli bonnet de velours noir avec une plume, sur ses cheveux blonds qui ondulaient à ses

épaules.

Le gamin saute des bras de madame Joaquina, en riant et d'un bond se retrouve dans les bras du poète qui le dévore de baisers.

– Il mourait d'envie de venir, dit la femme en lui rajustant la jupe qui remontait. Depuis avant-hier, personne n'arrive à le supporter. Ça n'arrête pas : *papa, papa, je veux aller voir mon papa.*

– Vous avez bien fait de me l'amener... S'il n'était pas venu aujourd'hui, j'aurais dû vous envoyer chercher, parce que je quitte la région, et que je resterai absent quelques jours, sinon quelques mois.

– Vous partez, papa ? demanda l'enfant.

– Oui, mais je vais revenir Joãozinho. Cela vous fait de la peine quand je ne suis pas là ?

– Je ne veux pas que vous vous en alliez... Si vous vous en allez, je casse la vaisselle de maman Joaquina.

– Quel méchant garçon ! répondit la nourrice. Une vraie tête de mule ! Il me casse la vaisselle quand je m'y attends le moins et, si je le gronde, il se jette par terre et s'y roule, qu'on dirait qu'il a le diable au corps. Vous feriez bien de le gronder, sinon, vous aurez à rendre compte à Dieu, de la façon dont vous le gênez, ce coquin... Et voilà pas qu'il fait la moue ! Vous voyez comme il est susceptible ? On ne peut rien lui dire...

– Ne pleurez pas, Joãozinho, dit, en le câlinant l'ami de Guilherme. Faites une grimace bien laide à maman Joaquina...

Le petit fit la plus laide des grimaces qu'il connaissait, et rit après, avec la satisfaction que donne une vengeance solennelle.

– Vous riez ? reprit la nourrice. Donnez-le-moi, je veux le punir en le mangeant de baisers ! Je l'aime toujours !... Si on me l'enlevait, que Dieu me pardonne, je me laisserais couler par dix-huit brasses de fond...

– Et pourquoi vous l'enlèverais-je, madame Joaquina ? Vous avez été une bonne nourrice. Joãozinho n'a pas souffert de l'absence de sa mère, que Dieu lui a pris si tôt...

– Heureusement qu'il lui a laissé un si bon père. Peu de gens font pour des enfants qui ne sont pas issus d'un mariage, ce que vous faites pour celui-ci. Allez, Dieu va vous venir en aide, et vous aurez toujours de quoi placer ce petit où vous voudrez. Et regardez comme il s'y entend pour vous remercier. L'amour qu'il a pour son père, c'est à se pâmer. Quand il dit *papa*, il a les yeux qui rient, un vrai bijou. Béni soit le Seigneur ! Ce que c'est que le sang !

– C'est sûrement son sang... dit le journaliste en souriant à l'enfant. Eh bien, vous allez recevoir d'avance, madame Joaquina, deux mois de salaire. Vous savez à qui vous adresser au cas où je serais trop longtemps absent, et si vous avez besoin de quelque chose d'extraordinaire ?

– Au Monsieur chez qui je vais, quand vous vous trouvez à Lisbonne pour quelques mois ?

– C'est ça. Je pars après-demain.

– Et moi aussi, lança le petit garçon.

– Vous voulez partir vous aussi, Joãozinho ?

– Oui, papa, je veux partir avec toi, sinon je casse la vaisselle de maman Joaquina.

– Cela ne se fait pas, mon garçon. Je ne serai plus votre ami, si vous cassez la vaisselle, et, à mon retour, je vous envoie à un collège, et vous ne me reverrez pas.

– Donnez-moi alors un tambour, et un petit tonneau, et un fusil, et un petit bateau.

– C'est entendu, demain je vous envoie tout cela ; mais si vous faites

enrager à madame Joaquina, je ne vous donne plus aucun jouet.

– Regardez comme il est joli ! fit la nourrice prise d'un enthousiasme amoureux. On dirait un ange ! Il y a encore une chose que je ne vous ai pas demandée, Monsieur, et je meurs d'envie de vous la demander.

– Je vous écoute, madame Joaquina.

– La mère de cet enfant était-elle aussi jolie ? Pardonnez-moi mon audace.

– La mère de cet enfant... la mère de cet enfant... bafouilla le poète.

– Elle est au ciel, papa, fit l'enfant avec une étrange vivacité.

– Qui vous a dit qu'elle était au ciel, Joãozinho ?

– C'est maman Joaquina.

– Si elle est morte, ou doit-elle se trouver ? dit la nourrice.

– Je ne sais pas où elle est... dit le journaliste comme s'il se parlait à lui-même, apparemment absorbé dans ses pensées. Si je savais où elle se trouve... je lui donnerais tout, sauf... ce fils...

Joaquina ne le comprit pas, et vous, cher lecteur, aussi aiguillonné soit votre entendement par la curiosité, vous ne le comprenez pas mieux.

XXVIII

AU MOIS DE MARS 1851, douze jours après la mystérieuse scène du précédent chapitre – celui qui se recommande le plus par ses romanesques épices – le journaliste allait pour le troisième fois voir Guilherme do Amaral à l'*Hotel de Itália*, rue São Francisco, à Lisbonne.

Le neveu de Teotónio Vaz avait mis pied à terre à la porte de l'hôtel, au moment où son ami s'en allait, pour la quatrième fois, sans l'avoir rencontré. Le poète fut effaré de le voir tout seul, et c'est à peine s'il le reconnaissait avec cette longue barbe qui le défigurait.

– Ça, c'est de la ponctualité ! s'exclama Guilherme en embrassant le journaliste perplexe.

– Tu es seul ?!

– Avec un domestique.

– Et ta famille ?

– Ma famille !

– Oui... tu n'es pas marié ?

– Seigneur ! quelle question à brûle-pourpoint ! Est-ce que je suis marié, mon vieux ? Mon ange gardien est un parfait gentilhomme... Il m'a sauvé de cette embuscade... Tu n'en reviens pas ? Serait-ce que je ne sais plus parler portugais ?

– Tu t'exprimes comme il faut... c'est moi qui n'entends plus aucune langue vivante...

– Montons ... Fait mettre tes chevaux à l'écurie, mon gars. Une bonne chambre, patron, avec un beau salon. Je dîne à sept heures avec mon ami, qui sera mon hôte.

– Ça m'est impossible... répondit le poète.

– Comment ça, impossible ?

– Je suis l'hôte d'un ami intolérant.

– Tu as donc un autre ami ? C'est de la vanité. Serait-ce quelque mari avec des rhumatismes ?... Es-tu invité à neutraliser les impatiences d'une épouse allergique aux rhumatismes conjugaux ? Raconte-moi ça, barde de notre

Douro...

– J'allais te dire que tu reviens bien abîmé de tes voyages, mais je me souviens à présent que tu n'étais pas dans un bel état quand tu es parti... Voilà ce que c'est que de savoir s'exprimer dans la langue picaresque du cynisme !... Tu as beaucoup à me raconter, mon cher Guilherme !... À ce que je vois, l'on a intérêt à partir là-bas, et il n'est rien de meilleur, pour épurer les cœurs, que de les rebaptiser dans les eaux lustrales de la Seine...

– Je suis tout de suite à toi, mon vieux. Laisse-moi changer de costume, et me laver le visage avec les eaux limpides de notre patrie bien-aimée, après quoi je vais m'étendre à loisir, et te prouver, avec l'aide d'Aristote, qu'il n'y a pas de bêtise qui n'ait d'heureuse issue. Attends-moi ici un moment, et ouvre-moi entre-temps cette valise pour en enlever tout ce fatras. Mes coffres arrivent demain. C'est là que j'ai rangé les nombreuses notes de voyage qui vont être un monument dressé à ma gloire littéraire. Je vais devenir un trophée national, l'enfant chéri de la patrie, le premier esthète et le premier statuaire de mon pays. Tu ne t'y attendais sûrement pas... Je ramène mon muscle cardiaque, vide qu'il était, plein de graines de moutarde, laquelle moutarde en produit cent pour une seule...

– Celle de l'Évangile ?

– Tu verras ce que c'est... Tu as là un caleçon sans ruban ! Preuve que le mariage est nécessaire aux caleçons. Je ne t'ai pas encore demandé si tu étais marié... À quoi diable penses-tu pour ne pas me répondre ?! Si les rideaux de l'alcôve ne me trompent pas, tu es en train de méditer avec un visage séraphique.

– Je pensais au bon temps que nous avons pris...

– C'est vrai, qu'est devenue Cecília ?

– Elle se porte à merveille.

– Elle est grosse, hein ?

– Et fraîche, malgré trois enfants...

– Qui te ressemblent autant qu'à leur père, hein ?

– Tu es charmant, Amaral !...

– Et les filles du baron de Carvalhosa ?

– Il est vicomte, à présent.

– Elles se sont mariées ?

– Non.

– Elles doivent avoir pris un coup de vieux... Et Augusta ?

Sous le coup de la colère, le poète se leva et tourna le dos à son interlocuteur pour aller à une fenêtre qui donnait sur le Chiado, en sifflant pour donner le change.

– Tu ne réponds pas ? reprit Guilherme, en sortant de l'alcôve, et venant sereinement rajuster, devant le miroir de l'antichambre, son nœud de cravate.

– Tu es un cynique ! murmura le poète, sans le regarder.

– Que crois-tu donc ? Approche : tu veux savoir comment l'on devient un homme comme moi ? L'histoire, admettant qu'elle comprenne ma vie durant les six dernières années, est très simple, et il faut moins d'un quart d'heure pour la raconter. Je comptais la garder pour l'heure solennelle de notre dîner ; mais, si tu ne veux pas me faire l'honneur de passer cette soirée avec moi, la voici. Assieds-toi ; ouvre bien tes oreilles : tu vas entendre de ma langue pécheresse le cantique le plus innocent, le plus angélique, le plus exaltant, sur le cœur humain, tel qu'il devait être en ces premiers temps où l'homme se nourrissait de glands, et buvait l'eau limpide des ruisseaux. La préface est longue... Je commence à présent. Je sais que

tu as reçu une lettre de moi, que je t'ai écrite et expédiée de Londres en février 47 ; et une autre où je te demandais de confirmer la publication des bans.

– C'est la dernière que j'ai reçue.

– Ça été la dernière, il n'y a aucun doute là-dessus. Après cette lettre, à moins de t'annoncer mon mariage avec la divine Leonor (là, Amaral éclata d'un rire franc, et se pinça le nez comme un gamin agacé par des ascarides) je ne devais plus t'écrire... tu ne trouves pas ?

– Je ne vois pas pourquoi !

– Par amour-propre. L'on éprouve une honte plus grande devant un ami, que devant un indifférent, quand il faut avouer des humiliations, des blessures de notre vanité, les pires outrages pour un homme fait comme moi. Voici l'affaire. Si je m'en souviens bien, je t'ai dit, de Londres... que t'ai-je dit au juste ?

– Sur Augusta ?

– Ne parlons pas d'Augusta, pour l'instant : c'est une histoire à part. Qu'est-ce que je te disais sur moi ?

– Sur toi ? Tu me disais que tu vivais avec ton oncle et ta cousine dans les faubourgs de Londres, où vous étiez à l'abri des persécutions du Belge. Tu disais que tu avais vaincu la résistance de Leonor, qui n'était qu'un moyen pour pousser ton cœur dans ses derniers retranchements. Tu m'expliquais ce qu'était un grand amour, un amour unique, un amour qui te rendait fou, un amour qui te rendait honteux d'avoir cru à d'autres, qui n'étaient que des illusions, comme Cecília, Margarida, la couturière, etc. Tu te décrivais comme *l'Adam primitif, en extase devant les délices de la nature, comme Buffon le décrit dans son Éden*. Ce morceau de feuilleton m'est resté dans la mémoire, parce que je m'en suis servi à la première occasion où il m'a fallu écrire d'une façon incompréhensible pour mes lecteurs comme pour moi. Tu disais enfin que tu plaignais ceux qui ne pouvaient voir, comme toi, le monde sous des couleurs aussi enchanteresses. Tu terminais ta lettre, un modèle de style et de suffisance, en promettant de frapper de ton visage le fond de ton tombeau, dès que le prisme d'illusions à ce point aimées te tomberait en éclats à tes pieds. Or, comme je ne vois pas ton visage meurtri, il faut croire que le prisme est intact...

– Que voilà une phrase spirituelle ! fit Amaral, en feignant de rire avec une complaisante indifférence ; puis il bourra de tabac le fourneau de sa pipe turque. Tu as une excellente mémoire, poursuivit-il, lentement, en alternant bouffées et discours, et ta critique de mes commentaires, parole d'honneur, est excellente ! On ne peut absolument pas douter que le prisme est tombé, qu'il s'est brisé, que le diable l'a enlevé, chargé qu'il est *ab æterno* d'emporter de ce monde beaucoup de bonnes choses, je ne sais pourquoi, ni dans quel but ! Élevés et impénétrables sont les desseins de notre Seigneur, qui fait se déplacer à droite et à gauche des légions de démons !... Eh bien c'est vrai, mon cher poète...

– Quoi ?

– Tout ce que je t'ai dit dans cette lettre ridicule. Je sentais ce que je t'ai dit. Tous ces épanchements exprimaient un bonheur extatique, c'était une bravade contre l'infortune, elles trahissaient l'orgueil d'un Lucifer qui, après sa chute, pense encore qu'il sortira vainqueur de son combat contre Dieu. Mon ciel, je l'avais laissé au Candal ; il était là. Je ne sais quelle voix me le disait dans mon cœur ; et la tête, s'imaginant des sottises, voulait, en s'en moquant, faire taire le bon ange qui pleurait là dedans... Voici que je me laisse aller à la poésie de l'infortune ! Terrible revers ! Je ne suis pas encore

arrivé à m'émanciper du joug des regrets...

– De quels regrets ?

– Qu'en sais-je ? Je regrette tout ce qui s'est passé. Je regrette mon enfance que j'ai gâtée, et la fortune que j'ai rejetée, en lui crachant au visage. Ce sont là des poussées de fièvre, cher poète. Pas besoin de guetter les larmes sur mes yeux, tu ne les verras pas. Un souffle infernal les a desséchées. Si les digues qui les contiennent en moi se rompaient, il en sortirait un sang noir, comme le vomi d'un homme empoisonné... Tu crèves de curiosité ? Tu as raison, voilà... *Infandum*, cher poète, *jubes renovare dolorem*... Fume cet excellent cigare de La Havane. Je l'ai eu à Madrid d'une fille qui, chose divine, avait un net penchant pour le genre humain. Tu verras qu'il est excellent, ce cigare... Voici l'histoire. Ma cousine obtint de son père que nous quittions les faubourgs de Londres, et nous installions en Belgique. Mon oncle me demanda mon avis, et j'ai dit que je ne voulais pas exercer la moindre pression sur Leonor. Je lui ai fait croire qu'elle m'aimait, et je lui ai représenté que la douceur était le plus sûr moyen de lui faire oublier, si elle ne l'avait pas complètement oublié, cet étudiant. Le vieillard ne voulut pas se laisser tout de suite ébranler par ma bonne foi ; il finit par céder, il s'en remettait à mon intelligence, qu'il jugea supérieure à sa méfiance sénile.

Nous sommes allés en Belgique. J'ai eu le plaisir de faire la connaissance de ma tante, une femme qui portait bien ses quarante-quatre ans, encore fraîche, érudite et philosophe, française dans toute l'extension du terme ; et, si je ne me trompe, notre arrivée l'a contrariée (cela dit pour confirmer sa qualité de philosophe) vu que cette vertueuse dame soulageait autant qu'elle pouvait les regrets que lui inspirait l'absence de mon bienheureux oncle Teotónio. C'était une femme d'esprit : tout est dit.

Ma cousine me recevait dans le boudoir de sa chambre, en présence de sa mère, elle me traitait avec une certaine réserve, qu'elle attribuait "à la passion avec ses mystères" et c'était, selon elle, le secret de son bonheur, puisque, quelle que soit l'étendue de notre amour, le jour des fiançailles annoncerait l'apparition de l'ennui.

Cette prophétie, dans la bouche d'une fille qui aimait passionnément son futur fiancé, m'avait semblé anormale ! C'était montrer une connaissance excessive de choses que ne devine jamais une femme sans expérience... n'est-ce pas ton impression ? Cela dit, comme je ne connaissais que vingt sortes de femmes, j'ai pensé que celle-ci serait la vingt et unième.

Un jour, mon oncle m'invita à demander à Leonor quand devait se conclure ce mariage auquel nous aspirions tellement. Un message que j'étais heureux de transmettre. La jeune fille répondit, le cœur palpitant d'amoureuses angoisses, que nous devions laisser passer six mois, pour jouir complètement des joies de sa délicieuse veille. Elle ajouta que, dans son âme, elle était déjà mon épouse, qu'elle se nourrissait de cet amour ; que son esprit s'imprégnait de la sainte idéalisation de nos purs transports ; et que c'est sur la certitude, juste entrevue, que j'étais un ange, qu'elle fondait tous ses espoirs d'être toute à moi. Ce *toute* me sembla bien prosaïque, au milieu de tant de discours diaphanes et dignes d'une sylphide. Mais ce *toute*, en français, n'est pas aussi plat que notre *toute*. Or cela se produisit un mois après notre installation *chez nous*, comme disait joyeusement mon oncle.

Veux-tu savoir comment j'ai passé ce délai de six mois ? Le jour, je me promenais à cheval avec ma cousine, je lisais des romans, je discutais d'amour avec ma future belle-mère, et j'apprenais l'allemand avec ma future

femme. Le soir, j'allais au théâtre, tantôt seul, tantôt avec ma cousine et mon oncle. La charitable épouse du bon Teotónio nous accompagnait rarement, et si tu penses qu'elle restait chez elle pour tenir sa maison, tu te trompes. Il semble avéré qu'un pauvre fidalgo venait faire, ces soirs-là, une partie d'échecs, où les fonds du maître de maison se faisaient mettre *échech et mat*, sans qu'on lui souffle *la dame*. C'était une excellente mère, comme tu verras, si tu as la patience d'arriver au bout de la narration de cet aventureux imbroglio... Comment trouves-tu ce cigare ?

– Excellent.

– Veux-tu que nous fassions venir le dîner ? J'ai l'estomac sur les talons.

– Non : je t'ai déjà dit que je ne dînais pas avec toi, parce qu'on m'attend. Achève le conte.

– Voilà... mais laisse-moi commander du cognac. J'ai besoin d'enivrer ma muse pour le principal chapitre de cette Odyssée.

XXIX

L'ESPRIT ÉLECTRISÉ par ses premières libations, Guilherme do Amaral reprit :

– Tu dois savoir, mon ami, que, comme l'âme de Saint-Augustin, le cognac est le principe actif de toutes mes cogitations. Dans un des moments les plus critiques de ma vie désastreuse, il y a cinq ans, c'est à cette prodigieuse émanation de la treille, inventée par Noé, notre aïeul, que je dois ma rédemption. La statistique des suicides prouve que les Malefilatre et les Gilbert sont bien rares, du moment que le cognac dispute au diable les âmes non ensevelies de l'étang du Styx. Ce dit en guise de préambule au second épisode de mon drame, l'histoire se poursuit, sans interruption, jusqu'à son dénouement.

Si je t'assure que je n'ai obtenu d'avance aucun baiser de ma future épouse, tu n'en seras pas convaincu. Tu ris ? Eh bien c'est la vérité, sans vouloir faire étalage de mes scrupules. Le baiser, ce fut une requête toujours déclinée. Chaque tentative de lui extorquer cette grâce par la force, se révélait vaine. La vierge fuyait se réfugier sur le giron de sa mère, empourprée comme une cerise ! Comment les femmes se fabriquent cette pudeur, à la façon dont on ouvre un robinet, voilà ce que moi, parole de gentilhomme, je suis incapable de t'expliquer.

– La pudeur de ta cousine n'était donc pas naturelle ?

– Tu vas voir. Quand je lui demandais la raison d'une telle résistance, elle me répondait, en baissant les yeux avec autant de gêne que de sévérité "que le plaisir matériel d'un baiser était bien inférieur au plaisir qu'elle ressentait, en le désirant." Ses discours baignaient dans l'idéal, à l'évocation de ce plaisir si idéal, et elle finissait par me reprocher mes efforts inutiles pour lui donner un baiser, sans que nos sensations physiques fussent légalisées par la bénédiction sacramentelle. Je l'écoutais avec un air idiot, et me demandais si je n'étais pas un de ces crétins que la nature capricieuse invente à chaque siècle pour le divertissement d'une humanité tourmentée.

Un jour, en la poursuivant, j'ai serré son poignet qui se dérobaît ; la jeune fille lança un cri suave, et sa mère nous surprit. Comme elle demandait des explications, Leonor répondit que je m'obstinais à vouloir lui donner un baiser. La vertueuse épouse de mon oncle, s'armant de la gravité renfrognée de ses quarante-quatre ans, me pria de ne plus faire violence à la pudeur de cette jeune fille avec mon libidineux désir d'obtenir un baiser. Combien cet

acte était laid, et peccamineux, elle me le dit, en faisant d'elle-même un modèle qui n'accordait même pas à son mari de ces baisers importuns. Ce qu'elle appelait des baisers importuns, voilà ce que je ne suis jamais arrivé à lui soutirer. S'il y a de l'indécence dans cet adjectif, elle est si cachée, que le tempérament le plus susceptible d'une lectrice ne pourra y perdre, si tu entreprends, mon cher poète, pour te désennuyer, de faire imprimer ces choses, à défaut d'un meilleur sujet.

Ce soir-là, il y avait une représentation théâtrale. J'y suis allé avec ma cousine et mon oncle. Les jumelles de théâtre étaient restées chez eux, on les avait oubliées. Je fis le trajet du théâtre à leur maison, et, au moment où j'entrais dans ma chambre, entrait dans celle de la fidalga ennemie des baisers importuns son partenaire aux échecs ; j'ai failli intervenir dans la partie ; mais, à la réflexion, j'ai laissé à la nature hypocrite la liberté de jouir de ses privilèges.

Tous ces épisodes commencent à t'agacer ?... J'en viens vite au dénouement.

– Ne bois pas autant de cognac, Amaral... tu risques la combustion.

– Je suis la salamandre de ce feu, mon ami. Si tu me vois brûler, réunis mes cendres dans la forme de mon chapeau, et répands-les aux quatre vents du ciel, pour qu'elles ne se retrouvent pas dans la vallée de Josaphat. Poursuivons.

Le délai de six mois était passé. Mon oncle me disait que tout était prêt pour le mariage : il manquait juste les papiers. Il se chargea de parler à sa fille, vu que, vexé depuis que sa mère m'avait sévèrement repris, je n'avais avec elle que des conversations répondant à une stricte étiquette.

Mon oncle entra effectivement dans la chambre de la jeune fille, qui se trouvait malade de la poitrine, à cause d'une perruche qui était morte dans ses bras. En revenant, il m'a dit que Leonor voulait, avant de fixer le jour, parler un moment seule à seul avec moi. Voici, textuellement, mon tendre entretien avec la vierge de mes rêves.

"Je vous ai fait venir, mon cousin, dit-elle, en faisant traîner chaque mot avec une adorable langueur, je vous ai fait venir pour vous confier un secret.

"Je vous écoute, ma cousine.

"Vous m'écoutez avec un cœur plein d'indulgence, n'est-ce pas ?

"Vous craignez donc que...

"Je crains que vous vous sentiez offensé, et je ne voudrais pas le moins du monde vous offenser.

"Parlez.

"Cela fait huit mois que nous nous sommes vus. Ce fut, pour nous deux, une fatale rencontre. Vous m'avez despotiquement imposé, mon cousin, contre ma volonté, votre amour, auquel je ne pouvais répondre. J'ai voulu vous décourager ; rappelez-vous mes mépris quand je vous ai repoussé, et je n'ai réussi qu'à exciter contre moi votre vanité. J'aimais un autre homme ; cet homme suivait mes pas ; vous l'avez su, mon cousin, vous l'avez vu, vous l'avez défié, sans renoncer pour cela à un projet indigne d'un gentilhomme qui n'a aucun besoin d'obtenir une femme par la violence, alors qu'il y en a tant qui se rendraient d'elles-mêmes à sa richesse et à ses qualités personnelles. Vos persécutions ont continué en dehors du Portugal, et j'ai conçu un plan, étonnant chez une personne de mon éducation, le seul, peut-être, qui pût me sauver de votre tyrannie, liguée à l'indiscrete volonté de mon père. À la violence, j'opposai le mensonge. J'ai dit que je vous aimais, pour ne pas être, comme sous les fers, privée de voir l'homme que j'aimais vraiment. J'ai menti pour qu'on me laissât ma liberté. Dès que j'en disposai,

j'ai choisi, entre deux abîmes, celui qui me semblait le moins profond. Si je dois mourir dans celui où je suis tombée, je meurs contente... M'avez-vous comprise, mon cousin ? Suis-je encore assez bonne pour vous ?

"Je ne vous comprends pas ! répondis-je la tête baignée de sueur.

"Mais si, mais si... fit-elle en souriant. Voulez-vous toujours de moi, telle que me voilà ?

"Oui, oui, même comme ça ! répliquai-je, sans me rendre compte de ce que je répondais.

"Que dites-vous, mon cousin ?! Vous êtes à ce point dépourvu de sens moral ! Une femme qui est toute à un autre vous convient-elle ?

"Je ne cède pas à cette ruse. Je ne vous crois pas, Leonor. Vous vous rabaissez moralement avec ce mensonge abject. Réhabilitez-vous, en avouant que tout ce que vous avez dit est faux.

"Je ne peux pas : tout ce que vous ai dit est vrai. Je ne puis être à vous.

"Vous pouvez être, et vous serez à moi. Si vous nous avez joués jusqu'à aujourd'hui, plutôt être votre bourreau, que votre dupe.

"Vraiment ?... reprit-elle avec le plus cynique des sourires, et le sang-froid le plus insolent que tu puisses imaginer. – Vraiment ?... Dans ce cas, mon cousin, mettons-nous d'accord... Si cela ne vous convient pas d'être le père adoptif... du fils d'un autre, qui doit naître d'ici trois mois, attendez qu'il naisse, et je serai à vous après, sans aucun préjudice pour nos enfants légitimes.

– Cela ne te fait rien, mon vieux ? !

– Si... dit le poète, le visage dans ses mains, j'en suis stupéfait. Je viens de me souvenir de trois mots que je t'ai dits il y a cinq ans, à l'hôtel de la rue de Santo António.

– Je m'en souviens aussi... *tu vas être puni*... n'était-ce point cela ?

– Si... Achève vite ce tableau. Il y a des horreurs qui scandalisent les oreilles les moins délicates... Ne raconte à personne cette scène... Je devine le reste.

– Non, tu ne devines pas le reste, qui est trop drôle, et jure avec ce tragique scandale. Je suis sorti étourdi de la chambre de Leonor, sans savoir où j'allais, sans la moindre idée. J'ai rencontré dans l'antichambre la mère, qui me fixait, épouvantée. Je la dévisageai avec mépris, sans être sûr que c'était elle, la protectrice du Belge, du fils de son amant depuis trente ans. Au mépris avec lequel je la regardais, elle me répondit par un révoltant froncement de sourcils.

"Votre fille a de qui tenir", hurlai-je, avec rancœur.

"Si elle ne vous convient pas, telle qu'elle est, laissez-la", répliqua la mère de Leonor.

En entendant les éclats de nos voix, mon oncle accourut. Je l'ai pris par la main, conduit à la chambre de sa fille et, pointant mon doigt sur elle, qui était assise sur son lit, j'ai hurlé : "Des femmes comme celle-là, au Portugal, on les jette dehors, et un gentilhomme ne court pas le risque de les rencontrer là où l'on cherche des femmes honnêtes... Si c'est votre fille, faites-lui sauter la tête, et épargnez-lui l'ignominie de doter son fils avec le patrimoine de nos ancêtres !" Voilà pour le conte...

– Il est joli. Et après ? Tu as beaucoup voyagé, aimé beaucoup de femmes, dépensé beaucoup d'argent, bu force tonneaux de cognac, et tu te portes aujourd'hui comme un charme, et tu te sens capable d'essayer vingt et une autres sortes de femmes...

– Que nenni ; je suis au bout du rouleau. Cela fait cinq ans que j'ai dépensé la moitié de mon patrimoine.

- Seulement ? J'ai cru que tu devrais trois patrimoines comme le tien.
- Tu es fou ! Si je n'avais pas toujours été riche, je serais passé avec armes et bagages dans le royaume obscur. J'ai vendu deux domaines, et j'ai avancé cinq ans de mes revenus. Ce qui a considérablement entamé mes fonds, ç'a été, à Londres, la fille d'un bourrelier, qui m'est revenue fort cher, après trois mois de prison. Imagine que, si je ne transigeais pas en réglant deux mille livres sterling, l'on m'obligeait à me marier. L'honneur des femmes, en Angleterre, se négocie à partir d'un cellule, et se décide dans les tribunaux, que ce soit celui de la femme de George V, ou celui de la fille d'un bourrelier. C'est très sérieux. Il n'y a là-bas qu'un seul homme libre et indépendant, c'est le policier qui te prend au collet et qui te fourre dans un cul de basse-fosse, où tu meurs, si tu n'as pas d'argent. Voilà ma vie, mis à part quatre volumes de balivernes, que je rapporte dans un bahut, que je soumettrai à ta critique si tu veux me faire une immense faveur, et rendre un grand service à la patrie, en les enrichissant de tes commentaires.
- Ta fin est comique, Amaral... fit le poète, en lui tendant la main pour lui dire au revoir. Ton récit en amène naturellement un autre ; mais pas pour l'instant. Je vais dîner. Je reviendrai à neuf heures. Tu passes cette nuit chez toi ?
- Oui, j'ai besoin de dormir... Quelle histoire as-tu à me raconter ?
- Celle d'Augusta... Tu veux l'entendre ?
- Dis-la-moi en deux mots. Elle doit être simple...
- Non, elle ne peut se dire en deux mots. Son cas en mérite autant que la tienne.
- Nous avons là un roman ?
- À tout à l'heure.

XXX

- V**OUS NE PASSEZ donc pas la soirée avec nous ?
- Non, Madame la Baronne... Veuillez m'excuser de cette grossièreté, répondit le poète.
 - Un rendez-vous amoureux ? fit la baronne de Amares.
 - Selon toute probabilité... ajouta le baron, en adressant un cli d'œil à sa femme.
 - Vous savez bien, reprit l'ami de Guilherme, que je n'ai pas de ces rendez-vous à Lisbonne. Les visites que je fais ici sont si obscures, dans l'intimité d'une seule famille, que je ne sais encore si l'on peut-être tenté de donner des rendez-vous sérieux...
 - Il y en a beaucoup qui valent quarante-huit poésies par an... répondit avec obligeance la baronne.
 - Ça, c'était avant, lâcha le poète. L'imagination avait encore quelque pouvoir, et le dépit en exerçait un grand. Il n'y a plus d'imagination, ni de dépit, Madame. Après trente ans, l'on pleure, comme le roi de Macédoine, parce qu'il n'y a plus de monde à conquérir.
 - Vous resterez un jeune homme, dans votre cœur, et vous en aurez un meilleur que celui que vous aviez quand vous étiez jeune... vous appréciez ce jeu de mots ? Allez, on vous fait violence... Voulez-vous qu'on vous attende ?
 - Absolument pas, Madame. Ce serait me vexer, et m'accabler de vos prévenances, dont je dispose avec moins de cérémonie que de familiarité.
 - Mais songez que j'espère vous avoir à mon souper... rétorqua le baron.

– Mais vous n'avez pas l'habitude de souper, Madame la Baronne.

– Non, mais je vous attends, si vous nous promettez de venir à minuit. Je ne vous attendrai plus après, parce que nous avons un bal demain chez le vicomte de Lage, et qu'il faut dormir ici, pour moins dormir là-bas. À tout à l'heure.

Le poète se trouvait peu après à l'*Hotel de Itália*, en train de taper sur l'épaule de son ami, qui s'était endormi sur la chaise rembourrée, sa pipe turque aux lèvres, et la bouteille de cognac, presque vide, devant lui.

– Oh ! Tu dors, ou tu es somnambule ? dit je journaliste.

Amaral fit un bond, réveillé en sursaut, écarta ses paupières, et fixa son ami avec humeur.

– Quelle bêtise que de réveiller un homme qui rêve de la fin du monde ! Je comprends à présent la décomposition de l'univers. Ce n'était qu'un océan de métaux chauffés au rouge. La terre entrait comme un fleuve incandescent et fumant au sein de cette mer ; et moi, j'étais enlevé, sur un tonneau de cognac, au-dessus des eaux comme l'esprit de Jéhovah.

– *Ferebatur super aquas...* Ce devait être joli, et c'est dommage que je n'aie pas le loisir d'entendre ton rêve. J'ai besoin de tout mon temps pour te parler de faits réels. Je t'ai promis l'histoire de la couturière.

– L'on ne saurait être plus ponctuel !... Passons à cette histoire, je risque fort de m'endormir, je veux voir comment finit mon rêve.

– Je te promets de te réveiller, Guilherme. Les épisodes seront courts, parce que la biographie d'Augusta, depuis le chapitre où tu l'as abandonnée, est une succession de phénomènes inévitables, qui découlent naturellement les uns des autres. Tu sais comment ton offre de cent mille réis, de tes domestiques et de pittoresque ferme du Candal fut méprisée. Cela ne t'a pas surpris d'avoir fait cette offre pour rien ?

– Si, parole d'honneur ! Au début, j'ai pris ce refus pour un caprice ; et puis, en lisant ta dernière lettre, je me suis dit qu'Augusta s'était déclarée indépendante pour soumettre complètement le cœur de quelque admirateur de ses excellentes qualités.

– Bravo pour le cynisme ! Ça, c'est mettre le doigt dans la plaie... Tu vois comme se vérifient tes flatteuses conjectures. Comme tu le sais, la couturière s'est rendue rue des Arménios. Elle a mis ce casaquin et cette jupe de percale que tu as vus la nuit où elle pleurait sur le cadavre de sa mère. Elle est allée demander un travail pour ne pas mourir de faim. Elle s'est rabattue sur les bretelles, elle a gagné quatre vinténs par jour, pour son pain et son bouillon, et vécu quelque temps de la sorte, en subvenant honorablement à ses besoins, dans le déshonneur où tu l'as laissé.

Guilherme l'interrompit :

– J'aime l'austérité de ton langage... Tu n'as pas encore perdu la manie de jouer les pédagogues de roman ? Pourquoi ne racontes-tu pas cette histoire sans faire de morale ?

– C'est parce que je ne veux pas que tu t'endormes. Si je ne te fais pas figurer dans ce conte, tu t'en désintéresses et tu ronfles. Il faut te secouer les nerfs avec des doses graduées de strychnine. Alors écoute, Guilherme, ce rire hardi ne te va pas... Tu riras à la fin.

Au bout de trois mois, la couturière était malade, et ne pouvait plus travailler. Elle a vendu sa maison, ce qui lui permit de vivre un an au lit. Quand ses voisines lui disaient "Tu es encore jeune et jolie, ma fille ; l'on ne manque pas d'hommes qui te veulent...", Augusta pleurait, s'indignait, rejetait la corruption à laquelle l'invitaient ses voisines subornées, et se

disait prête à mourir dans la misère, sans y être tombée dans une honte encore pire que celle que tu lui as infligée.

Une fois épuisé le produit de sa maison, Augusta a vendu les meubles, qui ne pouvaient la nourrir qu'un mois, Et, en les lui achetant, ses voisines en profitaient pour lui souffler comment échapper à la pénurie par le moyen le plus facile dont disposât une jolie fille. Malade, pauvrement vêtue, Augusta était effectivement encore belle.

Enfin, ce fut la faim, avec les tentations qui l'accompagnent.

La femme si charmante et si spirituelle, que nous avons connue au Candal, désespérant de toi, et d'elle-même, se livra, s'égara, se vendit. L'homme qui l'acheta, estima qu'il avait acheté un meuble, un objet insensible, une femme à qui il n'accordait aucune âme, qui ne cessait de pleurer, étouffant dans ses sanglots les cris de désespoir avec lesquels elle répondait aux caresses de son amant.

Or une femme de de cette sorte, on s'en lasse, tu ne trouves pas ?... Ton successeur, qui s'était lassé d'elle, aida un troisième à conquérir cette femme qui troublait son organisation, et, d'après lui, avait des côtés qui ne semblaient pas d'une femme ordinaire ; avec des prétentions de grande dame, elle ne lui allait pas.

Veux-tu savoir ce qui est arrivé ? Augusta perdit toute honte. Ce grand esprit, que tu as façonné par l'étude, lui apprit lui-même l'abandon, l'effronterie, et la corruption qui s'installa chez elle plus qu'il n'était naturel. Ce qui permit à cette grande âme de garder un sens élevé de l'honneur, c'était son instinct. Il lui fallait conserver cet instinct salutaire pour mourir sans se prostituer ; éduquée par la science dont tu l'as dotée, elle devait tomber tôt ou tard. N'est-il pas certain que l'infortune, sans la résignation chrétienne, fait de l'homme un cynique ? Pour quelle raison l'infortune ne produirait pas des effets comparables chez la femme ?

Voilà donc Augusta dans la même situation qu'un homme amputé de la société, parce que la société lui a craché au visage ; détaché des liens de l'honneur, parce que son amour pour ce mot lui a valu des désillusions, des injures et la faim. N'était-ce pas le cas de tous les hommes fatals de tes romans ? La corruption n'y est-elle pas toujours justifiée par les rudes leçons qui leur ont été infligées par la société ? Ne disent-ils pas que leur perversité est une revanche ? L'homme trahi ne fait-il pas de chaque innocente un holocauste à leur vengeance ? Et ces individus, en croyant se venger, ne sont-ils pas entraînés ainsi que leurs victimes au dernier degré de l'infamie ?

C'est ce qui est arrivé à cette belle femme qui éperonnait, il y a six ans, un genêt de race à tes côtés, tandis que toi, fier d'elle, tu ne pouvais détourner de ses gracieuses formes tes yeux illuminés.

D'amant en amant, trahissant les uns, et ruinant les autres, étalant son cynisme, et faisant taire le cri de sa conscience avec le tapage des orgies... pour finir, elle se retrouva seule... Seule, ce n'est pas le terme propre, elle se trouva entourée de tout ce qui symbolise la turpitude au plus bas étage. Elle descendit jusqu'où elle put descendre. Parvenue à ce point, elle demanda un grabat dans un hôpital. La charité ne le lui refusa pas. Je ne sais ce que furent ses derniers jours... De l'amphithéâtre des cours d'anatomie elle passa, dans une corbeille, à la voirie de la Santa Casa. Mon conte est fini, Guilherme do Amaral. Tu peux éclater de rire... maintenant.

Guilherme était livide. Il se leva, fit quelques pas dans la chambre, mit sa main droite sur son front, qu'il appuya sur le mur comme pour prévenir un évanouissement. Le journaliste suivait, du coin de l'œil ses moindres

gestes, et paraissait content de son œuvre. Il alluma tranquillement un cigare, et attendit.

Amaral vint s'asseoir. Il était en larmes.

– Il n'y a plus rien à faire !... murmura-t-il, pourquoi n'es-tu pas venu en aide à cette malheureuse ?

– Toi seul pouvais le faire, Amaral. Qui peut prier un rayon qui décline de revenir en arrière ? C'était une femme à tomber dans l'abîme : aucun bras d'homme ne pouvait la soutenir : c'était le bras d'un homme qui l'y avait précipitée.

– Et elle est morte, cette malheureuse !... continua Amaral, comme s'interrogeant, avec cette voix, qu'une douloureuse abstraction nous donne l'impression qu'elle est inaudible pour les autres. Et mon fils ?... mon fils ?... dit-il, brusquement arraché à la torpeur de la méditation.

– Il est mort dans son ventre.

– Victime de cette infâme créature... trois victimes !...

– De ta cousine ?!

– Oui... Comme j'aurais été heureux si je n'avais rencontré ce démon ! Et je l'ai laissée en vie !... Je n'ai pas pensé que je devais venger cette malheureuse...

– Ces réflexions viennent trop tard, Amaral. Serais-tu aujourd'hui un saint, tu ne peux agir contre le passé de la couturière. Le remords te point ?... ce n'est qu'une poussée de fièvre de quelques heures...

– Non... c'est impossible... le fantôme de cette femme va me poursuivre...

– Enfantillages, que tout cela ! Il n'y a pas de fantômes, Guilherme. Cette crainte, je la trouve noble, et je suis fier de toi. Tu n'es pas aussi inhumain que tu voulais me le faire croire. Cela fait plaisir à l'ami que j'ai toujours été pour toi, et je me dois plus que jamais te donner de moi une bonne opinion. Si tu souffres, je te promets de te distraire, et même de restaurer ton cœur pour des entreprises digne d'une âme susceptible de contrition. Veux-tu que je sois ton bon ange ?

– Oui, mais viens avec moi en province. J'ai besoin de solitude et de toi. Viens m'aider à me donner un autre cœur. Si je ne puis espérer, je veux au moins m'oublier... Nous allons y aller, mon ami ? Dès demain ?

– Nous partirons ; mais pas pour l'instant. J'ai absolument besoin de rester à Lisbonne quelques jours. Demain, j'ai un bal que je ne puis manquer ; et, comme je suis résolu à ne pas t'abandonner un seul soir, tu viendras avec moi.

– Je n'irai pas.

– Si ; à partir d'aujourd'hui c'est moi qui te gouverne ; si tu ne te sens pas bien, nous nous en irons, mais il est indispensable que tu t'y montres un moment. Tu acceptes ?

– Ce que tu voudras : mais ne me laisse pas là encore... il est très tôt.

– Je peux rester jusqu'à minuit.

.....

*

CONCLUSION

AVEZ-VOUS LU, studieuse lectrice, *El Diablo Mundo* ? Il faut croire que oui, parce que les littératures espagnole et chinoise passent entre toutes les mains, et que les bons poètes gagnent en outre une glorieuse immortalité entre les mains des dames (je veux dire, réduits au format in-octavo français). Relisez donc le chant II d'*El Diablo Mundo*, intitulé :

À TERESA

DESCANSA EN PAZ

Vous verrez que le poète espagnol pleure une femme qui fut...

*...un tiempo cristalino río,
Manantial de purísima limpieza,
Despues torrente de color sombrío,
Rompiendo entre peñascos e maleza,
Y estanque en fin de aguas corrompidas,
Entre fétida fango detenidas.**

Cette pauvre Teresa, embourbée dans la mare des impuretés,

Ya tan jòven, y ya tan desgraciada !

Si jeune encore et déjà disgraciée, est morte en tombant dans l'abîme qu'on avait ouvert devant elle. L'homme qui l'y a précitée, c'est le poète qui pleure. Le cri de remords demande, non pas de la pitié pour le bourreau, mais la pitié et le pardon pour la victime. C'est une belle poésie, à défaut d'autre chose. Une élégie plus touchante que le chant final de *La Traviata*. Ce qui lui manque, c'est de ne pouvoir nouer et dénouer, quand le Ciel l'a condamné, les fautes, évoquées dans ses rimes, des brebis égarées du troupeau du Seigneur. Teresa est morte diffamée, et ce cantique poignant du poète ne réhabilite pas sa mémoire.

Guilherme do Amaral savait cette poésie par cœur, c'était une de ses préférées, quand son amour de l'excentricité l'avait fait rompre avec le lyrisme vulgaire des poètes de son temps.

La mort d'Augusta, telle que le journaliste la lui avait décrite, faisait penser à celle de la Teresa de Espronceda. Amaral crut se trouver dans la

* ... naguère un fleuve cristallin / Source de limpide pureté, / Puis un torrent aux couleurs sombres / Surgissant entre broussailles et rochers, / Et enfin un étang aux eaux corrompues / Prisonnier de ses fanges fétides.

José de Espronceda avait vingt ans quand Camilo est né. Camilo en avait vingt-deux quand Espronceda est mort. Ce poète a son entrée dans nos dictionnaires. Son chant à Teresa passe pour son plus beau poème, et le morceau le plus estimable d'*EL DIABLO MUNDO*. Nous avons essayé de le massacrer le plus galamment que nous avons pu.

L'original des passages cités vous est donné en annexe. (NDT)

même situation que le poète espagnol, et demanda à son âme contristée de lui rappeler cette poésie, inspirée par une douleur semblable à la sienne.

Elle y réussit : en l'absence de son ami, Amaral récita à mi-voix, plein de componction, les premiers huitains :

*Pauvre Teresa ! Alors que tes yeux
Arides ne versaient pas une seule larme,
Quand tes lèvres vermeilles changeaient
De couleur, en prenant des teintes livides.
Quand de ta douleur cruelles dépouilles,
Tu perdais la vie et ses illusions,
Et qu'une lente fièvre consumait
Ton cœur, ainsi que tes chagrins :
Si dans les affres de tes derniers abois,
Tu as tourné ton esprit vers le passé
Si tu as comparé à ton existence un jour
Ta triste solitude et ton isolement .*

.....
*Oh cruel ! si cruel ! affreux martyr !
Atroce expiation de ton péché !
Sur un lit d'épines, en te maudissant,
Mourir, le cœur plongé dans le désespoir !*

Arrivé à l'avant dernier huitain, Amaral n'a pas le cœur de concevoir la transition entre l'agonie d'Espronceda et la négation de toute piété, le sourire féroce du persiflage qui clôt le récit. Voici les derniers vers :

*Oui, nous avons joui ; la sphère cristalline
Tourne et baigne dans sa lumière : la vie est belle !
Qui peut, en s'arrêtant, atteindre la carrière
De ce monde si beau qui invite au plaisir ?
Le soleil brille de tout son éclat, le printemps
Colore les champs dans la saison fleurie :
Que ma douleur profonde se perde en un éclat de rire...
Un cadavre de plus, qu'est-ce que ça fait au monde !*

Il est vrai que l'auteur déjà mort d'*El Diablo Mundo* essayait dans les orgies, qui rendaient plus léger le cours de sa vie, les larmes versées dans ses lucides intervalles de remords, et de honte de lui-même. Ces vers, qui sont un anathème foudroyant contre les coutumes, la confession à haute voix de l'immoralité du siècle, dont le poète est le symbole – ces vers, Guilherme les traduisit littéralement, et se sentit moins oppressé, en se félicitant d'imiter Dom José de Espronceda. Le disciple tenait bien des choses de son maître, mis à part le talent de léguer par écrit ses confessions à la postérité.

Tout ceci tombe à point pour dire que notre héros, une heure après minuit, ouvrit la bouche, s'étira, s'étendit aussi confortablement qu'il put sur son lit... de feuilles, et s'endormit.

Nous ne savons pas de bonne source les rêves qu'il a faits ; mais il est avéré qu'il n'a pas vu le fantôme de la couturière, et qu'il n'a pas dérangé les autres clients en criant au secours cette nuit-là.

L'aurore du lendemain se leva pour lui à onze heures et demie. Il déjeuna, fuma sa pipe, enfila sa plus élégante robe de chambre, se fit une coiffure

fantastique, et s'en fut à une fenêtre d'où il pouvait contempler différents visages de couturières françaises, qui lui souriaient avec une docilité bienvenue, de la maison d'en face.

Comme le poète lui avait arraché son consentement pour se laisser traîner à un bal ce jour-là, Amaral ne négligea pas l'article de la *toilette*. Le tailleur le plus proche vint à bout de toutes les difficultés pour le vêtir avec la plus grande recherche, vu que ses coffres devaient arriver tard.

À la tombée du jour, il reçut un mot du poète : ils devaient prendre une voiture à neuf heures, au plus tard. Pour Amaral, c'était une heure ridiculement bourgeoise : il céda pourtant au *provincialisme* de son ami.

Le journaliste, sans sauter de son fiacre, accueillit son ami qui arrivait en envoyant au diable le coiffeur qui n'avait pas compris la négligence byronienne de sa coiffure.

– Il me plaît de te voir ainsi revenu aux futilités de la vie... dit le poète en plaisantant. Si j'en crois le soin que tu prends pour ton occiput, le spectre de la couturière ne s'est pas accroché à tes cheveux.

– N'en parlons plus... J'ai pleuré... C'est beaucoup pour un homme de mon caractère... Et qui me pleurera ? Augusta est morte... et moi... je vis ? Je vis, oui, pour assister à la disparition de tous mes espoirs... mourir mille fois ! C'est fini... L'existence est ainsi, le monde est ainsi, et la société, c'est ça. Nous nous dévorons les uns les autres. Je l'ai tuée, et l'on m'a tué. Que veux-tu maintenant ?... Qui donne ce bal ? Je ne te l'ai pas encore demandé.

– Le vicomte de Lage.

– Je ne le connais pas. De mon temps, l'on ne trouvait pas ici de ces champignons.

– Il est sorti après.

– Où habite-t-il ?

– Là-bas... tu ne vois pas cette cour illuminée ?

Ils mirent pied à terre.

– Nous ne montons pas encore, dit le journaliste.

– Pourquoi ?!

– J'attends une femme à qui je veux offrir mon bras. Il est neuf heures un quart. Elle doit arriver dans cinq minutes. Allons fumer.

Il y avait dans la cour des groupes de domestiques en livrée, de la maison ou d'ailleurs. Le péristyle, avec des arcades, avait deux portes latérales des deux côtés du grand escalier, qui conduisaient à un jardin illuminé entre deux ailes de lampes bariolées, suspendues en festons. Le journaliste prit le bras d'Amaral et le conduisit à l'une de ces avenues, en se cachant des invités derrière une colonne de la voûte centrale.

Au bout de cinq minutes, une voiture s'arrêta.

– Serait-ce celle de la femme que tu attends ? demanda Amaral.

– Nous verrons, dit le poète en lui serrant le bras plus fort.

– Tu restes donc ici ?! Va voir.

– Attends...

Le journaliste appela l'un des domestiques et lui demanda :

– Qui est arrivé ?

– Monsieur le Baron d'Amares.

– Tu es l'amant de la baronne ? demanda Amaral.

– Tu vas voir si elle le mérite.

Une dame sauta légèrement d'un siège de velours rouge sur la moquette de la cour avec un pied de fée, chaussé de satin bleu. Le lumière tomba en plein sur son visage... Guilherme do Amaral, retenu par le bras du journaliste, frémit comme un épileptique. Il voulut machinalement avancer

d'un pas, et se trouva prisonnier du bras de son ami, qui le ramenait derrière la colonne.

– Pas un pas, pas un mot... dit le journaliste.

– Cette femme... s'écria Amaral.

– Oui... cette femme !

– C'est Augusta !

– C'est la baronne de Amares...

– C'est Augusta ! brailla Amaral, en se débattant pour échapper au bras du poète.

– Si elle te voit je te plante un poignard dans la poitrine, Guilherme ! Ne m'entraîne pas avec toi, tu me déshonores...

– Je te déshonore ?...

– Oui...

– Mais je veux la voir dans le salon... je la verrai... Je veux savoir pourquoi tu t'es payé ma tête avec cette histoire de couturière morte...

– Veux-tu qu'elle te remercie de la belle situation qu'elle te doit ?! Rien de tout cela n'est de toi. Cette femme est mariée.

– Peu importe... je vais lui parler...

– Jamais, en ma présence...

La baronne de Amares se trouvait déjà dans le salon, entourée de dames fascinées par la richesse de ses diamants, et de messieurs en admiration devant son esprit, devenu proverbial à Lisbonne, quand le journaliste montait dans la voiture, en traînant presque derrière lui son ami étourdi qui était passé de la stupeur à l'hébètement de l'idiot.

– À l'*Hotel de Itália*, brailla le journaliste.

À l'intérieur de la voiture, Guilherme s'exclama :

– Dis-moi que je suis fou !

– La réponse est risquée, fit aimablement l'hôte de la baronne de Amares. je ne sais si tu es fou ou pas.

– Ne plaisante pas, tu me froisses !... Il est certain que cette femme est Augusta ?

– C'est une question de fou : tu as de bonnes questions pour douter de ta santé mentale. Ne l'as-tu donc pas vue ? À quoi rime cette question ?

– Comment cette femme est-elle arrivée à cette position ?

– C'est une longue histoire. Tu l'entendras, une pipe turque aux lèvres, tandis que je fumerai un des délicieux cigares que t'a donnés ce jeune homme de Madrid. Dans un fiacre on ne peut avoir une conversation agréable... Patience, tu auras ta récompense. L'histoire de la seconde Augusta est plus agréable que celle de la première. Je vais t'enchanter les yeux et le cœur.

– Mais qu'as-tu obtenu avec cette fable ?

– De ne pas imposer un trop gros choc à ta sensibilité, d'étudier la vie dans ce cœur mort, de te ménager une surprise, et d'en observer les effets sur ton visage. C'est l'égoïsme du romancier; un amour extrême pour la psychologie, si peu développée ; le zèle de l'anatomiste qui s'attaque à des cadavres pustuleux pour arriver à une parfaite connaissance de la vie. Voilà. Si tu veux me rendre un service, et un autre à la physiologie, dis-moi à présent ce que tu as senti quand Augusta t'est apparue là-bas en chair et en os, parée de gemmes, de brillants, de grenats, et plus belle que tu ne l'as jamais vue ?

– Je ne sais ce que j'ai senti... Si l'on me laissait faire, peut-être que je m'agenouillerais à ses pieds...

– Et que lui dirais-tu ? Naturellement, tu lui demanderais d'abandonner son mari, et d'aller s'installer au Candal, où il doit y avoir encore les vêtements que tu lui as donnés, mais pas le coffre en pin avec lequel elle est partie de chez toi.

– Tes ironies sont d'un barbare !... Il me semble que je dois restreindre d'une façon ou d'une autre les libertés que te donne l'amitié... Je me souviens à présent que tu m'as menacé avec un poignard il y a un moment.

– Il ne s'agissait pas que d'une menace, je comptais te frapper, si tu arrivais à te libérer de l'étreinte de ma main... Crois-tu que la baronne de Amares se ferait une bonne opinion de moi, si je lui mettais sous les yeux Guilherme do Amaral ?

– Et qui te dit, à toi, qu'elle ne m'aime pas encore ? !

– Cette fatuité est indécente! Ça, c'est sûr ! Cette femme doit mourir de nostalgie pour la noble créature qui l'a mise dans la meilleure situation pour réaliser l'histoire de la première Augusta !...

– Connais-tu la vie de cette femme ?

– Parfaitement... mieux que la mienne.

– Elle a trouvé un riche mari ?

– Oh ! fort riche ! Tu le connais.

– Qui c'est ?

– Tu ne l'as pas vu avec elle ?

– Je ne l'ai pas remarqué : qui c'est ?

– Te souviens-tu de ce cousin...

– L'artisan ?!

– Exactement, l'artisan qui a déchargé sa carabine sur son cou en face de chez toi au Candal.

– Et cet homme est baron ?!

– Comme tous les barons, des ongles de ses orteils jusqu'à la pointe de ses cheveux.

– Explique-toi, mon vieux... comment l'artisan s'est-il enrichi ?

– J'y arrive...

La voiture s'était arrêtée à l'*Hotel de Itália*. Le journaliste demanda au cocher de l'attendre. Le dialogue continua dans le salon de Guilherme.

– Comment l'artisan est-il devenue riche ? me demandes-tu ; cela revient à demander comment Augusta l'a fait.

– Dis-moi exactement...

– Voici les faits sans redondance ; je ne puis m'attarder ; je vais aller au bal. La couturière a toujours été, mon cher Amaral, ce que je t'ai dit qu'elle serait, dans ma dernière lettre : un ange dans ses souffrances et sa vertu. J'ai voulu lui porter secours ; elle n'a pas accepté mes services. Ce qui la soutenait, c'était d'abord son travail, et puis l'artisan. Je ne saurai te dire ce qu'elle a souffert ; mais ton imagination a beaucoup de ressources ; elle calcule les effets sur cette âme noble d'une soudaine rupture de tous les liens qui la rattachaient au bonheur : une immense passion récompensée par un brutal abandon. Quand les journaux de Porto ont dit que tu te mariais en Belgique avec ta cousine, Augusta dit qu'en lisant cette nouvelle, elle avait senti en elle les derniers paroxysmes de ton fils. Ce qui a été confirmé. L'enfant est tombé mort de son sein dans ses bras, comme d'un tombeau.

Augusta s'était cachée de tous, excepté de son cousin, les derniers mois qui ont précédé ce dénouement. Il était indispensable de cacher le cadavre de ton fils. Francisco ouvrit une fosse aux pieds du lit pour l'ensevelir, et, dans cette fosse, il trouva cent cinquante mille réis en argent et valeurs. Tu

peux constater que le hasard ou la Providence – je ne sais pas bien ce que c'était – lui donna pour le fils un bon prix. Es-tu satisfait de cette explication ?

– Et puis, elle a épousé son cousin ?

– Elle l'a épousé.

– Qui te l'a dit ? As-tu assisté à l'exhumation de l'argent ?

– Non ; mais je vais te la raconter. Deux jours après cet événement, je reçois un billet d'Augusta, me demandant d'aller la voir sans tarder. Je l'ai trouvée sur son lit, à l'article de la mort, brûlante de fièvre. Elle m'a dit qu'elle avait été priée de comparaître par un officier de police devant le maire pour s'expliquer sur un enfant qui aurait été, selon une dénonciation, tué par sa mère. La malheureuse, levant les mains, disait que l'enfant était mort à sa naissance, et se trouvait enseveli là, au pied de son lit. Elle a imploré ma protection et m'a autorisé à offrir autant d'or que je voudrais pour qu'on ne l'oblige pas à rendre des comptes sur son fils. J'ai imputé cette prodigalité à un délire fébrile, parce que je ne savais pas encore d'où venait l'or de la couturière. Je suis sorti en lui promettant d'arranger tout. Je suis allé à la roue des enfants qu'on expose, j'en ai demandé un qui aurait été exposé deux nuits avant. Il y en avait deux, entrés là l'un à minuit, l'autre à deux heures. Comme n'importe lequel des deux pouvait servir, et que tous les deux étaient des garçons, l'on m'a remis, à ma demande, le second qui était arrivé. J'ai donné des ordres pour qu'on lui cherchât une nourrice, je me suis rendu à la mairie, j'y ai appris que la dénonciation d'infanticide venait de cette Ana de Moiro, que nous connaissons. Je l'ai démentie en présentant l'enfant qui avait été confié à mes soins. Les poursuites ont cessé, et Augusta, en serrant dans ses bras cet enfant qu'elle a voulu voir, a promis d'être sa mère, et lui a lancé au cou un collier de diamants. Étonné d'un tel cadeau, je lui ai demandé d'où elle avait eu des bijoux si précieux. Augusta a appelé son cousin, demandé son trésor, l'a étalé sur le couvre-lit, et s'est exclamée : "Ces richesses ne sont pas volées... je crois pouvoir dire qu'elles sont à moi... le pire, c'est que je ne vois rien ici qui me permette de m'acquitter de mes obligations envers vous ! Soyez notre ami... quel que soit mon destin. Prouvez-moi que vous êtes content de moi, et que vous n'oublierez jamais votre pauvre couturière..."

Je ne me rappelle pas ce qu'elle m'a dit de plus. Ce que je sais, c'est qu'avant qu'il se fût écoulé un mois, Augusta était mariée avec son cousin; et que j'avais été témoin à leur mariage.

Une fois mariés, ils sont partis de Porto, sur mes conseils. Ils sont allés à Lisbonne, où personne ne demande qui il est et d'où il vient à quelqu'un qui arrive avec cent cinquante mille réis. Le garçon, toujours fils adoptif d'Augusta, vit à Porto, et va bientôt entrer dans un collège de Lisbonne. Je crois que tu es assez puéril pour chercher à savoir comment l'artisan s'y est pris pour devenir baron. Ce que je puis t'assurer c'est que la fortune a été prise d'un amour fou pour cet homme. Il passe pour millionnaire, et n'a pas honte de dire qu'il a commencé en préparant les navettes d'un métier à Lordelo, et la baronne a déjà dit en présence de je ne sais combien de nobles, qu'elle regrettait le temps où elle faisait des ourlets de basane dans les fabriques de bretelles. Si tu me poses des questions sur la conduite de cette dame, tu sauras qu'elle est exemplaire. Je me doute que son cœur est mort ; mais l'âme est immense, et emploie toute son activité à secourir les malheureux. J'ai été témoin d'actions héroïques dont le souvenir s'éteindra avec elle et avec moi.

– Ne t'a-t-elle jamais parlé de moi ?

- Cette question est bien vaniteuse. Non, elle ne m'a jamais parlé de toi.
- Ni toi à elle ?
- Tu aurais voulu que je lui fasse ton éloge ?! Ce serait amusant !
- Tu estimes qu'elle est heureuse ?
- Elle l'est.
- Je ne puis te croire. Cette femme doit ardemment désirer trouver une autre âme.
- Comme la tienne, naturellement... Laisse-moi lâcher le plus saint des fous rires... Il y a longtemps que nous nous connaissons, Amaral... Tu voulais peut-être, par compassion, lui faire, par amour, l'aumône de ce bonheur qui lui manque ? Ne te mets pas en peine pour le bien-être d'Augusta... Ton amour-propre peut en être froissé, laisse-le là ; tu dois te convaincre que tu n'exerces aucune influence sur la vie de cette femme. Tu sais ce qui peut rendre Augusta heureuse ? C'est l'oubli. Sais-tu où l'on trouve l'oubli ? La mythologie dit que c'est dans le Léthé, moi, qui ne suis pas un païen, je dis que c'est dans les mille diversions que propose l'argent. Tu voudrais savoir en somme OÙ SE TROUVE LE BONHEUR ?
- Si je veux...
- Sous une planche, où se trouvent cent cinquante mille réis... Bonsoir. Je vais au bal.

ANNEXE

EL DIABLO MUNDO

de José de Espronceda

Extraits de *Teresa* cités par Camilo Castelo Branco

...un tiempo cristalino rio,
Manantial de purísima limpieza,
Después torrente de color sombrío,
Rompiendo entre peñascos e maleza,
Y estanque en fin de aguas corrompidas,
Entre fétida fango detenidas.

Ya tan jòven, y ya tan desgraciada

Pobre Teresa ! Cuando ya tus ojos
Aridos ni una lágrima brotaban,
Cuando ya su color tus labios rojos
En cárdenos matices cambiaban :
Cuando de tu dolor tristes despojos
La vida y su ilusion te abandonaban
Y consumia lenta calentura
Tu corazon al par de tu amargura :
Si en tu penosa y ultima agonía
Volviste á lo pasado el pensamiento,
Si comparaste á tu existencia un día
Tu triste soledad y tu aislamiento ;
Oh ! cruel ! mui cruel ! martirio horrendo !
Espantosa expiacion de tu pecado !
Sobre um lecho de espinas maldiciendo.
Morir el corazon desesperado !

Gozemos si ; la cristalina esfera
Gira banada en luz : bella es la vida !
Quién á parar alcanza la carrera
Del mundo hermoso que al placer convida ?
Brilla radiante el sol, la primavera
Los campos pinta en la estacion florida :
Truéquese en risa mi dolor profundo...
Que haya un cadáver mas, qué importa al mundo!

Ce poème est donné sans traduction par Castelo Branco



René Biberfeld 2013